HIS

D

TO

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME DOUZIÈME.

L'H

D

Ce qu
de
ont
les
Ma
& c

Par

HÔTE

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Uſages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, *de l'Académie Françaiſe.*

TOME DOUZIÈME.

A PARIS,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

67533

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

AMÉRIQUE.
LIVRE IV.
PÉROU.

CHAPITRE II.

Description du Pérou.

S'IL EST VRAI que la plus riche Contrée du Monde soit celle qui renferme le plus d'or & d'argent dans son sein, on ne peut refuser

cette eſpèce de prééminence au Pérou. Mais, ſans entrer dans une queſtion, qui appartient, d'un côté, à la politique, & de l'autre à la morale, ni même dans celle des cauſes naturelles de cette propriété, qui regardent la phyſique, on ſe borne ici à la méthode qu'on a ſuivie dans les autres deſcriptions.

Le Pérou, partie la plus conſidérable de l'Amérique Méridionale eſt ſitué entre les 291 & 317 degrés de longitude & entre le ſixième degré de latitude du Nord & le 37 du Sud. On comprend à la vérité, dans cette étendue, le Tucuman, qui a fait, depuis long-temps, partie de ſa Vice-Royauté. Sa longueur eſt d'environ huit cens vingt lieues du Sud-Eſt au Nord-Eſt, & ſa plus grande largeur ne paſſe point deux cens quatre-vingt lieues de l'Eſt à l'Oueſt. On lui donne pour bornes au Nord Tierra-Firme; à l'Orient, les Provinces des Amazones & de Rio de la Plata; au Midi, le Chili & la terre Magellanique; & au Couchant, la mer du Sud ou Pacifique.

Le Gouvernement, ou la Vice-royauté du Pérou, n'embraſſe proprement aujourd'hui, que les pays qui ſont ſous la Juriſdiction des Audiences de Lima, de Los Charcas & du Chili, ſous leſquelles ſont compris les Gouvernemens de Santa Cruz de la Sierra, du Paraguay, du Tucuman

& de Buénos-Aires, quoique ces trois dernieres Provinces aient, comme le Chili, leurs Gouverneurs particuliers. Mais, tout abſolus qu'ils ſont, dans les affaires politiques, civiles & militaires, ils reconnaiſſent la ſupériorité du Vice-Roi, qui, par exemple, en cas de mort, a droit de nommer à leurs Gouvernemens par proviſion. Cette Vice-royauté ſe trouve bornée au Nord, à ce qui eſt renfermé dans le Corrégiment de Piura, qui confine à ceux de Guayaquil, de Loxa & de Chachupoya, & qui finit à celui de Jaën de Bracamoros : de ſorte que, commençant au Golfe de Guayaquil, elle s'étend depuis la côte de Tumbez, par les trois degrés 25 minutes de latitude auſtrale, juſqu'aux Terres Magellaniques, environ 54 degrés de la hauteur du même pole, c'eſt-à-dire, l'eſpace de plus de mille lieues marines. A l'Orient, elle confine, en partie, au Bréſil, étant borné de ce côté-là par la fameuſe ligne de démarcation, qui diviſe les domaines des Couronnes de Caſtille & de Portugal, & en partie à la Mer du Nord. A l'Occident, ſes limites ſont la Mer du Sud.

L'Audience de Lima comprend, dans ſa Juriſdiction, l'Archevêché de Lima, & les quatre Evêchés de Truxillo, Guamanga, Cuſco & Arequipa ; car tout ſuit à préſent la diviſion Eccléſiaſtique.

Le Diocèſe Archiépiſcopal eſt diviſé en quinze Corrégimens, remplis de bourgs, de villages & hameaux, habités par des Eſpagnols, des Métis & des Indigènes; & comme la réſidence du Corrégidor, qui en prend le titre de Capitale, eſt ſouvent fort éloignée des autres parties du pays de ſa Juriſdiction, chaque Corrégiment a été diviſé en pluſieurs diſtricts, gouvernés par des Subdélégués. Les grandes habitations ont ordinairement chacune leur Curé particulier; & les petites ſont jointes au nombre de deux ou trois ſous un même Curé, qui a des Vicaires pour l'aſſiſter lorſqu'elles ſont éloignées entr'elles.

De *Morropé* à *Séchura*, premier bourg de la Juriſdiction de Piura, s'étend un eſpace de trente lieues, qu'on nomme le *Déſert*, parce qu'il ne s'y trouve que des ſables, ſans aucune habitation. Ce terrain eſt ſi égal, ſi uni & ſi vaſte, qu'il eſt aiſé de manquer la route: d'ailleurs le ſable y eſt ſi continuellement remué par le vent, que les guides mêmes perdent la trace. Leur reſſource, dans ces occaſions, eſt d'obſerver ſi on a le vent en face, quand on eſt en chemin vers Lima, & au dos quand on revient. Avec cette régle, on eſt ſûr de ne pas s'égarer, parce que les vents du Sud régnent conſtamment dans cette contrée. Un autre moyen pratiqué par les guides, eſt de prendre dans leurs mains, en divers endroits, des poi-

gnées de ſable & de le flairer : ils diſtinguent, par l'odeur, s'il a paſſé des mules, apparemment parce que la fiente de ces animaux y laiſſe quelque impreſſion. Ceux qui, marchant ſans guides, s'arrêtent pour dormir, courent riſque de ne ſavoir quelle route tenir à leur réveil ; & ſi l'on perd une fois cette connaiſſance, il faut s'attendre à périr de fatigue & de miſere. On doit avoir fait auſſi ſa proviſion d'eau, ſans quoi l'on eſt menacé de mourir de ſoif dans cette route.

L'Audience de Charcas, conſidérée dans toute l'étendue de ſa Juriſdiction, ne le cède gueres en grandeur à celle de Lima, mais avec cette différence que celle-ci eſt bien peuplée, & que la premiere eſt entrecoupée, d'un côté, de déſerts & de montagnes couvertes de bois épais qui les rendent impénétrables, & traverſée de l'autre par les Andes, qui pourtant laiſſent entr'elles de vaſtes plaines. La Ville de Plata eſt la Capitale de toute cette Audience. La Juriſdiction commence, du côté du Nord, à Vilcanora, dans le Diocèſe de Cuſco. De-là, elle s'étend, vers le Sud, juſqu'à Buénos-Aires. A l'Orient, elle touche au Bréſil, ſans autres bornes de ce côté que la fameuſe ligne de Démarcation. A l'Occident, elle touche à la côte de la mer du Sud, par la Province d'Atacama,

qui eſt de ſon reſſort. Le reſte de l'Audience de Charcas, confine au Royaume de Chili. Dans cette vaſte étendue, on compte l'Archevêché de Plata, & cinq Evêchés, qui ſont, 1.° La Paz; 2.° Santa-Crux de la Sierra; 3.° Tucuman; 4.° Paraguay; 5.° Buénos-Aires; diviſés, comme ceux de Lima, en pluſieurs Corrégimens.

La Ville de Plata, nommée auſſi *Chuquiſaca*, fut fondée, en 1539, par le Capitaine Pédro d'Anzurez, ſous les ordres de François Pizarre, ſur les ruines du bourg de Chuquiſaca, à peu de diſtance d'une montagne nommée *el Porco*, où l'on connaiſſait quelques mines d'argent. Les Fondateurs lui donnerent le nom de *Ciudad de la Plata*, Cité d'argent; mais celui du bourg s'eſt conſervé, & la nouvelle Ville ſe nomme indifféremment *Chuquiſaca* ou *Plata*.

Elle était ſituée dans une petite plaine environnée de montagnes, qui la mettent à l'abri des vents. En été, la chaleur n'y eſt point exceſſive. En hiver, ſaiſon qui commence au mois de Décembre, & qui dure juſqu'en Mars, les pluies y ſont extrêmement fréquentes, & preſque toujours accompagnées de tonnerre & d'éclairs; mais, dans tous les autres mois de l'année, l'air y eſt tranquille & ſerein. Les maiſons y ſont de pierre & couvertes de tuiles. Celles de la principale Place

ont un étage, ſans le rez-de-chauſſée. Elles ſont grandes, bien diſtribuées, accompagnées de jardins & de vergers. L'eau courante y eſt rare; mais elle ſuffit du moins pour la conſommation des habitans, ſur-tout depuis le ſoin qu'on a pris de la diſtribuer par des Fontaines publiques, dans pluſieurs quartiers de la Ville. On y compte environ quatorze mille ames, Eſpagnols & Américains.

L'Audience de Charcas, établie à Plata, en 1559, a pour Chef un Préſident, qui eſt auſſi Gouverneur & Capitaine-Général de toutes ces Provinces, à l'exception des Gouvernemens de Santa-Cruz de la Sierra, de Tucuman, du Paraguay & de Buénos-Aires, qui ſont indépendans & abſolus pour le militaire. Avec le Préſident, elle eſt compoſée de cinq Auditeurs, d'un Fiſcal, d'un autre Fiſcal, Protecteur des Américains; & de deux Auditeurs ſurnuméraires. Le Corps-de-Ville eſt compoſé, comme dans les autres Villes, de Régidors, qui ſont ordinairement choiſis entre la Nobleſſe de la Ville, & qui ont le Corrégidor pour Chef. Il y a deux Alcades ordinaires pour la Police.

La Juriſdiction du Corrégiment de Plata eſt ſi étendue vers l'Occident qu'elle comprend la ville de Potoſi. Les fameuſes mines d'argent, découvertes, en 1545, dans une montagne de ce

nom, ſervirent bientôt à former une Ville également opulente & peuplée, à laquelle on ne donne pas moins de deux lieues de circuit. L'air de la montagne eſt froid & ſec, ce qui rend le terroir de la Ville aride & ſtérile. Il n'y croit ni grains ni fruits, ni même un brin d'herbe; mais les vivres y viennent des autres Provinces en ſi grande abondance, qu'on n'y manque de rien. Le commerce qui s'y fait, de toutes les marchandiſes de l'Europe & du Pérou, ne le cède qu'à celui de Lima. On y a fixé le Tribunal des Finances, qui était autrefois à Plata. Le voiſinage de Potoſi offre des eaux minérales chaudes, dont on vante la vertu, & qui ſe nomment *Bains de Don Diégo.*

La Juriſdiction de la Paz eſt fort bornée. La Ville eſt de médiocre grandeur, bâtie près des Andes, ſur un terrain inégal. Pluſieurs collines, qui l'environnent, y bornent la vue de toutes parts, excepté vers une riviere, qui traverſe la vallée, encore s'étend-elle fort peu au-delà. Dans les grandes eaux, cauſées par les pluies, ou par la fonte des neiges, cette riviere, quoique médiocre, entraîne de prodigieux rochers, & roule des morceaux d'or, qu'on recueille après le débordement. En 1730, un Américain ſe lavant ſur la rive, en trouva un ſi gros, que le

Marquis de Caſtel Fuerte l'acheta douze mille piaſtres, & l'envoya au Roi d'Eſpagne, comme une rareté digne du Cabinet Royal.

Le voiſinage des montagnes, qui ne ſont éloignées que de douze lieues des murs, rend la plus grande partie du pays froide, & l'expoſe aux gelées fortes, aux neiges & aux frimats : mais la Ville eſt à couvert de ces déſagrémens par ſa ſituation. Il y fait même aſſez chaud, pour cultiver aux environs, dans quelques lieux bas, des cannes de ſucre, de la coca, du maïs, & diverſes ſortes de fruits. Les montagnes voiſines ſont couvertes d'arbres dont on eſtime le bois. Il s'y trouve des ours, des tigres & des léopards. A quatorze lieues vers l'Eſt, dans les mêmes montagnes, on en diſtingue une fort haute, qui renferme de grandes richeſſes. Un coup de tonnerre en ayant détaché une roche, il y a 50 ans, on y trouva tant d'or, que pendant quelque temps l'once ne valut que huit piaſtres dans la Ville. Mais toutes les tentatives qu'on a faites, juſqu'à préſent, pour exploiter cette mine, ont mal reuſſi, parce que la montagne, comme celle de Quito, eſt continuellement couverte de neige.

Lac Titicaca.

C'eſt dans cette Juriſdiction que ſe trouve le fameux lac de Titicaca, le plus grand de tous les lacs connus dans cette partie de l'Amérique,

Il a quatre-vingt lieues de circuit, & juſqu'à quatre-vingt braſſes de profondeur. Sa figure eſt un peu ovale du Nord-Oueſt au Sud-Eſt. Dix à douze grandes rivieres ſans compter les petites, y portent conſtamment leurs eaux. Celle du lac n'eſt ni ſalée, ni amere; mais elle eſt ſi épaiſſe & ſi dégoûtante qu'on ne peut en boire. On y prend deux ſortes de poiſſons; les uns fort gros, & très-bons que les Américains nomment *Suchis;* les autres petits, très-mauvais & pleins d'arêtes, auxquels les Eſpagnols ont donné le nom de *Bogas.* Il s'y trouve auſſi beaucoup d'oiſeaux aquatiques. Ses bords ſont couverts d'une eſpèce de glaïeul & de joncs.

Ce lac renferme pluſieurs Iſles, dont l'une remarquable par ſa grandeur, formait anciennement une colline, que les Incas firent applanir. Cette colline, nommée *Titicaca*, qui ſignifie en langue Péruvienne, colline de plomb, a donné au lac ſon nom général, & fit naître à l'Inca Manco Capac, fondateur de l'Empire du Pérou, l'idée d'une fable, qui devint comme le fondement de la Religon de l'Empire. Il publia que le Soleil, ſon pere, lui avait ordonné, à lui, & à Mama Oëllo Hu-ca ſa femme & ſa ſœur, de compoſer, dans cette Iſle, des Loix raiſonnables & juſtes, pour délivrer leurs Peuples de l'ancienne barbarie. Depuis ce temps,

l'Iſle ayant été reſpectée comme un ſanctuaire, les Incas y firent bâtir un Temple au Soleil, après en avoir fait applanir le terrain dans cette vue. Ce Temple était des plus ſomptueux de l'Empire. Ses murailles étaient revêtues de plaques d'or & d'argent : mais ces richeſſes n'égalaient point encore celles qui s'étaient accumulées autour du Temple, où tous les Sujets de l'Empire, obligés de le viſiter une fois l'an, apportaient en offrande une certaine quantité d'or, d'argent & de pierres précieuſes. C'eſt une opinion établie que les Péruviens, voyant leur pays tomber entre les mains des Eſpagnols, jetterent tous ces tréſors dans le lac. Ses bords ſe rétréciſſent, & forment, vers le Sud, une eſpèce de Golfe, au bout duquel ſort une riviere, nommée le *Deſaguadero*, qui va former le lac de Plata. On voit encore, ſur le Deſaguadero, un Pont de glaïeuls & de joncs, inventé par un des Incas, pour y faire paſſer ſon armée. La largeur du Deſaguadero eſt de 80 à 100 aunes; &, quoique l'eau paraiſſe dormante à ſa ſuperficie, elle coule très-rapidement au-deſſous. L'Inca fit couper une ſorte de paille, nommée *Ichu*, qui ſe trouve en abondance ſur toutes les collines du Pérou : il en fit faire quatre gros palans, qui furent tendus au-deſſus de l'eau d'une rive à l'autre, & ſur leſquels il fit mettre

en travers une grande quantité de bottes de joncs & de glayeuls ſecs, liées les unes aux autres, & bien amarrées aux palans. Sur le tout, on mit deux autres palans bien tendus, qui furent couverts des mêmes matériaux, liés & amarrés comme les premiers. Cet étrange pont a cinq aunes de largeur, & n'eſt élevé que d'une aune & demie au-deſſus de l'eau. On a toujours pris ſoin de le conſerver par des réparations ou des renouvellemens, auxquels toutes les Provinces voiſines ſont également obligées de pourvoir & de contribuer. Un ancien ordre, porté dans cette vue par le Fondateur, ayant été confirmé par les Rois d'Eſpagne, ce pont ſert au commerce des Provinces que le Déſaguadero ſépare.

La Province de Santa-Cruz de la Sierra forme un Gouvernement particulier. Mais, quoiqu'il ſoit d'une vaſte étendue, il contient peu d'Eſpagnols. La plus grande partie de ſes bourgs, eſt ce qu'on nomme Miſſions du Paraguai, habités par ceux qu'on appelle *Chiquitos*, depuis Santa-Cruz de la Sierra, juſqu'au lac Xarayes, d'où ſort la riviere du Paraguay, qui ſe joignant à d'autres rivieres, devient le fleuve ſi connu ſous le nom de Rio de la Plata. Les Jéſuites commencerent à répandre la Foi dans ce pays vers la fin du dernier ſiécle, avec tant de ſuccès,

qu'en 1732 ils avaient formé ſept Peuplades, chacun de plus de 600 familles. Les Chiquitos ſont bien faits & belliqueux, comme on l'a reconnu dans les occaſions où la néceſſité de ſe défendre les a forcés de marcher contre les Portugais. Leurs armes ſont le fuſil, le ſabre & les flèches empoiſonnées. Ils parlent un langage différent de celui des autres Nations du Paraguay; mais leurs uſages different peu de ceux des autres Américains.

Ils ont pour voiſins des Peuples idolâtres, nommés *Chiriguans*, ou Chiriguanes, qui s'obſtinent à rejetter les lumieres de l'Evangile. Les Jéſuites n'en pénétraient pas moins dans leur pays, accompagnés de quelques Chiquitos, qu'ils menaient pour leur ſûreté, & ſe croyaient fort heureux, lorſqu'ils pouvaient en convertir quelques-uns, comme une ſorte de recrue pour leurs peuplades; mais ces converſions durent peu.

Le Gouvernement de Tucuman, ſitué au centre de cette partie de l'Amérique, commence au Sud de la Plata, au-delà des villages des Chichas, qui fourniſſent des ouvriers aux mines du Potoſi. Il s'étend depuis le Paraguay & Buénos-Aires, à l'Eſt, juſqu'au Royaume de Chili à l'Oueſt, & au Sud, juſqu'aux Pampas, ou plaines de la terre Magellanique. Ce pays,

quoiqu'autrefois uni à l'Empire des Incas, n'avait pas été ſoumis par leurs armes. Il avait demandé volontairement d'être reçu au nombre des Provinces de l'Empire. Les Eſpagnols, après avoir preſqu'achevé la conquête du Pérou, paſſerent à celle de Tucuman, en 1549. Nugñès de Prado, chargé de cette entrepriſe par le Préſident de la Gaſca, y trouva peu de difficultés, de la part d'un Peuple naturellement docile. Il y bâtit pluſieurs Villes.

La plus grande de toutes ces Colonies ſe nomme Cordoue. C'eſt la réſidence de l'Evêque. Les autres ont leurs Corrégidors particuliers, qui gouvernent les Américains de leurs diſtricts; & le nombre n'en eſt pas bien grand, dans un pays compoſé de déſerts inhabitables, tant par ſes hautes & ſpacieuſes montagnes, où l'eau manque ſans ceſſe, que par les courſes continuelles des Américains ſauvages.

La Ville de Tucuman, dont l'Egliſe Cathédrale eſt à Cordoue, reçut la qualité de Ville Epiſcopale en 1570. Son terroir eſt fertile dans tous les lieux où l'on peut conduire l'eau des rivieres. Les lieux chauds donnent du ſucre & du coton, dont on fait des toiles. On fabrique auſſi dans le pays quelques étoffes de laines, & l'on trouve du miel & de la cire dans les bois. Mais le principal commerce, eſt celui des

mules, qu'on nourrit dans les vallées, où les pâturages ſont fort abondans. On fait paſſer au Pérou des troupeaux innombrables de ces animaux, qui ſont regardés comme les meilleurs de toute l'Amérique méridionale.

Paraguay.

Le Gouvernement du Paraguay comprend les pays qui ſont au Sud de Santa-Cruz de la Sierra, & à l'Eſt du Tucuman. Vers le Sud, il confine au Gouvernement de Buénos-Aires; & à l'Eſt, il s'étend juſqu'au Gouvernement de Saint-Vincent du Bréſil, dont Saint-Paul eſt la Capitale. Tout le monde attribue à Sébaſtien Cabot, la premiere découverte du Paraguay, dès l'an 1526, il entra dans Rio de la Plata, & ayant pris des barques pour pénétrer par la riviere de Parana, il s'avança par-là juſqu'au Paraguay. Dix ans après, Juan d'Aoylas fut nommé premier Gouverneur de Buénos-Aires, & Juan de Salinas bâtit la Ville de l'Aſſomption, capitale de toute cette Province.

Au ſeul nom de Paraguay, la curioſité ſe réveille, & l'on deſire des éclairciſſemens ſur ces contrées lointaines, où des hommes, dont la politique a été par-tout ailleurs l'objet de tant de reproches, acquirent, par la perſuaſion, une ſorte d'empire, la plus reſpectable de toutes, & qui a obtenu autant d'éloges, que leurs autres établiſſemens ont eſſuyé de cenſures. Nous nous

bornerons à rapporter les propres termes de Don d'Ulloa, Juge oculaire & impartial.

« Les Miſſions du Paraguay ne ſe bornent pas » à la Province de ce nom. Elles s'étendent en » partie, ſur les territoires de Santa-Cruz de la » Sierra, de Tucuman & de Buénos-Aires. » Depuis près d'un ſiècle & demi qu'elles ont » commencé, on y a converti quantité de Na- » tions répandues dans les terres de ces quatre » Evêchés. Les Jéſuites, avec leur zèle ordinaire, » commencerent cette conquête ſpirituelle par » les Guaranis, Américains, dont les uns habi- » taient les bords des rivieres d'Uruguai & de » Parana, & les autres, cent lieues plus haut, » les terres qui ſont au Nord-Oueſt de Guayra. » Les Portugais, ne ſongeant qu'à l'avantage de » leurs propres Colonies, faiſaient des courſes » continuelles ſur ces Peuples, enlevaient, pour » l'eſclavage, ceux qui tombaient entre leurs » mains, & les employaient aux plantations; » mais, pour mettre les nouveaux-convertis à » couvert de cette diſgrace, on prit le parti de » les tranſplanter, au nombre de plus de douze » mille, dans les terres du Paraguay, & l'on y » joignit à-peu-près le même nombre de ceux de » Tapé, dans la ſeule vue de leur aſſurer à tous » une vie plus ſûre & plus tranquille. Ces peu- » plades, groſſies avec le temps, par des nou-

velles

velles converſions, augmenterent juſqu'au point qu'en 1734, ſuivant une relation que je reçus de bonne main, pendant mon ſéjour à Quito, on comptait trente-deux Bourgs Guaranis, qui contenaient plus de trente mille familles; & leur nombre croiſſant de jour en jour, on penſait alors à fonder trois nouveaux bourgs. Une partie de ces trente-deux peuplades eſt du Diocèſe de Buénos-Aires, & l'autre du Diocèſe du Paraguay. Cette même année, il y avait ſept peuplades de la Nation des Chiquitos dans le Diocèſe de Santa-Cruz de la Sierra, & l'accroiſſement continuel de leurs habitans faiſait penſer auſſi à multiplier le nombre des Villages. Pérou.

Les Miſſions du Paraguay ſont environnées d'Idolâtres, dont les uns vivent en bonne intelligence avec les nouveaux convertis, & les autres les menacent continuellement de leurs incurſions. L'ardeur des Miſſionnaires les conduit ſouvent chez ces barbares, & leurs peines n'y ſont pas toujours inutiles. Ils inſpirent quelquefois le goût du Chriſtianiſme à ceux plus raiſonnables, qui quittent alors leur pays, & paſſent dans les Villages Chrétiens, où ils reçoivent le Baptême, après les inſtructions convenables. A cent lieues des Miſſions, il ſe trouve une Nation Idolâtre, nommée

Pérou.

» Guénoas, qu'il eſt fort difficile d'amener à la
» lumiere de l'Evangile, non-ſeulement parce
» qu'ils ſont dans l'habitude d'une vie licentieuſe,
» mais parce qu'ayant parmi eux pluſieurs Métis,
» & même quelques Eſpagnols, noircis de crimes,
» à qui la crainte du châtiment a fait chercher
» cet aſyle, le mauvais exemple qu'ils en re-
» çoivent, les éloigne des vérités qu'on leur
» prêche. D'ailleurs la vie oiſive, à laquelle ils
» ſont accoutumés, ne ſubſiſtant que de leur
» chaſſe, ſans cultiver même leurs terres, leur
» fait craindre le travail, qui ſerait une ſuite de
» leur converſion. Cependant la curioſité ou la
» tendreſſe pour leurs parens, en amene plu-
» ſieurs, dont quelques-uns ſe ſoumettent au
» joug de la Religion. Il en eſt de même des
» *Charuas*, Peuple qui habite entre les rivieres
» de Parana & d'Uruguay; mais ceux qui occupent
» les bords du Parana, depuis le Bourg du Saint-
» Sacrement, ſont plus dociles parce qu'ils ſont
» plus laborieux, qu'ils cultivent leurs terres, &
» qu'ils n'ont aucune communication avec les
» fugitifs. Vers la Ville de Cordoue, d'autres
» Idolâtres nommés *Pampas*, ſont extrême-
» ment difficiles à convertir, quoiqu'ils viennent
» vendre leurs denrées dans la Ville: mais ces
» quatre dernieres Nations vivent dans une paix
» conſtante avec les Chrétiens. Aux environs

» de Santa-Fé, Ville de la Province de Buénos-Aires, on trouve divers Peuples guerriers, dont toute la vie ſe paſſe en excurſions, qu'ils pouſſent ſouvent avec beaucoup de ravages, juſqu'aux murs de Saint-Jago & de Salta, dans la Province de Tucuman. Les autres Nations, qui habitent depuis les confins de celles-ci, juſqu'aux Chiquitos, & juſqu'au lac de Xarayes, ſont peu connues. Dans ces derniers temps, quelques Jéſuites ont pénétré chez ces Peuples par la riviere de Pilio-Mayo, qui coule depuis le Potoſi, juſqu'à l'Aſſomption, ſans avoir pu découvrir leurs habitations; ce qu'on attribue à la vaſte étendue de leur pays, ou à leur humeur errante, qui ne leur permet pas de faire un long ſéjour dans les mêmes lieux. Vers le Nord de l'Aſſomption, on rencontre un petit nombre de Gentils, dont quelques-uns s'étant laiſſé approcher par des Miſſionnaires qui cherchaient à les découvrir, les ont ſuivis ſans répugnance aux villages Chrétiens, & ſe ſont rendus à leurs inſtructions. Les Chiriguans, qu'on a nommés plus d'une fois, habitent auſſi du même côté, & n'aiment point qu'on leur propoſe de mener une vie moins libre que celle dont ils jouiſſent dans leurs montagnes. Pérou.

» On doit comprendre que les Miſſions du Para

Pérou.

» guay occupent un pays considérabel. En gé-
» néral, l'air y est fort humide & tempéré,
» mais froid néanmoins dans quelques parties.
» Le terroir est fertile en toutes sortes de
» grains, de fruits & de légumes. On y cul-
» tive en particulier beaucoup de coton, &
» l'abondance en est si grande, qu'il n'y a point
» de Village qui n'en recueille plus de deux
» mille arobes, dont les Américains fabriquent
» des toiles & des étoffes. On y plante beau-
» coup de tabac, des cannes de sucre, & une
» prodigieuse quantité de l'herbe qu'on nomme
» *herbe du Paraguay*, & qui fait seule un objet
» de commerce d'autant plus grand qu'elle ne croît
» que dans ce Pays, d'où elle passe dans toutes
» les Provinces du Pérou & du Chili, où il
» s'en fait une très-grande consommation. Ces
» marchandises sont envoyées à Santa-Fé & à
» Buénos-Aires, où les Jésuites ont un Fac-
» teur particulier dont l'office est de les vendre;
» car le peu d'intelligence des Américains, sur-
» tout des Guaranis, les rend incapables de ce
» soin. Le Commis emploie le produit de sa
» vente en marchandises de l'Europe, tant pour
» l'entretien des habitans de chaque Peuplade,
» que pour l'ornement des Eglises & les besoins
» des Curés. Mais, avant l'emploi de cet argent,
» on leve le tribut que chaque Village ou plutôt

» chaque Américain doit au Roi. Ces ſommes ſont » envoyées aux caiſſes Royales; après quoi, ſans » autre retranchement, on fait le décompte de » ce qui revient aux Curés pour leurs appoin- » temens, & pour les penſions des Caciques. » Les autres denrées, que le terroir produit, & » le bétail qu'on y éleve, ſervent à la nourriture » des habitans. Enfin cette diſtribution ſe fait » avec tant d'ordre & de ſageſſe, qu'on ne » peut refuſer, ſans injuſtice, des louanges » à la Police que les Miſſionnaires ont » établie. Pérou.

» A l'exemple des Villes Eſpagnoles, chaque » Peuplade a ſon Gouverneur, ſes Régidors & » ſes Alcades. Les Gouverneurs ſont élus par les » habitans mêmes & confirmés par les Curés, qui » ſe réſervent ainſi le pouvoir de rejetter ceux » dont les qualités ne conviennent point à leurs » fonctions. Les Alcades ſont nommés tous les » ans par les Corrégidors, qui veillent avec » eux au maintien de la paix & du bon ordre. » Mais comme ces Magiſtrats, dont les lumieres » ſont fort bornées, pourraient abuſer de leur » autorité, il leur eſt défendu d'infliger la moindre » peine ſans la participation du Curé, qui éclaircit » l'affaire, & qui livre l'accuſé au châtiment, » lorſqu'il le juge coupable. C'eſt ordinairement » la priſon ou le jeûne. Si la faute eſt grave, la

Pérou.

» peine ſera quelques coups de fouet ; & c'eſt » la plus grande, parmi des gens qui ne com- » mettent jamais d'aſſez grands crimes pour mé- » riter une plus ſévere punition. L'horreur pour » le vol, pour le meurtre & les autres excès de » cette nature eſt établie dans toutes les Peu- » plades, par les exhortations continuelles des » Miſſionnaires. Les châtimens mêmes ſont tou- » jours précédés d'une remontrance, qui diſpoſe » le coupable à les recevoir comme une cor- » rection fraternelle ; & ces ménagemens de dou- » ceur & d'affection mettent le Curé à couvert » de la haine & de la vengeance de celui qu'il » fait punir. Auſſi loin d'être haïs de leurs Amé- » ricains, ces Peres en ſont ſi chéris & ſi reſpectés, » que, quand ils les feraient châtier ſans raiſon, » ces ames ſimples, qui croient leurs Directeurs » incapables d'erreur & d'injuſtice, croiraient » l'avoir mérité.

» Chaque Peuplade a ſon arſenal particulier, » où l'on renferme toutes les armes qui ſervent, » dans les cas où la guerre eſt indiſpenſable, » ſoit contre les Portugais, ou contre les Na- » tions du voiſinage. Les armes ſont des fuſils, » des épées & des bayonnettes. Tous les ſoirs » des jours de Fête, on apprend à les manier » par des exercices publics. Les hommes de » chaque Village ſont diviſés en pluſieurs Com-

pagnies qui ont leurs Officiers, en uniformes galonnés d'or ou d'argent, avec la devise de leur Canton. Les Gouverneurs, les Régidors & les Alcades ont aussi des habits de cérémonie, différens de ceux qu'ils portent hors de leurs fonctions. Pérou.

» Tous les Villages ont des Ecoles, pour apprendre à lire & à écrire; il y en a pour la danse & pour la musique, où l'on fait d'excellens élèves, parce qu'on n'y admet personne sans avoir consulté son inclination & ses talens. Ceux à qui l'on remarque du génie, apprennent la langue latine, & quelques-uns s'y rendent fort habiles. Dans la cour de la maison du Curé, il y a divers atteliers de Peintres, de Sculpteurs, de Doreurs, d'Orfévres, de Serruriers, de Charpentiers, de Tisserans, d'Horlogers, & des autres professions nécessaires ou utiles. Les jeunes gens ont la liberté de choisir celle qui pique leur goût, & s'y forment par l'exemple & les leçons des Maîtres. Chaque Village a son Eglise grande & fort ornée. Les maisons des Américains sont si bien disposées, si commodes & meublées si proprement, que celles des Espagnols ne les valent point, dans plusieurs Bourgs du Pérou. Quelques-unes sont bâties de pierre, d'autres de briques crues, & la plupart de bois simple; mais les unes & les

Pérou.

» autres ſont couvertes de tuiles. Rien n'eſt né-
» gligé dans ces Villages. Il s'y trouve juſqu'à
» des Fabriques de poudre à canon, dont une
» partie eſt réſervée pour les temps de guerre,
» & l'autre employée aux feux d'artifices par leſ-
» quels on ſolemniſe toutes les fêtes eccléſiaſti-
» ques & civiles. A la proclamation des Rois d'Eſ-
» pagne, tous les Officiers ſont vêtus de neuf,
» & rien ne manque à la magnificence de leurs
» habits. Chaque Egliſe a ſa Chapelle de Muſi-
» que, compoſée de voix & d'inſtrumens. Le Ser-
» vice divin s'y célèbre avec la même pompe que
» dans les Egliſes Cathédrales, & l'on vante ſur-
» tout celle des Proceſſions publiques. Tous les
» Officiers civiles & militaires y paraiſſent en ha-
» bits de cérémonie. La Milice y eſt en Corps. Le
» reſte du Peuple porte des flambeaux, & tous
» marchent dans le plus grand ordre. Ces Proceſ-
» ſions ſont accompagnées de fort belles danſes.
» Il y a des habits particuliers & fort riches pour
» les Danſeurs.

» Entre les édifices publiques de chaque Vil-
» lage, on voit une Maiſon de force, où les
» femmes de mauvaiſe vie ſont renfermées. Elle
» ſert, en même-temps, de ce que les Eſpagnols
» nomment une *Béaterie*, c'eſt-à-dire, une re-
» traite, dans l'abſence des maris, pour les fem-
» mes qui n'ont point de famille. On a pourvu

» ſingulierement, non-ſeulement à l'entretien de
» cette Maiſon, mais encore à la ſubſiſtance des Pérou.
» vieillards, des orphelins & de ceux qui ſont
» hors d'état de gagner leur vie. Tous les habi-
» tans ſont obligés de travailler deux jours de la
» ſemaine, pour cultiver & ſemer en commun
» un eſpace de terre convenable; ce qui s'appelle
» *travail de la Communauté*. Si le produit paſſe
» les beſoins, on applique le ſurplus à l'ornement
» des Egliſes, à l'habillement des vieillards, des
» orphelins & des impotens. Ainſi, nul des ha-
» bitans ne manque du néceſſaire. Les tributs
» Royaux ſont payés ponctuellement. Enfin cette
» portion du monde eſt le ſéjour de la paix & du
» bonheur, & ces avantages ſont dûs à l'exacti-
» tude avec laquelle les Loix y ſont obſervées.
» Les Jéſuites, Curés de toutes les Paroiſſes de cette
» nouvelle République, ont beſoin d'exciter au
» travail les Guaranis, qui ſont naturellement
» pareſſeux; & c'eſt par cette raiſon qu'ils pren-
» nent auſſi ſoin de faire vendre les marchandi-
» ſes des Fabriques, & les denrées qui provien-
» nent de la culture des champs. Au contraire,
» les Chiquitos ſont laborieux & ménagers: ils
» pourvoient d'eux-mêmes à la ſubſiſtance de leurs
» Curés, en cultivant enſemble une plantation
» remplie de toutes ſortes de grains & de fruits,
» qui ſuffit pour l'entretien de l'Egliſe & de ſon

BIBLIOTHÈQUE DU PRINCE ROLAND BONAPARTE
DOUBLE

Pérou.

» Miniſtre. De leur côté, les Curés de cette Na-
» tion font des proviſions de ferremens, d'étof-
» fes & d'autres marchandiſes, qu'ils donnent en
» échange à leurs Paroiſſiens, pour de la cire &
» d'autres productions du pays. Ils remettent ce
» qui leur vient, par cette eſpèce de commerce,
» au Supérieur de leur Miſſion, qui n'eſt pas le
» même que celui des Guaranis; &, du produit
» de la vente, on achete de nouvelles marchan-
» diſes, pour les beſoins de chaque Communauté.
» Il arrive de-là, que les Américains ne ſont pas
» obligés de ſortir du canton, pour ſe procurer
» leurs néceſſités, & que, n'ayant point de com-
» munication avec d'autres Peuples, ils ne ſont
» point expoſés à contracter les vices dont on s'ef-
» force de les préſerver.

» L'adminiſtration ſpirituelle des Peuplades
» n'eſt pas moins extraordinaire que le Gouver-
» nement politique : chaque Village n'a qu'un
» Curé ; mais il eſt aſſiſté d'un autre Prêtre ou
» même de deux, ſuivant le nombre des habi-
» tans. Ces deux ou trois Prêtres, ſervis par ſix
» jeunes garçons, qui font l'Office de Clercs à
» l'Egliſe, forme dans chaque Village une eſpèce de
» petit Collége, où toutes les heures d'exercice ſont
» réglées comme dans les Colléges des grandes
» Villes. La plus pénible fonction des Curés, eſt de vi-
» ſiter en perſonne les plantations des Américains,

» pour les encourager au travail, ſur-tout les Gua-
» ranis, qui abandonneraient la culture des ter-
» res, & ſe laiſſeraient manquer de tout, s'ils
» n'étaient excités avec une continuelle attention.
» Le Curé n'aſſiſte pas moins régulierement à la
» Boucherie publique, pour la diſtribution des
» viandes, qui ſe fait par rations, à proportion
» du nombre de perſonnes dont chaque famille
» eſt compoſée. Il viſite auſſi les malades, pour
» leur donner les ſecours ſpirituels, & les faire
» ſervir avec charité. Ces ſoins, qui l'occupent
» preſque tout le jour, lui laiſſent peu de temps
» pour d'autres Offices, dont ſon Vicaire eſt char-
» gé. C'eſt le Vicaire, par exemple, qui, cha-
» que jour, à l'exception du Jeudi & du Samedi,
» fait le Catéchiſme dans l'Egliſe aux jeunes gens
» de l'un & l'autre ſexe, dont le nombre eſt ſi
» grand, qu'il paſſe deux mille dans chaque Village.
» Le Dimanche, tous les habitans, ſans diſtinc-
» tion d'âge, vont recevoir les mêmes inſtruc-
» tions.

Pérou.

» A la rigueur, continue Don d'Ulloa, ces Curés
» devraient être nommés par le Gouverneur,
» comme Vice-Patron des Egliſes, & devraient
» être admis par l'Evêque aux fonctions de leur mi-
» niſtere: mais, comme il pourrait arriver qu'en-
» tre les trois Sujets qui ſeraient préſentés pour
» chaque nomination, le Gouverneur & l'Evêque

Pérou.

» ne diſtinguaſſent pas tout-d'un-coup le plus ha-
» bile, & qu'il eſt à préſumer que les Provin-
» ciaux de l'Ordre connaiſſent toujours mieux le
» mérite des Sujets, les Gouverneurs & les Evê-
» ques ont pris le parti de leur confier leurs droits.
» Ainſi, c'eſt le Provincial qui nomme tous les
» Curés. Il fait ſa réſidence dans le Bourg de la
» Candelaria, qui eſt au centre de toutes les
» Miſſions, d'où il fait ſes viſites dans les
» autres Peuplades, avec le ſoin d'envoyer des
» Miſſionnaires chez les Gentils. Il eſt ſoulagé,
» dans ſes fonctions, par deux Vice-Supérieurs,
» qui réſident, l'un près de la riviere de Parana,
» l'autre près de celle d'Uruguay. Le Roi paie les
» appointemens aux Curés dans les Miſſions des
» Guaranis. Ils montent, par an, à 300 piaſtres,
» en y comprenant ceux du Vicaire. Cette ſomme
» eſt remiſe à la diſpoſition du Supérieur, qui
» fournit tous les mois, à chaque Curé, ce qui
» lui eſt néceſſaire pour ſa nourriture & ſon ha-
» billement. Les Miſſions des Chiquitos, qui ont
» un Supérieur à part, ne ſont pas compriſes dans
» cet arrangement; &, leur Nation étant plus la-
» borieuſe, les Curés tirent leur ſubſiſtance de ſon
» travail. »

Le ſeul malheur de tous ces Peuples, eſt d'être ſujets à des maladies contagieuſes, telles que la petite vérole, les fièvres malignes & pluſieurs

autres, auxquelles ils donnent vulgairement le nom de *peſte*, parce qu'elles font d'étranges ravages. Auſſi, quelques nombreuſes qu'on ait repréſentées les Peuplades, elles ne le ſont pas autant qu'elles devraient l'être, pour le temps qui s'eſt écoulé depuis leur formation, & pour la tranquillité dont elles jouiſſent. Quand ces cruelles maladies régnent, les Curés & leurs Adjoints ne ſuffiſent point à ce ſurcroît de travail, & l'on augmente le nombre des Vicaires. Pérou.

Jamais les Jéſuites ne ſouffrent qu'aucun habitant du Pérou, de quelque Nation qu'il ſoit, Eſpagnol ou Métis, entre dans leurs Miſſions du Paraguay. On les accuſe fort injuſtement, obſerve Don d'Ulloa, de vouloir cacher ce qui s'y paſſe, par la crainte qu'on ne partage avec eux les avantages du commerce. Leur unique vue, eſt de maintenir dans l'innocence & la ſimplicité, les hommes qu'ils ont fait ſortir heureuſement de leur barbarie, & qu'on peut compter entre les meilleurs Chrétiens du Monde, comme entre les plus fidèles Sujets de l'Eſpagne.

La Juriſdiction Eccléſiaſtique de l'Evêché de Buénos-Aires, s'étend auſſi loin que le Gouvernement du même nom, qui prend depuis les Côtes maritimes à l'Eſt, juſqu'au Pays de Tucuman à l'Oueſt, & depuis les Terres Magellaniques au Sud, juſqu'au Paraguay, vers le Nord.

Pérou.

Les terres arroſées par Rio de la Plata, ſont de ce Gouvernement. Elles furent découvertes par Juan Diaz de *Solis*, qui, étant parti d'Eſpagne, en 1515, arriva ſur les bords de ce fleuve, & prit poſſeſſion des pays voiſins, au nom de ſon Roi. Ce Capitaine ayant été tué par les habitans auxquels il avait pris trop de confiance, on envoya ſur la même Côte, en 1526, Sébaſtien Cabot, qui entra dans ce fleuve, & découvrit l'Iſle qu'il nomma *Saint-Gabriel*. Plus loin, il découvrit une autre Riviere, qui ſe jette dans Rio de la Plata, à laquelle il donna le nom de San-Salvador. Il y fit entrer ſes vaiſſeaux; enſuite, ayant bâti un Fort, où il laiſſa garniſon, &, continuant de naviguer par la riviere de Parana, l'eſpace d'environ deux cens lieues, il découvrit le Paraguay. Quelques lingots d'argent qu'il reçut des Américains qu'il avait rencontrés, particulierement des Guaranis, qui les avaient apportés des autres Provinces du Pérou, lui firent juger qu'ils les tiraient des environs du Fleuve. De-là, le nom de *Rio de la plata* ou *Riviere d'argent*, qui a prévalu ſur celui de Rio de Solis, le premier que ce Fleuve avait porté, en mémoire de celui qui l'avait découvert.

Buénos-Aires.

Buénos-Aires eſt la Ville Capitale de ce Gouvernement, bâtie, en 1535, par Don Pédre de Mendoze, qui en fut le premier Gouverneur,

Il choisit pour en jetter les fondemens, un lieu nommé *Cabo-Blanco*, sur la côte méridionale de Rio de la Plata, près d'une petite riviere qui coule du même côté. Cette Ville est à 34 degrés, 34 minutes, 38 secondes, de latitude Méridionale. Elle a reçu le nom de Buénos-Aires, parce qu'en effet l'air y est meilleur qu'en aucun autre endroit de cette partie de l'Amérique. Buénos-Aires est bâtie dans une plaine, un peu élevée néanmoins au-dessus du terrain que la petite riviere arrose. C'est une assez grande Ville, puisqu'on y compte jusqu'à trois mille maisons d'Espagnols, & d'autres habitans de race mêlée. Sa forme est longue & étroite; ses rues droites, & d'une largeur médiocre. La grande Place, qui est spacieuse, aboutit à la petite riviere, vis-à-vis de laquelle est un Fort où le Gouverneur fait sa résidence. La Garnison de ce Fort, & de quelques autres qui défendent la Ville, est de mille hommes de troupes réglées. Les maisons n'étaient autrefois que de bauge, couvertes de paille & fort basses. Aujourd'hui elles sont de chaux & de briques, couvertes de tuiles, & d'un étage, sans le rez-de-chaussée. Le climat n'est pas différent de celui d'Espagne; c'est-à-dire, que les saisons y sont distinguées de même : mais les orages y sont fréquens en hiver; & la chaleur de l'été y est

Pérou.

Pérou.

tempérée par quelques vents agréables, qui ſouffient dès les huit à neuf heures du matin.

La Ville eſt environnée de vaſtes campagnes, toujours vertes, dont la fertilité procure une ſi grande abondance de beſtiaux, qu'il n'y a pas de Ville au Monde où les viandes ſoient à meilleur marché, ni de meilleur goût. Le cuir des beſtiaux eſt preſque la ſeule choſe que l'on paie. Il n'y a pas plus de vingt ans que les campagnes voiſines de Buénos-Aires, vers l'Occident, le Sud & le Nord, étaient remplies de bœufs & de chevaux ſauvages, qui ne coûtaient que la peine de les prendre. Quoiqu'ils ne manquent pas aujourd'hui, cette grande abondance eſt diminuée depuis que les Eſpagnols & les Portugais les tuent pour en avoir les cuirs, qui font un des principaux commerces du Pays. Le gibier n'y eſt pas moins abondant que la viande de boucherie ; & la riviere fournit de très-bon poiſſon, ſur-tout des *Pejes-Reyes*, ou poiſſons rois, longs d'une demie-aune & plus. Les fruits d'Europe & du Pays, croiſſent dans ce terroir. En un mot, c'eſt le Pays de la bonne-chere, avec tous les avantages d'un air fort ſain.

Les Villes de Santa-Fé, Las Corrientes, & Monte-Video, appartiennent au Gouvernement de Buénos-Aires. Monte-Video eſt bâtie depuis quelques années, ſur le bord de la Baie dont il

porte

porte le nom. Santa-Fé eſt à quatre-vingt-dix lieues au Nord-Oueſt de Buénos-Aires, entre les rivieres de la Plata & de Salado, dont la ſeconde ſe jette dans l'autre, après avoir traverſé les terres du Tucuman. Cette Ville eſt petite & mal bâtie. Elle a ſouvent été ruinée par les Idolâtres, qui la tiennent encore dans des alarmes continuelles. C'eſt par cette Ville que ſe fait le commerce de l'herbe du Paraguay avec Buénos-Aires. La Ville de Las Corrientes eſt entre les rivieres de la Plata & la riviere de Parana, à cent lieues de Santa-Fé. Elle eſt auſſi très-petite & fort mal bâtie. Les deux dernières ont un Corrégidor particulier, qui eſt Lieutenant du Gouverneur. Leurs habitans & ceux de la campagne ſont claſſés en Troupes de milice, pour réſiſter aux incurſions des Sauvages. Toutes les Miſſions du Paraguay ſont aujourd'hui dépendantes, pour la Juriſdiction, du Gouvernement de Buénos-Aires. Pérou.

Nous croyons devoir entrer dans quelques détails ſur Lima, que l'on nomme non-ſeulement la Capitale du Pérou, mais la Reine de toutes les Villes des Contrées Méridionales de l'Amérique.

Les Vice-Rois du Pérou font leur demeure ordinaire dans le Palais de Lima. Leur Gouvernement n'eſt que triennal; mais, par des ordres particuliers du Souverain, il eſt quelquefois con- Lima.

Pérou.

tinué. Leur autorité eſt abſolue ſans aucune exception. Ils ſont à la tête de tous les Tribunaux, dont les Officiers ne ſont que leurs Miniſtres pour l'expédition des affaires. Un Vice-Roi du Pérou règne en effet dans toute l'étendue de ſa Juriſdiction, & ſa pompe extérieure n'eſt pas différente de celle de la Royauté. Il a deux Compagnies de Gardes, l'une à cheval, de 160 Maîtres, n'eſt compoſée que d'Eſpagnols, & monte la garde à la principale porte du Palais. Le Vice-Roi ne ſort jamais ſans être accompagné d'un piquet de huit de ces gardes, dont quatre le précèdent & quatre le ſuivent. L'autre Compagnie eſt de cinquante hallebardiers Eſpagnols auſſi. Ils font la garde à la porte des Sallons, par où l'on ſe rend à l'Audience publique, & plus intérieurement encore à celle de l'appartement du Vice-Roi. Ils l'accompagnent non-ſeulement juſqu'à la porte du Palais, lorſqu'il en ſort, mais dans toutes les Salles des Tribunaux, & le reconduiſent de même, à ſon retour. Il nomme les Capitaines, comme les autres Officiers, de ces deux Compagnies, & ces Emplois ſont d'une haute diſtinction. Outre ces deux Troupes, il a toujours, dans l'intérieur du Palais, un détachement d'Infanterie de cent Soldats, pour l'exécution de ſes ordres.

Non-ſeulement il préſide aux délibérations

Pérou.

es Cours de Juſtice, du Conſeil de Guerre & e celui des Finances, mais il donne journelle- ent trois Audiences; l'une aux Américains & ux Mulâtres, dans un beau ſallon, orné des ortraits de tous les Vice-Rois ſes prédéceſſeurs; utre aux Eſpagnols, dans une ſalle plus riche core, & la troiſieme aux Dames, dans un and cabinet, où l'on voit, ſous un dais mag- ique, les portraits du Roi & de la Reine gnans. Les affaires qui concernent le Gouver- ment, ſont expédiées par un Secrétaire d'Etat, ec ſon Aſſeſſeur. C'eſt de ce Bureau que ſor- t toutes les expéditions militaires & civiles. lles qui regardent l'adminiſtration de la Juſ- e, ſont le partage du Tribunal qui porte le m d'Audience. Elles y ſont décidées en der- r reſſort, ſans appel même au Conſeil ſuprême Indes, du moins dans tout autre cas que ni du déni de Juſtice. C'eſt le principal des bunaux de Lima; mais rien ne s'y paſſe qu'a- la participation du Vice-Roi. Il eſt com- é de huit Auditeurs & d'un Fiſcal Civil, ont trois ſalles d'aſſemblées dans le Palais; e pour les délibérations, & les deux autres r les plaidoieries. Les affaires Criminelles ſe tent & ſe jugent dans une quatrieme ſalle, poſée de quatre Alcades de Corte, & d'un l Criminel. Les Américains ont leur Fiſcal

Pérou.

protecteur. Le ſecond Tribunal eſt celui de
Chambre des Comptes, compoſée d'un Rége
qui préſide, de cinq Maîtres des Compte
deux Maîtres des Réſultats, & deux Ordonn
teurs, avec quelques Surnuméraires des de
dernieres claſſes. C'eſt-là qu'on juge définiti
ment les comptes de tous les Corrégidors, q
ont été chargés du recouvrement des tribu
On y régle auſſi tout ce qui appartient à la d
tribution & à l'adminiſtration des Finances.

Un troiſieme Tribunal, nommé la *Ca*
Royale, eſt compoſé d'un Facteur, d'un Mai
des Comptes & d'un Tréſorier, avec titres d'O
ciers Royaux. Leur Inſpection s'étend ſur t
les biens du Domaine Royal, & ſur les *Al*
valas; nom qu'on donne au quint du prod
des mines.

Le Corps de Ville eſt formé de *Régido*
ou Echevins, d'un *Alfarez Réal*, ou Lieuten
Général de Police, & de deux Alcades,
ſont les Juges Royaux. Ces Officiers ſont t
de la principale Nobleſſe de la Ville. Leur
jet eſt l'Adminiſtration économique de la Vi
& ce ſont les Alcades ordinaires qui préſi
aux aſſemblées, chacun leur mois. Par un
vilège particulier de Lima, la Juriſdiction
ſon Corrégidor ne s'étend que ſur les An
cains.

Pérou.

La Caiſſe des Morts eſt un autre Tribunal, mpoſé d'un Juge Supérieur, qui eſt ordinaire- ent un des Auditeurs, d'un Avocat & d'un réſorier. Il connait de toutes les cauſes qui ncernent les biens de ceux qui ſont morts in- ſtats, ou chargés des deniers d'autrui, ſans oir laiſſé de légitime héritier.

Les Négocians ont auſſi leur Tribunal, pour affaires de commerce. C'eſt celui du Conſulat, i eſt compoſé d'un Prévôt des Marchands, & deux Conſuls, élus par les Négocians, dans ur propre Corps. Ces trois Magiſtrats, ſe- ndés d'un Aſſeſſeur, jugent ſuivant les Ré- emens des Conſulats de Cadix & de Bilbao.

Le Chapitre de la Cathédrale, où l'Archevêque nt le premier rang, eſt compoſé de cinq gnitaires, un Doyen, un Archidiacre, un antre, un Ecolâtre & un Tréſorier; de neuf anoines, dont quatre obtiennent leurs Cano- ats par concours, & les autres par préſenta- n; de ſix Prébendiers & de ſix demi-Pré- bendiers. L'Archevêque & ſon Official forment ſeuls le Tribunal Eccléſiaſtique.

Celui de l'Inquiſition conſiſte en deux Inqui- eurs & un Fiſcal, tous deux à la nomination l'Inquiſiteur-général d'Eſpagne, ou du Conſeil prême d'Inquiſition, pendant la vacance de t emploi. Le Tribunal de la Cruzada eſt com-

Pérou.

posé d'un Commissaire subdélégué, d'un Tréso-rier, & d'un Maître des Comptes, assistés, dans leurs délibérations, par le Doyen des Auditeurs de l'Audience. Enfin la Ville a son Hôtel des Monnoies avec les Officiers nécessaires.

L'Université porte le nom de Saint-Marc, & les Colléges ont des chaires fondées, où l'on professe toutes les Sciences. Elle fut établie par Charles-Quint, avec des priviléges qui furent confirmés par les Papes Paul III & Pie V. En 1572, elle fut incorporée à celle de Salamanque, pour jouir des mêmes prérogatives. Son Recteur est élu tous les ans. On y compte environ cent quatre-vingt Docteurs dans toutes les Facultés; & communément près de deux mille Etudians. Il y a trois Colléges, & vingt Chaires bien rentées.

Les habitans de Lima sont mêlés d'Espagnols, de Nègres, de races de Nègres, d'Américains, de Métis, & d'autres races mêlangées. On fait monter le nombre des Espagnols à seize ou dix-huit mille, dont un tiers, ou le quart du-moins, est composé de la Noblesse la plus distinguée & la plus avérée du Pérou. Plusieurs sont décorés de titres Castillans, anciens & modernes. On compte jusqu'à quarante-cinq Comtes ou Marquis, avec un nombre proportionné de Chevaliers des Ordres Militaires d'Espagne. Entre les autres

familles nobles, il y en a de fort illuſtres, quoique ſans titres, témoins vingt-quatre Majorats, la plupart d'ancienne fondation. Celle d'Ampuéro, qui tire ſon origine des anciens Incas, par une Princeſſe de leur ſang, qu'un Capitaine Eſpagnol épouſa au temps de la conquête, eſt dans une haute diſtinction. Les Rois d'Eſpagne lui ont accordé des honneurs & des prérogatives, qui portent les perſonnes du nom le plus illuſtre, à rechercher ſon alliance. Toutes ces familles font une figure convenable à leur rang. Elles ont un grand nombre de domeſtiques & d'eſclaves, de carroſſes & de calèches. Ces dernieres voitures ſont communes, juſques dans la bourgeoiſie. Elles ne ſont tirées que par une mule, & n'ont que deux roues, avec deux ſiéges, l'un ſur le devant & l'autre ſur le derriere, qui peuvent contenir quatre perſonnes. La plupart ſont dorées & d'une forme agréable. Auſſi coûtent-elles juſqu'à mille écus. On en fait monter le nombre à cinq ou ſix mille, & celui des carroſſes eſt auſſi fort grand. Pérou.

Aux terres & aux emplois, qui ſont le principal ſoutien des familles nobles, il eſt permis à Lima de joindre les profits du commerce ; la qualité de commerçant n'y eſt point incompatible avec la Nobleſſe. Une Déclaration Royale, auſſi ancienne que la conquête, a guéri les Eſpagnols

Péron.

de la répugnance qu'ils avaient pour ce moyen de s'enrichir. Elle porte expreſſément : « Que, » ſans déroger, & ſans craindre l'excluſion des » Ordres Militaires, on peut exercer le com- » merce en Amérique. » D'on d'Ulloa regrette que cette heureuſe loi ne ſoit pas commune à tous les Royaumes de l'Eſpagne, qui en reſſentiraient bientôt de grands avantages. A Lima, comme à Quito, le nombre des familles augmente ſans ceſſe par de nouveaux établiſſemens. Cette Ville étant comme le centre de tout le commerce du Pérou, il y aborde quantité d'Européens, les uns pour y travailler à leur fortune, les autres pour exercer les emplois auxquels ils ont été nommés par la Cour. Pluſieurs s'en retournent, après avoir fini leurs affaires; mais la plupart, charmés des agrémens & de la fertilité du pays, s'y attachent par des mariages, ou par de ſimples engagemens de commerce, qui tournent, après eux, à l'avantage des parens qu'ils ont laiſſés en Eſpagne.

Les Nègres & les mulâtres font la plus grande partie des habitans. Ils exercent les Arts mécaniques, ce qui n'empêche point, comme à Quito, que les mêmes profeſſions ne ſoient exercées auſſi par des Européens. A Lima, l'objet commun eſt de s'enrichir, & l'on n'y connait point de préjugé qui ſoit regardé comme un

obſtacle. La troiſieme & derniere eſpèce d'habitans, eſt celle des Américains & des Métis, dont le nombre n'eſt pas proportionné à la grandeur de la Ville, ni à la quantité des mulâtres. Leur occupation eſt d'enſemencer les terres, de faire des ouvrages de poterie, & de vendre les denrées aux marchés ; car tout le ſervice domeſtique ſe fait par des Nègres & des mulâtres, libres ou eſclaves ; mais le plus grand nombre eſt de cette derniere claſſe. Pérou.

L'habillement des hommes ne differe à Lima, de celui d'Eſpagne, que par un excès de luxe, qui régne généralement dans toutes les conditions. Celui qui peut acheter une étoffe, eſt en droit de la porter, & le mulâtre, qui exerce un vil métier, eſt quelquefois plus magnifique dans ſes habits, que l'Eſpagnol de la premiere diſtinction. Auſſi l'induſtrie invente-t-elle tous les jours de nouvelles étoffes, & celles qui viennent de l'Europe, ſont auſſi débitées. Le prix n'arrête perſonne. Chacun ſe pique d'avoir les plus belles ; &, par une autre oſtentation, on n'en a pas même le ſoin que ſemble demander leur cherté. Mais le luxe des femmes l'emporte beaucoup ſur celui des hommes ; & la différence eſt d'ailleurs ſi grande, entre leur parure & celle des Dames d'Eſpagne, qu'elle mérite quelque détail.

Don d'Ulloa ne diſſimule point qu'elle parait

Pérou.

d'abord indécente. « Il n'y a que l'uſage, dit-il, » qui puiſſe la rendre ſupportable. » Cet habillement ſe réduit à la chauſſure, la chemiſe, une jupe de toile, qui ſe nomme *fuſtan*, & qui n'eſt que ce qu'on nomme en Europe une jupe blanche ou de deſſous; enſuite une jupe ouverte, & un pourpoint.

Les manches de la chemiſe, longues d'une aune & demie & larges de deux, ſont garnies d'un bout à l'autre de dentelles unies, & diverſement attachées. Pardeſſus la chemiſe eſt le pourpoint, dont les manches ſont fort grandes, & de forme circulaire. Elles ſont de dentelles, avec des bandes de batiſte très-fine entre deux. La chemiſe eſt arrêtée ſur les épaules, par des rubans qui tiennent au corſet. Enſuite les manches rondes du pourpoint ſe retrouſſent ſur les épaules, & celles de la chemiſe pardeſſus. Elles y ſont arrêtées; & ces quatre rangs de manches forment quatre eſpèces d'ailes, qui deſcendent juſqu'à la ceinture. En été, l'on ne voit point de femmes qui n'aient la tête couverte d'un voile aſſez ſemblable à la chemiſe & au corps du pourpoint; il eſt de batiſte, ou de linon très-fin, garni de dentelles. En hiver, dans leurs maiſons, les femmes s'enveloppent d'un *rebos*, qui n'eſt qu'une ſimple pièce de *bayette* ou de flanelle; mais ſont-elles en

1 Femme de Lima en Habit de Ville. 2 en Habit de Ménage.
3 Espagnol vêtu comme on l'est au Perou. 4 Mulâtresse.
5 Negre domestique.

Bouard Invexit

ALE

l'uſage, dit-il,
le. » Cet ha-
, la chemiſe,
e *fuſtan*, &
Europe une
uite une jupe

ongues d'une
, ſont garnies
s unies, &
la chemiſe
anches ſont
ulaire. Elles
es de batiſte
ſt arrêtée ſur
tiennent au
u pourpoint
celles de la
tées ; & ces
atre eſpèces
ure. En été,
aient la tête
à la che-
de batiſte,
elles. En hi-
es s'enve-
imple pièce
nt-elles en

visite, le rebos est orné & garni comme le jupon. Quelques-unes le garnissent de franges d'or & d'argent; d'autres de passemens de velours noir. Au-dessus du jupon, elles mettent un tablier pareil aux manches du pourpoint, qui ne passe pas les bords de celui-ci. On doit comprendre ce que coûte un habillement, où l'on emploie plus de matiere pour les garnitures que pour le fond; & l'on ne sera pas étonné que la seule chemise revienne quelquefois à plus de mille écus. Pérou.

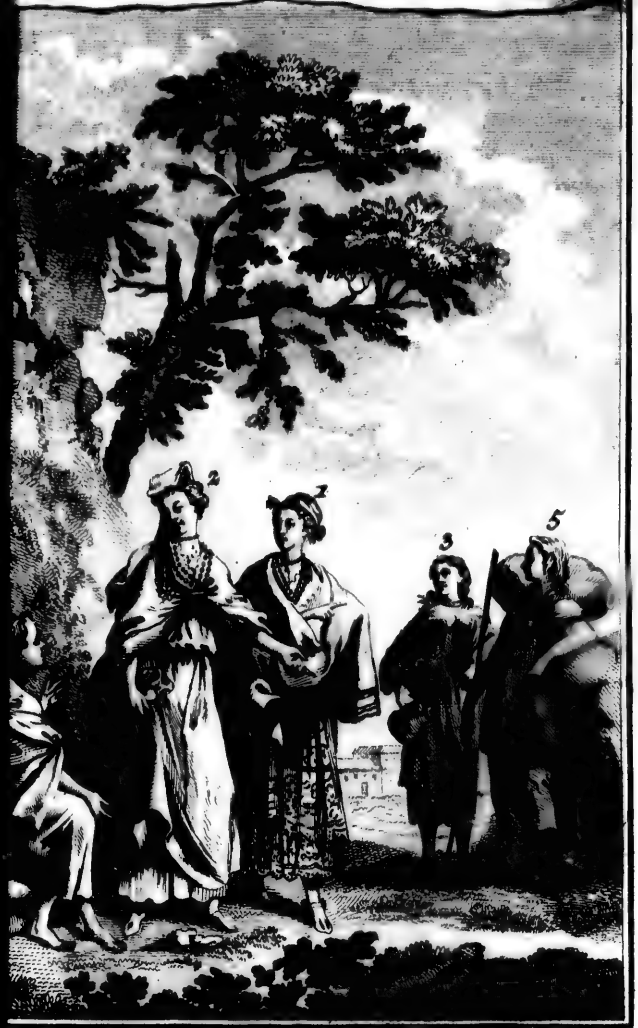
Un des agrémens, dont les femmes se piquent le plus à Lima, c'est d'avoir le pied petit. La petitesse du pied y passe pour une si grande beauté, qu'on y taille les Européennes de l'avoir trop grand. Dès l'enfance, on fait porter aux filles de souliers si étroits que, dans l'âge avancé, la plupart n'ont les pieds longs que de cinq ou six pouces. Les souliers sont plats & sans semelle: une pièce de maroquin sert tout-à-la-fois de semelle & d'empeigne. Ils ont la pointe aussi large & aussi longue que le talon; ce qui leur donne la forme d'un 8. Rien n'est moins commode; mais elles prétendent que le pied en demeure plus régulier. Ils le ferment avec des boucles de diamans ou d'autres pierreries, plus pour l'ornement que pour l'usage, car étant tout-à-fait plats, ils n'ont pas besoin de boucles

Pérou.

pour tenir au pied : auſſi n'empêchent-elles point qu'on ne puiſſe les ôter facilement. Les bas ſont de ſoie blanche, parce que cette couleur eſt la plus propre à faire briller la beauté de la jambe, qui eſt preſqu'entierement découverte.

La coëffure eſt d'autant plus agréable, qu'elle eſt toute naturelle. De tous les préſens que la Nature a faits aux femmes de Lima, leur chevelure eſt un des plus diſtingués. Elles ont généralement les cheveux noirs, fort épais, & ſi longs, qu'ils leur deſcendent juſqu'au-deſſous de la ceinture; elles les relevent, & ſe les attachent derriere la tête, en cinq ou ſix treſſes, qui en occupent toute la largeur, & dans leſquelles elles paſſent une aiguille d'or un peu courbe, terminée aux deux bouts par deux boutons de diamans, de la groſſeur d'une noiſette. La partie des treſſes, qui n'eſt point attachée à la tête, a des aigrettes de diamans. Au-devant, l'art forme de petites boucles, qui deſcendent de la partie ſupérieure des tempes juſqu'au milieu des oreilles; & chaque tempe offre une mouche de velours noir : les pendans-d'oreilles ſont des brillans, accompagnées de glands, ou houppes de ſoie noire. Cet ornement eſt ſi commun parmi les femmes, qu'outre les carcans de perles qu'elles portent autour du col, elles y pendent encore des roſaires, dont les grains ſont de perles fines. Les bagues

Espagnole de Quito
Indienne de distinction
Barbier Indien.
4 Métive de Quito.
5 Païsan Indien.
6 Indienne du commun.



Benard Direxit

A L E

êchent-elles
ent. Les bas
e couleur eſt
eauté de la
découverte.
ble, qu'elle
ſens que la
leur cheve-
ont généra-
& ſi longs,
s de la cein-
ent derriere
en occupent
elles paſſent
erminée aux
mans, de la
treſſes, qui
es aigrettes
e de petites
e ſupérieure
les; & cha-
lours noir:
ns, accom-
ſoie noire.
es femmes,
portent au-
es roſaires,
Les bagues

de diamans & les bracelets de perles ſont l'ornement des bras & des mains. Sur l'eſtomac, c'eſt une plaque d'or enrichie de diamans, attachée par un ruban qui ceint le corps. Quelques-unes, pour ſe diſtinguer, ont, en divers autres endroits, des diamans enchaſſés dans de l'or. Enfin la femme d'un particulier, ſans titre, ſans nobleſſe, ne ſort point dans toute ſa parure, ſans avoir ſur elle en ornemens la valeur de trente ou quarante mille écus, &, ce qui ſurprend encore plus les étrangers, c'eſt l'indifférence qu'elles affectent pour tant de richeſſes. Elles en ont ſi peu de ſoin, qu'il y a toujours quelques réparations à faire, & qu'une partie s'uſe ou ſe perd avant le terme naturel de ſa durée. Pour aller à l'Egliſe, elles prennent un voile de taffetas noir & une longue jupe. Pour la promenade, c'eſt une cappe & une jupe ronde. Elles ſont accompagnées alors de trois ou quatre eſclaves de leur ſexe, Négreſſes ou Mulâtres, en livrée comme les Laquais. Pérou.

A l'égard de la figure, les femmes de Lima ſont preſque toutes de taille moyenne, preſque toutes belles ou jolies. Avec les cheveux qu'on a vantés, elles ont la peau d'une grande blancheur; ſans le ſecours d'aucun fard, de la vivacité, les yeux charmans & le teint admirable. Don d'Ulloa leur attribue les avantages de l'eſprit, comme ceux

Pérou.

du corps. « Elles ont, dit-il, de la pénétration; elles » penſent avec juſteſſe, & s'expriment avec élé- » gance ; leur converſation eſt douce & amu- » ſante. » En un mot, il les trouve ſi aimables, que cette raiſon lui paraît expliquer ſeule pourquoi tant d'Européens forment des attachemens à Lima, & s'y fixent par les nœuds du mariage. Il les repréſente néanmoins un peu hautaines, à l'égard même de leurs maris, qu'elles aiment à gouverner ; mais il trouve des raiſons pour excuſer ce faible ; d'autant plus, ajoute-t-il, que ſi les maris s'y conforment, ils en ſont bien dédommagés par des attentions & des complaiſances, qu'elles portent plus loin que dans aucun autre pays du monde.

Elles aiment beaucoup les odeurs. On ne les ſurprend jamais ſans ambre : elles en mettent derriere leurs oreilles, dans leurs robes, & dans toutes les pièces de leur ajuſtement. Leurs bouquets mêmes ſont chargés d'ambre, comme s'il manquait quelque choſe au parfum naturel des fleurs. Elles entrelacent leurs cheveux des fleurs les plus éclatantes ; elles en garniſſent leurs manches. L'approche d'une femme eſt annoncée par les délicieuſes vapeurs qu'elle exhale. La grande Place offre comme un jardin perpétuel, dans l'abondance & la variété des fleurs que les Américaines y viennent étaler. On y voit les Dames dans leurs calè-

hes dorées, acheter ce qu'elles trouvent de lus agréable ou de plus rare, ſans faire attention au prix ; & ce ſpectacle y attire ſans ceſſe eaucoup d'hommes. Au reſte, chaque femme, ans ſa ſphère, ſe régle ſur celles du rang le plus iſtingué, ſans excepter les Négreſſes mêmes, qui eulent imiter les femmes de qualité juſques dans eur chauſſure. Pérou.

La muſique eſt une paſſion commune aux femmes e tous les ordres. On peut même aſſurer qu'elles ont toutes gaies & badines. De toutes parts & ans toutes ſortes d'états, on n'entend que des hanſons vives & ingénieuſes, ou des concerts de oix & d'inſtrumens. Les bals ſont fréquens ; on y oit danſer avec une légereté qui [illegible]. En général, rien n'eſt plus oppoſé à la mélancolie, que 'humeur des habitans de Lima, & leur goût pour a muſique & la danſe, aide encore à faire régner a joie.

Avec leur vivacité & leur pénétration naturelle, ils ne manquent point de lumieres acquiſes. On leur voit beaucoup d'ardeur à s'inſtruire ans la converſation des perſonnes éclairées qui viennent d'Eſpagne. L'uſage qu'ils ont de former entr'eux de petites aſſemblées, ne ſert pas peu à eur éguiſer l'eſprit par l'émulation. C'eſt une école continuelle. D'ailleurs ils ſont d'un caractere docile, quoique un peu fier. En ménageant

Pérou.

leur amour-propre, on eſt toujours ſûr de leur trouver de la complaiſance. Ils aiment les manieres douces, & les bons exemples font ſur eux une grande impreſſion. On aſſure auſſi qu'ils ſont courageux, mais qu'ayant un point d'honneur, qui ne leur permet ni de diſſimuler un affront, ni de ſe faire la réputation de querelleurs, ils vivent entr'eux dans une ſociété fort tranquille. C'eſt ſur-tout dans la Nobleſſe qu'on voit briller les meilleures qualités de l'eſprit & du cœur. Sa politeſſe eſt ſans bornes pour les étrangers. Les Mulâtres, moins polis & moins éclairés, ſont plus ſujets aux défauts qui bleſſent la ſociété; ils ſont rudes, altiers, inquiets, & ſouvent ils ont entr'eux de vifs démêlés: cependant les déſordres, qui naiſſent de tous ces vices, ne ſont pas auſſi fréquens qu'on pourrait ſe l'imaginer de la grandeur de la Ville & de la multitude de ſes habitans.

Il ne manque aux agrémens de Lima & de ſa ſituation, que de la pluie pour arroſer ſon terroir. Ce n'eſt pas ici le lieu de recueillir les obſervations des Voyageurs ſur les cauſes de cette fâcheuſe privation; mais on doit remarquer que l'induſtrie y ſupplée, juſqu'à rendre les environs fértiles en toutes ſortes de grains & de fruits. On a déjà vu qu'un des ſoins de l'ancien Gouvernement Américain, & peut-être ce qui lui fait le

plus

plus d'honneur, fut d'ouvrir des canaux par lesquels l'eau des rivieres pût servir à porter la fécondité dans les terres, & faciliter aux sujets le moyen de les cultiver. Les Espagnols ont trouvé ces ouvrages faits, & les ont conservés dans le même ordre qu'ils les avaient reçus des Incas. C'est par cette voie qu'on n'a pas cessé jusqu'aujourd'hui d'arroser les champs de froment & d'orge, les luzernes pour la nourriture des chevaux; les vastes plantations de cannes de sucre, les oliviers, les vignes & les jardins, pour en tirer régulierement d'abondantes récoltes. Il n'en est pas de Lima comme de Quito, où les fruits n'ont aucune saison déterminée. A Lima, les champs produisent dans un temps qui est toujours le même, & la récolte se fait au mois d'Août. Les arbres se dépouillent de leurs feuilles, suivant leur nature; car ceux qui sont propres aux pays chauds, ne font que perdre la vivacité de leur verdure, & ne se dépouillent que pour faire place à de nouvelles feuilles. Il en est de même des fleurs, c'est-à-dire, qu'elles ont aussi leurs saisons. Ainsi, le canton de Lima, où l'on distingue l'hiver de l'été, comme dans la Zone tempérée, a le même avantage dans la production des arbres & des fruits. Pérou.

Ce qu'on seme le plus dans le canton, c'est la

Pérou.

luzerne, dont il se fait une consommation prodi-
gieuse. Les habitans ne donnent point d'autre
nourriture aux bêtes, sur-tout aux mules & aux
chevaux, & ceux mêmes qui n'ont pas de carros-
ses ou calèches, n'étant jamais sans un ou deux
de ces animaux, on doit comprendre que le
nombre en est infini. Le froment, & les cannes
douces, qui produisent un sucre exquis, occu-
pent une autre partie des terres. Tous ces champs
sont cultivés par des esclaves Nègres. Les olivier
sont une autre richesse des lieux voisins de Lima.
Leur épaisseur les fait ressembler à des forêts; car,
outre qu'ils sont plus gros, plus hauts, plus touffus
que ceux d'Espagne, on ne les taille jamais, ce qui
leur fait pousser tant de rameaux, qu'entrelacés
les uns dans les autres, le jour n'y peut pénétrer.
Aussi la charrue ne passe-t-elle jamais dans les
champs qui en sont plantés. La seule culture qu'on
leur donne, est de nettoyer les rigoles qui con-
duisent l'eau au pied de chaque arbre, & d'arra-
cher tous les trois ou quatre ans les petits rejet-
tons qui croissent autour. Il n'en coûte pas d'au-
tre soin pour avoir une grande abondance de
belles olives, dont on fait de l'huile, ou qui se
conservent à la maniere de l'Europe. Elles sont très
propres à ce dernier usage, par leur grosseur &
leur beauté, par la douceur de leur jus, & par
leur facilité à se détacher de leurs noyaux; quali-

tés qui manquent aux olives Eſpagnoles : auſſi l'huile de Lima eſt-elle ſupérieure à celle d'Eſpagne. Pérou.

Les environs de la Ville ſont remplis de jardins, où croiſſent toutes les eſpèces de légumes & de fruits. Leur bonté répond à leur abondance. Quelques louanges qu'on ait données à ceux de pluſieurs autres cantons, il n'y en a point qui égale ceux de Lima. D'ailleurs toute l'année eſt à ſaiſon des fruits, & l'on peut ſans ceſſe les manger frais, parce que les ſaiſons étant alternatives dans les montagnes & les vallées, les fruits mûriſſent d'un côté, lorſqu'ils ceſſent de l'autre, & Lima, qui n'eſt qu'à 25 ou 30 lieues des montagnes, en tire de toutes les ſortes, à l'exception de quelques-uns qui demandent un terroir plus chaud. Le raiſin eſt de diverſes eſpèces à Lima. Celui qu'on nomme *raiſin d'Italie*, eſt gros & de très-bon goût. On ne fait aucune ſorte de vin dans le canton : il n'y a que du raiſin de treilles, qui s'étendent ſur la terre, où elles croiſſent fort bien, ſans autre ſoin que de les tailler & de les arroſer.

Cependant la qualité du terroir eſt non-ſeulement pierreuſe & ſablonneuſe, mais on peut dire qu'il n'eſt compoſé que de petites pierres à fuſil, ou de cailloux liſſes, ce qui rend quelques chemins fort incommodes, à cheval comme à pied. Les

Pérou.

lieux où l'on ſeme, ont environ deux pieds de bonne terre : mais ſi l'on creuſe au-delà, on n'y trouve plus que cette ſorte de cailloux ; d'où l'on conclut que la mer couvrait autrefois tout cet eſpace. Une autre propriété du même terroir, eſt d'être rempli de ſources. On n'y creuſe pas à quatre ou cinq pieds, ſans trouver de l'eau. Les Voyageurs en donnent deux cauſes ; l'une, que l'eau de la mer s'y inſinue & s'y filtre aiſément ; l'autre, qu'un grand nombre de ruiſſeaux & de torrens, qui coulent des montagnes, ſe perdent dans cette plaine, avant que d'avoir pu ſe joindre aux rivieres, & qu'ils inondent le terrain, en s'y répandant. Il ſe trouve même des rivieres qu'on n'apperçoit point, parce que leur lit eſt rempli de pierres ; mais un animal n'y peut remuer les pieds, ſans y faire ſourdre l'eau. Cette abondance d'eau ſouterraine contribue ſans doute à la fertilité du pays, ſur-tout à l'égard des hautes plantes, dont les racines pénètrent aſſez loin pour en être ſans ceſſe arroſées.

Outre les vergers, les jardins & les plantations, qui mettent une charmante variété dans les campagnes, il y a des lieux où la Nature ſeule fournit un ſpectacle agréable aux habitans & la plus abondante nourriture aux troupeaux. Les collines de San-Chriſtoval & d'Amanca

ſont couvertes, au printems, d'une verdure fort vive & d'une grande variété de fleurs. Divers lieux voiſins de la Ville offrent les mêmes agrémens, à cinq ou ſix lieues de diſtance. Amancaès tire ſon nom d'une très-belle fleur jaune, à quatre feuilles terminées en pointe, dont la colline eſt couverte. Outre ces promenades, la Ville en a de publiques; celle d'Alaméda, au Fauxbourg San-Lazaro, formée par cinq allées d'orangers & de citronniers, longues d'environ deux cens toiſes; celle d'Acho, qui offre auſſi de belles allées d'arbres, ſur les bords de la riviere, & quelques autres, où l'on voit, chaque jour, une foule de carroſſes & de calèches. Pérou.

Le voiſinage de Lima n'a plus d'autres monumens d'antiquité que des *Guacas*, ou d'anciens Sépulcres Américains, & quelques reſtes de murailles qui bordaient les grands chemins; mais, à trois lieues de la Ville, au Nord-Eſt, on voit encore ſubſiſter, dans la vallée de Guacachipa, les murs d'une grande Bourgade. Ces murs & ceux de quelques autres vallées voiſines, quoique bâtis ſur la ſuperficie de la terre, ſans mortier & ſans ciment, ont réſiſté juſqu'à préſent aux plus violentes ſecouſſes des tremblemens de terre, tandis que les plus ſolides édifices de Lima & de tous les lieux bâtis par les Architectes Eſpagnols, y ont ſuccombé. On en conclut que l'ex-

Pérou.

périence ſervait de maître aux naturels du pays & leur enſeignait que, dans une contrée ſi ſujette aux tremblemens de terre, le mortier n'était pas propre à rendre les bâtimens plus fermes. Auſſi nous aſſure-t-on que les Américains remarquant la méthode de leurs premiers Conquérans, ſe moquaient d'eux, & diſaient que les Eſpagnols creuſaient des tombeaux pour s'enterrer. Mais ce qui n'eſt pas moins ſurprenant, c'eſt qu'après avoir vu les nouvelles Villes du Pérou ſi ſouvent changées en ruines & connaiſſant l'ancien uſage des Américains, on ne ſe ſoit pas corrigé dans l'eſpace de deux ſiècles. Le plaiſir d'avoir des maiſons ſpacieuſes & des appartemens commodes, l'emporte, dans l'eſprit des Eſpagnols, ſur la crainte continuelle d'être écraſés par leur chûte. On ſe rappelle qu'en 1746 un tremblement de terre fit éprouver à la Capitale du Pérou un déſaſtre encore plus affreux que celui qui renverſa une partie de Liſbonne quelques années après. Lima fut preſqu'entierement détruite. Mais dans une Contrée ſi opulente, un eſpace de trente ans eſt plus que ſuffiſant pour fermer cette grande plaie.

Le pain n'eſt pas moins eſtimé à Lima, pour le goût que pour la blancheur. Il n'y eſt pas cher. On en diſtingue trois ſortes : l'un nommé *Criollo*, fort perſillé & fort léger ;

l'autre qu'on nomme *Pain à la Françaiſe*, & le pain mollet. Ce ſont des Nègres qui fabriquent tous ces pains, pour le compte des Boulangers, & les boutiques en ſont toujours bien fournies. On nous fait obſerver, comme une ſingularité de Lima, non-ſeulement que les Boulangers, y ſont fort riches, mais qu'une grande partie de leur bien conſiſte dans le nombre de leurs Eſclaves. Outre ceux qui leur appartiennent, ils reçoivent ceux que les Maîtres veulent faire châtier pour quelque faute; & ſe chargeant de leur nourriture, ils paient encore au Maître leur travail journalier, en argent ou en pain. Ce châtiment eſt le plus grand auquel on puiſſe les condamner. Les Galeres n'en approchent point. Ils ſont forcés de travailler continuellement, le jour & la nuit. On les nourrit mal, on leur laiſſe peu de temps pour le ſommeil. En peu de mois l'Eſclave le plus vigoureux eſt tout-à-fait affaibli. Enfin cet état eſt ſi redoutable pour eux, que l'idée ſeule ſert à les contenir; & ceux qui s'y trouvent condamnés, font les plus grands efforts pour obtenir grace de leurs Maîtres. On ſait que le même uſage était établi chez les Grecs & les Romains. Pérou.

Le mouton eſt la viande la plus ordinaire à Lima, elle y eſt de très-bon goût. Celle de bœuf eſt auſſi fort bonne; mais on en mange

Pérou.

peu; & deux ou trois bœufs ſuffiſent, par ſemaine, pour toute la Ville. La volaille y eſt excellente, & dans une grande abondance. Le gibier y eſt moins commun : ce ſont particulierement des perdrix, des tourterelles, & des ſarcelles. La plus grande conſommation eſt de chair de porc, qui paſſe pour bonne, ſans être auſſi délicate qu'elle l'eſt à Carthagène. Toutes les autres viandes, & le poiſſon même, ſont accommodées avec la graiſſe de porc, c'eſt-à-dire, avec du *Sain-doux* ou du *Vieux oing*; uſage qui vient apparemment de ce qu'à l'arrivée des Eſpagnols, le Pérou n'avait point d'huile; &, depuis qu'il en a de ſon crû, l'ancienne néceſſité s'eſt comme tournée en habitude. Ce fut en 1560 qu'Antoine de Ribera planta le premier olivier qu'on ait vu dans cette région; & de-là ſont venus ceux qui forment aujourd'hui des forêts.

On apporte des montagnes du veau gelé; comme un mets fort délicat; & les Etrangers mêmes le trouvent tel. Toute la préparation conſiſte à tuer les veaux, & à les laiſſer un jour ou deux à l'air dans les bruyeres, pour les y faire geler. Ils ſe conſervent fort long-temps dans cet état, ſans la moindre corruption. Le poiſſon vient, à Lima, des Ports de Chorillos, de Callao & d'Ancon. Le plus délicat eſt le *Cor-*

dudo, & le *Peje-Reye*, ou poiſſon Roi, eſpèce de gradeau, de ſix à ſept pouces de longueur. Quoiqu'il ne ſe trouve au Pérou que dans l'eau ſalée, il n'eſt pas différent de celui qu'on trouve, ſous le même nom, dans les rivieres d'Eſpagne. Celle de Lima produit différentes eſpèces de poiſſon, entr'autres une ſorte de *crevettes*, qui ont deux ou trois pouces de large. Les anchois ſont en grande abondance ſur la côte. C'eſt la nourriture de cette multitude d'oiſeaux de mer, repréſentés ſous le nom général de *Guanaés*, quoiqu'ils ſoient de diverſes eſpèces. Pérou.

Parmi les différens vins qu'on boit à Lima, il y en a d'excellens. Les plus fins viennent de Lucumba & du lac. Celui dont on fait le plus d'uſage, eſt le vin de Piſco, dont on fait auſſi toutes les eaux-de-vie qui ſe conſomment dans la Ville, & qu'on tranſporte plus loin. L'eau-de-vie de cannes n'y eſt pas connue. Les fruits ſecs viennent du Chili, tels que les amandes, les noix, les noiſettes, les poires & les pommes ſéchées, &c. Les confitures ne ſont pas moins communes à Lima, que dans les autres Villes de l'Amérique, mais l'uſage en eſt plus modéré. Celui du chocolat l'eſt auſſi. On prend à ſa place du *Maté*, qu'on prépare deux fois chaque jour.

Mais rien ne contribue tant à l'abondance

Pérou.

qui règne à Lima, que ſon commerce avec toutes les autres parties du Pérou. Le Conſulat, que nous avons nommé entre ſes Tribunaux, envoie des Députés-Commiſſaires pour réſider dans toutes les Villes de la dépendance du Vice-Roi. Il juge d'ailleurs de toutes les affaires du commerce. Cette Cour, jointe à l'établiſſement d'un Comptoir général, où ſe raſſemblent non-ſeulement toutes les marchandiſes qui arrivent par les galions & les vaiſſeaux de Régîtres, mais encore tout ce qui ſe fabrique dans les autres Provinces, rend Lima comme le centre de toutes les richeſſes & commodités du pays.

Ce qui vient des Provinces eſt dépoſé à Lima, pour être embarqué ſur la flotille, qui part du Port du Callao, & qui ſe rend à Panama, vers le temps de l'arrivée des galions. Les Propriétaires des fonds en abandonnent la direction aux Négocians de Lima; & ceux-ci les vont trafiquer, avec leurs propres fonds, à la grande foire de Panama. A ſon retour, la flotille s'arrête au Port de Payta, où les Négocians prennent terre, avec les marchandiſes de l'Europe dont ils ſe ſont pourvus; &, pour éviter les longueurs de la navigation, il les font tranſporter par terre juſqu'à Lima. Ce qu'ils ont de moins précieux continue la route par mer juſqu'à Callao.

Lorſque tous leurs effets ſont arrivés à Lima, ils commencent par expédier ce qui regarde leurs Correſpondans, tandis qu'ils font ſerrer, dans des magaſins, tout ce qui eſt pour leur propre compte, juſqu'à ce qu'il ſe préſente des Acheteurs, qui ne manquent point de ſe raſſembler dans un temps réglé; ou bien ils ont des Commis dans les Provinces intérieures, auxquels ils font des envois, dont ils reçoivent le produit en argent comptant ou par des lettres-de-change. Le commerce d'une flotille dure aſſez long-temps, par la difficulté de toutes ces expéditions, qui ne finiſſent que lorſque les magaſins ſont épuiſés. Pérou.

Le produit de ce qui ſe vend dans l'intérieur du pays, eſt de l'argent en barres, en pignes, ou en œuvre. Les barres & les pignes ſont converties en eſpèces, à la Monnoie de Lima. Ainſi, les Négocians gagnent beaucoup, non-ſeulement ſur leurs marchandiſes, mais encore ſur les retours de l'argent, qu'ils prennent à plus bas prix qu'ils ne le donnent. Tout ce commerce n'eſt proprement qu'un troc de marchandiſes pour d'autres. Les deniers qui en proviennent, dans l'intervalle des flotilles, ſont employés, par la plupart des Négocians, en étoffes du pays, qui ſortent des fabriques de l'Audience de Quito, car il s'en conſomme une ſi grande quan-

Pérou.

tité pour l'usage du Peuple, qui n'est pas en état, dans les petites Villes, comme à la campagne, d'acheter les magnifiques étoffes auxquelles on donne le nom général d'étoffes de Castille, que ce commerce n'est pas moins nécessaire, ni moins lucratif que l'autre. Un Négociant qui fait ses emplètes avec des fonds médiocres, ne manque point de se pourvoir également des étoffes du pays, & de celles de l'Europe, pour être en état de ne renvoyer personne.

Outre ce commerce, qui est le plus considérable, & qui se fait uniquement par Lima, ses habitans en ont un pour les Pays Méridionaux & Septentrionaux de l'Amérique. Ce qu'ils tirent le plus du Nord, c'est le tabac en poudre, qui passant de la Havane au Mexique, y est préparé, & se transporte ensuite à Lima, d'où il passe dans d'autres contrées. Ce commerce se fait à-peu-près comme celui de Panama; mais les Marchands qui le font, ne se mêlent pas de celui des étoffes, & ne vendent que des parfums, tels que de l'ambre, du musc & de la porcelaine de la Chine. Les uns sont établis à Lima, les autres ne font qu'y passer; & tous correspondent avec les Marchands Mexicains. Des ports de la Nouvelle-Espagne, il vient à Lima de la poix, du goudron, & du fer avec de

l'indigo ; mais en petite quantité. Il vient de Tierra-Firme beaucoup de tabac en feuilles, & des perles, dont le débit eſt toujours fort grand, pour les bijoux & la parure des femmes. Quand l'Aſſiento n'eſt point interrompu, ce commerce ſe fait auſſi par la voie de Panama. Pérou.

Entre les modes des femmes de Lima, il n'y en a point d'auſſi générale & de plus enracinée que celle de porter dans la bouche ce qu'elles nomment un *limpion*. Il paraît, par la ſignification du mot, que cet uſage n'eſt venu, dans ſa ſource, que du deſir de ſe tenir les dents propres. Limpion eſt formé de *limpiar*, qui ſignifie nettoyer. On donne ce nom à de petits rouleaux de tabac, de quatre pouces de long, ſur neuf lignes de diamètre, enveloppés dans du fil fort blanc, dont on les tire par degrés, à meſure qu'on en uſe. Les Dames ne font que porter le bout du limpion à la bouche, pour le mâcher un inſtant, & s'en frottent les dents, qu'elles croient plus belles & plus nettes après cette opération ; mais les femmes du commun la pouſſent à l'excès. Elles ſont horribles à voir avec un limpion entier, qu'elles ont continuellement dans la bouche. Cet uſage, & celui du tabac à fumer, qui n'eſt pas moins à la mode parmi les hommes, produit une grande conſommation de tabac en feuilles. Les limpions ſont compoſés de tabac de Guayaquil

Pérou.

avec un peu de celui qui vient de la Havane par Panama. Le tabac à fumer ſe tire de Saña, de Moyabamba, de Jaën de Bracamoros, de Lulla & de Chillaos, où l'on en recueille beaucoup, & d'une fort bonne qualité.

Des liaiſons d'une ſi grande étendue ne pouvant manquer d'être une ſource continuelle d'opulence, il ſemble que les Marchands de Lima devraient être les plus riches particuliers du monde. Ils ſont riches en effet; cependant avec une juſte attention, Don d'Ulloa croit avoir découvert qu'il n'y a pas plus de douze ou quinze maiſons commerçantes, dont les capitaux en argent ou en marchandiſes, ſans y comprendre à la vérité les biens fonds & les Majorats, aillent chacune à cinq ou ſix cens mille piaſtres. Quelques-unes vont au-delà; mais on en compte fort peu. Celles qui poſſédent des fonds moyens, comme depuis cent juſqu'à 300000 piaſtres, ſont en grand nombre; & c'eſt véritablement entre leurs mains qu'eſt le fort du commerce, ſoutenu par les petits Marchands, dont les fonds ſont de cinquante à cent mille piaſtres. Le même Voyageur a trouvé deux raiſons qui retiennent les Négocians de Lima dans ces bornes; leurs dépenſes exceſſives, & les riches dots qu'ils donnent à leurs filles, ſans compter que l'établiſſement des fils emporte toujours une grande partie du ca-

pital. D'une grande fortune, il s'en forme ainſi pluſieurs médiocres; & ſouvent l'opulence d'une famille finit avec celui qui l'a commencée. Mais ſi quelque choſe peut donner une haute idée des richeſſes de Lima & du faſte Eſpagnol, c'eſt ce qui ſe paſſa, en 1682, à la réception du Duc de Palata, lorſqu'il vint prendre poſſeſſion de la Vice-Royauté. Les Marchands firent paver les rues de la *Mercad* & de *los Mercadores*, par leſquelles il devait aller à la Place Royale où eſt le Palais, de lingots d'argent quintés, qui peſent ordinairement environ vingt marcs; longs de douze à quinze pouces, larges de quatre à cinq, & épais de deux à trois; ce qui pouvait faire la ſomme de quatre-vingt millions de piaſtres, & d'environ trois cens vingt millions de notre monnoie. Pérou.

On ſait, par les premieres relations, que du temps des Incas, Cuſco était non-ſeulement la capitale, mais la plus grande & la plus magnifique, comme la plus ancienne de toutes les Villes du Pérou. On voit encore ſur une colline, au Nord de la Ville, les ruines d'une fameuſe fortereſſe, que les Incas avient fait bâtir pour leur ſûreté. Elles font juger que ces Princes avaient eu deſſein d'enfermer leur principale demeure d'un grand mur taluté, pour fermer tous les paſſages extérieurs, & pour ſe conſerver Cuſco.

Pérou. en même-temps une communication libre avec la Ville, par des voûtes souterraines, qui conduisaient à trois autres Forts, situés dans la Ville même, où ils entretenaient une nombreuse garnison. Ce rempart était d'une hauteur extraordinaire, composé de pierres bien travaillées, & plus remarquable par la grosseur des pierres mêmes, qui étaient de différentes figures. Les principales de celles qui ont résisté au temps, sont si grandes, qu'il n'est pas aisé de comprendre comment on a pu, sans le secours d'aucune machine, les tirer des carrieres, & les transporter dans le lieu où elles sont employées. Les creux que laisse l'irrégularité de ces grosses masses, sont remplis d'autres pierres, ajustées avec tant d'art & de proportion, que leur liaison ne s'apperçoit pas facilement. Celle dont l'énorme étendue cause le plus d'admiration, est en effet si prodigieuse dans sa totalité, qu'on ne peut même concevoir de machine assez forte pour la remuer. On lui a donné le nom de *cansada*, qui signifie la *fatiguée*, par allusion sans doute à la peine qu'elle a dû coûter pour le transport. Les ouvrages intérieurs de la forteresse, c'est-à-dire les logemens, sont presqu'entierement détruits; mais la plus grande partie de ceux du dehors subsistent, & ne semblent menacés de leur fin, que dans la ruine générale du monde.

La plupart

La plupart des rues de l'ancien Cuſco étaient longues, mais étroites. Toutes les maiſons étaient de pierre, & l'on y comptait un grand nombre de Palais, ou d'Edifices Royaux. L'or & l'argent en faiſaient la principale décoration; ce qui n'a rien d'étonnant, s'il eſt vrai, comme l'obſerve Corréal, qu'on apportait à Cuſco toutes les richeſſes de l'Empire, & qu'après les y avoir fait entrer, il était défendu, ſous peine de mort, de les en faire ſortir. Pérou.

Cuſco devenu Eſpagnol depuis plus de deux ſiécles, eſt aujourd'hui de la grandeur de Lima. Il eſt ſitué dans un terrain fort inégal, & ſur le penchant de pluſieurs collines, dont le voiſinage ne pouvait offrir d'emplacement plus commode. Celles qui l'environnent au Nord & à l'Oueſt, forment un arc, auquel on a donné le nom de *Cenca*. Au Sud-Eſt, la Ville eſt bordée par une plaine, où aboutiſſent des allées fort agréables. La plupart des maiſons ſont bâties de pierre, & couvertes de tuiles fort rouges, qui produiſent un bel effet. Les appartemens en ſont bien diſtribués. Tous les ouvrages de menuiſerie y ſont dorés, juſqu'aux moulures des portes, & les meubles répondent à cette magnificence.

On compte, dans Cuſco, trois ou quatre mille habitans de ſang Eſpagnol, & douze mille

Pérou.

Américains. Corréal, après avoir parcouru toutes les régions de l'Amérique, assure que Cuſco eſt l'endroit auquel il donne la préférence, pour le plaiſir & la ſanté, quoique le voiſinage des Andes y rende l'air un peu froid. On n'en lit pas moins, dans Garcilaſſo, que les habitans ont penſé pluſieurs fois à transférer la Ville dans la vallée d'*Yucay*, qui en eſt à quatre lieues au Nord, pour s'éloigner de ces montagnes, dont les ſommets ſont preſque toujours couverts de neige; mais l'air de Cuſco ne laiſſe pas d'être tempéré; & le deſſein de l'abandonner n'a pu venir que de l'opinion qu'on a toujours eue du canton d'Yucay, qui étant abrité de toutes parts, paſſait, du temps même des Incas, pour un des plus délicieux ſéjours du monde. Ils y avaient leurs principales maiſons de campagne, dont on voit encore de magnifiques débris. L'Evêque de Cuſco, qui était autrefois le plus riche Prélat de l'Amérique, mais qui, depuis l'érection des Siéges de Guamanga & d'Arequipa, ne jouit plus que de vingt mille piaſtres de rente, compte entre ſes poſſeſſions, la plus grande partie de cette vallée; & le reſte appartient aux principaux Eſpagnols du pays, qui croient avoir quelque choſe à deſirer pour le bonheur de leur vie, lorſqu'ils ne peuvent s'en procurer une

portion. L'uſage de Cuſco eſt d'y tranſporter les malades, qui ne ſont jamais long-temps à s'y établir. Pérou.

D'autres vallées rendent le voiſinage de cette Ville extrêmement agréable. Garcilaſſo en vante une, qu'il nomme *Caravaya*, mais plus éloignée, & ſituée entre différentes montagnes, d'où il raconte qu'en 1566, on tira d'un rocher une maſſe d'or, de la groſſeur d'une tête d'homme. Les Artiſtes jugerent que, ſi le haſard ne l'eût pas fait découvrir trop tôt, il y avait grande apparence que tout le rocher ſe ſerait converti en or.

Au Nord, la Province de Quito eſt limitrophe de celle de Santa-Fé de Bogota, & comprend de ce côté, une partie du gouvernement de Popayan. Au Sud, elle confine aux Corrégimens de Piura & de Chachapoyas. A l'Eſt, elle occupe toute l'étendue du gouvernement de Maynas, ſur la riviere de *Maragnon* ou des Amazones, juſqu'à la ligne de ſéparation qui diviſe les conquêtes des Eſpagnols de celles des Portugais. A l'Oueſt, elle a pour bornes les Côtes de Machala, ſur le Golfe de la Puna, dans la mer du Sud, juſqu'à celles du gouvernement d'Atacames, & la Juriſdiction de Baracoas ſur le Golfe de Gorgone dans la même mer. Du Nord au Sud, ſa plus grande largeur Province de Quito.

Pérou.

eſt de deux cens lieues, & ſa longueur de l'Eſt à l'Oueſt, juſqu'à la ligne de ſéparation, eſt de plus de ſix cens lieues en droites lignes; mais une grande partie de cet eſpace eſt, ou déſerte & peu connue des Eſpagnols, ou habitée par des Nations barbares. La ſeule qui ſoit bien peuplée, eſt l'eſpace que laiſſent entr'elles les Andes.

Dans les terres de la dépendance de Mira, on trouve des ânes ſauvages, qui ſe multiplient beaucoup, & qu'on ne prend pas ſans peine. Les Maîtres des terres, permettent cette chaſſe pour une petite récompenſe proportionnée au temps qu'on y emploie. Les Chaſſeurs s'aſſemblent en grand nombre, à cheval & à pied. On fait une battue, pour reſſerrer les ânes dans quelque vallon. Lorſqu'ils ſe voient renfermés par un cercle d'hommes, ils tâchent de ſe ſauver; & l'un d'eux n'a pas plutôt fait une ouverture que tous les autres le ſuivent à la file. C'eſt le temps qu'on prend, pour leur jetter des lacs. On renverſe ceux qui ſont arrêtés, avec le ſoin de leur mettre auſſi-tôt des entraves aux jambes; & pendant le reſte de la chaſſe, on les laiſſe dans cette ſituation. Enſuite, pour les emmener plus facilement, on les accouple avec des ânes domeſtiques. En liberté, ils ſont ſi farouches qu'on a peine à s'en approcher. Ils ruent & mordent

avec beaucoup d'adreſſe. D'ailleurs le meilleur cheval les atteint difficilement à la courſe. Mais, dès la premiere charge qu'on leur met ſur le dos, ils perdent leur légereté & leur indocilité; &, devenant fort paiſibles, ils prennent bientôt cet air de lenteur & de ſtupidité, qui eſt comme l'apanage de leur eſpèce. On obſerve qu'étant libres, ils ne peuvent ſouffrir qu'un cheval approche d'eux. S'ils en voient paraître un dans le champ où ils ſont en troupe, ils ſe jettent deſſus, ſans lui donner le temps de fuir, & ne ceſſent de le mordre qu'après lui avoir ôté la vie. Pérou.

Gayaquil paſſe pour la ſeconde des Villes que les Eſpagnols ont fondées, non-ſeulement dans cette Audience, mais dans tout le Royaume du Pérou. On fixe ſon origine en 1533, c'eſt-à-dire, un an après celle de Piura, qui eſt la plus ancienne. Elle fut d'abord ſituée ſur le Golfe de Charopoto, un peu plus au Nord qu'elle n'eſt aujourd'hui. Enſuite, ayant été détruite par les Américains, elle fut rebâtie en 1537, par Orellana, dans le lieu qu'elle occupe à préſent, c'eſt-à-dire, ſur la rive occidentale du fleuve de Gayaquil, à deux degrés onze minutes, vingt-une ſecondes de latitude auſtrale, ſuivant les obſervations des deux Mathématiciens Eſpagnols. Cependant ſes premiers édifices furent conſtruits ſur le penchant d'une colline nommée *Cerillo*, Gayaquil.

Pérou.

verde, & c'eſt ce qu'on nomme aujourd'hui *Ciudad-veja*, la vieille Ville; mais, dans la ſuite, les habitans ſe trouvant trop reſſerrés, d'un côté, par la colline, & de l'autre, par des inégalités de terrain, ou des ravines, prirent le parti, en 1693, de former comme une ſeconde Ville, à cinq ou ſix cens toiſes de la premiere, en conſervant la communication entre les deux, par un pont de bois, long d'environ trois cens toiſes, ſur lequel on traverſe les ravines ſans incommodité; &, dans les intervalles qu'elles laiſſent des deux côtés du pont, il y a des maiſons qui uniſſent les deux Villes. L'étendue de Guayaquil eſt conſidérable, puiſque la vieille Ville & la nouvelle, n'occupent pas moins d'une demi-lieue le long du fleuve; mais elles ont peu de largeur, parce que chacun aime à bâtir ſur la rive, pour jouir des vents agréables qui la rafraîchiſſent.

On ne compte pas moins de vingt mille ames à Guayaquil, c'eſt à-dire, que, pour ſa grandeur, elle eſt une des plus peuplées de l'Amérique. Une grande partie de ſes principaux habitans eſt compoſée d'Européens, qui y ſont établis par le mariage & le commerce. Le reſte eſt de Créoles & d'Américains. Ceux qui ſont capables de porter les armes, ſont diſtribués en différentes Compagnies militaires, pour leur défenſe commune.

Le Corrégidor en eſt le Chef, avec un Meſtre-de-camp, & un Sergent-Major ſur leſquels il ſe repoſe de l'exercice & de la diſcipline. Quoique le climat de Guayaquil ſoit fort chaud, les habitans n'y ont pas le teint baſanné des Pays du même degré de chaleur. On a nommé ce Canton, *le Pays-Bas équinoxial*, parce que ſa ſituation reſſemble à celle des Pays-Bas d'Europe; & cette reſſemblance, ſuivant Don d'Ulloa, s'étend juſqu'aux habitans. A l'exception de ceux qui ſont d'un ſang mêlé, tous les autres ſont blonds. Ils ont les traits du viſage ſi parfaits, qu'on leur accorde l'avantage de la beauté ſur tous les autres Peuples de l'Amérique méridionale. Deux choſes paraiſſent ſurprenantes; l'une, que le Pays étant ſi chaud, les Naturels n'y ſoient pas du moins olivâtres; l'autre, que les Eſpagnols n'ayant pas naturellement le teint auſſi blanc que les Peuples ſeptentrionaux de l'Europe, leurs enfans ſoient blonds à Guayaquil. Pérou.

La Ville de Cuença eſt ſituée à deux degrés 53 minutes 42 ſecondes de latitude auſtrale, & 29 minutes 26 ſecondes à l'Occident du Méridien de Quito, dans une fort grande plaine que la riviere de Machangara traverſe, à plus d'une demi-lieue au Nord de la Ville. Le Matadoro, autre riviere, baigne les murs du côté du Sud. Un quart de lieue plus loin, du même côté, Cuença.

Pérou. celle de Yanonçay coule dans la même plaine. Enfin celle de Los Bâños y paſſe auſſi près d'un Village, dont elle tire ſon nom. Ces quatre Rivieres ſont fort dangereuſes, lorſqu'elles viennent à s'enfler, quoiqu'on les traverſe ordinairement à gué. La plaine s'étend à plus de ſix lieues au Nord, & les quatre Rivieres s'y joignant à quelque diſtance de la Ville, y forment un Fleuve conſidérable. Du côté du Sud, on trouve une autre plaine, large d'environ deux lieues, cultivée & couverte d'arbres, qui forment des allées régulieres.

On fait monter le nombre des habitans de Cuença à vingt-trois ou vingt-quatre-mille. Cette Ville ſerait la plus délicieuſe du Pérou, par ſa ſituation, par l'abondance de ſes eaux & la fertilité du terroir, ſi la fainéantiſe inſurmontable des habitans ne leur rendait tant d'avantages inutiles. Ce vice eſt borné aux hommes; car les femmes, au contraire, ſont ſi laborieuſes à Cuença, que leurs ouvrages en laine, & la teinture qu'elles ſavent leur donner, ſont la reſſource des familles, tandis que leurs maris vivent dans une honteuſe oiſiveté.

Loja. C'eſt à Loja que croît le fameux ſpécifique contre les fièvres intermittentes, connu en Eſpagne, ſous le nom de *Caſcerilla de Loja*, & dans le reſte de l'Europe, ſous celui de *Quinquina*,

Pérou.

ntre pluſieurs eſpèces, on en diſtingue une plus
rfaite que toutes les autres. M. de Juſſieu,
hargé particulierement de l'obſervation des plan-
es, dans le voyage de nos Académiciens, ſe ren-
it exprès à Loja, pour examiner l'arbre qui pro-
uit ce merveilleux fébrifuge. Il en a publié une
ongue Deſcription, dont les principaux traits
oivent être remis à l'Article des Plantes; mais
Don d'Ulloa nous apprend ici, que ce ſavant Bota-
iſte donna des inſtructions au Corrégidor de Loja,
our diſtinguer la meilleure eſpèce de Quinqui-
a, & qu'il les communiqua même aux Améri-
ains qui ſont employés à le couper, qu'il leur
nſeigna auſſi la maniere d'en faire des extraits;
nfin qu'il eut la ſatisfaction d'en établir l'uſage
ans ce Pays, où il n'était point employé, quoi-
ue les fièvres, dont il eſt le remède, y régnent
omme ailleurs. Les habitans s'imaginaient que
ette drogue ne paſſait en Europe, que pour y
ervir à la teinture des étoffes; &, quoiqu'ils n'i-
noraſſent pas abſolument ſa vertu, ils la croyaient
d'une qualité ſi chaude, qu'ils en appréhendaient
même l'uſage. M. de Juſſieu les déſabuſa par
d'heureuſes expériences. Depuis ſi long-temps
qu'on coupe de ces arbres, il n'en reſterait plus,
ſi les graines qui tombent n'en produiſaient
d'autres. Les montagnes en ſont encore couver-
tes, ce qui n'empêche point que la diminution

Pérou.

n'en ſoit conſidérable, parce que les habitans du pays, n'ayant point l'attention d'en ſemer, ceux qui croiſſent d'eux-mêmes n'égalent pas le nombre de ceux qu'on ne ceſſe pas de couper. On a découvert, dans le territoire de Cuença, pluſieurs montagnes où ces arbres ſont en abondance; &, pendant que Don d'Ulloa viſitait cette Juriſdiction, le Curé de Cuença fit recueillir une certaine quantité d'écorce, qu'il fit tranſporter à Panama, ſeul débouché pour cette marchandiſe. Cet exemple, & l'opinion confirmée, que le Quinquina eſt le même que celui de Loja, ayant engagé pluſieurs habitans à pouſſer plus loin leurs recherches, ils trouverent d'autres montagnes qui en ſont remplies.

Popayan.

La Ville de Popayan, qui jouit du titre de *Cité*, depuis le 25 Juin 1538, eſt bâtie dans une plaine fort raſe, vers le Nord, à deux degrés 25 minutes de latitude ſeptentrionale: du côté de l'Orient, elle eſt couverte par une montagne de hauteur médiocre & revêtue de grands arbres, qu'on a nommé *Montage d'M*, parce qu'elle a la figure de cette lettre. A l'Occident, elle a quelques petites collines, qui mettent de la variété dans un pays fort uni. La Ville eſt aſſez grande, ſes rues ſont larges & régulierement droites, mais pavées ſeulement le long des maiſons. Le milieu qui ne l'eſt point, offre un fond de menu gra-

vier, qui ne ſe convertiſſant jamais en poudre, ni en boue, eſt plus commode & plus net que le pavé même. Toutes les maiſons ſont de brique crue, & dans le goût de celles de Quito; la plupart avec un étage au-deſſus du rez-de-chauſſée. La face en eſt agréable, & les appartemens y ſont meublés à l'Européenne, ce qui doit faire prendre une aſſez haute idée de la magnificence des habitans, dans un pays où la difficulté de voiturer par terre le marchandiſes de l'Europe, en augmente beaucoup la cherté. Pérou.

A Quito, & dans les autres Villes de ſon Audience, le mêlange du ſang eſt d'Eſpagnols & d'Américains: mais à Popayan, comme à Carthagène, & dans tous les lieux où les Nègres ſont en grand nombre, la plus grande partie du Peuple eſt un mêlange de ſang Eſpagnol & Nègre. On y compte environ 25000 ames de race mêlée, & quantité de familles purement Eſpagnoles, parmi leſquelles il n'y en a pas moins de 60 qui ſont d'ancienne Nobleſſe. Il eſt aſſez remarquable que le nombre des habitans y augmente de jour en jour, tandis qu'il diminue dans pluſieurs Villes du Nouveau-Monde. On attribue cet avantage aux mines d'or du diſtrict, qui attirent un grand nombre de nouvelles familles, par l'eſpoir du gain, ou par la facilité d'y ſubſiſter.

Pérou.

Une riviere, nommée *Rio del Molino*, qui descend de la montagne d'M, & qui traverse la Ville, y entretient la fraîcheur & la propreté : elle la divise en deux parties, qui communiquent par deux ponts. Ses eaux sont saines & passent même pour médicinales, qualité qu'elles acquierent, dit-on, en arrosant les excellens simples de la montagne. On vante encore plus une autre source, qui descend du même lieu, & qui est réservée pour les Couvens de filles & pour les principales maisons de la Ville. A la distance d'une lieue, vers le Nord, passe la riviere de Canco, profonde & terrible dans ses débordemens, qui arrivent dans le cours de Juin, de Juillet & d'Août. Les pluies sont alors continuelles sur la montagne de Guanacas, d'où cette riviere descend, & les orages si furieux, qu'on n'approche pas sans danger.

Le climat de ce Gouvernement varie, comme la plupart de ceux dont on a parlé, suivant la situation des lieux. A Popayan même, & dans quelques autres Cantons, le printemps est perpétuel. On prétend que le territoire de Caluto est le plus sujet au tonnerre, & de-là vient la célébrité de ses cloches, auxquelles on attribue, sur diverses traditions, une vertu particuliere contre la foudre. Dans quelques vallées, sur-tout dans celle de Neyba, on trouve un petit insecte

nommé *Coyà* ou *Coyba*, de la groſſeur d'une punaiſe, dont le ſang eſt ſi venimeux que s'il en rejaillit, en l'écraſant, ſur la peau d'un homme ou d'une bête, l'humeur pénètre les pores, s'inſinue dans la maſſe du ſang, fait enfler horriblement le corps, & cauſe bientôt la mort. Le coca, bétel de l'Amérique Méridionale, croît en abondance dans le Popayan, & fait partie de ſon commerce, qui eſt aſſez conſidérable, parce que ce pays eſt le chemin par où toute l'Audience reçoit les marchandiſes d'Eſpagne. Il a d'ailleurs des correſpondances régulieres avec Quito, Choco & Santa-Fé, où il envoie de ſon propre fond des beſtiaux, des mules, du bœuf fumé, des jambons, du tabac en feuilles, du ſain-doux, de l'eau-de-vie de cannes, du fil de coton, de la pite, des rubans & d'autres marchandiſes. On apporte de Santa-Fé à Popayan du tabac en poudre, qui ſe fabrique à Gunjar, & Popayan fournit à Sante-Fé des étoffes de ſes propres fabriques. Le change de l'argent pour l'or, fait une autre eſpèce de commerce. Le ſecond de ces deux métaux étant auſſi commun dans le pays, que l'autre y eſt rare, on y apporte de l'argent pour acheter de l'or; &, de part & d'autre, on y trouve un profit conſidérable. Pérou.

Le Gouvernement de Maynas termine l'Audience de Quito à l'Orient, & c'eſt la derniere

Pérou.

partie de ſa Juriſdiction. C'eſt dans ſon territoire qu'on trouve la ſource de différentes rivieres, qui, après avoir parcouru une vaſte étendue de pays, ſe réuniſſent & forment enſemble le Maragnon, ſi célèbre ſous le nom de *Riviere des Amazones.*

Riviere des Amazones.

Il en eſt de ce Fleuve, comme d'un grand arbre nourri par une infinité de racines, ſans qu'on puiſſe diſtinguer préciſément la principale, & celle dont il tire ſon origine. Ses ſources ſont en ſi grand nombre, qu'on en peut compter autant qu'il y a de rivieres qui deſcendent de la partie orientale des Cordelieres. L'opinion la plus commune, ſur ſa premiere ſource, eſt celle qui la place dans le Corrégiment de Tarma, commençant à prendre ſon cours du lac de Lauricocha, près de la Ville de Guanuco, vers les onze degrés de latitude auſtrale : de-là il coule au Sud, à la hauteur d'environ douze degrés, par le pays qui appartient à ce Corrégiment, &, tournant inſenſiblement vers l'Eſt, il paſſe par les terres de Jauxa ; enſuite il tourne au Nord, après avoir paſſé à l'Orient des Cordelieres ; & laiſſant à l'Oueſt les Corrégimens de Moyo-Bamba & de Chachapoyas, il continue ſon cours juſqu'à la Ville de Jaën, ſituée à cinq degrés 25 minutes. Là, il fait un coude & pourſuit ſon cours vers l'Eſt, juſqu'à ſon entrée dans l'Océan, qu'il fait par une

embouchure, dont la largeur s'étend depuis la ligne équinoxiale juſqu'aux deux premiers dégrés de latitude du Nord. Sa longueur, depuis le lac de Lauricocha juſqu'à Jaën, eſt de plus de 200 lieues, en y comprenant tous ſes détours. De-là, juſqu'à la mer, la différence de ſa longitude eſt de 30 degrés à l'Orient, ce qui fait 600 lieues marines, qu'on peut évaluer à 900, ſi l'on y comprend les détours qu'il fait dans cet eſpace. Ainſi, tout ſon cours, depuis le lac de Lauricocha juſqu'à l'Océan, n'a pas moins d'onze cens lieues. Pérou.

Dans le cours immenſe du Fleuve, il ſe trouve deux endroits, où ſes bords reſſerrés par les terres, forment divers détroits, & la rapidité de ces eaux rend ces paſſages fort dangereux. Dans quelques autres lieux, ſon cours changeant tout-d'un-coup de direction & ſe recourbant, l'eau heurte avec violence les rochers eſcarpés de ſes bords, ce qui lui fait former des tournoiemens auſſi dangereux pour les bâtimens, que les détroits dont ils ſont heureuſement ſortis. Le plus célèbre de ces détroits, par ſes dangers, eſt celui qu'on rencontre entre San-Jago de Las Montânas & Borja, auquel on donne le nom de *Pongo de Manceriche*. Pongo, en Américain, ſignifie une porte; & ces Peuples nomment ainſi généralement tous les lieux étroits. Manceriche eſt le

Pérou

nom d'une contrée voiſine. M. de la Condamine, qui a tout examiné avec l'attention d'un Philoſophe, & dont le témoignage l'emporte ſans doute ſur celui des Voyageurs ordinaires, donne au Pongo, dans l'endroit où il eſt le plus étroit, 25 toiſes de large & deux lieues de long, depuis l'endroit où commence le rétréciſſement juſqu'à la Ville de Borja. Il ajoute, qu'il fit ces deux lieues dans une *balze* ou barque Péruvienne en 57 minutes.

La largeur & la profondeur du Fleuve, ſont proportionnées à la longueur de ſon cours. Il faut ſuppoſer que, dans les détroits, il gagne en profondeur ce qu'il perd de ſa largeur; car il reçoit peu d'augmentation de tant de grandes rivieres qui lui apportent le tribut de leurs eaux. Il continue ſon cours, ſans aucun changement ſenſible dans ſa largeur ordinaire, ni dans ſa viteſſe. Cependant ſes eaux ſe déploient quelquefois au large; mais c'eſt pour former une grande quantité d'Iſles, qu'on remarque particulierement depuis l'embouchure du Napo, juſqu'à celle du Coari, qui eſt un peu à l'Occident du Négro. Là, diviſé en pluſieurs bras, il forme, dans cet eſpace, une infinité d'Iſles; enſuite il réunit ſes eaux dans un ſeul canal. Cent lieues au-deſſous de l'embouchure du Négro, ſes bords commencent à ſe rétrécir. Cet endroit, où les Portugais

ont

nt des Fortereſſes, comme ils en ont dans les Poſtes de Para, Curupa & Macapa, ſur les rives du Fleuve & ſur la rive orientale du Négro, ſe omme le *Détroit de Pauxis*. C'eſt-là qu'on ommence à ſentir les effets de la marée, quoique de-là il y ait encore plus de deux cens lieues juſqu'à la mer. Pérou.

Après avoir parcouru un immenſe eſpace, reçu ans ſon ſein tant d'eaux & de rivieres différenes, formé des tours & des détours, des ſauts des détroits, après s'être diviſé en divers bras, près avoir formé tant d'Iſles de toutes ſortes e grandeurs, le Maragnon commence, dès embouchure de la riviere de *Chingu*, à ourner vers le Nord-Eſt, en étendant ſes eaux our entrer dans la mer avec plus de majeſté, , dans ce grand eſpace, il forme de nouvelles les. Ses bords, autrefois habités par des Américains lus féroces que des bêtes, ſont aujourd'hui couerts de villages bien ſitués & peuplés d'habitans aiſonnables. C'eſt particulierement au P. Samuel ritz, Miſſionnaire, qu'on attribue cette heureuſe évolution.

Le nombre des Nations ſoumiſes était ſi grand, ès la fin du dernier ſiécle, que l'eſpace d'une nnée ſuffiſait à peine au P. Fritz, pour faire la iſite des villages qui étaient ſous ſa direction, ſans

Pérou.

compter ceux des autres Nations qui avaient auſſi leurs Miſſionnaires.

Borja, Capitale du Gouvernement de Maynas, eſt ſitué à quatre degrés 28 minutes de latitude auſtrale, un degré 54 minutes à l'Orient du Méridien de Quito. Cette Ville ne differe point, dans ſa grandeur & ſa ſtructure, de celles du Gouvernement de Jaën; & le Peuple qui l'habite, quoique mêlé de Métis & d'Américains, eſt moins nombreux encore que celui de Jaën de Bracamoros, ſans que la réſidence du Gouverneur ait ſervi beaucoup à l'augmenter.

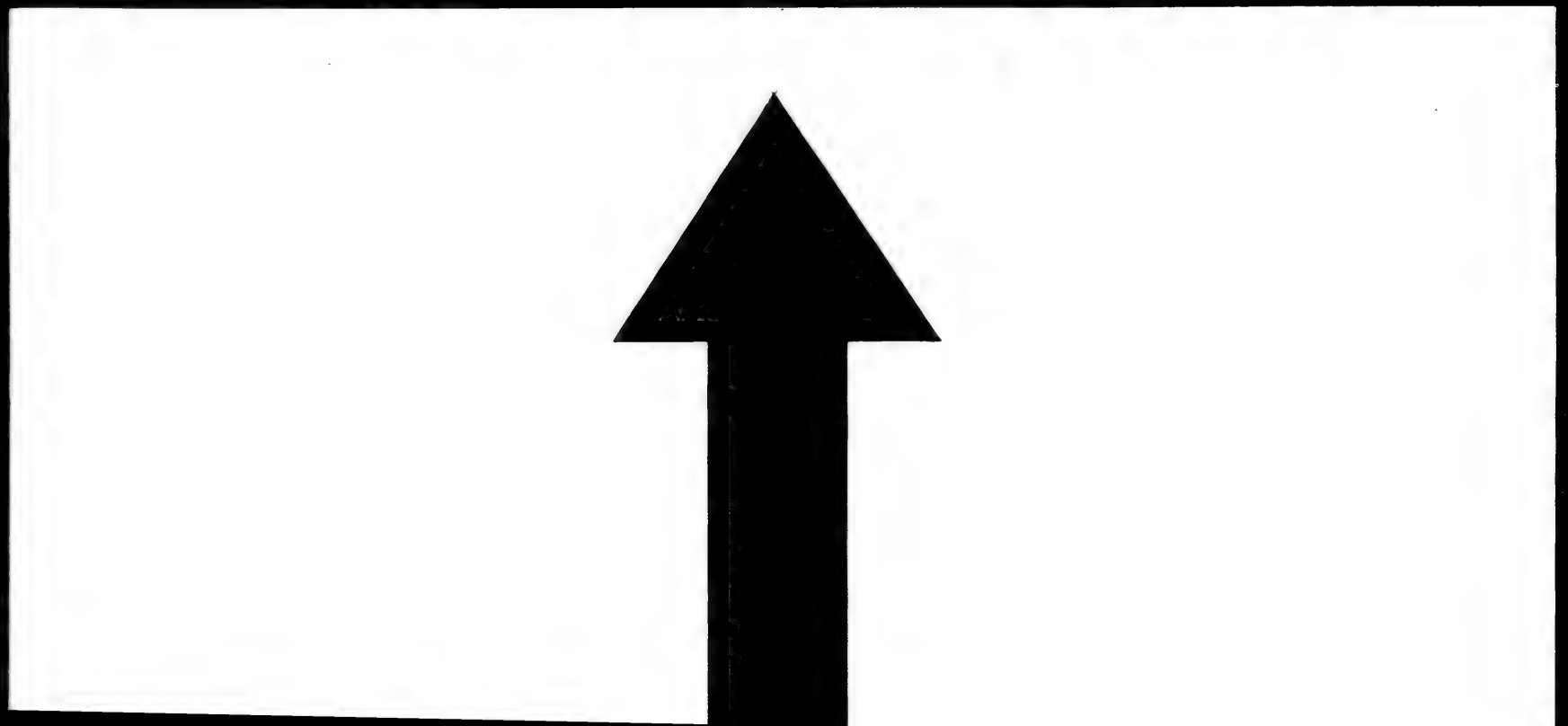
Quito.

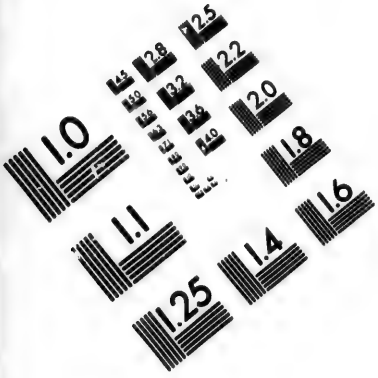
Il reſte à parler de Quito. Sa ſituation eſt à 13 minutes 33 ſecondes de latitude auſtrale, & 298 degrés 15 minutes 45 ſecondes de longitude, comptée du Méridien de Ténérife; dans l'intérieur des terres de l'Amérique méridionale, dans la partie occidentale des Andes, à la diſtance d'environ trente-cinq lieues des côtes de la mer du Sud. Elle a, au Nord, la montagne de *Pichincha*, célèbre dans le pays par ſa hauteur. C'eſt ſur le penchant même de cette montagne que la Ville eſt bâtie, elle eſt non-ſeulement environnée de pluſieurs collines, mais poſée ſur d'autres par des crevaſſes, auxquelles on donne le nom de *Guaycos*, & qui font les vallées du *Pichincha*. Ces crevaſſes la traverſent d'un bout à l'autre, &

quelques-unes ſont ſi profondes qu'il a fallu des voûtes pardeſſus, pour donner un peu d'égalité au terrain ; de ſorte qu'une partie de Quito a ſes fondemens ſur des arcades, & que ſes rues ſont très-irrégulieres. Sa grandeur eſt celle de nos Villes du ſecond ordre ; mais, dans un terrain moins inégal, elle paraîtrait plus étendue. Pérou.

La montagne de Pichincha eſt un Volcan, qui vomiſſait des flammes du temps des Incas, & ce phénomène s'eſt renouvellé quelquefois depuis la conquête. La bouche du Volcan eſt dans une roche haute, dont la crête eſt toute calcinée & reſſemble au tuf. Il ne vomit plus de feu & n'exhale même aucune fumée ; mais, en certain tems, il effraie par les murmures affreux que le vent produit dans ſes cavités intérieures. Les habitans tremblent alors, au ſouvenir des ravages qu'il a cauſés, en couvrant de cendres la Ville & les champs voiſins. Le ſommet de cette montagne n'eſt jamais ſans neige & ſans glace ; & les habitans s'en ſervent pour rafraîchir leurs liqueurs. On ſait d'ailleurs que Quito fut renverſé, en 1755, par ce fameux tremblement de terre, qui ſe fit ſentir depuis Liſbonne juſqu'au Pérou.

La Ville eſt extrêmement peuplée. On y compte des familles fort diſtinguées, qui doivent leur origine aux premiers Conquérans, à des Préſidens, à des Auditeurs ou à d'autres perſonnes de conſidération ;





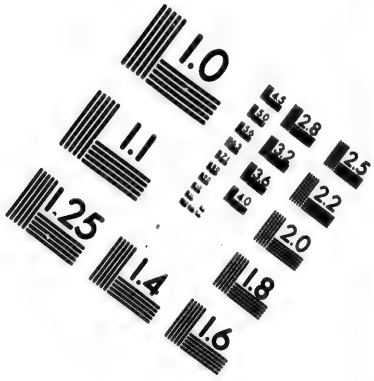
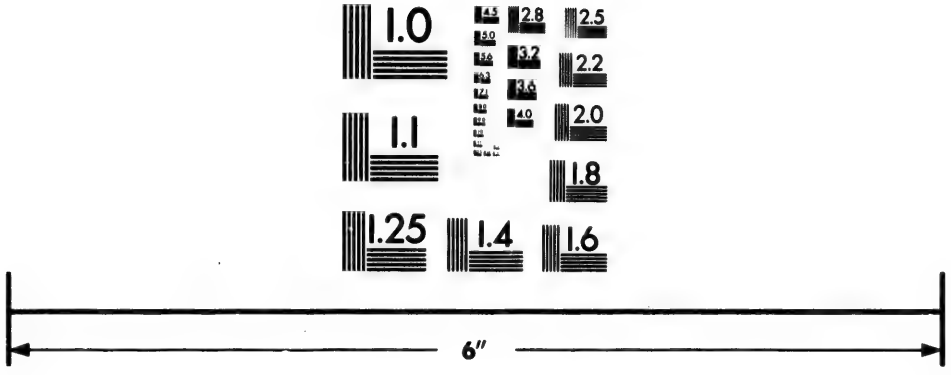
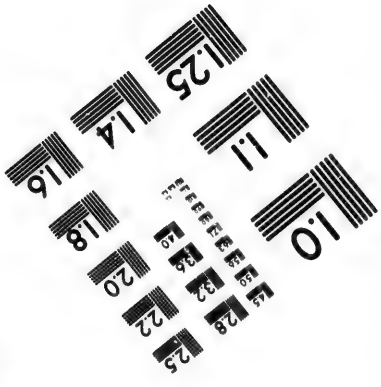


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Pérou.

venus de différentes Provinces d'Eſpagne. Elles ſe ſont conſervées dans leur luſtre, ſans aucun mêlange d'alliance avec les habitans d'un ordre inférieur. Ceux-ci peuvent être diſtingués en quatre claſſes, Eſpagnols ou Blancs ; les Métis, les Naturels du pays, les Nègres & leurs deſcendans, dont le nombre n'eſt pas grand à Quito, en comparaiſon de quelques autres Villes du Nouveau-Monde ; car il n'eſt pas aiſé d'y amener des Nègres, & d'ailleurs ce ſont les Naturels du pays qui cultivent les terres. Par le ſimple nom d'Eſpagnol, on n'entend pas un Européen, qu'on nomme *Chapeton*, comme à Carthagène, mais un homme né de parens Eſpagnols : ils ont la peau blanche & les cheveux blonds ; ce qui les fait conſidérer comme Eſpagnols, quoiqu'ils ne le ſoient pas réellement. Ceux qu'on diſtingue ainſi par la couleur blanche, ſont environ la ſixieme partie des habitans de Quito.

Les Eſpagnols de Quito ſont bien proportionnés dans leur taille, celle des Métis eſt preſque généralement au-deſſus de la médiocre.

Les jeunes gens de diſtinction s'appliquent à l'étude de la Philoſophie & de la Théologie. Quelques-uns étudient la Juriſprudence, mais ſans aucun deſſein d'en faire profeſſion. S'ils réuſſiſſent quelquefois dans ces ſciences, ils ſont d'une ignorance extrême dans les matieres politiques,

dans l'Hiſtoire & les Beaux-Arts. Après ſept ou huit années d'étude dans leurs Colléges, ils n'ont appris qu'un peu de Scholaſtique, & tout le reſte ſemble ne pas exiſter pour eux. Pérou.

Les femmes de diſtinction joignent aux agrémens de la figure, un fond de douceur, qui eſt le caractere général de leur ſexe dans toute l'Amérique. On remarque, à Quito, que le nombre des hommes n'approche pas de celui des femmes, ce qui paraît d'autant plus extraordinaire, que les hommes n'ont pas l'uſage de voyager, comme dans les pays de l'Europe. On voit des maiſons chargées de filles, ſans un ſeul garçon. Le tempérament même des hommes, ſur-tout de ceux qui ont reçu une éducation molle, s'affaiblit dès l'âge de trente ans, au-lieu qu'après cet âge, les femmes deviennent plus fortes. La cauſe de cette différence n'eſt peut-être que dans le climat, ou dans les alimens du pays; mais Don d'Ulloa ne fait pas difficulté de l'attribuer principalement à la débauche, qui eſt de tous les âges, après avoir commencé dès l'enfance. Il ajoute, ſur le même principe, que l'eſtomac perdant ſa vigueur, n'a plus la force de fournir à la digeſtion; &, pour preuve, il aſſure qu'il eſt aſſez ordinaire aux habitans de Quito de rendre, quelque temps après le repas, tout ce qu'ils ont mangé, & que, s'ils y manquent un jour, ils s'en trouvent incommodés;

Pérou.

mais, avec cet assujétissement & ces infirmités, ils ne laissent pas d'arriver à l'âge ordinaire, & l'on en voit même de fort vieux. L'unique exercice des personnes de distinction, qui n'ont pas pris le parti de l'Eglise, est de visiter leurs biens de campagne, & d'y passer tout le temps de la récolte. On en voit peu qui s'appliquent au commerce : ils l'abandonnent aux Européens, qui prennent la peine de voyager dans cette vue. Ce désœuvrement général, qui ne peut venir que d'un fond naturel d'indolence & de paresse, a répandu dans Quito un goût plus vif & plus licentieux que dans tout le reste de l'Amérique, pour une espèce de danse, qui se nomme *Fandago*. Les postures y sont fort indécentes, sur-tout parmi le Peuple, qui ne se livre à cet amusement qu'avec une profusion d'eau-de-vie de canne, & d'une autre liqueur nommée *chica*, dont les effets troublent ordinairement la fête par quelque désastre.

Le Peuple, sur-tout parmi les Métis & les Américains, est extrêmement porté au larcin, & l'exerce avec une adresse extraordinaire. Les Métis, quoique naturellement poltrons, sont des filoux fort hardis : ils enlèvent particulierement les chapeaux ; & le vol est quelquefois considérable, parce que les personnes de condition, & les bourgeois même, qui ont quelque bien,

portent des chapeaux blancs de caſtor, qui coûtent quinze à vingt écus, entourés d'un cordon d'or ou d'argent, avec une boucle de diamans ou d'émeraudes, montée en or. Pérou.

On ne regarde pas comme un crime, à Quito, de dérober les choſes comeſtibles, ni les uſtenſiles de table. Un Métis, ou un Américain, qui ſe trouve à portée de prendre une pièce d'argenterie, ne manque jamais de s'en ſaiſir, & choiſit toujours la moins précieuſe, dans l'eſpérance qu'on s'en appercevra moins facilement. S'il eſt découvert, il s'excuſe par un mot, qui eſt même introduit dans la langue Eſpagnole du Pays. Ce mot eſt *yanga*, qui ſignifie, ſans néceſſité, ſans profit, ſans mauvaiſe intention. C'en eſt aſſez pour établir que le voleur n'eſt pas coupable. Il rend la pièce, avec la liberté de ſe retirer. Mais, s'il n'eſt point apperçu, il n'y a point de preuves qui puiſſent conſtater le fait, lorſqu'il s'obſtine à le déſavouer.

Le langage qu'on parle à Quito, & dans les autres parties de la Province, n'eſt point uniforme. La Langue Eſpagnole eſt auſſi commune que la Péruvienne. Il y a, dans toutes les deux, un mêlange de quantité de mots, pris & corrompus de l'une & de l'autre. La premiere que les enfans parlent eſt la Péruvienne, parce que

Pérou.

c'eſt celle de leurs nourrices. Il eſt rare qu'un enfant ſache un peu d'Eſpagnol, avant l'age de cinq ou ſix ans; &, dans la ſuite, les jeunes-gens ſe font un jargon mêlé, dont ils ne peuvent ſe défaire. Un Eſpagnol, qui arrive d'Europe, a beſoin d'un Interprete pour les entendre.

Le climat de Quito eſt ſi ſingulier dans ſes variétés, que l'expérience eſt néceſſaire ſur ce point pour corriger les erreurs du jugement. Qui pourrait ſe perſuader, ſans l'avoir éprouvé, ou du moins ſans des témoignages dignes de foi, qu'au centre de la Zone torride, ſous l'Equateur même, non-ſeulement la chaleur n'ait rien d'incommode, mais qu'il y ait des cantons où le froid eſt très-ſenſible, & que, dans d'autres, on jouiſſe ſans ceſſe de tous les charmes du printemps? la douceur de l'air & l'égalité des jours & des nuits font trouver mille délices, dans un pays qu'on croirait inhabitable. On le préfere aux pays ſitués ſous les Zones tempérées, où l'incommodité du changement des ſaiſons ſe fait ſentir, par le paſſage du froid au chaud, & du chaud au froid. Le moyen que la Nature emploie pour rendre le climat de Quito ſi délicieux, conſiſte à raſſembler diverſes circonſtances, dont une ſeule ne pourrait manquer ſans le rendre inhabitable. La principale eſt l'élévation du terrain au-deſſus de la ſuperficie de la mer, ou même de toute la

terre. Cette élévation diminue la chaleur, parce que dans un pays, qui occupe une si haute région de l'Athmosphère, les vents sont plus subtils, la congelation plus aisée, & la chaleur moins ardente : effets si naturels, qu'il ne faut pas chercher d'autre principe de la température qu'on y admire, & des autres merveilles que la Nature y étale; d'un côté, des montagnes d'une hauteur, & d'une étendue immense, mais couvertes de glace & de neige depuis leur sommet jusqu'à leur croupe; de l'autre, quantité de volcans, dont les entrailles ne cessent point de brûler, tandis que leur pointe & leur ouverture se soutiennent au-dehors; un air tempéré dans les plaines, une vive chaleur dans les crevasses & les vallons; enfin, suivant la profondeur ou l'élévation du terrain, cette variété qu'il est impossible de représenter, entre les deux extrémités du froid & du chaud. Pérou.

Le climat de la Ville même est tel, que les chaleurs ni le froid n'y sont jamais incommodes, quoique les neiges, les glaces & les volcans en soient si proches. Les matinées sont fraîches, le reste du jour est tempéré, & les nuits ne sont ni fraîches ni chaudes, elles sont agréables. De-là vient qu'il y a peu d'uniformité dans les habits. On voit porter indifféremment des étoffes

Pérou.

légeres & du drap, ſans craindre aucune incommodité du froid ou de la chaleur.

Il régne continuellement, à Quito, des vents modérés, dont les plus ordinaires ſont ceux du Sud & du Nord. Comme ils ſont conſtans, de quelque côté qu'ils ſoufflent, ils ne ceſſent point de rafraîchir la terre en arrêtant l'impreſſion exceſſive du Soleil.

Si ces avantages n'étaient pas balancés par divers inconvéniens, il n'y aurait pas de meilleur, ni de plus agréable pays dans l'Univers. Mais les pluies y ſont terribles, & preſque continuelles. Elles ſont accompagnées déclairs, de tonnerres, & ſouvent d'affreux tremblemens de terre, qui ſemblent menacer la Nature de ſa ruine. Après la plus belle matinée, qui dure ordinairement juſqu'à une ou deux heures après-midi, les vapeurs commencent à s'élever; l'air ſe couvre de nuages ſombres, qui ſe convertiſſent bientôt en orages. Alors tout reluit, tout parait embrâſé du feu des éclairs; le tonnerre fait retentir les montagnes avec un épouvantable fracas, & cauſe ſouvent bien des déſaſtres dans la Ville, qui ſe trouve inondée d'eau. Les rues ſont changées en rivieres, les places en étangs, malgré leur pente, & le déſordre dure juſqu'au coucher du Soleil où l'air redevient tranquille,

& le Ciel fort ſerein. Quelquefois néanmoins la pluie dure toute la nuit, & continue toute la matinée, ou même trois ou quatre jours ſe paſſent ſans qu'il ceſſe de pleuvoir. Il arrive quelquefois auſſi que le temps demeure beau, ſans interruption, pendant pluſieurs jours. Mais on peut compter que le quatt, ou la cinquieme partie des jours de l'année, eſt de ceux où le beau temps eſt mêlé d'orages & de pluie. Pérou.

La diſtinction eſt fort petite entre l'hiver & l'été. On appelle hiver l'intervalle entre Décembre & Mai. Tout le reſte porte le nom d'été. Le premier de ces deux périodes eſt plus orageux; l'autre a plus de jours ſereins. Si les pluies ceſſent plus de quinze jours, toute la Ville eſt en alarmes & les habitans en prieres, pour obtenir leur retour. Durent-elles ſans interruption? les vœux publics recommencent pour les faire ceſſer. C'eſt que la ſéchereſſe produit des maladies fort dangereuſes, & que l'excès d'humidité ruine les ſemences; au-lieu que des pluies interrompues ſervent non-ſeulement à tempérer l'ardeur du Soleil, mais à nettoyer les rues de la Ville, qu'une mauvaiſe police laiſſe remplir de toutes ſortes de ſaletés. Cependant l'air eſt naturellement ſi pur à Quito, qu'on n'y connait pas même la plupart de ces inſectes, qui font la guerre au repos des hom-

Pérou.

mes dans les régions chaudes. Les ſerpens, s'il s'y en trouve quelques-uns, y ſont ſans venin. En un mot, on n'y voit gueres d'autre inſecte malfaiſant que la *Nigue*, dont aucune partie de l'Amérique méridionale n'eſt exempte. La peſte y eſt inconnue, du moins ſuivant l'idée que nous attachons à cette ennemie de la race humaine; car il y a des maladies contagieuſes, des pleuréſies, ou points de côté, qui cauſent ſouvent d'affreux ravages.

Les maladies vénériennes ſont ſi communes, dans cette contrée, que peu de perſonnes en ſont exemptes. Ce qui rend le mal ſi général, c'eſt le peu de ſoin qu'on apporte à le guérir. A la vérité, il ſemble que le climat lui ſoit favorable. Rarement on eſt obligé de garder le lit, & l'on voit quantité d'habitans parvenir à l'age de ſoixante-dix ans, & même au-delà, ſans que la maladie héréditaire ou contractée dès l'enfance les ait quittés un inſtant.

Dans toute l'Amérique Méridionale, la rage eſt auſſi inconnue pour les chiens, que la peſte pour les hommes.

Tous les Voyageurs parlent avec admiration de la fertilité des campagnes de Quito, & l'attribuent à la réunion des avantages dont on a fait la deſcription. Le chaud & le froid y ſont tempérés avec un accord qu'on ne voit dans aucun

autre climat, entre ces deux contraires. Toute l'année se passe à semer & à recueillir, soit dans le même lieu, soit en différens cantons; & cette inégalité vient de la différente situation des montagnes, des collines, des plaines & des Coulées. Pérou.

Dans une fertilité si singuliere, l'excellence des fruits & des denrées doit naturellement répondre à leur abondance. Le pain de froment si rare dans d'autres parties de l'Amérique Méridionale, est à fort vil prix à Quito, & serait beaucoup meilleur, si les Péruviennes qui exercent le métier de Boulangeres, savaient le paîtrir. Ce qui manque à Quito, ce sont les légumes verds. On y supplée par des racines & des légumes secs. Les fruits qui demandent un climat chaud, croissent par-tout dans la plus grande abondance, tels que les oranges douces & amères, les citrons & les petits limons, les limes douces & aigres, les cédrats & les toronjes. Leurs arbres ne cessent jamais d'être revêtus de fruits, de feuilles & de fleurs. L'usage des habitans de Quito, est de couvrir leurs tables de ces diverses espèces de productions. Ce sont les premiers plats qu'on y voit servir, & les derniers qui disparaissent. Ils servent non-seulement à flatter la vue, mais à piquer le goût,

Pérou.

parce qu'on emploie le jus des fruits à relever la plupart des autres mets.

Outre les viandes communes, le gibier seroit en abondance à Quito si les habitans avaient plus d'inclination pour la chasse. Ils ne laissent pas de tirer des montagnes beaucoup de lapins & de tourterelles. Les perdrix y sont en petit nombre, & d'une espèce qui ressemble peu à celles de l'Europe. Elles ne sont pas plus grosses que nos cailles. Un des principaux alimens de Quito est le fromage. Il s'y en débite, tous les ans, pour soixante-&-dix à quatre-vingt mille écus. Le beurre de vache y est aussi fort bon, & d'usage fort commun. Mais le goût des habitans est extrême pour les confitures. On parle avec étonnement de la quantité de sucre & de miel, qui se consomme dans cette Ville, & dans les cantons voisins. Après avoir exprimé le jus des cannes, on le laisse cailler, pour en faire de petits pains, en forme de tourtes qu'on nomme *Raspaduras* : c'est la nourriture la plus commune des pauvres.

Quelque aversion que les Habitans de Quito aient pour le travail, il s'y fait un commerce considérable, qui est presqu'entierement entre les mains des Chapetons, ou Européens, les uns habitués dans le Pays, & les autres amenés par l'espoir du gain. Ce sont particulierement

les derniers qui achetent les marchandiſes du Pays, & qui y vendent celles de l'Europe.

Pérou.

Le Chili eſt une dépendance de la Vice-Royauté du Pérou, quoiqu'il ait ſes Gouverneurs particuliers, comme Santa-Cruz de la Sierra, le Tucuman, le Paraguay & Buénos-Aires. Il occupe cette partie de l'Amérique Méridionale, qui, depuis les frontieres du Pérou, s'étend vers le Pole auſtral juſqu'au détroit de Magellan; ce qui ne fait pas moins de cinq cens trente lieues de côte maritime. Le Pérou & le Chili ſont ſéparés par le déſert d'Atacama. Entre la Province de ce nom, qui eſt la derniere du Pérou, & la vallée de Capayapu, aujourd'hui Copiapo, qui eſt la premiere du Chili, ce déſert s'étend l'eſpace de quatre-vingt lieues. Vers l'Orient, le Chili touche en partie aux confins du Paraguay, avec quelques déſerts dans l'intervalle; en partie aux frontieres du gouvernement de Buénos-Aires, mais dont il eſt ſéparé auſſi, par ce qu'on nomme *les Pampas*, terme du Pays, qui ſignifie de vaſtes plaines. A l'Occident, il aboutit aux Côtes de la mer du Sud, depuis les vingt-ſept degrés de latitude Méridionale, qui eſt la hauteur de Copiapo, juſqu'aux cinquante-trois degrés trente minutes. Une partie de ce Pays avait été ſoumiſe par les Incas.

Chili.

Lorſque les Eſpagnols eurent pénétré dan

Pérou.

le Pérou, & conquis ſes principales Provinces; Almagro le Pere en 1535, & Pédre de Valdivia, en 1541, étendirent la domination de l'Eſpagne dans le Chili, ſur-tout Valdivia, qui y fonda pluſieurs Villes & qui obtint du Préſident de la Gaſca, en 1548, la confirmation du titre de Gouverneur, qu'il avait reçu d'abord de François Pizarre. En 1551, tous les Américains du Pays s'étant ſoulevés comme de concert, Valdivia marcha contr'eux avec quelques troupes. La partie était trop inégale. Il fut tué en combattant, & pluſieurs de ſes Soldats eurent le même ſort. Une des principales Villes, qu'il avait fondées, conſerva ſon nom. L'humeur belliqueuſe des Peuples du Chili, n'a pas ceſſé d'empêcher l'accroiſſement des Colonies Eſpagnoles, qui n'a jamais été en proportion de l'étendue, de la beauté & des richeſſes du Pays. Auſſi ce Gouvernement-général n'en renferme-t-il que quatre particuliers & onze Corrégimens.

Le Chili entretient conſtamment cinq cens hommes de troupes réglées, pour la garniſon des Forts de la frontiere & des côtes. Autrefois, c'eſt-à-dire juſqu'au commencement de ce ſiécle, elles montaient à deux mille hommes, dont on a trouvé que les frais allaient trop loin. Les deniers, qui entrent dans les caiſſes Royales de San-Jago & de la Conception, ne ſuffiſent pas pour

pour l'entretien de cette armée : on envoie, tous les ans, de Lima un supplément de cent mille piastres en argent comptant, & le reste en étoffes & en marchandises. Sur cette somme, on retient six à huit mille écus pour l'entretien des fortifications, & pour traiter les Américains soumis, lorsqu'ils envoient des Députés aux Gouverneurs. Pérou.

Les habitans de la Conception, l'une des principales Villes du Chili, sont Espagnols ou Métis. Ils ont tous le teint fort blanc, & quelques-uns sont même blonds. On compte plusieurs familles de distinction parmi les Espagnols; les unes Créoles, les autres Européennes. Les hommes sont bien faits, gros & robustes. On ne vante pas moins la beauté des femmes. Leurs usages ressemblent beaucoup à ceux de Lima & de Quito. Mais Don d'Ulloa fait une peinture fort singuliere de l'habillement des hommes. Au-lieu de cape, ils portent ce qu'ils nomment des *ponchos*. C'est une pièce d'étoffe, de la forme d'une couverture de lit, & de deux ou trois aunes de long, sur deux de large. Pour toute façon, on a fait, au milieu de la pièce, un trou à passer la tête. Le poncho pend des deux côtés, & par-derriere comme pardevant. On le porte à cheval & à pied. Les pauvres, & ceux qu'on nomme *Guafes* dans le canton, ne le quittent La Conception.

Pérou.

qu'en ſe couchant. Le poncho ne nuit point au travail. On ne fait que le retrouſſer par les côtés juſques ſur le dos ; ce qui laiſſe les bras & le reſte du corps libres. A cheval, ce vêtement eſt à la mode pour les deux ſexes, ſans diſtinction de rang. L'exercice du cheval eſt ſi commun à la Conception qu'on eſt ſurpris d'y voir aux femmes, autant d'adreſſe & de légereté qu'aux hommes. Au reſte, la ſimplicité du poncho n'empêche point qu'on ne diſcerne le rang & le ſexe. Cette différence naît de la fineſſe de l'étoffe, & des bordures qui la relevent. Le fond en eſt ordinairement bleu ; mais les bordures ſont rouges ou blanches. Quelquefois le fond eſt blanc, & les bordures bleues, mêlées de rouge. Il y en a de tout prix, depuis cinq juſqu'à cent cinquante & deux cens piaſtres. L'étoffe eſt de laine, fabriquée par les Américains.

Ce qu'on nomme les Guaſes, à la Conception, eſt une race d'Américains fort adroits dans le maniement des laqs & des lances. Rarement ils manquent leurs coups avec les lacs, à cheval même, en courant à toute bride. Un taureau furieux, tout autre animal, & l'homme le plus ruſé, ne leur échappe jamais. Comme il faut que le licou ſerre la proie qu'ils veulent ſaiſir, ils pouſſent vivement leur cheval pour le jetter,

de ſorte que l'animal ſe trouve pris, entraîné avec une vîteſſe qui ne laiſſe pas diſtinguer les degrés de l'action. Dans leurs querelles particulieres, ils ſe ſervent entr'eux de ces laqs, & d'une demi-lance, avec tant d'habileté dans l'attaque & la défenſe, qu'après un long combat, ils ſe ſéparent ſouvent ſans avoir pu s'enlacer, & ſans autre mal que quelques coups de lance. La ſeule maniere de ſe dérober au licou, ſi c'eſt en pleine campagne, c'eſt de s'étendre à terre tout de ſon long, auſſi-tôt qu'on le leur voit prendre à la main, & de s'y blottir, pour ne pas donner de priſe. On ſe garantit auſſi, en ſe collant contre un arbre, ou contre un mur. Leurs licous ou laqs, ſont de cuir de bœuf coupé autour de la peau. Ils tordent cette courroie, ils la rendent ſouple à force de la graiſſer, & l'alongent, en la tirant, juſqu'à ne lui laiſſer qu'un demi doigt d'épaiſſeur. Elle ne laiſſe pas d'être ſi forte, qu'un taureau ne la peut rompre, & qu'elle réſiſte plus qu'une groſſe corde de chanvre. Pérou.

Le climat de la Conception differe peu du climat commun de l'Europe. Si l'hiver y eſt plus froid que dans les Provinces Méridionales, il l'eſt moins que dans les Provinces Septentrionales, & l'été à proportion. Cependant la chaleur y eſt plus grande dans la Ville qu'à la campagne, ce qu'on ne peut attribuer qu'à la diſpoſition du

Pérou.

terrain. Le canton eſt arroſé par diverſes rivieres, dont celles d'Arauco & de Biobio ſont les plus conſidérables. Le Biobio eſt fort profond; & ſa largeur, une lieue au-deſſus de ſon embouchûre, eſt d'environ trois quarts de lieue. Les habitations des Peuples idolâtres s'étendent en avant, depuis la rive méridionale de ce fleuve. A peu de diſtance de la même rive, ſont les Forts de la frontiere. Cette Juriſdiction contient des plaines fort étendues, car les montagnes étant fort loin à l'Orient, tout l'eſpace qui eſt entr'elles & la côte maritime, forme un terrain fort uni. A peine y voit-on quelques collines dans l'éloignement. La conformité du climat avec celui d'Eſpagne, en produit une parfaite dans les fruits, avec la ſeule différence, que ce pays l'emporte pour l'abondance. Les arbres & toutes ſortes de plantes y ont leur ſaiſon, embelliſſent les champs, & ne flattent pas moins la vue que le goût. On ſait d'ailleurs que les ſaiſons doivent être le contraire de celles d'Eſpagne, c'eſt-à-dire, que l'hiver d'Eſpagne eſt l'été du Chili, & que l'automne d'un pays, eſt le printemps de l'autre. L'abondance eſt telle qu'on prend pour une mauvaiſe année, celle où les grains ne rendent pas cent pour un. Les raiſins de toute eſpèce, croiſſent heureuſement. On en fait des vins plus eſtimés que ceux du Pérou,

& la plupart rouges. Les raisins muscats surpassent les meilleurs vins d'Espagne, pour l'odeur & pour le goût. Mais toutes les espèces de raisins croissent en treilles & non en ceps. Enfin, pour comprendre à quel point les denrées abondent dans le pays, il suffit de savoir qu'un bœuf, le mieux engraissé, ne s'y vend que quatre piastres. Pérou.

La maniere de tuer le bétail, pour la boucherie, ne passerait que pour un amusement, si l'on n'assurait qu'elle sert à rendre la chair beaucoup meilleure. On enferme un troupeau de bœufs dans une basse-cour, & les Guases se mettent à cheval devant la porte, armés d'une lance de deux ou trois brasses de long, qui se termine par une espèce de croissant d'acier bien affilé, dont les pointes sont à près d'un pied l'une de l'autre. Ils ouvrent la porte de la basse-cour, & font sortir un bœuf, qui prend aussitôt sa course, pour retourner à son gîte. Un Guase le suit, l'atteint, lui coupe un jarret en courant, l'autre ensuite, & met pied à terre pour le tuer; après quoi il le dépouille, ôte la graisse, & dépèce la chair. Le suif est enveloppé dans le cuir, & tout est porté à la métairie sur la croupe du cheval. Quelquefois on fait sortir ensemble autant de bœufs, qu'il y a de Guases pour les tuer. Cet exercice dure plusieurs jours,

Pérou.

jusqu'à ce qu'on ait achevé de tuer le nombre destiné pour la vente. Si le bœuf court si vîte que le Guase ne puisse le frapper de sa lance, il se sert du lacet pour l'arrêter.

Le Commerce de la Conception deviendrait beaucoup plus riche, si le pays était peuplé à proportion de sa fertilité & de son étendue; mais, faute d'habitans, il est si médiocre, qu'un seul vaisseau suffit ordinairement pour la traite.

San-Jago.

Cette vaste région du Chili a pour capitale San-Jago. Cette Ville est du nombre de celles qui furent fondées par Valdivia, & l'on rapporte son origine au 24 de Février 1541. Elle est traversée par une riviere, nommée Mapocho, qui arrose les murs de la Ville, au Nord, & qui lui fournissant, par des aquéducs, une grande quantité d'eau, répand la fraîcheur & la fécondité dans les jardins dont elle est remplie. On lui donne mille toises de long de l'Est à l'Ouest, & six cens de large du Nord au Sud.

Don d'Ulloa fait monter le nombre des habitans de San-Jago, à quatre mille familles, la moitié d'Espagnols, & le reste d'Américains ou de races mêlées. Leurs usages & leur habillement, sont les mêmes qu'à Quito. Les hommes sont bien faits; les femmes ont les traits agréables, le teint blanc, & des couleurs vives; ce

qui ne les empêche pas de se farder, & de mettre sur-tout beaucoup de rouge, sans considérer que, non-seulement cette mode leur altere le teint, mais qu'elle leur gâte, presqu'à toutes, les gencives & les dents. Pérou.

L'Audience-Royale, qui a son Siége aujourd'hui à San-Jago, l'avait autrefois à la Conception. Ce Tribunal est composé d'un Président, de quatre Auditeurs, d'un Fiscal, & d'un autre Fiscal pour les indigènes. Les affaires s'y jugent définitivement, ou du-moins sans autre appel que pour le déni de justice, au Conseil des Indes. Le Président, quoique dépendant, en certains cas, du Vice-Roi du Pérou, est tout-à-la-fois Gouverneur & Capitaine-Général du Chili, avec l'assujétissement singulier de passer six mois de l'année à la Conception, & six mois à San-Jago. On rappelle cette singularité, pour en observer une autre; c'est que, pendant son absence de la capitale, le Corrégidor de cette Ville exerce ses fonctions, sous le titre de Lieutenant-Général, & qu'il étend sa juridiction sur tous les lieux habités du Chili, à l'exception des seuls Gouvernemens militaires.

Le Commerce de San-Jago & des autres parties du Chili, avec les Peuples idolâtres de la frontiere, consiste à leur vendre des ouvrages de fer, des mors de brides, des éperons, des

Pérou.

couteaux, du vin, & diverſes ſortes de merceries. Ces Peuples, qui habitent un pays riche en or, & qui n'en font aucun uſage, lui préferent un morceau de fer. Ils donnent aux Eſpagnols des vaches, des chevaux, de jeunes filles & des garçons, que leurs propres peres troquent pour des bagatelles qui les éblouiſſent. Cette eſpèce de traite s'appelle *raſcatar*, c'eſt-à-dire, rançonner. Elle eſt abandonnée aux Guaſes, race mêlée de ſang Eſpagnol, dont on a déjà vanté l'adreſſe. Ils vont dans le pays, & s'adreſſent directement aux Chefs des familles, car elles ne ſont point gouvernées par des Caciques, ou par des Curacas, comme l'étaient autrefois les Péruviens. Toute la forme de leur Gouvernement conſiſte à reſpecter leurs Anciens. Le Guaſe étale au Chef de famille ce qu'il a de plus ſéduiſant, & ne manque point de lui préſenter une petite quantité de vin. Si le traité ſe conclut, l'Américain publie dans tout le village, que cet Eſpagnol eſt ami de la Nation, & qu'on peut ſe fier à lui. Le Guaſe parcourt toutes les cabanes. Il convient du prix de chaque marchandiſe, & livre, ſans difficulté, celles qu'on achete. Enſuite il ſe retire dans la premiere habitation où il eſt venu, en avertiſſant à ſon paſſage, qu'il ſe diſpoſe à partir. Rien n'eſt plus admirable que l'empreſſement avec lequel chacun court à l'habita-

tion qu'il a choiſie, pour lui délivrer fidèlement le prix dont il eſt convenu. Il raſſemble ſes effets; il part, & le Chef de la famille le fait accompagner juſqu'à la frontiere, par quelques habitans, qui l'aident à mener les chevaux & les bœufs ou les vaches qu'il a reçus en échange. Avant 1724, on leur portait du vin en abondance; mais l'expérience du danger a fait ceſſer cet uſage. Il arrivait que, s'enivrant tous, ils prenaient ſubitement les armes, pour aſſommer tous les Guaſes, ou les Eſpagnols, qui ſe trouvaient dans leurs habitations, ſans reſpecter ceux dont ils avaient reçu des marchandiſes; dans le même tranſport, ils fondaient ſur les Forts & les Villages de la frontiere, où ils taillaient en pièces tout ce qui tombait entre leurs mains. Pérou.

Les plus intraitables de ceux qu'on n'a jamais pu ſoumettre à la domination Eſpagnole, ſont les habitans d'Arauco & de Tucapel, ceux qui habitent au Sud, ſur la riviere de Biobio, & ceux qui s'étendent vers les Cordelieres. Le Pays eſt ſi vaſte, que lorſqu'ils ſe voient trop preſſés, ils abandonnent leurs poſſeſſions, & s'enfoncent dans des déſerts inacceſſibles. Là, ſe fortifiant par leur jonction avec d'autres Américains, ils reviennent au Pays qu'ils habitent. C'eſt ce mêlange de fuite & de réſiſtance, de courage & de crainte, qui les rend comme invincibles, &

Pérou.

qui ne ceſſe pas d'expoſer le Chili Eſpagnol à leurs inſultes. Qu'un ſeul crie parmi les autres qu'il faut prendre les armes, les hoſtilités commencent auſſi-tôt. Leur maniere de déclarer la guerre, c'eſt d'égorger juſqu'au dernier Eſpagnol qui ſe trouve chez eux ſur la foi des conventions, ou de ravager les Villages dont ils ſont voiſins. Quelquefois ils font avertir d'autres Nations à qui les Eſpagnols ne ſont pas moins odieux. C'eſt ce qu'ils appellent faire courir la fleche, parce qu'ils font paſſer l'avis, d'une habitation à l'autre, avec autant de vîteſſe que de ſecret. La nuit de l'invaſion eſt marquée, ſans qu'il en tranſpire jamais rien. Cette fidélité, & le peu de préparatifs dont ils ont beſoin pour leurs armemens, rendent leurs deſſeins impénétrables juſqu'au moment de l'exécution. Leur convocation faite, ils éliſent entr'eux un Chef de guerre, auquel ils donnent le nom de *Toqui*; & dans les premieres heures de la nuit fixée, lorſque les Eſpagnols ne s'attendent à rien moins qu'à être attaqués, des Américains qui vivent parmi eux, les ſurprennent & les tuent. Enſuite ils ſe diſperſent de divers côtés, ils entrent dans les petits Villages, dans les métairies & les chaumieres, où ils égorgent tout ce qu'ils rencontrent ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Après cette exécution, ſe réuniſſant en corps, ils forment

une armée plus redoutable néanmoins par le nombre, que par la diſcipline & l'habileté. Ces furieuſes invaſions leur ont ſouvent réuſſi, malgré les plus ſages précautions des Gouverneurs Eſpagnols, parce que les ſecours qu'ils reçoivent continuellement les empêchent de ſentir leurs pertes. S'ils en font d'aſſez ſanglantes pour ſe rebuter du combat, ils ſe retirent à quelques lieues du champ de bataille; mais cinq ou ſix jours après, ils vont fondre d'un autre côté. Pérou.

Ces Peuples ne déclarent jamais de guerre, qui ne dure pluſieurs années. Dans la paix, leurs plus grandes occupations conſiſtent à ſemer quelques champs, à fabriquer des *Ponchos*, ou manteaux, pour leur propre habillement; c'eſt même plutôt à leurs femmes qu'ils laiſſent ordinairement ce travail, tandis que, s'abandonnant à l'oiſiveté, ils paſſent le temps à boire d'une eſpèce de cidre, compoſé de pommes qu'ils ont en abondance dans leurs terres. Leurs cabanes ſont ſi légères, qu'un jour ou deux ſuffiſent pour les bâtir. Leurs mets demandent peu de préparation; ce ſont des racines & de la farine de maïs, ou de quelqu'autre grain. Ainſi, faiſant la guerre avec auſſi peu de frais que de riſque, ils la regardent comme un amuſement. Si la paix ſuccède, c'eſt toujours moins à leur ſol-

Pérou.

licitation qu'à celle des Eſpagnols. On convient d'une conférence, qui a reçu le nom de *Parlamento*, à laquelle aſſiſtent le Préſident, Gouverneur du Chili, le Meſtre-de-Camp avec les principaux Officiers de l'armée, l'Evêque de la Conception, & quelques autres perſonnes du premier rang. Du côté des Américains, c'eſt le Toqui, avec les principaux Capitaines, qui ſont en même-temps députés de chaque Canton, & chargés de leurs ſuffrages. La derniere irruption ſe fit en 1720. Don Gabriel *Cano*, Lieutenant-Général des armées d'Eſpagne, alors Gouverneur du Chili, prit de ſi ſages meſures, qu'il les força à demander la paix. Dans un Parlement tenu en 1724, on leur accorda la poſſeſſion libre de tout le pays qui s'étend au Sud de Biobio, & tous les *Capitaines de Paix* furent ſupprimés. On donnait ce titre à des Eſpagnols qui réſidaient dans les villages habités par des Américains convertis, & qui avaient fait naître le ſoulévement par leurs extorſions.

Outre ces aſſemblées, qui ſe tiennent à l'occaſion de quelque traité, il s'en tient d'autres, lorſqu'il arrive de nouveaux Préſidens. La différence en eſt ſi légère, qu'il ſuffit d'en décrire une, pour donner une idée de toutes les autres. Lorſqu'on juge un Parlamento néceſſaire, on en fait donner avis aux Américains de la frontiere,

Pérou.

le jour eſt indiqué. Des deux côtés, on con-
ient d'une eſcorte pour les Chefs. Les Eſpagnols
ampent ſous des tentes, & le Quartier-général
es Américains eſt vis-à-vis à peu de diſtance.
'abord les anciens de chaque Canton viennent
aluer le Préſident. Il boit à leur ſanté : tous lui
épondent ; mais c'eſt le Préſident qui leur verſe
boire de ſa propre main ; &, pour joindre
uelque choſe de plus réel à cette politeſſe, il
ur diſtribue des couteaux, des ciſeaux & d'au-
es bagatelles, fort précieuſes à leurs yeux. On
ommence enſuite à parler de paix, & de la ma-
iere d'en obſerver les conditions ; après quoi, les
Américains ſe retirent à leur Quartier, où le
Préſident leur rend une viſite, & leur fait porter
ne certaine quantité de vin. Les Américains de
a ſuite des Députés, qui ne les ont point accom-
pagnés à l'aſſemblée, paraiſſent alors, & ſe joi-
gnent pour rendre leurs devoirs au Préſident. Il
eur fait donner auſſi du vin. Enſuite il reçoit à ſon
our un préſent de veaux, de bœufs, de chevaux
& d'oiſeaux.

La paix étant conclue par ces careſſes mutuel-
es, le Préſident ne dédaigne point, pendant la
uite des conférences, d'admettre à ſa table les
principaux Chefs, ou ceux du moins auxquels il
reconnait de la douceur & de la raiſon. Il ſe tient
une eſpèce de Foire, où les Guaſes accourent avec

Pérou.

leurs merceries, & les Américains avec des ponchos & des beſtiaux. Ces marchandiſes ſe troquent, & la bonne foi régne dans ces traités.

Ces mêmes Peuples, qui ont toujours refuſé de ſe ſoumettre aux Eſpagnols, accordent l'entrée de leur pays aux Miſſionnaires, quelque différence qu'il y ait entre leurs maximes & celles qu'on leur prêche. Pluſieurs ſe font baptiſer, mais ils ne renoncent point aiſément à la vie libre dans laquelle ils ſont élevés, & la plupart de ces nouveaux convertis n'ont aucune ſorte de Religion. Avant la guerre de 1720, les Miſſionnaires en avaient raſſemblé un aſſez grand nombre, dont ils avaient formé des villages. Dans tous les Forts de la Frontiere, il y avait auſſi des Aumôniers payés par le Roi pour les inſtruire; mais à la premiere nouvelle du ſoulévement, tous les Néophites diſparurent & ſe joignirent aux guerriers de leur Nation.

Quoique, dans leurs guerres, ces Peuples ne faſſent de quartier à perſonne, ſur-tout aux Eſpagnols, ils ne laiſſent pas d'épargner les femmes blanches; ils les enlèvent & les conduiſent dans leurs terres, où ils vivent avec elles. De-là vient cette multitude d'Américains blancs & blonds, qu'on prendrait pour des Européens nés au Chili. Pendant la paix, il en vient un grand nombre dans les Villes & les Bourgs Eſpagnols, qui s'en-

gagent à travailler pour un certain prix, l'eſpace d'un an ou de ſix mois. Ils s'en retournent à la fin du terme, après avoir employé leur ſalaire en merceries. Tous ces Peuples, ſans diſtinction de ſexe, portent des ponchos & des manteaux d'étoffe de laine; mais cet habillement eſt fort court & ne leur deſcend pas juſqu'au genou. Les Nations plus éloignées des établiſſemens d'Eſpagne, qui habitent au Sud de Valdivia, & ceux de la Côte voiſine de Chiloé, ne portent aucune eſpèce d'habit. Ceux d'Arauco, de Tucapel & des bords de Biobio, nourriſſent quantité de chevaux, & ſont fort exercés à les monter. Auſſi leurs armées ſont-elles compoſées de cavalerie & d'infanterie. Leurs armes ſont des lances fort longues, qu'ils manient avec beaucoup d'adreſſe, le javelot & d'autres inſtrumens de cette nature. Pérou.

Don d'Ulloa fait obſerver que c'eſt du Royaume de Chili, que ſont venues des races de chevaux & de mules, dont il vante beaucoup la viteſſe. Il ajoute, que ces animaux doivent, ſans doute, leur origine aux premiers qui furent tranſportés d'Eſpagne en Amérique; mais aujourd'hui ceux du Chili ne ſont pas moins ſupérieurs à ceux d'Eſpagne, qu'à ceux de toute l'Amérique. On y conſerve plus fidèlement les races. Les chevaux coureurs du Chili ont l'ambition de ne vouloir jamais être devancés, & galopent ſi légere-

Pérou.

ment, que le cavalier ne ſent pas la moindre agitation. Du côté de la figure, ils ne cèdent rien aux plus beaux Andalous. Leur taille eſt belle: ils ſont pleins de feu & de fierté. Auſſi tant d'excellentes qualités les font-elles beaucoup rechercher. Les plus beaux ſont envoyés à Lima. Il en paſſe juſqu'à Quito. L'eſtime qu'on en fait, a porté quantité de Particuliers à former des haras dans les Provinces du Pérou, pour en étendre la race; mais c'eſt toujours à ceux du Chili, ſur-tout des environs de San-Jago, qu'on donne la préférence.

CHAPITRE III.

CHAPITRE III.

Origine des Incas, mœurs des Péruviens modernes & des Créoles.

Pérou.

Ce qu'il y a de plus obſcur dans l'Hiſtoire du Pérou, eſt l'origine & la Chronologie des Incas. Don d'Ulloa veut qu'on s'en prenne moins à l'ignorance des Peuples du Pays, à qui l'art d'écrire était inconnu, & qui n'y ſuppléaient que par les nœuds dont on a déjà parlé, qu'au préjugé fort adroitement établi par le premier Inca, qui ſe donna pour fils du Soleil. Cette fable, reçue aveuglément par tous ſes Sujets, adoptée & confirmée par ſes Succeſſeurs, fit perdre toute autre idée des anciens temps, ſans ſoupçons d'erreur, & ſans intérêt à chercher la vérité. Tous les Hiſtoriens conviennent, en effet, que l'origine des Incas eſt fabuleuſe; mais ils ne s'accordent point ſur la fable inventée par le premier Inca pour s'aſſurer du reſpect de ſes Peuples, & les gouverner avec plus d'empire. Leur barbarie différait peu de celle des bêtes féroces. La plupart n'avaient aucun ſentiment de loi naturelle, & vivaient ſans ſociété, ſans

Pérou.

Religion, ou livrés à la plus ridicule Idolâtrie.

Suivant Garcilaſſo, le premier Inca paſſait pour fils du Soleil. Son Pere, touché du triſte état de cette Contrée, l'envoya, lui & ſa ſœur, pour en civiliſer les habitans, leur donner des Loix, leur apprendre à cultiver la terre & à ſe nourrir des fruits de leur travail, enfin pour établir dans le Pays la Religion & le culte du Soleil leur Pere, & pour lui faire offrir des ſacrifices. Dans cette vue, le frere & la ſœur furent dépoſés ſur les bords du lac de Titicaca, éloigné de Cuſco d'environ quatre-vingt lieues. Le Soleil leur avait donné un lingot d'or d'une demi-aune de long & de deux doigts d'épaiſſeur, avec ordre de diriger leur route à leur gré, de jetter, dans les lieux où ils s'arrêteraient, le lingot à terre, & d'établir leur demeure où ils le verraient s'enfoncer. Il y avait joint les Loix qu'ils devaient ſervir à gouverner les Peuples, dont ils pouvaient s'attirer la confiance & la ſoumiſſion. Le frere & la ſœur, qui étaient liés auſſi par le mariage, prirent leur chemin vers le Nord, juſqu'au pied d'une montagne, au Sud de Cuſco, nommé *Huanacauri*, ils y jetterent à terre le lingot d'or, qui, s'étant enfoncé, diſparut tout d'un-coup à leurs yeux; ce qui leur fit comprendre que c'était le lieu où le Soleil leur Pere,

Pérou.

avait fixé leur demeure. Enſuite, s'étant ſéparés, pour inviter le monde entier à venir jouir, ſous leurs Loix, d'un bonheur qui lui était inconnu, l'un continua ſa route vers le Septentrion, & l'autre prit la ſienne vers le Midi. Les premiers hommes auxquels ils s'adreſſerent, touchés de la douceur de leurs diſcours & de leurs offres avantageuſes, les ſuivirent en foule à la montagne d'Huanacauri, où l'Inca bâtit la Ville de Cuſco. Ses nouveaux Sujets, charmés de la vie douce & paiſible qu'il leur fit mener, ſe répandirent de toutes parts, pour informer d'autres Peuples de leur bonheur. Il ſe forma pluſieurs Peuplades, dont les plus conſidérables n'excédaient pas alors le nombre de cent maiſons. Les hommes furent inſtruits dans l'agriculture, les femmes à filer, à faire des tiſſus & d'autres ouvrages domeſtiques. Le domaine du même Monarque s'étendait vers l'Orient, depuis Cuſco juſqu'au fleuve de Paucartambo; vers l'Occident, juſqu'à la riviere d'*Apurimac*, c'eſt-à-dire, environ huit lieues; & vers le Sud, neuf lieues juſqu'à *Quequeſama.*

On ignore combien il s'était écoulé de temps, depuis la fondation du nouvel Empire, juſqu'à l'arrivée des Eſpagnols. Il n'était reſté aux Péruviens qu'une mémoire confuſe de cette premiere époque, & leurs *Quipos*, ou les nœuds qu'ils

Pérou.

faisaient à divers fils, pour conserver le souvenir des actions mémorables, n'ont donné, là-dessus, aucune lumiere. Garcilasso juge qu'il s'était passé quatre cens ans entre ces deux événemens.

Quelque jugement qu'on veuille porter d'une si fabuleuse tradition, on doit admirer l'adresse du premier Inca & de sa femme, à tirer tant d'hommes de leur abrutissement. Cette entreprise demandait un génie supérieur au caractere des Américains. On a déjà dit, que ce premier Fondateur se nommait *Manco Inca*, & sa sœur ou sa femme, *Mama Oello*. Le mot *Inca* a deux significations différentes. Proprement il signifie *Seigneur-Roi*, ou *Empereur*, & par extension, il signifie aussi, *descendant du Sang Royal*. Dans la suite, les Sujets s'étant multipliés, & le goût de la société n'ayant fait qu'augmenter sous un Gouvernement policé, on ajouta le surnom de *Capac* à celui d'*Inca*. *Capac* signifie riche en vertu, en talens, en pouvoir.

A mesure qu'il attirait de nouveaux Sujets, & qu'il les accoutumait à vivre en société, il leur enseignait tout ce qui pouvait les rendre capables de contribuer au bien commun, sur-tout l'agriculture & l'art de conduire les eaux dans les terres, pour les rendre fertiles en les humectant. Il établit, dans chaque habitation, un grenier pu-

blic, pour y mettre en réſerve les denrées de chaque Canton, qu'il faiſait diſtribuer aux habitans, ſuivant leurs beſoins, en attendant que l'Empire fût aſſez formé pour y faire une juſte répartition des terres. Il obligea tous ſes Sujets à ſe vêtir, & inventa lui-même un habit décent. Mama Oello ſe chargea d'enſeigner aux femmes l'art de filer la laine & d'en faire des tiſſus. Chaque habitation eut ſon Seigneur pour la gouverner, ſous le titre de *Curaca* & ces Offices étaient la récompenſe du zèle & de la fidélité. Pérou.

Les loix que Manco Capac fit recevoir au nom du Soleil, étaient conformes aux ſimples inſpirations de la Nature. La principale ordonnait à tous les Sujets de l'Empire, de s'aimer les uns les autres, & portait des peines proportionnées au degré d'infraction. L'homicide, le vol & l'adultere étaient punis de mort. La polygamie fut défendue ; & le ſage Légiſlateur voulut que chacun ſe mariât dans ſa famille, pour éviter le mêlange des lignages. Il ordonna auſſi que les hommes ne ſe marieraient point avant l'âge de vingt ans, pour être en état de gouverner leur famille & de pourvoir à ſa ſubſiſtance. Tout fut réglé, juſqu'à la forme des mariages. L'Inca faiſait aſſembler, dans ſon Palais, chaque année, ou de deux en deux ans, tout ce qu'il y avait de filles & de garçons nubiles de ſon ſang, il

Pérou.

les appellait par leurs noms ; &, prenant la main de l'époux & de l'épouse, il leur faisait donner la foi mutuelle aux yeux de toute sa Cour. Le lendemain, des Ministres nommés pour cet office, allaient marier, avec la même cérémonie, tous les jeunes gens nubiles de Cusco ; & cet exemple était suivi dans toutes les habitations par les Curacas.

Manco fit adorer le Soleil, comme la source apparente de tous les biens naturels. Il lui fit ériger un Temple, dont il désigna le lieu, avec une espèce de Monastere pour les femmes consacrées à son culte qui devaient être toutes du Sang Royal.

Après avoir vu croître heureusement son Empire, se sentant affaibli par l'âge & près de sa fin, il fit assembler une nombreuse postérité, qu'il avait eue de son épouse & de ses *mamaconas*, les Grands de sa Cour & tous les Curacas des Provinces. Dans un long discours, il leur déclara que le Soleil son Pere l'appellait au repos d'une meilleure vie ; il les exhorta, de sa part, à l'observation des loix, en les assurant que le Soleil ne voulait point qu'on y fît le moindre changement ; enfin il mourut, pleuré de tous ses Peuples, qui le regardaient non-seulement comme leur Pere, mais comme un Etre Divin. Dans cette idée, ils instituerent des sacrifices à son honneur,

& ſon culte fit bientôt une partie de leur Religion. On comptait treize Incas depuis Manco, mais la durée de leur régne eſt incertaine. Pérou.

Il faut obſerver que ce qu'on nomme le Pays des vallées, au Pérou, eſt le long eſpace qui borde la mer du Sud, entre Tumbez & Lima, juſqu'aux Cordelieres. Nous dirons un mot de cette belle contrée, puiſqu'on a pris ſoin de joindre, à la deſcription des autres, quelques remarques ſur les qualités de l'air, qui varie preſqu'à chaque Corrégiment, ſuivant la différence des ſituations. Vallées du Pérou

L'on peut dire que régulierement il ne pleut jamais à Lima & dans les vallées; jamais on n'y voit d'orage. Les habitans qui n'ont point voyagé, ni dans les montagnes, ni à Guayaquil, ni au Chili, ignorent ce que c'eſt que le tonnerre & les éclairs; & leur frayeur eſt égale à leur étonnement, la premiere fois qu'ils entendent l'un & qu'ils voient les autres, mais il n'eſt pas moins ſurprenant que ce qui eſt inconnu dans les vallées ſoit très-fréquent à trente lieues de Lima vers l'Eſt; car de ce côté-là, c'eſt à-peu-près la diſtance des montagnes. Les pluies & les orages y ſont auſſi réguliers qu'à Quito.

Les vents, quoique conſtans à Lima, varient

Pérou.

néanmoins un peu, mais presqu'imperceptiblement. Ils sont d'ailleurs fort modérés dans toutes les saisons, & si cette Ville n'était pas sujette à d'autres incommodités, ses habitans n'auraient rien à desirer pour l'agrément de la vie. Mais la Nature a balancé ces avantages, par des inconvéniens qui en diminuent beaucoup le prix. A ces vents des terres australes, qui se font généralement sentir dans les vallées, succèdent quelquefois des vents du Nord, si faibles à la vérité & si imperceptibles, qu'à peine ont-ils la force de mouvoir les girouettes & les banderoles des vaisseaux. C'est une petite agitation de l'air, qui suffit pour faire remarquer que les vents du Sud ne régnent plus. Elle arrive régulierement en hiver, & c'est par ce changement que les brouillards commencent. Mais ce léger souffle a des qualités si particulieres, que même, avant que le brouillard soit condensé, les habitans en ressentent les effets, par de violens maux de tête.

Un autre fléau, dont tous les soins & les préparatifs ne garantissent personne, ce sont les puces & les punaises. Les Voyageurs attribuent la prodigieuse multitude de ces insectes aux ordures dont les rues sont toujours remplies; il n'y a point de maisons qui en soient exemptes, & où l'on ne voie tomber sans cesse des punaises

& des puces à travers les ais. Les moſquites n'y ſont gueres moins communs; mais il eſt plus aiſé de s'en défendre. Pérou.

La petite vérole, qui régne à Lima comme à Quito, n'y eſt pas annuelle, mais elle emporte toujours un grand nombre d'habitans. Les *Paſmes* y ſont encore plus dangereux. Cette maladie, qui n'eſt pas connue à Quito, ſe diviſe en Paſme commun, ou *Partial*, & en Paſme malin, ou d'*Arc*. L'un & l'autre ſurviennent dans la criſe de quelqu'autre maladie aigue. On échappe ſouvent au premier, quoiqu'il emporte quelque fois les malades en quatre ou cinq jours, ce qui eſt le temps ordinaire de ſa durée : mais le Paſme malin ne fait pas languir long-temps. Deux jours mettent un homme au tombeau.

Ce terrible mal conſiſte à mettre tous les muſcles dans une entiere inaction, & à raccourcir tous les nerfs du corps, en commençant par ceux de la tête. Ajoutez une humeur mordicante, qui ſe répand dans toutes les membranes, & qui cauſe des douleurs inſupportables, mais plus encore lorſqu'on veut ſe remuer. Le goſier ſe reſſerre ſi fort par des mouvemens convulſifs, qu'il n'eſt pas poſſible d'y introduire le moindre aliment, & quelquefois les mâchoires ſont ſi preſſées l'une contre l'autre, qu'on ne peut les ouvrir même avec force.

Pérou.

L'un & l'autre paſme ſont accompagnés régulierement d'une léthargie, qui n'empêche pas néanmoins que les douleurs ne ſe faſſent ſentir avec aſſez d'activité, pour faire jetter des cris lamentables. Le paſme-malin, ou d'arc, tire ce nom de ce qu'au commencement du mal, ſa malignité eſt ſi grande, qu'elle commence à cauſer une contraction dans les nerfs qui accompagnent les vertèbres de l'épine du dos; & cette contraction augmente tellement, que le corps du malade ſe courbe en arriere comme un arc, & que tous ſes os ſe diſloquent. Sa douleur doit être extrême; & ſi l'on y joint les maux communs aux deux paſmes, on ne ſera pas ſurpris qu'il perde bientôt le ſentiment & la reſpiration. C'eſt ordinairement dans un de ces excès qu'il expire.

La maniere de traiter cette maladie, eſt d'empêcher, autant qu'il eſt poſſible, l'air de pénétrer dans le lit du malade, & même dans l'appartement, où l'on tient toujours grand feu, afin que la chaleur ouvre les pores, & facilite la tranſpiration. On donne des lavemens, pour modérer le feu intérieur, tandis qu'à l'extérieur, pour adoucir les parties, on emploie les onguens & les cataplaſmes. On ſe ſert auſſi des cordiaux, des diurétiques, & quelquefois du bain, pour arrêter les progrès de l'humeur maligne; mais

le bain n'eſt jamais employé que le premier jour, avant que le mal ſoit dans ſa force. Pérou.

Entre les infirmités des femmes de Lima, on en compte une, non-ſeulement fréquente, mais fort contagieuſe, & preſqu'incurable. C'eſt un cancer à l'uterus, qui leur cauſe les douleurs les plus vives. Elles rendent une grande quantité d'humeurs corrompues : elles maigriſſent, & tombent dans une langueur qui les conduit à la mort. Cette maladie dure ordinairement pluſieurs années, avec des intervalles de repos, pendant leſquels les douleurs & les évacuations diminuent. Mais, tout-d'un-coup, elle recommence avec plus de force que jamais. Elle eſt ſi trompeuſe, qu'elle ne s'annonce ni par le changement des traits du viſage, ni par l'altération du pouls, ni par aucun autre ſymptome, juſqu'à ce qu'elle ſoit à ſon dernier période. Elle eſt ſi contagieuſe, qu'on la gagne en s'aſſeyant ſur la chaiſe ordinaire d'une perſonne qui en eſt atteinte, ou pour avoir porté un de ſes habits; mais cette contagion ſe borne aux femmes.

La maladie vénérienne eſt auſſi commune à Lima & dans les vallées, que dans toutes les autres parties de l'Amérique méridionale. On n'y apporte pas plus de ſoin à les guérir, & le ſort commun de tous ceux qui en ſont atteints, eſt de la porter juſqu'au tombeau.

Pérou.

Tremblemens de Terre.

On a déjà remarqué combien le Pérou était ſujet aux tremblemens de terre. Ses habitans vivent dans de continuelles alarmes. Les ſecouſſes ſont ſubites, & ſe ſuivent ordinairement de près, avec un ſi furieux ébranlement, qu'il inſpire de la terreur aux ames les plus fortes. Don d'Ulloa en fait une peinture aſſez poëtique pour un grave Mathématicien. Il ne rapporte rien d'ailleurs dont il n'ait été témoin. « Quelqu'inopinés, dit-il, que ſoient les trem-» blemens du Pérou, leur approche ne laiſſe » pas d'être annoncée par quelques avant-coureurs. » Un peu auparavant, c'eſt-à-dire, une minute » avant les ſecouſſes, on entend, dans les » concavités de la terre, un bruit ſourd, qui » ne s'arrête pas où il ſe forme, mais qui ſe ré-» pand en divers endroits. Les chiens ſont tou-» jours les premiers qui preſſentent un tremble-» ment de terre. Ils aboient, ou plutôt ils pouſ-» ſent des hurlemens fort lugubres. Les bêtes de » charge, & les autres animaux, qui marchent » dans les rues, s'arrêtent tout court; &, par un » inſtinct naturel, ils écartent les jambes, pour » ne pas tomber. Mais rien n'approche de l'effroi » des habitans. Au premier indice, ils quittent » leurs maiſons, la terreur peinte ſur le viſage, » & courent vers les grandes rues, pour y » chercher une ſûreté qu'ils ne trouvent point

» ſous leurs toits. Leur précipitation eſt extrême. » Ils ſortent dans l'état où ils ſe trouvent, & ſans » y faire réflexion. Si c'eſt la nuit, pendant qu'ils » étaient à repoſer, ils ſortent nus, ils ne ſe » couvrent pas même d'une robe; & ſi, dans » une conſternation ſi générale, ce ſpectacle » pouvait être regardé de ſang-froid, tant de » figures ſingulieres, feraient une ſcène fort co- » mique. Qu'on ſe repréſente avec cela les cris » des enfans, les lamentations des femmes, qui » invoquent toutes les puiſſances du Ciel, celles » mêmes des hommes, & les hurlemens des » chiens, qui continuent; c'eſt une épouvantable » confuſion, qui dure plus long-temps que les » ſecouſſes, parce que l'expérience ayant appris » qu'elles peuvent ſe réitérer, & que les mal- » heurs, qui ne ſont point arrivés dès les pre- » mieres, ſont ſouvent cauſés par celles qui les » ſuivent, perſonne n'a la hardieſſe de ſe retirer » chez ſoi. » Pérou.

Le premier tremblement de terre qu'on ait reſſenti à Lima, depuis l'établiſſement des Eſpagnols, arriva quelques années après la fondation de cette Ville; mais elle en reçut peu de dommage, & tout le mal alla tomber ſur Arequipa, qui fut entierement ruinée. En 1586, le 9 de Juillet, Lima fut ſi maltraitée, que ceux qui échapperent au danger, fonderent une Fête

Pérou.

d'actions de graces, qui se célèbre encore le jour de la Visitation de Sainte Elisabeth. En 1609, on y essuya le même désastre. Il fut plus terrible encore le 27 de Novembre 1630. La Ville, menacée de sa ruine entiere, célèbre tous les ans la Fête de sa préservation, sous le titre de *Notre-Dame du Miracle*. En 1655, le 13 de Novembre, un terrible tremblement renversa les plus grands édifices, & quantité de maisons. Sa violence & sa durée obligerent les habitans d'aller passer plusieurs jours dans les campagnes. Le 17 de Juin 1678, les Eglises souffrirent beaucoup, & diverses maisons furent renversées. On compte entre les plus furieux tremblemens, celui du 20 d'Octobre 1687, qui, ayant commencé à quatre heures du matin, ensévelit un grand nombre de personnes sous les ruines de leurs maisons. Ce malheur en fit pressentir d'autres. En effet, les secousses recommencerent deux heures après, & ne laisserent rien d'entier dans la Ville, avec ce bonheur pour le reste des habitans, qu'ayant été avertis par les premieres, le temps ne leur avait pas manqué pour se sauver par la fuite. Dans cette reprise, la mer se retira sensiblement de ses bornes; à son retour, elle les excéda par de si hautes montagnes d'eau, que le Callao & d'autres lieux, se trouvant tout-d'un-coup inondés, tous leurs habitans furent

noyés. Le 29 de Septembre 1697, le 14 de Juillet 1699, le 6 de Février 1716, le 8 de Janvier 1725, & le 2 de Décembre 1732, les ſecouſſes furent violentes, & cauſerent beaucoup de dommage aux maiſons. On compte trois tremblemens dans chacune des années 1690, 1734 & 1743, & cinq grands en 1742. Pérou.

Mais il n'y en eut jamais d'égal à celui du 28 d'Octobre 1746; il cauſa plus de mal que tous les autres enſemble. A dix heures & demie du ſoir, cinq heures trois quarts avant la pleine Lune, les ſecouſſes commencerent avec tant de violence que, dans l'eſpace d'environ trois minutes, tous les édifices furent détruits, & les habitans, qui ne ſe hâterent pas de fuir, enſévelis ſous leurs ruines. La tranquillité qui ſuccéda, ne fut pas de longue durée. On compta juſqu'à deux cens ſecouſſes en vingt-quatre heures; & juſqu'au 24 de Février de l'année ſuivante, on en avait compté, ſuivant la derniere relation, quatre cens cinquante-un, dont pluſieurs n'avaient pas été moins fortes que les premieres, quoiqu'elles euſſent duré moins.

Dans le même-temps, le Callao éprouva la même infortune; mais la perte des édifices ne fut rien en comparaiſon de ce qui la ſuivit. La mer s'étant retirée, comme on l'avait vu dans d'autres temps, revint furieuſe, en élevant des

Pérou.

montagnes d'écume, & tomba sur le Callao; dont elle fit un abîme d'eau. Elle se retira une seconde fois, pour revenir plus furieuse encore; &, par une nouvelle inondation, elle engloutit si totalement cette malheureuse Ville, qu'il n'y resta qu'un pan de muraille du fort de Sainte-Croix. Il y avait alors vingt-trois vaisseaux à l'ancre dans le Port, dix-neuf furent submergés; & les quatre autres, enlevés par la force des eaux, demeurerent embourbés dans la terre, à une distance considérable du rivage. Les autres Ports de cette côte eurent le même sort, entr'autres Cavalla & Guanapé. Les villes de Chançay & de Gaura, & les vallées de la Baranca, de Supé & de Pativilca, furent ruinées aussi par le tremblement de terre. Les cadavres qu'on découvrit sous les ruines de Lima, jusqu'au 31 du mois d'Octobre, étaient au nombre de mille trois cens, sans y comprendre une infinité d'estropiés. Au Callao, de quatre mille habitans qu'on y comptait, il n'en échappa que deux cens, & de ce nombre, vingt-deux furent conservés par ce même pan de mur, qui sert comme de monument au malheur de cette Ville.

La même nuit, un volcan qui s'ouvrit tout-d'un-coup à Lucanas, vomit une si grande quantité d'eau, que toutes les campagnes voi-

sines

nes en furent couvertes. Trois autres volcans crevèrent dans la montagne, qui se nomme *Convenſiones de Caxamarquilla*, & répandirent aux environs la même quantité d'eau. Quelques jours avant ces terribles événemens, on avait entendu à Lima un bruit ſouterrain, tantôt ſemblable à des gémiſſemens, tantôt à pluſieurs coups de canon. Pérou.

Sans s'écarter de l'opinion commune, ſur la cauſe des tremblemens de terre, Don d'Ulloa cherche, dans l'expérience, de nouveaux ſecours pour expliquer ce qui les rend ſi fréquens au Pérou. « Dans cette région, dit-il, on apprend plus qu'en nulle autre, par le grand nombre de volcans dont les Cordelieres ſont remplies, que lorſqu'un volcan vient à crever, il donne une ſi furieuſe ſecouſſe à la terre, que les Villages voiſins en ſont ordinairement détruits. Cette ſecouſſe, qu'on peut déjà nommer un tremblement de terre, n'arrive pas auſſi ordinairement dans les éruptions où les ouvertures ſont déjà faites; ou ſi l'on ſent alors quelque ébranlement, il eſt léger. Ainſi, dès que la bouche du volcan eſt ouverte, les ſecouſſes ceſſent, quoique la matiere recommence à s'enflammer. » Perſonne n'ignore aujourd'hui que ces volcans ſont cauſés par les parties ſulphureuſes, nitreuſes, & autres matieres com-

Pérou.

buſtibles renfermées dans les entrailles de la terre ; qui, s'étant unies, & formant une eſpèce de pâte, préparée par les eaux ſouterraines, fermentent & s'enflamment. Alors le vent, ou l'air, qui rempliſſait leurs pores, ſe dilate, & ſon volume s'accroît exceſſivement, en comparaiſon de celui qu'il avait avant l'inflammation, & produit le même effet que la poudre qu'on allume dans une mine, avec cette différence néanmoins, que la poudre diſparaît auſſi-tôt qu'elle eſt en feu ; au-lieu que le volcan, une fois allumé, ne ceſſe de l'être qu'après avoir conſumé toutes les matieres huileuſes qu'il contenait en abondance, & qui étaient liées avec ſa maſſe. Don d'Ulloa ſe figure deux ſortes de volcans ; les uns contraints, ou gênés ; les autres dilatés. Les premiers ont, dans un petit eſpace, quantité de matiere inflammable ; & les autres n'ont qu'une certaine quantité de la même matiere dans un large eſpace. Ceux-là ſe trouvent ordinairement dans le ſein des montagnes, qui ſont les dépoſitaires naturels de cette matiere. Les ſeconds, quoique nés ſouvent des premiers, ne laiſſent pas d'en être indépendans : ce ſont des rameaux, qui s'étendent de divers côtés ſous les plaines, ſans aucune correſpondance avec la mine principale. Dans ces ſuppoſitions, il parait certain qu'un pays, où les volcans, c'eſt-à-dire,

s grands dépôts de ces matieres, ſont plus com-
uns, s'en trouvera plus *veiné*, plus ramifié dans Pérou.
s plaines, & que, par conſéquent, il ſera plus
jet aux tremblemens de terre, par la fréquente
flammation qui ſurvient lorſque ces matieres ont
rmenté.

Outre la lumiere naturelle, qui enſeigne qu'un
ys où les volcans ſont en grand nombre,
it contenir auſſi beaucoup de rameaux de la
atiere qui les forme, l'expérience le démontre
Pérou, puiſqu'on y rencontre à chaque pas
ſalpêtre, du ſoufre, du vitriol, du ſel &
utres phlogiſtiques. Le terrain des vallées eſt
ongieux & creux, autant, & plus même que
lui de Quito. Ses concavités & ſes pores ſont
'il eſt humecté, par beaucoup d'eaux ſouter-
nes. D'ailleurs les eaux de glaces, qui ſe fondent
ntinuellement dans les montagnes, n'en tombent
e pour ſe filtrer par les poroſités de la terre,
pour ſe répandre dans ſes cavités, où elles hu-
ectent, uniſſent & convertiſſent en pâte les
atieres ſulphureuſes & nitreuſes; & quoique
s matieres ne ſoient pas là auſſi abondantes
e dans les volcans, elles le ſont néanmoins
ez, pour s'enflammer & pouſſer l'air qu'elles
ntiennent.

Le bruit qui précède les tremblemens, ſem-
ablé à celui du tonnerre, & qui ſe fait en-

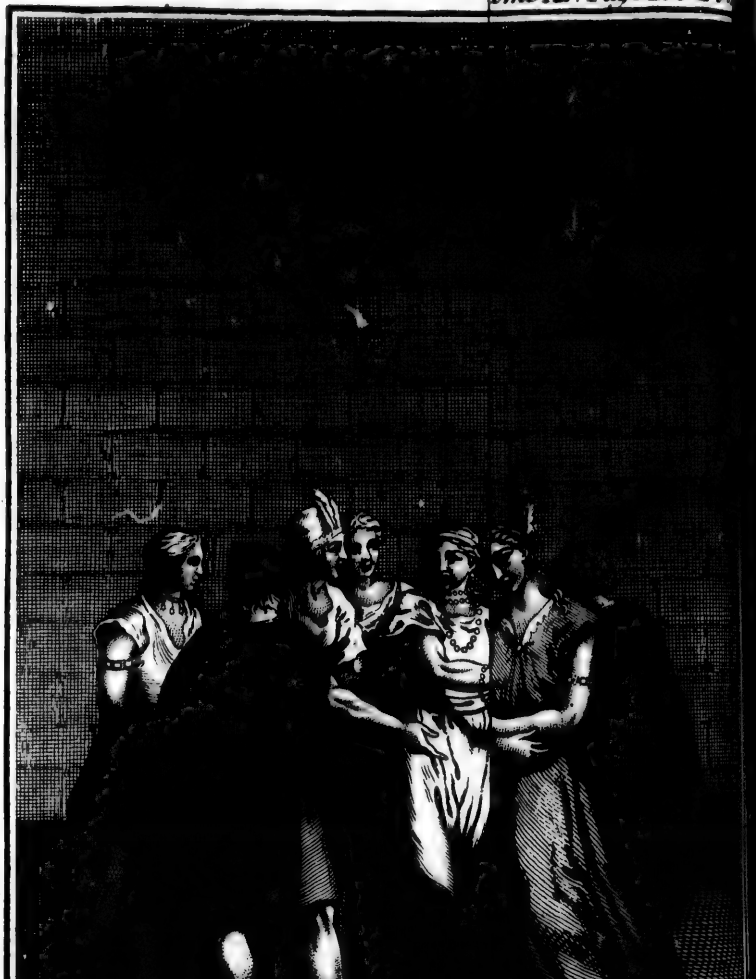
Pérou. tendre à une grande distance, s'accorde fort bi
avec leur cause & leur formation. Il ne peut pr
venir que de cet air enflammé & raréfié qui cherc
à sortir.

Mœurs. Nos derniers Voyageurs représentent les h
bitans naturels de l'ancien Empire du Pérou,
différens aujourd'hui de ce qu'ils étaient au te
de la conquête, qu'on a peine à concilier l
peintures modernes avec celles des premieres r
lations. Les Ecrivains des derniers temps s'éto
nent eux-mêmes de se trouver comme en cont
diction avec les anciens: « Je ne sais que pens
» dit Don d'Ulloa, en voyant les choses si ch
» gées; d'un côté, je vois des débris de mo
» mens, des restes de superbes édifices & d'
» tres ouvrages magnifiques, qui ont signalé
» police, l'industrie, la législature des Péruvie
» & qui ne permettent pas à ma raison de dou
» des témoignages historiques: de l'autre, je v
» une Nation plongée dans les plus profond
» ténèbres de l'ignorance, pleine de rusticité
» peu éloignée de cette barbarie qui rend l
» sauvages à-peu-près semblables aux bêtes fé
» ces; & le témoignage de mes propres ye
» me fait presque douter de ce que j'ai lu. Co
» ment concevoir qu'une Nation assez sage po
» avoir fait des Loix équitables, & formé u
» Gouvernement aussi singulier que celui s

NÉRALE

'accorde fort bi
n. Il ne peut p
aréfié qui cherc

éſentent les
ire du Pérou,
ls étaient au te
e à concilier
es premieres
ers temps s'éto
omme en conti
ſais que penſe
es choſes ſi ch
débris de mo
édifices & d'
ui ont ſignalé
re des Péruvie
raiſon de dou
le l'autre, je v
plus profon
e de ruſticité
cio qui rend
aux bêtes fé
es propres y
que j'ai lu. Co
aſſez ſage po
s, & formé
que celui ſo

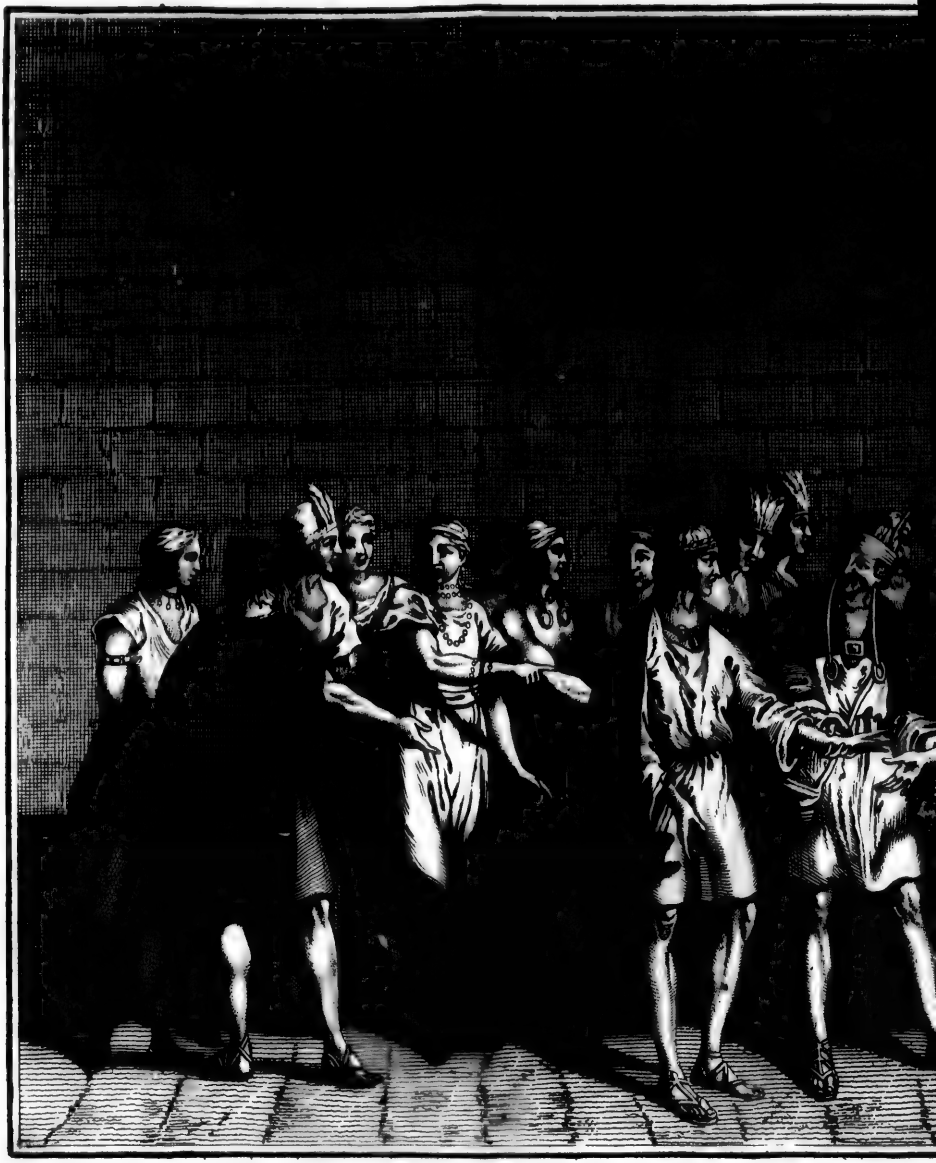


Benard Direxit.

» lequel elle vivait, ne conſerve plus aucune » marque du fond d'eſprit & de capacité, ſans » lequel il eſt évident qu'elle n'a pu régler avec » tant de ſageſſe toute l'économie de la vie ci- » vile ? » Il n'y a, ſans doute, qu'une réponſe à faire à cette queſtion ; c'eſt que ces malheureux Peuples ont été abrutis par la tyrannie de leurs nouveaux Maîtres. Un Philoſophe tel que Don d'Ulloa, devait trouver cette ſolution, mais peut-être un Eſpagnol n'a pas oſé l'écrire. Pérou.

Les Péruviens, tels qu'ils ſont aujourd'hui, paraiſſent d'une imbécillité ſi exceſſive, qu'à peine croit-on les pouvoir placer au-deſſus des bêtes : quelquefois même l'inſtinct de la nature ſemble leur manquer. D'un autre côté, il n'y a pas de Peuple au monde qui ait plus de facilité à comprendre, ni une malice plus réfléchie. De ces deux caracteres également atteſtés, il faut conclure que leurs facultés naturelles, qui ſemblent engourdies par l'eſclavage & le malheur, ſe réveilleraient, ſi on les mettait en action.

Leur indifférence eſt extrême pour toutes les choſes du monde ; rien n'altere la tranquillité de leur ame. Ils ſont également inſenſibles aux proſpérités & aux revers. Quoiqu'à demi-nuds, ils paraiſſent auſſi contens que l'Eſpagnol le plus ſomptueux dans ſon habillement ; & loin d'envier un habit riche qu'on offre à leurs yeux, ils



CÉRÉMONIE DU MARIAGE

Benard Direxit.

E DU MARIAGE DES INCAS.

Pérou.

n'ambitionnent pas même d'alonger un peu celui qu'ils portent. L'or, l'argent, & tout ce qu'on nomme richeſſe, n'a pas le moindre attrait pour un Péruvien. L'autorité, les dignités, excitent ſi peu ſon ambition, qu'il reçoit avec la même indifférence l'emploi d'Alcade & celui de Bourreau, ſans marquer de ſatisfaction ni de mécontentement, ſi on lui ôte l'un pour lui donner l'autre. Auſſi n'y a-t-il point d'emplois auxquels ils attachent plus ou moins d'honneur. Dans leur repas, il ne ſouhaitent jamais que ce qui eſt néceſſaire pour les raſſaſier. Leurs mets groſſiers leur plaiſent autant que les plus exquis. Plus un aliment eſt ſimple, plus il eſt conforme à leur goût naturel. Rien ne peut les émouvoir ni changer leur naturel. L'intérêt a ſi peu de pouvoir ſur eux, qu'ils refuſent de rendre un petit ſervice, lorſqu'on leur offre une groſſe récompenſe. La crainte & le reſpect ne les touchent pas plus; humeur d'autant plus ſinguliere que rien ne peut la fléchir, & qu'on ne connaît aucun moyen de les tirer d'une indifférence par laquelle ils ſemblent défier l'eſprit le plus éclairé, ni de leur faire abandonner cette profonde ignorance qui met la plus haute prudence en défaut, ni de les corriger d'une négligence qui rend inutiles tous les efforts & les ſoins de leurs guides.

Ils ſont fort lents, & mettent beaucoup de

temps à faire tout ce qu'ils entreprennent. De-là le proverbe du pays, pour tous les ouvrages qui demandent du temps & de la patience : *c'eſt un ouvrage de Péruvien.* Dans leurs fabriques de tapis, de rideaux, de couvertures de lits, & d'autres étoffes, toute leur induſtrie conſiſte à prendre chaque fil l'un après l'autre, à les compter chaque fois, enfin à faire paſſer la trame ; &, pour fabriquer une pièce de ces étoffes, ils emploient ainſi deux ans & plus. On avoue que ſi l'on prenait la peine de leur enſeigner les méthodes qui abrègent le travail, ils ont une facilité pour l'imitation, qui leur ferait faire de grands progrès. Pérou.

A la lenteur ſe joint la pareſſe, vice enraciné par une ſi longue habitude, que ni leur propre intérêt, ni celui de leurs Maîtres, ne peut les porter volontairement au moindre effort pour le vaincre. S'ils ont des beſoins indiſpenſables, ils en laiſſent le ſoin à leurs femmes. Ce ſont leurs femmes qui filent, qui font les chemiſettes & les caleçons, unique vêtement des maris. Elles préparent leur nourriture commune, tandis que les maris, accroupis à la maniere des ſinges, les encouragent par leurs regards. Ils boivent dans l'intervalle, ſans ſe donner le moindre mouvement, juſqu'à ce que la faim les preſſe ; ou que l'envie les prenne de viſiter leurs amis. L'unique travail qu'ils faſſent pour leur famille, eſt de

Pérou.

labourer une petite portion de terre, qui forme ce qu'ils nomment leur *chacarite* ; mais ce ſont encore leurs femmes & leurs enfans qui l'enſemencent, & qui ajoutent tout ce qui eſt néceſſaire à la culture. Lorſqu'ils ſont une fois livrés à l'indolence, dans la poſture qu'on vient de repréſenter, nul motif n'eſt capable de leur faire quitter cette ſituation. Qu'un Voyageur s'égare, comme il arrive ſouvent dans le Pérou, & qu'il s'avance vers une cabane pour s'informer du chemin, le Péruvien ſe cache, fait répondre par ſa femme qu'il n'eſt pas au logis, & ſe prive d'une réale, qui eſt le prix ordinaire du ſervice qu'on lui demande, plutôt que d'interrompre ſon oiſiveté. Si le Voyageur quitte ſon cheval pour entrer dans la cabane, il ne lui eſt pas aiſé d'en trouver le Maître, parce que ces miſérables édifices ne reçoivent de lumiere que par une fort petite porte, & qu'en venant du grand jour, on n'y diſtingue point les objets; mais il lui ſerait inutile de découvrir l'Américain, car les prieres, les offres & les promeſſes ne peuvent l'engager à ſortir. Il en eſt de même de toutes les occupations qu'on leur propoſe, & qu'ils ont la liberté de refuſer. A l'égard de celles qui leur ſont preſcrites par leur Maître, & pour leſquels ils ſont payés, il ne ſuffit pas de leur dire ce qu'ils ont à faire, on eſt forcé d'avoir continuellement les yeux ſur

eux. Si l'on tourne un moment le dos, ils s'arrêtent & ceſſent de travailler juſqu'au retour de celui dont ils craignent la préſence. La ſeule propoſition qu'ils ne refuſent jamais, c'eſt celle de prendre part aux danſes & aux fêtes ; mais il faut qu'elles ſoient accompagnées du plaiſir de boire. Cet amuſement fait leur bonheur. C'eſt par-là qu'ils commencent la journée & qu'ils la finiſſent. Ils ne ceſſent de boire, qu'après avoir perdu l'uſage de leurs ſens dans l'ivreſſe. La *chicha*, eſpèce de boiſſon faite avec du maïs, eſt leur liqueur favorite. Pérou.

Ce penchant pour l'ivrognerie eſt ſi général, que la dignité de Cacique ni l'office d'Alcade, ne ſont pas un frein pour ceux qui en ſont revêtus. Ils courent avec le même emportement aux fêtes ſolemnelles, & la chicha met au même rang le Cacique, l'Alcade & leurs plus vils Sujets. Mais ce qui doit paraître aſſez étonnant, les femmes, les filles & jeunes garçons ſont abſolument exempts de ce vice. Leurs mœurs ne permettent qu'aux peres de famille de boire juſqu'à l'épuiſement de leurs forces, parce qu'il n'y a qu'eux qui aient droit d'attendre du ſecours lorſqu'ils ont perdu toute connaiſſance.

Celui qui fait célébrer une fête, invite chez lui toutes les perſonnes de ſa connaiſſance, & tient prête une quantité de chicha, proportionnée

Pérou.

au nombre de ſes convives. Chacun doit avoir ſa cruche, dont la meſure eſt au moins de trente chopines. Dans la cour de la maiſon, ſi c'eſt une grande bourgade, ou devant la cabane, ſi c'eſt en pleine campagne, on met une table couverte d'un tapis de Tucuyo, réſervé pour ces occaſions. Tout le feſtin ſe réduit à la camcha ou maïs rôti, avec quelques herbes ſauvages bouillies à l'eau. Les femmes accourent & ſervent à boire à leurs maris. Ils boivent juſqu'à ce que la gaieté commence à les animer. Alors quelqu'un bat d'une main une eſpèce de tambourin, & de l'autre joue du flageolet, tandis qu'une partie des aſſiſtans de l'un & de l'autre ſexe forment des danſes, qui conſiſtent à ſe mouvoir de divers côtés ſans aucune ſorte d'ordre & de meſure. Les femmes y mêlent d'anciennes chanſons, & cependant on continue à boire la chicha. Lorſqu'à force de boire & de danſer, ils ont achevé de s'enivrer tous, & qu'ils ne peuvent plus ſe ſoutenir ſur leurs jambes, ils ſe couchent pêle-mêle, ſans ſe ſoucier ſi l'un eſt près de la femme de l'autre, près de ſa propre ſœur, de ſa propre fille, ou d'une parente plus éloignée. Tous les devoirs ſont oubliés dans ces orgies, qui durent trois ou quatre jours, juſqu'à ce que les Curés viennent y mettre fin. Leur maniere de pleurer les morts, c'eſt de bien boire. La maiſon d'où part le deuil

est remplie de cruches : ainsi, non-seulement ceux qui sont dans l'affliction, & leurs amis particuliers, noient leur chagrin dans la chicha, mais ils sortent dans la rue, arrêtent tous les passans de leur Nation, les font entrer dans la maison du mort, & les obligent de boire à son honneur. Cette cérémonie dure trois ou quatre jours & quelquefois plus long-temps. Il paraît que les Curés sont assez contens, lorsqu'ils y voient mêler une ombre de Christianisme. Pérou.

Autant que les Péruviens ont de passion pour la danse & l'ivrognerie, autant sont-ils indifférens pour le jeu : on ne leur a jamais remarqué le moindre goût pour cet amusement ; il ne paraît pas même qu'ils connaissent d'autre jeu, que celui qu'ils nomment *posa*, c'est-à-dire, cent ; parce qu'il faut atteindre à ce nombre pour gagner. Le *posa* s'est conservé dans leur Nation, depuis la conquête. Ils y emploient deux instrumens ; l'un est un aigle de bois à deux têtes, avec dix trous de chaque côté, où ces points se marquent par dixaine ; l'autre est un osselet taillé en dez, c'est-à-dire, à six faces, dont l'une, distinguée par une certaine marque, se nomme *guagro*. Pour jouer, on jette l'osselet en l'air ; il retombe, & l'on compte les points marqués sur la face d'en-haut ; si c'est celle qu'on nomme *guagro*, on gagne dix points, & l'on en perd autant, si c'est la marque

Pérou. blanche oppoſée. Quoique ce jeu ſoit particulier à leur Nation, ils ne le jouent gueres que lorſqu'ils commencent à boire.

Dans leurs voyages, les Peuples du Pérou font peu de frais. Toutes leurs proviſions ſont renfermées dans un petit ſac, rempli de farine d'orge grillée, ou *macha*, & d'une cuiller. Ce ſecours leur ſuffit pour un voyage de cent lieues. A l'heure du repas, ils s'arrêtent près d'une cabane, où ils ſont toujours ſûrs de trouver de la chicha, où près d'un ruiſſeau dans les lieux déſerts. Là ils prennent, avec la cuiller, un peu de leur farine qu'ils tiennent quelque temps dans la bouche, avant que de pouvoir l'avaler. Deux ou trois cuillerées appaiſent leur faim. Ils boivent à grands traits de la chicha ou de l'eau, & ſe trouvent aſſez fortifiés pour continuer leur route.

Leurs habitations, dans les campagnes, ſont auſſi petites qu'il ſoit poſſible de ſe l'imaginer. C'eſt une chaumiere, au milieu de laquelle on allume du feu. Ils n'ont point d'autre logement pour eux, pour leur famille & pour leurs animaux domeſtiques, tels que les chiens qu'ils aiment beaucoup, & dont ils ont ordinairement trois ou quatre, un ou deux cochons, des poules & des oies. Leurs meubles conſiſtent en divers vaiſſeaux de terre, & le coton que leurs femmes filent; leurs lits en

quelques peaux de moutons, étendues à terre, ſans couſſin & ſans couverture. La plupart ne ſe couchent point & dorment accroupis ſur leurs peaux. Ils ne ſe déshabillent jamais pour dormir. Pérou.

Quoiqu'ils élevent des poules & d'autres animaux dans leurs chaumieres, ils n'en mangent point la chair. Leur tendreſſe va ſi loin pour ces bêtes, qu'ils ne peuvent les tuer ni les vendre. Un Voyageur, qui eſt forcé de paſſer la nuit dans une de ces cabanes, offre envain de l'argent pour obtenir un poulet. Le ſeul parti eſt de le tuer ſoi-même. Alors la Péruvienne jette des cris, pleure, ſe déſole; enfin voyant le mal ſans remède, elle conſent à recevoir le prix de ſa volaille.

Dans leurs voyages, l'uſage ordinaire des Péruviens eſt de mener avec eux toute leur famille. Les meres portent leurs petits enfans ſur leurs épaules. La cabane demeure fermée; & comme il n'y a rien de précieux à voler, une ſimple courroie ſuffit pour ſerrure. Les animaux domeſtiques de la famille, ſont confiés à quelque voiſin, lorſque le voyage doit être de quelque durée; autrement on ſe repoſe ſur la garde des chiens; & ces animaux ſont ſi fidèles, qu'ils ne laiſſent approcher perſonne de la cabane. Don d'Ulloa remarque que les chiens élevés par des

Pérou.

Eſpagnols & des Métis, ont une ſi furieuſe haine pour les Américains, que s'ils en voient entrer un dans une maiſon où il ne ſoit pas connu, ils s'élancent deſſus, & le déchirent à l'inſtant, lorſqu'ils ne ſont pas retenus; comme, d'un autre côté, les chiens élevés par les Américains, ont la même haine pour les Eſpagnols & les Métis.

La plupart de ceux qui ne ſont pas nés dans une Ville, ou dans une grande Bourgade, ne parlent que la langue de leur Nation, qu'ils appellent *Quichoa*, & qui fut répandue par les Incas, dans toute l'étendue de leur vaſte Empire, pour y rendre le commerce plus aiſé par l'uniformité du langage. Quelques-uns néanmoins entendent & parlent l'Eſpagnol; mais ils n'ont preſque jamais la complaiſance d'employer cette langue avec ceux mêmes qui n'entendent pas la leur. Ils s'obſtinent plutôt à ſe taire. Dans les Villes & les Bourgs, ils ſe font honneur, au contraire, de ne parler qu'Eſpagnol, juſqu'à feindre d'ignorer le Quichoa. Ils ſont tous ſuperſtitieux à l'excès; & par un reſte de leur ancienne Religion, que tous les efforts des Curés ne ſont point encore parvenus à détruire, ils ont des méthodes par leſquelles ils croient pouvoir pénétrer dans l'avenir. Ils en ont d'autres pour ſe rendre heureux, & pour obtenir du ſuccès dans leurs entrepriſes.

Pérou.

Leurs notions du Chriſtianiſme ſont très-faibles, & Don d'Ulloa convient qu'il s'en trouve fort peu qui l'aient ſincerement embraſſé. S'ils aſſiſtent au Service Divin les Dimanches & les Fêtes, ils y ſont forcés par la crainte des châtimens établis. Pendant que les Mathématiciens étaient au Pérou, un Péruvien ayant manqué à la Meſſe, pour s'être amuſé à boire tout le matin, fut condamné au fouet, qui eſt la punition ordinaire dans ce cas. Après l'avoir ſubie ſans ſe plaindre, il exécuta une autre partie de la loi, qui eſt d'aller trouver le Curé, & de le remercier de ſon zèle pour ceux qu'il eſt obligé d'inſtruire; car on a mis tout en œuvre, pour leur donner une haute idée de la Profeſſion Eccléſiaſtique. Le Curé lui fit une réprimande, avec une exhortation affectueuſe à ne pas négliger les devoirs de la Religion. A peine eut-il ceſſé de parler, que le Péruvien s'approchant d'un air humble & naïf, le pria de lui faire donner encore le même nombre de coups pour le lendemain, qui était une autre Fête, parce qu'ayant envie de boire encore, il prévoyait qu'il ne pourrait aſſiſter à la Meſſe.

On leur prodigue les inſtructions: ils ne diſputent jamais, ils accordent tout; mais au fond, ils ne croient rien. Sont-ils malades, & menacés de la mort? on les viſite, on les exhorte à faire

Péron.

une fin Chrétienne : ils écoutent, ſans donner aucune marque de ſenſibilité.

Un de leurs préjugés, eſt de ſe perſuader que la perſonne qu'ils épouſent, a peu de mérite, s'ils la trouvent vierge. Auſſi-tôt qu'un jeune homme a demandé une fille en mariage, & qu'elle lui eſt accordée, les deux fiancés commencent à vivre enſemble, comme s'ils étaient déjà mariés. Après s'être éprouvés l'un l'autre dans cette familiarité, le dégoût prend quelquefois au jeune-homme, qui abandonne la fille, ſous prétexte qu'elle ne lui plaît pas, ou parce qu'il ne lui a point trouvé l'eſpèce de mérite qu'il deſire. Il ſe plaint de ſon beau-pere, & l'accuſe de l'avoir voulu tromper. Si le repentir ne vient point après la fréquentation qu'ils nomment entr'eux *amanarſe*, il ſe marie. Cet uſage eſt tellement établi, que les Evêques & les Curés perdent leurs efforts à le combattre. Auſſi la premiere queſtion qu'on fait à ceux qui ſe préſentent pour le mariage, eſt s'ils ſont *amanados*, c'eſt-à-dire, amans éprouvés, pour les abſoudre de ce péché, avant que de leur donner la Bénédiction nuptiale. Ils ne croient pas qu'un mariage ſoit bon, s'il n'eſt ſolemnel; & ne le faiſant conſiſter que dans la Bénédiction du Prêtre, donnée devant un grand nombre de témoins, on ne peut leur faire entendre qu'ils ſoient engagés,

ſi

si cette circonstance manque. On les voit alors changer de femmes, comme s'ils n'étaient retenus par aucun lien. L'inceste ne les effraie pas plus, sur-tout dans l'ivrognerie. Envain les corrections sont-elles employées, parce qu'aucun châtiment n'imprimant, parmi eux, de tache honteuse, il n'y en a point d'assez fort pour les contenir. Il leur est égal d'être exposé à la risée publique, ou de danser à leurs fêtes. Ces deux situations leur paraissent à-peu-près les mêmes, parce qu'ils n'y voient qu'un spectacle qui les amuse. Les châtimens corporels leur sont plus sensibles, par la seule raison qu'ils sont douloureux; mais un moment après l'exécution, ils oublient la peine. L'expérience ayant assez fait connaître qu'on ne peut espérer de changement dans leur caractere, on a pris la résolution de fermer les yeux sur une partie de leurs désordres, ou d'employer d'autres voies pour y remédier. Pérou.

La maniere dont les Péruviens confessent leurs péchés, paraîtra fort singuliere. Lorsqu'ils entrent au Confessionnal, où ils ne viendraient jamais s'ils n'y étaient appellés, il faut que le Curé commence par leur enseigner tout ce qu'ils ont à faire, & qu'il ait la patience de réciter avec eux le *Confiteor*, d'un bout à l'autre; car s'il s'arrête, le Péruvien s'arrête aussi. Ensuite il ne suffit pas que le Confesseur lui demande s'il a

Pérou.

commis tel ou tel péché, mais il faut qu'il affirme que le péché a été commis, ſans quoi le Pénitent nierait tout. Quand le Prêtre inſiſte, & parle de certitude & de preuve, l'Américain s'imagine alors qu'il eſt inſtruit par quelque moyen ſurnaturel; non ſeulement il avoue le fait, mais il découvre les circonſtances ſur leſquelles il n'eſt point interrogé.

L'idée de la mort, & la crainte que ſon approche imprime naturellement à tous les hommes, ont beaucoup moins de force ſur les Péruviens, que ſur aucune autre Nation. Dans toutes leurs maladies, ils ne ſont abattus que par la douleur; ils ne comprennent point que leur vie ſoit menacée, ni comment on peut la perdre, & les exhortations des Prêtres ne paraiſſent pas les toucher. Don d'Ulloa, ſurpris de cette ſtupide indifférence, & croyant ne devoir l'attribuer qu'à la force du mal, eut la curioſité de voir aux derniers momens de leur vie, deux criminels en bonne ſanté, dont la juſtice avait décidé le ſort; l'un Métis ou mulâtre, l'autre Péruvien. Il ſe fit conduire à la priſon. Le premier, que pluſieurs Prêtres exhortaient en Eſpagnol, faiſait des Actes de Foi, de Contrition & d'Amour, avec toute la frayeur qui convenait à ſa ſituation. L'Américain avait autour de lui d'autres Prêtres, qui lui parlaient dans ſa langue naturelle. Il était plus

tranquille qu'aucun de ſes aſſiſtans. Loin de manquer d'appétit, comme ſon compagnon d'infortune, l'approche de ſa derniere heure ſemblait redoubler ſon avidité, à profiter du dégoût de l'autre, pour manger la portion qu'il lui voyait rejetter. Il parlait à tout le monde avec liberté. Si les Prêtres lui faiſaient quelque demande, il répondait ſans aucune marque de trouble. On lui diſait de s'agenouiller, il obéiſſait; on lui diſait des prieres, il les répétait mot pour mot, jettant les yeux tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme un enfant vif, qui ne donne qu'une médiocre attention à ce qu'on lui fait faire ou dire. Il ne perdit point cette inſenſibilité, juſqu'à ce qu'il fût conduit au gibet; & tant qu'il eut un ſouffle de vie, on ne remarqua point en lui la moindre altération. Pérou.

C'eſt avec le même ſang froid qu'un Péruvien s'expoſe à la furie d'un taureau, ſans ſe défendre autrement que par la maniere dont il ſe préſente aux coups. Il en eſt jetté en l'air, & tout autre ſerait tué de ſa chûte; mais il n'en eſt pas même bleſſé, & ſe releve fort content de ſa victoire. Ils ſont auſſi adroits que ceux du Chili, à paſſer un laqs au cou de toute ſorte d'animaux, en courant à toute bride; & ne connoiſſant aucun péril, ils attaquent ainſi les bêtes les plus féroces, ſans en excepter les ours. Un Péruvien, à cheval,

Pérou.

porte dans la main une courroie ſi menue, que l'ours ne peut la ſaiſir de ſes pattes, & ſi forte néanmoins, qu'elle ne peut être rompue par l'effet de la courſe du cheval & de la réſiſtance de l'ours. Auſſi-tôt qu'il découvre l'animal, il pouſſe à lui; & celui-ci ſe diſpoſe à s'élancer ſur le cheval. L'Américain, arrivant à portée, jette le laqs, ſaiſit l'ours au col; & l'autre bout du laqs étant attaché à la ſelle du cheval, il continue de courir avec la plus grande légereté. L'ours occupé à ſe délivrer du nœud coulant qui l'étrangle, ne peut ſuivre le cheval, & & tombe enfin roide-mort. On a peine à décider qui l'emporte, dans cette action, de l'adreſſe ou de la témérité. Dans la Province d'Alauſi, vers les Cordelieres Orientales, qui ſont le pays où ces animaux abondent le plus, on ne leur fait point autrement la guerre.

Les Péruviens élevés dans les Villes & dans les grands Bourgs, ſur-tout ceux qui exercent quelque métier, & qui ſavent la langue Eſpagnole, ont plus d'ouverture d'eſprit & moins de groſſiereté dans les mœurs, que ceux des campagnes. Ils ont une ſorte d'habileté, avec beaucoup moins d'erreurs & de vicieuſes habitudes. On les diſtingue par le nom Eſpagnol de *Ladinos*, qui revient à celui de *Prud'hommes*. Mais ils conſervent toujours quelques uſages

nciens, par un reſte de communication avec eux qui ſont moins policés, ou par des préjugés qui les attachent à l'imitation de leurs Ancêtres. Les plus ſpirituels ſont ceux qui exercent la profeſſion de Barbiers. Ils y joignent ordinairement celle de Chirurgiens, du moins pour la ſaignée ; & l'on nous aſſure qu'au jugement même de M. de Juſſieu & de M. de Seniergues, ils peuvent aller de pair avec les plus fameux Phlébotomiſtes de l'Europe. Pérou.

Quelquefois les Péruviens ſont attaqués d'une ſorte de fièvre maligne, dont la guériſon eſt également prompte & ſinguliere. Ils approchent le malade du feu, & le placent ſur deux peaux de mouton ; ils mettent près de lui une cruche de chicha. La chaleur du feu & celle de la fièvre lui cauſent une ſoif qui le fait boire ſans ceſſe ; ce qui lui procure une éruption ſi déciſive que, dans un jour ou deux, il eſt mort ou rétabli. Ceux qui échappent de ces maladies épidémiques, jouiſſent long-temps d'une parfaite ſanté. Il n'eſt pas rare de voir des Péruviens, hommes & femmes, qui ont plus de cent ans.

Leurs occupations communes ſe réduiſent aux fabriques, à la culture des plantations, & au ſoin des beſtiaux. Chaque Village eſt obligé, par les Ordonnances, de fournir tous les ans aux Haziendas, ou Métairies de ſon diſtrict, un certain

Pérou.

nombre d'Américains, auxquels le prix de leur travail eſt aſſigné. Après une année de ſervice, ils retournent à leurs cabanes, & d'autres viennent leur ſuccéder. Cette répartition ſe nomme *mita*. Quoiqu'elle regarde auſſi les fabriques, on a renoncé à l'obſerver, parce que n'étant pas tous exercés au métier de Tiſſerands, il y aurait peu d'utilité à tirer de ceux qui l'entendent mal. On ſe borne à prendre les plus habiles, qui ſe fixent dans les Fabriques mêmes, avec leurs familles, & qui enſeignent le même Art à leurs enfans. Outre le ſalaire annuel de ces deux ſortes d'ouvriers, les Maîtres donnent à ceux qui ſe diſtinguent par leur induſtrie, des fonds de terre & des bœufs pour les faire valoir. Ils défrichent alors, ils labourent, ils ſement pour la ſubſiſtance de leurs familles, ils bâtiſſent des cabanes autour de la métairie, qui devient ainſi une maiſon ſeigneuriale, & qui forme quelquefois, par degrés, un village fort nombreux. C'eſt à ces terres défrichées qu'on donne le nom de *chacare* ou *chacarite*.

Ils conſervent une forte inclination pour le culte du Soleil, qui était leur ancienne idolâtrie. Dans les grandes Villes, ils ont des jours où leur dévotion pour le Soleil ſe réveille, avec leur amour pour leurs anciens Rois, & leur fait regretter un temps qu'ils ne connaiſſent plus

que par les récits de leurs peres. Tel eſt le jour de la Nativité de la Vierge, auquel ils célèbrent la mort d'Atahualpa, par une eſpèce de Tragédie, qu'ils repréſentent dans les rues. Ils s'habillent à l'antique, ils portent encore les images du Soleil & de la Lune, leurs Divinités chéries, & les autres ſymboles de l'idolâtrie, qui ſont des bonnets formés en tête d'aigle ou de condor, des habits de plumes, & des ailes ſi-bien adaptées, que de loin ils reſſemblent à des oiſeaux. Dans ces fêtes, ils boivent beaucoup, & peut-être n'oſe-t-on leur en ôter la liberté. Comme ils ſont extrêmement adroits à jetter des pierres avec la main & la fronde, malheur à qui tombe ſous leurs coups pendant leur ivreſſe. Les Eſpagnols, ſi redoutés de leur Nation, ne ſont pas alors en ſûreté; la fin de ces jours de trouble eſt toujours funeſte à quelques-uns, & les plus ſages prennent grand ſoin de ſe tenir renfermés. On s'efforce de ſupprimer ces fêtes, &, depuis quelques années, on en a retranché le théâtre, où ils repréſentaient la mort de l'Inca. Pérou.

Un Voyageur inſtruit & judicieux, M. Frézier, aſſure que le principal obſtacle à leur converſion, vient de ce que la doctrine qu'on leur prêche, eſt ſans ceſſe démentie par les exemples. « Quel moyen, dit-il, dans ſon ſtyle ſimple & franc, de leur interdire le commerce des

Pérou.

» femmes, lorſqu'ils en voient deux ou trois aux » Curés ? D'ailleurs chacun de ces Curés eſt pour » eux, non pas un Paſteur, mais un tyran, qui » va de pair avec les Gouverneurs Eſpagnols, » pour les ſucer, qui les fait travailler à ſon » profit, ſans les récompenſer de leurs peines, » & qui les roue de coups au moindre mécon- » tentement. Il eſt certains jours de la ſemaine, où » l'Ordonnance Royale oblige les Péruviens de » venir au Catéchiſme ; s'il leur arrive d'y venir » un peu tard, la correction paternelle du Curé » eſt une volée de coups de bâton, appliquée » dans l'Egliſe même ; de ſorte que, pour ſe » rendre le Curé propice, chacun d'eux apporte » ſon préſent, tel que du maïs pour ſes mules, ou » des fruits, des légumes & du bois pour ſa maiſon. » Les Curés ont même conſervé des reſtes d'idolâ- » trie, tels que l'ancienne coutume de porter des » viandes & des liqueurs ſur les tombeaux, parce » que cette ſuperſtition leur rapporte beaucoup. » Si les Moines vont dans les campagnes faire la » quête pour leurs Couvens, c'eſt une expédi- » tion vraiment militaire : ils commencent par » s'emparer de ce qui leur convient ; & ſi le » propriétaire ne lâche point de bonne grace ce » qui lui eſt extorqué, ils changent leur appa- » rence de priere en injures qu'ils accompagnent » de coups. » M. Frézier rend aux Jéſuites un té-

moignage plus honorable. Ils ſavent, dit-il, l'art de ſe rendre maîtres des Américains, &, comme ils ſont d'un bon exemple, ils ſe font aimer de ces Peuples, & leur inſpirent le goût du Chriſtianiſme. Pérou.

Les Curés, continue le même Voyageur, ne font encore que la moitié du malheur des Péruviens. Malgré les défenſes de la Cour d'Eſpagne, ces Peuples ſont traités fort durement par les Corrégidors ou Gouverneurs, qui les font travailler pour eux & pour leur commerce, ſans leur fournir même des vivres. Ils font venir du Tucuman & du Chili une prodigieuſe quantité de mules, &, s'attribuant un droit excluſif de les vendre, ils forcent les Péruviens de leur diſtrict, de les prendre d'eux à un prix exceſſif. Le droit que le Roi leur accorde auſſi de vendre ſeuls, dans leur Juriſdiction, les marchandiſes de l'Europe qui ſont néceſſaires aux Américains, leur fournit un autre moyen de vexation. Comme ils les vendent à crédit, & par conſéquent pour le triple de ce qu'elles valent, ſous prétexte qu'au Pérou la dette court grand riſque, en cas de mort, on peut juger combien ils les renchériſſent aux Américains; &, parce que ce ſont des aſſortimens, il faut ſouvent que ces malheureux ſe chargent de marchandiſes dont ils n'ont pas beſoin; car on les oblige d'acheter la portion à

Pérou.

laquelle ils ſont taxés. C'eſt encore un uſage fort ancien & qui n'en ſubſiſte pas moins pour avoir été mille fois défendu, que les Marchands & autres Eſpagnols qui voyagent, prennent hardiment, & le plus ſouvent ſans payer, ce qui ſe trouve de leur goût dans les cabanes des Péruviens. De-là vient que ces Peuples, expoſés à tant de pillages, n'ont jamais rien en réſerve, pas même de quoi manger. Ils ne ſement que le maïs néceſſaire pour leurs familles, & cachent dans des cavernes la quantité qui leur ſuffit pour une année. Ils la diviſent en cinquante-deux parties, pour le même nombre de ſemaines, & le pere & la mere, ſeuls poſſeſſeurs du ſecret, vont prendre chaque ſemaine leur proviſion pour cet eſpace.

Il paraît certain à M. Frézier, que les Péruviens, pouſſés à bout par la dureté du joug Eſpagnol, n'aſpirent qu'au moment de pouvoir le ſecouer. Ils font même de temps-en-temps quelques tentatives à Cuſco, où ils compoſent le gros de la Ville; mais comme il leur eſt défendu de porter les armes, on les appaiſe aiſément par des menaces ou des promeſſes. D'ailleurs les Eſpagnols ſe trouvent un peu renforcés par le grand nombre d'eſclaves Nègres, qui leur coûtent aſſez cher, & qui ſont la plus grande partie de leur richeſſe & de leur magnificence. Ceux-ci faiſant

fond ſur l'affection de leurs Maîtres, imitent leur conduite à l'égard des Péruviens, & prennent ſur eux un aſcendant qui nourrit une haine implacable entre ces deux Nations. Les Ordonnances ſont d'ailleurs remplies de ſages précautions, pour empêcher qu'elles ne ſe lient. Il eſt défendu, par exemple, aux Nègres & aux Négreſſes d'avoir aucun commerce d'amour avec les Américains & Américaines, ſous peine, pour les mâles, d'être mutilés des parties naturelles, &, pour les Négreſſes, d'être rigoureuſement fuſtigées. Ainſi, les eſclaves Nègres, qui, dans d'autres Colonies, ſont les ennemis des blancs, ſont ici les partiſans de leurs Maîtres. Cependant il ne leur eſt pas plus permis qu'aux Américains de porter les armes, parce qu'ils en ont quelquefois abuſé. Pérou.

L'invincible averſion des Péruviens pour les Eſpagnols, produit un autre mal, qui n'a pas ceſſé depuis la conquête. Elle fait que les tréſors enfouis & les plus riches mines dont ils ont entr'eux la connaiſſance, demeurent cachés & par conſéquent inutiles aux uns & aux autres; car les Américains mêmes n'en tirent aucun parti pour leur propre uſage: ils aiment mieux vivre de leur travail & dans la derniere miſere. Perſonne ne doute qu'ils ne connaiſſent pluſieurs belles mines qu'ils ne veulent pas découvrir, moins

Pérou. pour empêcher que l'or ne ſorte de leur pays, que dans la crainte qu'on ne les force d'y travailler. La fameuſe mine de Salcédo, lui fut découverte par une Péruvienne qui l'aimait éperduement. On n'applique point les Nègres au travail des mines, parce qu'ils y meurent tous. Les Péruviens mêmes n'y réſiſtent, dit-on, qu'avec le ſecours de diverſes herbes qui augmentent leurs forces. Il eſt certain, par l'aveu des Eſpagnols, que rien n'a tant contribué que ce pénible exercice, à diminuer le nombre des habitans naturels du Pérou, qui ſe comptait par millions avant la conquête. Les mines de Guancavelica ont eu plus de part que toutes les autres à leur deſtruction. On aſſure que, lorſqu'ils y ont paſſé quelque temps, le vif-argent les pénètre avec tant de force, que la plupart deviennent tremblans, & meurent hébêtés. Les cruautés des Corrégidors & des Curés, en ont auſſi forcé pluſieurs de s'aller joindre à diverſes Nations voiſines, qui ont toujours rejetté la domination Eſpagnole.

Il reſte une branche de la famille des Incas, qui jouit d'une ſinguliere diſtinction à Lima. Le Chef, qui porte le nom d'*Ampuero*, eſt non-ſeulement reconnu du Roi d'Eſpagne, pour deſcendant des Empereurs du Pérou, mais, en cette qualité, Sa Majeſté Catholique lui donne le titre de *Couſin*, & lui fait rendre, par les Vice-Rois une

eſpèce d'hommage public à leur entrée. Ampuero ſe met à un balcon ſous un dais avec ſa femme, & le Vice-Roi, s'avançant ſur un cheval dreſſé pour cette cérémonie, fait faire à ſa monture trois courbettes vers le balcon. Pérou.

L'amour, au Pérou, régne parmi les Créoles, avec une puiſſance égale ſur les deux ſexes. Les hommes ſacrifient à cette paſſion, la plus grande partie de leurs biens. Ils ajoutent à leurs plaiſirs celui de la liberté : n'aimant point les chaînes indiſſolubles, ils ſe marient rarement dans les formes Eccléſiaſtiques ; leur méthode, qu'ils nomment *Mariage derriere l'Egliſe*, conſiſte à vivre avec une Maîtreſſe dont ils reçoivent la foi comme ils la donnent. Ces femmes ont ordinairement de la ſageſſe &. de la fidélité. Les Loix du Royaume leur ſont aſſez favorables ; elles n'attachent point de honte à la bâtardiſe, & les enfans de l'amour ont à-peu-près tous les droits des autres, lorſqu'ils ſont reconnus par le Pere.

Quoique les femmes ne ſoient pas gênées au Pérou, comme en Eſpagne, l'uſage n'eſt point qu'elles ſortent le jour, excepté pour la promenade ; & l'on a vu que, dans les grandes Villes, il eſt rare qu'elles ſortent à pied. Mais c'eſt à l'entrée de la nuit, qu'elles font leurs viſites. Les plus modeſtes en plein jour, ſont les plus hardies dans l'obſcurité. Le viſage

Pérou.

couvert du *rabos* ou de la mante, qui les empêche d'être reconnues, elles font les démarches qui ne conviennent qu'aux hommes. Leur posture ordinaire, dans l'intérieur de leurs maisons, est d'être assises sur des carreaux, les jambes croisées sur une estrade couverte d'un tapis à la Turque. Elles passent ainsi les jours entiers, presque sans changer de situation, pas même aux heures du repas, parce qu'on les sert à part sur de petits coffres, qu'elles ont toujours devant elles, pour y mettre les ouvrages dont elles s'occupent. L'estrade du Pérou est, comme en Espagne, une marche de six à sept pouces de haut, & de cinq à six pieds de large, qui régne ordinairement d'un côté de la salle. Les hommes sont assis dans des fauteuils; il n'y a qu'une grande familiarité qui leur permette l'estrade.

Outre sa fortune, on risque toujours avec les femmes Créoles de perdre sa santé, mal encore plus difficile à réparer, dans un Pays où on le compte pour rien, & où l'on trouve peu de Médecins. L'unique ressource des étrangers est dans le secours de quelques vieilles femmes, qui traitent les malades avec de la salse-pareille, des tisanes de mauves & d'autres herbes du Pays; mais sur-tout par de profonds cauteres, qui passent pour des spécifiques dont les deux sexes sont également pourvus, & dont les Dames font

Pérou.

ſi peu de myſtere que, dans leurs viſites, elles ſe demandent des nouvelles de leurs *fuentes*, qu'elles ſe panſent mutuellement.

Dans les vallées, comme à Lima, les hommes ſont habillés à la Françaiſe, le plus ſouvent en habits de ſoie, avec un mêlange de couleurs vives. Cet uſage ne s'eſt introduit que depuis le Régne de Philippe V : mais, pour déguiſer ſa ſource, les Créoles le qualifient d'habit de guerre. Les gens de robe, à l'exception des Préſidens & des Auditeurs, portent, comme en Eſpagne, la golile & l'épée. L'habit de voyage du Pérou, eſt un juſtaucorps, fendu des deux côtés ſous les bras, avec les manches ouvertes deſſus & deſſous, & des boutonnieres.

CHAPITRE IV.

Détails ſur les anciens Péruviens.

Pérou.

CES DÉTAILS, que nous tirons de Garcilaſſo, donnent l'idée d'une Nation dont la police était très-avancée, quoique la Nation elle-même ne fût pas fort ancienne. La forme du Gouvernement, comme on l'a vu, était Monarchique.

Le Peuple était diviſé en Décuries, dont chacune avait ſon Chef. De cinq en cinq Décuries, il y avait un autre Officier ſupérieur; un autre de cent en cent, de cinq cens en cinq cens, & de mille en mille. Jamais les départemens ne paſſaient ce nombre. L'office des Décurions était de veiller à la conduite & aux beſoins de ceux qui étaient ſous leurs ordres, d'en rendre compte à l'Officier ſupérieur, de l'informer des déſordres ou des plaintes, & de tenir rôle des noms & du nombre des nouveaux-nés & des morts. Les Officiers de chaque Bourgade jugeaient tous les différends, ſans appel: mais, s'il naiſſait quelques difficultés entre les Provinces, la connaiſſance en était réſervée aux Incas. Les anciennes Loix étaient

étaient généralement reſpectées. On ne ſouffrait point de vagabonds ni de gens oiſifs. La vénération pour l'Empereur allait juſqu'à l'adoration. Outre les lumieres qu'il recevait chaque mois ſur le nombre, le ſexe, & l'âge de ſes Sujets, il envoyait ſouvent des Viſiteurs, qui obſervaient la conduite des Chefs, avec le pouvoir de punir les coupables; & le châtiment des Officiers était toujours plus rigoureux que celui du Peuple. Pérou.

L'autorité des Empereurs était abſolue ſur les perſonnes & ſur les biens. Non-ſeulement ils avaient le choix des terres & des autres poſſeſſions, mais ils pouvaient prendre les jeunes filles qui leur plaiſaient, pour concubines, ou pour ſervantes. A l'exemple du Fondateur de la Monarchie, l'héritier préſomptif du trône prenait en mariage ſa ſœur aînée, & s'il n'en avait point d'enfans, ou s'il la perdait par la mort, il prenait la ſeconde, & ſucceſſivement toutes les autres. S'il était ſans ſœurs, il épouſait ſa plus proche parente. Les autres Incas prenaient auſſi des femmes de leur ſang; mais leurs ſœurs étaient exceptées, afin que ce droit fût propre à l'Empereur & à l'aîné de ſes fils; car c'était toujours l'aîné qui lui ſuccédait.

Dans les nouvelles Provinces que les Incas joutaient à l'Empire, ils apportaient leurs ſoins à faire cultiver ſoigneuſement les terres, & ſemer

Pérou.

beaucoup de grains. Comme l'eau y manque ſouvent, ils y avaient fait conſtruire en mille endroits, ces fameux aqueducs, qui, malgré les injures du temps & la négligence des Eſpagnols, rendent encore témoignage, dans leurs ruines, à la magnificence de l'ouvrage. Dans l'ordre de la culture, les champs du Soleil avaient le premier rang, enſuite ceux des veuves & des orphelins, puis ceux des cultivateurs : ceux de l'Empereur, ou du Curaca ou Seigneur, venaient les derniers. Chaque jour, au ſoir, un Officier montait ſur une petite tour, qui n'avait pas d'autre uſage, pour annoncer à quelle partie du travail on devait s'employer le jour ſuivant. La meſure de terre, aſſignée aux beſoins de chaque perſonne, était ce qu'il en faut pour y ſemer un demi-boiſſeau de maïs. On engraiſſait les terres inférieures avec la fiente des animaux ; & les terres voiſines de la mer, avec celle des oiſeaux marins. Le Prince n'exigeait de ſes Peuples aucun autre tribut, que la partie de leurs moiſſons, qu'ils étaient obligé de tranſporter dans des greniers, dont chaque bourgade était fournie pour cet uſage, avec des habits & des armes pour ſes troupes. Toute la race des Incas, les Officiers & les domeſtiques du Palais, les Curacas, les Juges & les autres Miniſtres de l'autorité impériale, les ſoldats, les veuves & les orphelins étaient exempts

de toute eſpèce de tribut. L'or & l'argent qu'on apportait au Souverain & aux Curacas, était reçu à titre de préſent, parce qu'il n'était employé qu'à l'ornement des Temples & des Palais, & que, dans tout l'Empire, on ne lui connaiſſait pas d'autre utilité. Chaque canton avait ſon magaſin pour les habits & les armes, comme pour les grains, de ſorte que l'armée la plus nombreuſe pouvait être fournie, en chemin, de vivres & d'équipages, ſans aucun embarras pour le Peuple. Tous les tributs qui ſe levaient autour de Cuſco, dans une circonférence de cinquante lieues, ſervaient à l'uſage du Palais Impérial, & des Prêtres du Soleil. Pérou.

Les Incas avaient en horreur les victimes humaines. Le Soleil avait pluſieurs Prêtres, tous du Sang royal, & pour Chef du Sacerdoce, un grand Pontife, diſtingué par le titre de *Villouna*, qui ſignifie Devin ou Prophete ; leur habillement ne différait point de celui des Grands de l'Empire. On conſacrait au Soleil, dès l'âge de huit ans, des Vierges qui étaient renfermées dans des cloîtres, où les hommes ne pouvaient entrer ſans crime ; comme c'en était un pour les femmes d'entrer dans les Temples du Soleil. C'eſt une erreur de quelques Eſpagnols, d'avoir écrit que les vierges s'employaient au ſervice de l'autel. Leur miniſtere n'était qu'extérieur, & conſiſtait

Pérou.

à prendre les offrandes. Le nombre de ces jeunes filles montait à plus de mille, dans la ſeule ville de Cuſco. Elles étaient gouvernées par de plus vieilles, qui portaient le nom de *Mamaconas*. Tous les vaſes qui ſervaient à leur uſage, étaient d'or ou d'argent, comme ceux du Temple. Dans l'intervalle des exercices de Religion, elles s'occupaient à filer pour le ſervice du Roi & de la Reine. L'habillement des Monarques du Pérou était une ſorte de chemiſe, qui leur deſcendait juſqu'aux genoux, avec un *manteau* de la même longueur, & une bourſe quarrée, qui tombait de l'épaule gauche vers le côté droit, dans laquelle ils portaient leur *coca*, herbe qui ſe mâche dans cette contrée, comme le bétel aux Indes Orientales, & qui était alors réſervée aux ſeuls Incas. Enfin ils avaient la tête ceinte d'un diadême nommé *llautu*, qui n'était qu'une bandelette d'un doigt de largeur, attachée des deux côtés ſur les tempes, avec un ruban rouge. C'eſt ce que la plupart des Voyageurs & des Hiſtoriens ont nommé *la Frange Impériale*.

Toutes les autres parties de l'Empire avaient auſſi des Monaſteres, où les filles des Curacas & toutes celles qui paſſaient pour belles, étaient renfermées, non pour ſervir le Soleil & pour vivre chaſtes, mais pour devenir les concubines du Souverain. Elles ſortaient lorſqu'il les faiſait

appeller, & leurs Mamaconas les occupaient, dans leur clôture, à filer ou à faire des étoffes, que le Roi diſtribuait aux courtiſans & aux ſoldats, comme une récompenſe diſtinguée pour les belles actions. Celles qu'il avait une fois employées à ſes plaiſirs, ne retournaient jamais au Monaſtere; elles paſſaient au ſervice de la Reine, & quelques-unes étaient renvoyées à leurs parens; mais, après avoir eu les bonnes graces du Roi, elles ne pouvaient être ni les femmes, ni les concubines de perſonne. Le reſpect allait ſi loin pour tout ce qui lui avait appartenu, que celles qui ſe laiſſaient corrompre étaient enterrées vives, & que la même Loi condamnait au feu, non-ſeulement le Corrupteur, mais tous ſes parens & tous ſes biens. Pérou.

Les Péruviens, de tous les ordres, élevaient leurs enfans avec une extrême attention. Au moment de leur naiſſance, ils les plongeaient dans de l'eau froide; &, chaque jour, avant que de renouveller leurs langes, ils les mettaient un moment dans le même bain. Ils ne leur laiſſaient les bras libres qu'à l'âge de trois mois, dans l'opinion que rien ne ſervait tant à les fortifier. Leurs berceaux étaient de petits hamacs, dont on ne les tirait que pour les ſoins néceſſaires à la propreté. Jamais les meres ne prenaient leurs enfans entre leurs bras, ni ſur leurs

Pérou.

genoux : elles ſe baiſſaient ſur le hamac pour leur donner le lait ; & jamais plus de deux ou trois fois par jour.

L'honnêteté publique était obſervée avec une extrême rigueur. On ne ſouffrait point de courtiſannes dans les Villes & dans les Bourgades : elles avaient la liberté de ſe faire des cabanes au milieu des champs ; &, quoique leur commerce fût permis aux hommes, les femmes ſe déshonoraient à leur parler. Dans chaque maiſon, la femme légitime avait toute la diſtinction d'une Reine, au milieu des concubines de ſon mari, dont le nombre n'était pas borné. Elles ne laiſſaient pas de s'employer enſemble aux ouvrages qui convenaient à leur ſexe. Elles faiſaient des toiles & des étoffes pour les habits, comme les hommes préparaient les cuirs pour la chauſſure. L'ancien Pérou n'avait pas de profeſſions publiques de ce genre. Chaque famille travaillait pour elle-même, avec un partage fort égal entre les deux ſexes ; mais ils s'employaient de concert à l'agriculture. Les femmes étaient ſi laborieuſes, que dans leurs amuſemens mêmes & leurs viſites, elles avaient toujours les inſtrumens du travail entre leurs mains. A l'égard des hommes, quelque pareſſe qu'on leur reproche aujourd'hui, il eſt difficile de ne pas ſe former une autre idée de leurs Ancêtres, à la vue de divers monumens

qui ſont leur ouvrage. Zarate compte leurs grands chemins entre les merveilles du monde. Cette grande entrepriſe fut commencée ſous le régne de Hayna Capac, à l'occaſion de ſes conquêtes, & pour faciliter ſon retour : cinq cens lieues de montagnes, coupées par des rochers, des vallées, des précipices, offrirent en peu d'années une route commode, depuis la Province de Quito juſqu'à l'autre extrémité de l'Empire. Quelques temps après, & ſous le même régne, on en vit de toutes parts dans les plaines & les vallées. C'étaient de hautes levées de terre, d'environ quarante pieds de largeur qui, mettant les vallées au niveau des plaines, épargnaient la peine de deſcendre & de monter. Dans les déſerts ſablonneux, le chemin était marqué par deux rangs de pieux, ou de paliſſades, plantés au cordeau, qui ne laiſſaient plus aucune crainte de s'égarer. Une de ces routes était de cinq cens lieues, comme celle des montagnes. Les levées ſubſiſtent encore, quoiqu'elles aient été coupées en divers endroits, pendant les guerres civiles des Eſpagnols, pour rendre le paſſage plus difficile à leurs ennemis ; mais, en paix, comme en guerre, ils ont enlevé une grande partie des pieux, ſans autre vue que d'en employer le bois à faire du feu, ou à d'autres beſoins. Pérou.

La langue commune des Péruviens, était celle

Pérou.

de Cuſco, que les Incas s'étaient efforcés d'introduire dans toutes les Provinces conquiſes. Garcilaſſo lui reproche de manquer d'abondance. Elle n'a ſouvent qu'un ſeul terme pour exprimer différentes choſes, & manque de pluſieurs lettres des alphabets Latins & Caſtillans. Elle a trois ſortes de prononciation, qui ſervent à varier la ſignification des mots; une des lèvres, une du palais ſeul, & la troiſieme du goſier.

Cette langue avait été cultivée par les Poëtes, & les Philoſophes du Pays. Les premiers ſe nommaient *Havarac;* & les ſeconds *Amantas.* On nous a conſervé deux exemples de la Poéſie Péruvienne; l'un qui n'eſt qu'une chanſon galante, & qui ſignifie: *Mon chant vous endormira, & je viendrai vous ſurprendre pendant la nuit:* L'autre qu'on peut regarder comme un Cantique Religieux, parce qu'il contient un point de la Mithologie du Pérou. C'était une ancienne opinion qu'une jeune fille de la Famille du Soleil avait été placée dans la haute région de l'air, avec un vaſe plein d'eau, pour en répandre ſur la terre, lorſqu'il en était beſoin; que ſon Frere frappait quelquefois le vaſe d'un grand coup, & que de-là venaient le tonnerre & les éclairs. Cette eſpèce d'Hymne ſignifie: « Belle Nymphe, » votre Frere, vient de frapper votre urne, » & ſon coup fait partir le tonnerre & les éclairs.

» Mais vous, Nymphe Royale, vous nous donnez » vos belles eaux, par des pluies; &, dans cer- » taines saisons, vous nous donnez de la neige » & de la grêle. Viracocha vous a placée, & » soutient vos forces pour cet office. »

Pérou.

Garcilasso y joint une sorte de Commentaire, & vante la force des expressions. Il ajoute que les Poëtes Péruviens composaient aussi des Drames, dans lesquels ils représentaient les grandes actions des Empereurs morts.

Les Amantas n'ignoraient pas absolument l'Astronomie : mais ils ne distinguaient que trois astres par des noms propres ; le Soleil qu'ils nommaient *Yuti* : la Lune, qui portait le nom de *Quilla*, & Vénus, qu'ils nommaient *Chasca* ; toutes les étoiles étaient comprises sous le nom commun de *Coyllur*. Ils observaient le cours de l'année, & les moissons leur servaient à distinguer les saisons. Les Solstices entraient aussi dans leur calcul du temps : ils avaient à l'Orient & à l'Occident de Cusco de petites tours, qui servaient à leur Astronomie ; mais Acosta & Garcilasso ne s'accordent ni sur leur nombre, ni sur leur usage. Rien n'approchait de l'attention des anciens Péruviens pour les éclipses de Soleil ou de Lune, quoiqu'ils en ignorassent les causes, & qu'ils leur en attribuassent de ridicules. Ils croyaient le Soleil irrité contr'eux, lorsqu'il leur dérobait sa

Pérou.

lumiere, & toute la Nation s'attendait aux plus terribles disgraces. La Lune était malade, lorsqu'elle commençait à s'éclipser ; si l'éclipse était totale, elle était morte, ou mourante ; & leur crainte était alors qu'elle n'écrasât tous les humains par sa chûte. Ils se livraient aux cris & aux larmes ; ils faisaient sortir leurs chiens, & les forçaient d'aboyer, à force de coups, dans l'opinion que la Lune aimait particulierement ces animaux. On retrouve sans cesse, d'un bout du monde à l'autre, les mêmes erreurs nées de la même ignorance.

Leurs mois étaient Lunaires. Ils ne leur donnaient point d'autre nom qu'à la Lune, c'est-à-dire, celui de Quilla ; mais ils les divisaient en quatre parties, qu'ils distinguaient par des noms & par une fête. Dans l'origine de la Monarchie, ils commençaient leur année par Janvier ; mais depuis le Régne de Pachacutec, qu'ils nommaient le Réformateur, ils avaient pris l'usage de commencer par Décembre.

Quoiqu'ils n'eussent aucuns principes de Médecine, l'expérience leur avait fait connaître la vertu de certaines herbes, & ceux qui se distinguaient par cette connaissance, étaient dans une haute faveur à la Cour. D'ailleurs ils n'avaient que deux remèdes, l'ouverture de la veine, qui se faisait ordinairement dans la partie affectée,

& la purgation, qui conſiſtait à prendre deux onces d'une racine aſſez violente, pour leur procurer des vomiſſemens & des ſelles. On remarque, comme un uſage digne d'attention, qu'ils ne prenaient jamais de remèdes qu'au commencement des maladies, & qu'enſuite ils employaient uniquement la diète, ou la privation abſolue de toutes ſortes d'alimens. Dans leur régime, ils s'en tenaient ſcrupuleuſement aux nourritures ſimples, ſoit parce qu'ils craignaient les mêlanges, ſoit parce qu'ils les ignoraient. Pérou.

Ils avaient quelques idées de Géométrie, mais groſſieres & ſans méthode. Leur Muſique inſtrumentale n'était pas plus recherchée. Elle conſiſtait dans l'uſage de quelques tambours & de quelques flûtes de cannes; les unes doubles ou triples, à divers tons; d'autres ſimples, dont le ſon n'avait aucune variété.

Avant l'arrivée des Eſpagnols, ils n'avaient aucune connaiſſance de l'écriture. Cependant ils avaient trouvé le moyen de conſerver la mémoire de l'antiquité, & de ſe former une ſorte d'hiſtoire, qui comprenait tous les événemens remarquables de leur Monarchie. Premierement, les Peres étaient obligés de tranſmettre aux enfans, tout ce qu'ils avaient appris de leurs propres peres, par des récits qui ſe renouvellaient tous les jours.

Pérou.

En second lieu, ils suppléaient au défaut des lettres, en partie par des peintures assez informes, comme les Mexicains, & beaucoup plus par ce qu'ils nommaient *quippos*; c'étaient des regiſtres de cordes, où, par divers nœuds & par diverſes couleurs, ils exprimaient une variété ſurprenante de faits & de choſes. Acoſta, qui en avait vu pluſieurs, & qui ſe les était fait expliquer, n'en parle qu'avec une extrême admiration. Non-ſeulement tout ce qui appartenait à l'hiſtoire, aux loix, aux cérémonies, aux comptes des Marchandiſes, était exactement conſervé par ces nœuds; mais les moindres circonſtances y trouvaient place par de petits cordons, attachés aux principales cordes. Des Officiers, établis ſous le titre de *Quippa-Camayo*, étaient les dépoſitaires publics de cette eſpèce de Mémoires, comme les Notaires le ſont de nos actes; & l'on n'avait pas moins de confiance à leur bonne foi. Les Quippos étaient différens, ſuivant la nature du ſujet; & variés ſi régulierement, que les nœuds & les couleurs tenant lieu de nos vingt-quatre lettres, on tirait de cette invention toute l'utilité que nous tirons de l'écriture & des livres.

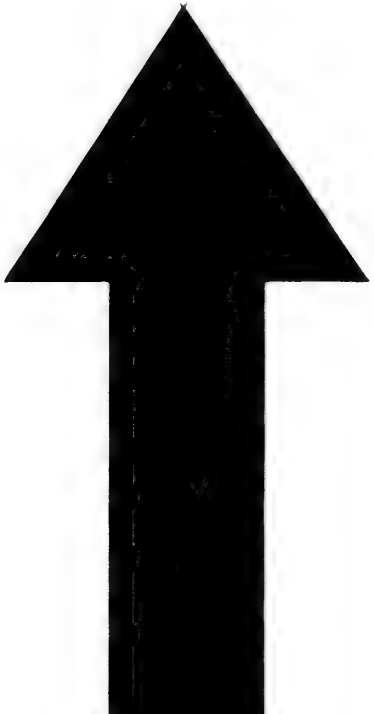
Acoſta paraît encore plus ſurpris qu'ils fuſſent parvenus à faire les calculs d'Arithmétique, avec

de ſimples grains de maïs. Il aſſure que nos opérations ne ſont pas plus promptes & plus exactes avec la plume. Pérou.

On concluera, ſans doute, que la ſeule inſpiration de la nature avait conduit aſſez loin les Péruviens, ſur-tout ſi l'on conſidere, qu'étant environnés de Nations beaucoup plus barbares, ils ne pouvaient rien devoir à l'exemple.

Ils choiſiſſaient, comme les anciens Egyptiens, des lieux remarquables pour leur ſépulture. L'uſage n'était pas d'enterrer les corps. Après les avoir portés dans l'endroit où ils devaient repoſer, ils les entouraient d'un amas de pierres & de briques, dont ils bâtiſſaient une ſorte de mauſolée, & les amis jettaient pardeſſus une ſi grande quantité de terre, qu'ils en formaient une colline artificielle, à laquelle ils donnaient le nom de *guaque*. La figure des guaques n'eſt pas exactement pyramidale. Il paraît que, dans ces ouvrages, les Péruviens ne voulaient imiter que celle des montagnes & des collines. Leur hauteur ordinaire eſt de huit à dix toiſes, ſur vingt à vingt-ſix de longueur, & un peu moins de largeur. Il s'en trouve néanmoins de beaucoup plus grandes, ſur-tout dans le diſtrict de Cayambé, dont toutes les plaines en offrent un fort grand nombre.

Les Péruviens étaient enſévelis avec leurs meu-



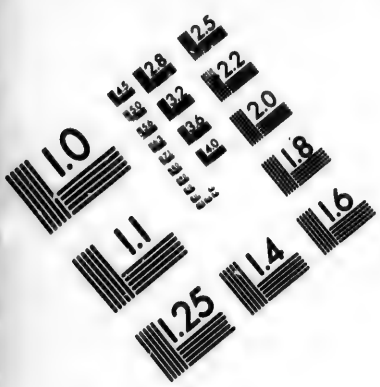
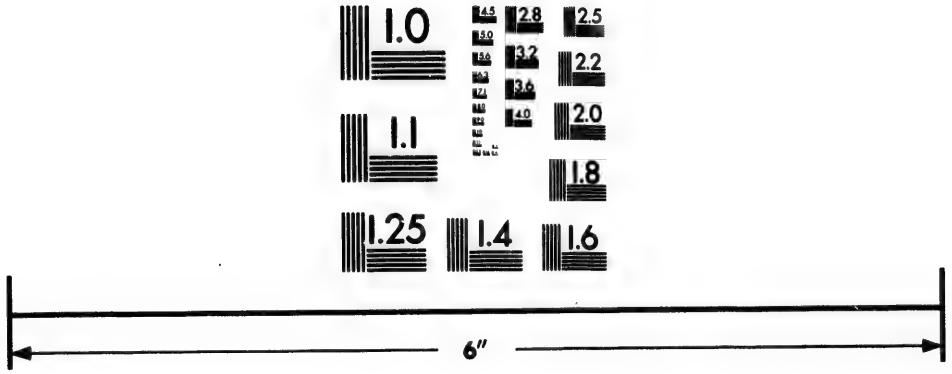
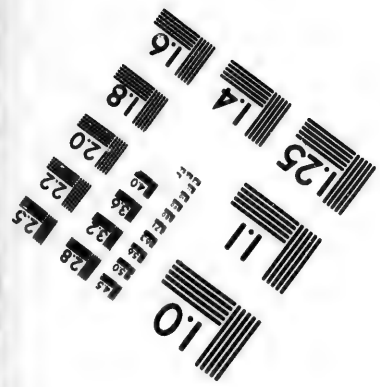


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Pérou.

bles & leurs effets perſonnels, d'or, de cuivre, de pierre & d'argille. C'eſt ce qui excite aujourd'hui la cupidité des Eſpagnols, dont pluſieurs paſſent le temps à fouiller dans les ſépultures, pour y chercher les richeſſes dont ils les croient remplies. Leur conſtance eſt quelquefois récompenſée.

Mais les Guaques ne contiennent ordinairement que le ſquelette du mort, les vaſes de terre qui lui ſervaient à boire la chicha, quelques haches de cuivre, des miroirs de pierre d'Inca, & d'autres meubles qui n'ont de curieux que leur antiquité.

Les haches de cuivre qu'on trouve dans les tombeaux, approchent beaucoup de la forme des nôtres. Il paraît que les Péruviens s'en ſervaient à faire la plupart de leurs autres ouvrages; car ſi ce n'était pas leur ſeul inſtrument tranchant, la quantité qu'on en trouve, fait juger que c'était le plus commun; leur unique différence eſt dans la grandeur.

Les anciens vaſes à boire, ſont d'une argille très-fine & de couleur noire. On ignore abſolument d'où les Péruviens la tiraient. La forme de ces vaſes eſt celle d'une cruche ſans pied, ronde, avec une anſe au milieu : d'un côté eſt l'ouverture pour le paſſage de la liqueur; & de l'autre, une tête fort naturellement figurée.

Leur habileté à travailler les émeraudes cauſe de l'étonnement. Ils tiraient particulierement ces pierres de la côte de Manta, & d'un canton du Gouvernement d'Atacamès, nommé *Quaques*. On n'en a pu retrouver les mines; mais les tombeaux de Manta & d'Atacamès fourniſſent encore des émeraudes à ceux qui les découvrent. Elles l'emportent beaucoup, pour la dureté & la beauté, ſur celles qu'on tire de la Juriſdiction de Santa-Fé. Ce qui étonne, c'eſt de les voir taillées, les unes en figures ſphériques, les autres en cylindres & d'autres en cône. On ne comprend point qu'un Peuple, qui n'avait aucune connaiſſance de l'acier ni du fer, ait pu donner cette forme à des pierres ſi dures, & les percer avec une délicateſſe, que nos ouvriers prendraient pour modèle. Pérou.

Les édifices anciennement bâties par les Péruviens, ſoit pour leur culte, ſoit pour loger leurs Souverains & pour ſervir de barriere à leur Empire, font un autre ſujet d'admiration. On a déjà vu qu'ils étaient magnifiques à Cuſco, dans la vallée de Pachacamac, à Tumibamba, à Guamanga, & dans quelques autres lieux, que les premiers Voyageurs ont vantés, ſans nous en laiſſer la deſcription. Don d'Ulloa nous donne celle de quelques reſtes de ces monumens qu'il a viſités.

Pérou.

Les ruines où la jointure & le poli des pierres ſe font admirer, ne laiſſent preſque aucun doute que ces Peuples ne ſe ſerviſſent des pierres mêmes pour en polir d'autres par le ſimple frottement; car on ne concevrait pas, qu'avec les ſeuls outils qu'ils avaient, ils euſſent pu parvenir à cette perfection. On eſt perſuadé qu'ils n'ont pas connu l'art de travailler le fer. Il s'en trouve des mines dans le pays; mais rien n'a pu faire ſoupçonner qu'ils les euſſent jamais exploitées. On ne vit pas un morceau de fer chez eux, à l'arrivée des Eſpagnols, & le cas extraordinaire qu'ils faiſaient des moindres bagatelles de ce métal, prouve qu'il leur était abſolument inconnu.

On ne doit pas oublier, entre les monumens de l'ancienne induſtrie des Péruviens, les bâtimens qu'ils employaient pour la navigation, & dont l'uſage ſubſiſte encore. Il n'eſt pas queſtion des canots qui ſont très-connus, mais d'une ſorte d'édifices flottans, nommé *Balzes*, qui ſervent en mer comme ſur les fleuves. Le bois dont les balzes ſont compoſées, eſt mou, blanchâtre, & d'une extrême légereté. Il n'eſt plus connu au Pérou, que ſous le nom Eſpagnol de *Balſa*, qui ſignifie radeau.

On fait des balzes de différentes grandeurs. C'eſt un amas de cinq, ſept ou neuf ſolives, jointes par

par des liens de béjuques, & des ſoliveaux qui croiſent en travers ſur chaque bout. Elles ſont amarrées ſi fortement l'une à l'autre, qu'elles réſiſtent aux plus impétueuſes vagues. Au-deſſus eſt une eſpèce de tillac ou de revêtiſſement, fait de petites planches de cannes & couvert d'un toit à deux faces. Au lieu de vergue, la voile eſt attachée à deux perches de mangliers. Les grandes portent ordinairement depuis quatre juſqu'à cinq cens quintaux de marchandiſes, ſans que la proximité de l'eau y cauſe le moindre dommage. L'eau qui bat entre les ſolives n'y pénètre point, parce que tout le corps de l'édifice en ſuit le cours & le mouvement. Pérou.

Outre les balzes, qui ſervent au commerce ſur les fleuves, & ſur la côte maritime, il y en a pour la pêche, & d'autres, plus proprement conſtruites, pour le tranſport des familles dans leurs terres & leurs maiſons de campagne. On y eſt auſſi commodément que dans une maiſon, ſans ſe reſſentir du mouvement, & fort au large, comme on en peut juger par leur grandeur. Les ſolives dont elles ſont compoſées, ayant douze à treize toiſes de long ſur deux pieds ou deux pieds & demi de diamètre dans leur groſſeur, elles forment enſemble une largeur de 20 à 24 pieds, toiſe de Paris.

Pérou.

On doit faire remarquer, comme une propriété fort extraordinaire, qu'elles peuvent voguer & louvoyer dans un vent contraire, auſſi-bien que le meilleur vaiſſeau à quille. Ce n'eſt point à l'aide d'un gouvernail. On a des planches de trois ou quatre aunes de long, ſur une demi-aune de large, qui ſe nomment *Guares*, & qu'on arrange verticalement à la poupe ou à la proue, entre les ſolives de la balze. On enfonce les unes dans l'eau, & l'on en retire un peu les autres : par ce moyen on s'éloigne, on arrive, on gagne le vent, on revire de bord, & l'on ſe maintient à la cape, ſuivant la manœuvre qu'on veut employer.

Dans quelques endroits de la Côte, les pêcheurs emploient, au-lieu de balzes & de canots, des balons pleins d'air, faits de peau de loups marins, ſi-bien couſus, qu'un poids conſidérable ne peut l'en faire ſortir. Il s'en fait au Pérou, qui portent juſqu'à douze quintaux & demi. La maniere de les coudre eſt particuliere. On perce les deux peaux jointes enſemble avec une alêne, & dans chaque trou on paſſe un morceau de bois ou une arête de poiſſon, ſur leſquels de l'un à l'autre on fait croiſer pardeſſous des boyaux mouillés, pour boucher exactement les paſſages de l'air. On lie deux de ces balons enſemble : avec une

zagaie ou un aviron à deux pelles, un homme s'expose là-dessus, &, si le vent peut l'aider, il met une petite voile de coton ; enfin, pour remplacer l'air qui peut se dissiper, il a devant lui deux boyaux, par lesquels il souffle dans les balons aussi souvent qu'il en est besoin.

Pérou.

CHAPITRE V.

Mines & Montagnes.

Pérou.

LES SEULES MINES dont les Péruviens fissent cas, étaient les Mines d'or, d'argent & d'émeraudes : mais on n'eſt pas informé de la maniere dont ils tiraient ces riches productions du ſein de la terre ; & les premiers Conquérans, s'attachant aux méthodes de leur propre Nation, ne virent apparemment rien qui méritât d'être emprunté, dans les inventions d'un Peuple barbare. Ainſi, c'eſt uniquement aux Mines découvertes & travaillées par les Eſpagnols, que les Voyageurs ont étendu leurs obſervations.

Perſonne n'ignore qu'une des plus grandes richeſſes du Pérou, & même de toutes les Indes orientales, conſiſte dans les précieux métaux qui pénètrent, par une infinité de ramifications, toute l'étendue de cette grande Contrée. « Ce n'eſt » point, obſerve très-ſagement Don d'Ulloa, la » fertilité du terroir, l'abondance des moiſſons & » des récoltes, la quantité des pâturages, qui » font eſtimer un canton du Pérou, c'eſt le nom- » bre de ſes mines. Les autres bienfaits de la

» Nature, qui ſont, au fond, les plus eſtimables, » n'obtiennent pas la moindre conſidération, ſi » les veines de la terre ne renferment point d'a- » bondantes portions d'or & d'argent fin. Tel » eſt la bizarrerie des hommes. Une Province, » dont on tire une groſſe quantité de ces deux » métaux, eſt appellée riche, quoique réellement » elle ſoit pauvre, puiſqu'elle ne produit pas de » quoi nourrir ceux qui ſont employés au travail » des mines, & qu'il faut tirer d'ailleurs les vi- » vres dont elle a beſoin. Au contraire, on appelle » pauvres celles qui, loin de l'être, produiſent » des beſtiaux, des grains & des fruits en abon- » dance, jouiſſent d'un climat doux, où l'on » trouve, en un mot, toutes les commodités de » la vie, mais qui n'ont point de mines, ou dans » leſquelles d'invincibles difficultés ne permettent » point de les découvrir. Cependant ces Provin- » ces, qu'on honore du nom de *riches*, ne ſont » proprement que des lieux d'entrepôt. L'or & » l'argent qu'on tire de leur ſein, n'en ſortent que » pour paſſer dans d'autres lieux. On ſe hâte de » les emporter fort loin, & le pays dont ils ſont » la production, eſt celui dans lequel il fait le » moins de ſéjour. »

Pérou.

Don d'Ulloa parle avec quelque étendue des mines de Quito; mais il garde un profond ſilence ſur celles du Pérou & du Paraguay; & l'on en

Pérou.

conçoit les raiſons. Les explications les plus inſtructives ſe trouvent diſperſées dans la relation de M. Frézier.

M. Frézier aſſure que les mines d'argent les plus riches du Pérou, ſont à préſent celles d'Oruro, petite Ville à 80 lieues d'Arica; qu'en 1712, on en découvrit une à *Ollachéa*, près de Cuſco, ſi abondante, qu'elle donnait 2500 marcs par *Caxon*, c'eſt-à-dire, près d'un cinquieme, mais qu'elle a beaucoup diminué; que celle de Lipes & du Potoſi ont le même ſort, c'eſt-à-dire, qu'elles donnent peu à préſent, & qu'elles entraînent beaucoup de frais par leur grande profondeur; que les mines d'or ſont rares dans la partie méridionale du Pérou; qu'il ne s'en trouve que dans la Province de *Guanuco*, du côté de Lima, dans celle de Chicas, où eſt la Ville de Tarija, & proche de la Paz, à *Chuquiago* ou *Chuquiaguillo*, nom Péruvien, qui ſignifie *maiſon* ou *grange d'or*; qu'effectivement ce dernier canton a des lavoirs très-abondans, où l'on a trouvé des *Papitas*, ou grains d'or vierge, d'une prodigieuſe groſſeur, deux entr'autres, dont l'un, peſant 64 marcs & quelques onces, fut acheté par le Comte de la Moncloa, Vice-Roi du Pérou, pour en faire préſent au Roi d'Eſpagne; l'autre peſait 45 marcs, de trois alois différens, ce qui eſt remarquable dans une même maſſe.

Pérou.

Le même Voyageur nous apprend la méthode ordinaire des Eſpagnols, pour ſéparer l'or & l'argent de la pierre minérale, après les avoir tirés de la mine.

Les moulins qu'ils y emploient, & qu'ils appellent *Trapiches*, ſont à-peu-près faits comme ceux dont on ſe ſert en France pour écraſer des pommes. Ils ſont compoſés d'une auge ou d'une grande pierre ronde de cinq à ſix pieds de diamètre, creuſée d'un canal circulaire, & profond de dix-huit pouces. Cette pierre eſt percée dans le milieu, pour y paſſer l'axe prolongé d'une roue horizontale, poſée au-deſſous & bordée de demi-godets, contre leſquels l'eau vient frapper pour la faire tourner. On fait ainſi rouler dans le canal circulaire, une meule poſée de champ, qui répond à l'axe de la grande roue. Cette meule, qui ſe nomme la *Volteadora*, c'eſt-à-dire, la tournante, a, de diamètre ordinaire, trois pieds quatre pouces, & dix à quinze pouces d'épaiſſeur. Elle eſt traverſée, dans ſon centre, par un axe aſſemblé dans le grand arbre, qui, la faiſant tourner verticalement, écraſe la pierre qu'on a tirée de la mine, c'eſt-à-dire, ce qui ſe nomme le *minerai* en langage de forges. Pour l'or, on diſtingue le blanc, le rougeâtre & le noirâtre; mais, dans l'un comme dans l'autre, on apperçoit peu de métal à l'œil.

Pérou.

Lorſque les pierres ſont un peu écraſées, on y jette une certaine quantité de vif-argent, qui s'attache à l'or que la meule a ſéparé. Dans le même temps l'auge circulaire reçoit un filet d'eau conduite avec rapidité par un petit canal, pour délayer la terre, qu'elle entraîne dehors par un trou fait exprès. L'or, incorporé avec le mercure, tombe au fond, où il demeure retenu par ſa peſanteur. On moud, par jour, un demi-caxon, c'eſt-à-dire, vingt-cinq quintaux de minerai, &, lorſqu'on a ceſſé de moudre, on ramaſſe cette pâte d'or & de mercure qui ſe trouve au fond dans l'endroit le plus creux de l'auge : on la met dans un *nouet* de toile, pour en exprimer le mercure autant qu'on le peut. On la fait enſuite chauffer, pour faire évaporer ce qui en reſte; & c'eſt ce qui ſe nomme de l'*or en pigne*.

Pour dégager entierement l'or du mercure, dont il eſt encore imprégné, il faut fondre la pigne : c'eſt alors qu'on en connaît le juſte poids & le véritable aloi. La peſanteur de l'or, & la facilité avec laquelle il s'amalgame au mercure, fait qu'il ſe dégage ſur-le-champ du minerai. C'eſt l'avantage que les mineurs d'or ont ſur ceux d'argent; chaque jour, ils ſavent ce qu'ils gagnent; & les autres, comme on l'expliquera

bientôt, ſont quelquefois plus de ſix ſemains ſans le ſavoir.

Pérou.

Le poids de l'or ſe meſure par caſtillans. Un caſtillan eſt la centieme partie d'une livre poids d'Eſpagne, & ſe diviſe en huit tomines. Ainſi, ſix caſtillans & deux tomines ſont une once. Il faut obſerver que le poids d'Eſpagne a $\frac{6}{7}$ de moins pour cent que notre poids de marc.

L'aloi de l'or ſe meſure par caras, qu'on borne à 24. Celui des mines du Pérou, eſt depuis 20 juſqu'à 21.

Suivant la qualité des mines & la richeſſe des veines, cinquante quintaux de minerai, ou chaque caxon, donnent quatre, cinq ou ſix onces d'or. Quand il n'en donne que deux, le Mineur ne retire que ſes frais, ce qui arrive aſſez ſouvent; mais il eſt bien dédommagé lorſqu'il rencontre de bonnes veines; car, de toutes les mitalliques, celles d'or ſont les plus inégales. On pourſuit une veine qui s'élargit, ſe rétrécit, ſemble même ſe perdre, & cela dans un petit eſpace de terrain. Cette bizarrerie de la Nature ſoutient les mineurs dans l'eſpérance de trouver ce qu'ils appellent *la bourſe*, c'eſt-à-dire, certains bouts de veines ſi riches, qu'elles enrichiſſent quelquefois tout-d'un-coup celui qui fait cette découverte. Cette inégalité peut auſſi les ruiner. De-là vient qu'on voit plus rarement un Mineur d'or s'enri-

Pérou.

chir qu'un Mineur d'argent, ou d'autre métal; quoiqu'il y ait moins de frais à tirer l'or du minerai. C'eſt par la même raiſon que les Mineurs ſont privilégiés (car ils ne peuvent être exécutés pour le civil,) & que l'or ne paie au Roi que le vingtieme; ce qu'on nomme *Covo*, du nom d'un Particulier à qui la Cour fit cette grace, quoiqu'on eût toujours payé le quint, comme de l'argent.

Les mines d'or du Pérou, comme celles de tous les autres métaux, appartiennent à celui qui les découvre le premier. Il ſuffit de préſenter requête à la Juſtice, pour s'en aſſurer la propriété. On meſure d'abord, ſur la veine, 80 vares de longueur, c'eſt-à-dire, 246 pieds, & quarante en largeur, pour celui qui entre en poſſeſſion du droit, & qui choiſit cette étendue dans la partie qui lui convient. Enſuite on en meſure 80 autres pour le Roi, & le reſte revient au Propriétaire, qui en diſpoſe comme il lui plaît. Ce qui appartient au Roi eſt vendu; mais ceux qui veulent travailler de leurs propres bras, obtiennent du Mineur une veine à faire valoir: ce qu'ils en tirent eſt pour eux, en payant les droits du Roi & le loyer du moulin, qui eſt ſi conſidérable, qu'une partie des Propriétaires ſe contentent de ce profit, ſans faire travailler en leur nom.

A l'égard des mines d'argent, après avoir

Pérou.

concaſſé la pierre qu'on a tirée de la veine métallique, on la moud dans les trapiches ou avec des *ingenios reales*, qui ſont compoſés de pilons, comme nos moulins à plâtre. Ils conſiſtent ordinairement dans une roue de 25 à 30 pieds de diamètre, dont l'eſſieu prolongé, eſt garni de triangles émouſſés, qui accrochent les bras des pilons de fer, en tournant, & les enlèvent à une certaine hauteur, d'où ils échappent tout-d'un-coup à chaque révolution, &, comme ils ne peſent pas moins de deux cens livres, ils tombent ſi rudement que, par leur ſeule peſanteur, ils écraſent & réduiſent en poudre la pierre la plus dure. On tamiſe enſuite cette poudre par des cribles de fer ou de cuivre, pour tirer la plus fine & remettre la groſſe au moulin. Si le minerai ſe trouve mêlé de certains métaux, qui l'empêchent de ſe pulvériſer, tels que du cuivre, on le met calciner au fourneau pour recommencer à le piler.

Dans les petites, où l'on n'emploie que des moulins à meule, le minerai ſe moud le plus ſouvent avec de l'eau, qui en fait une boue liquide, qu'on fait couler dans un réſervoir; au-lieu que s'il eſt moulu à ſec, il faut enſuite le détremper & le pêtrir long-tems avec les pieds. Dans une cour faite exprès, qu'on nomme *Buiteron*, on range cette boue par tables d'un pied d'épaiſſeur,

Pérou.

qui contiennent chacune un demi-caxon. On jette sur chacun environ 200 livres de sel marin, suivant la qualité du minerai qu'on pêtrit, & qu'on fait incorporer pendant deux ou trois jours avec la terre ; ensuite on y jette une certaine quantité de vif-argent, en pressant dans la main une bourse de peau qui le contient, pour le faire tomber goûte à goutte, jusqu'à 10, 15 ou 20 livres sur chaque demi-caxon ; plus il est riche, plus il faut de mercure pour ramasser ses parties d'argent, & l'on n'en connaît la dose que par une longue expérience. On charge autant de Péruviens qu'il y a de tables, de les pêtrir huit fois par jour, afin que le mercure puisse s'incorporer avec l'argent. Souvent, quand le minerai est gras, on est obligé d'y mêler de la chaux, ce qui demande néanmoins des précautions ; car on assure qu'il s'échauffe quelquefois si fort, qu'on n'y retrouve plus de mercure ni d'argent ; d'autres fois on y seme du minerai de plomb ou d'étaim, pour faciliter l'opération du mercure, qui est plus lente dans les grands froids que dans les temps modérés. A Lipes & à Potosi, on est quelquefois réduit à pêtrir le minerai pendant deux mois entiers ; au-lieu que, dans les pays plus tempérés, il s'amalgame en huit ou dix jours. Pour faciliter encore plus l'opération du mercure, on fait en quelques endroits, comme à Puno &

dans d'autres lieux, des buit[illegible]s voûtés, ſous leſquels on fait du feu, qui échauffe la poudre de minerai pendant 24 heures ſur un pavé de brique. Pérou.

Lorſqu'on juge que le mercure a ramaſſé tout l'argent, l'*Enſayador*, ou l'Eſſayeur, prend de chaque demi-caxon un peu de terre à part, qu'il lave dans un baſſin de bois, & la couleur du mercure qui reſte au fond du baſſin, fait connaître s'il a produit ſon effet. Eſt-il noirâtre? le minerai eſt trop échauffé, on y remet du ſel ou quelqu'autre drogue, & l'on prétend qu'alors le vif-argent diſparaît. S'il eſt blanc, on en prend une nouvelle goutte ſous le pouce, & ce qui s'y trouve d'argent reſte attaché au doigt, tandis que le mercure s'échappe en petites gouttes. Enfin, lorſqu'on reconnaît que tout l'argent eſt ramaſſé, on tranſporte la terre dans un baſſin, où l'on fait tomber un ruiſſeau pour la laver, à-peu-près comme on lave l'or, excepté que cette maſſe étant ſans pierres, au lieu d'un crochet pour la remuer, il ſuffit qu'un homme la remue avec les pieds, pour la convertir en boue liquide. Du premier baſſin, elle tombe dans un ſecond, où elle eſt encore remuée par un autre homme: du ſecond elle paſſe dans un troiſieme, afin que les parties d'argent, qui ne ſont pas tombées au fond du

Pérou.

premier & du ſecond, n'échappent point au dernier.

Tout étant bien lavé & l'eau bien claire, on trouve au fond des baſſins, qui ſont garnis de cuir, le mercure incorporé avec l'argent, ce qu'on nomme *la Pella*. On la met dans une chauſſe de laine ſuſpendue, pour faire couler une partie du vif-argent : on la lie, on la bat, on la preſſe avec des pièces de bois plates ; &, lorſqu'on en a tiré ce qu'on a pu, on met cette pâte dans un moule de planches, qui, étant liées enſemble, forment une pyramide octogone tronquée, dont le fond eſt une plaque de cuivre percée de pluſieurs petits trous. On la foule encore pour l'affermir dans cette priſon ; &, ſi l'on veut faire pluſieurs pignes de différens poids, on les diviſe par petits lits, qui empêchent la continuité. En paſſant la pella, en déduiſant deux tiers pour ce qu'elle contient de mercure, on fait ce qu'il y a à-peu-près d'argent net. On lève enſuite le moule, & l'on met la pigne avec ſa baſe de cuivre ſur un trepied, poſé ſur un grand vaſe de terre plein d'eau ; on l'enferme ſous un chapiteau de terre, qu'on couvre de charbons, dont on entretient le feu pendant quelques heures, afin que la pigne s'échauffe vivement & que le mercure en ſorte en fumée ; mais, comme cette fumée n'a pas d'iſſue, elle circule dans le

vide qui eſt entre la pigne & le chapiteau; &, venant à rencontrer l'eau qui eſt au-deſſous, elle ſe condenſe & tombe au fond, transformée de nouveau en mercure. Ainſi, l'on en perd peu, & le même ſert pluſieurs fois; mais il faut en augmenter la doſe, parce qu'il s'affaiblit. Cependant on conſumait autrefois, au Potoſi, ſix à ſept mille quintaux de mercure par an, ce qui doit faire juger de la quantité d'argent qu'on en tirait. Pérou.

Comme la plus grande partie du Pérou n'a ni bois ni charbon, & qu'on y ſupplée par une herbe nommée *icho*, c'eſt avec cette herbe qu'on chauffe les pignes, par le moyen d'un four près duquel on met la machine à deſſécher & purger l'argent, & la chaleur s'y communique par un canal où elle s'engouffre. Quand le mercure eſt évaporé, il ne reſte plus qu'une maſſe de grains d'argent contigus, fort légère & preſque friable, qu'on nomme la pigne, *pina*, marchandiſe de contrebande hors des minieres, parce que les Loix obligent de la porter aux Caiſſes Royales, ou à la Monnoie, pour en payer le quint au Roi. Là, elle eſt fondue pour être convertie en lingots, ſur leſquels on imprime les armes de la Couronne, celles du lieu où il ſe fond, leur poids, leur qualité, & l'aloi de l'argent. On eſt toujours ſûr que les lingots quintés ſont ſans fraude;

Pérou.

mais il n'en eſt pas de même des pignes. Ceux qui les font, mettent ſouvent au milieu du fer, du ſable & d'autres matieres, pour en augmenter le poids. Auſſi ne manque-t-on point de les faire ouvrir & rougir au feu, pour s'en aſſurer. Le feu fait noircir ou jaunir, ou fondre plus facilement celles qui ſont falſifiées, & cette épreuve ſert encore à tirer une humidité qu'elles contractent dans des lieux où elles ſont miſes quelquefois exprès, pour les rendre plus peſantes; car on peut même augmenter leur poids d'un tiers, en les trempant dans l'eau pendant qu'elles ſont rouges: d'ailleurs il peut arriver que la même pigne ſoit de différent aloi.

Les veines des mines, de quelque qualité qu'elles ſoient, ſont ordinairement plus riches au milieu que vers les bords; & lorſqu'il arrive que deux veines ſe coupent, l'endroit où elles ſont confondues, eſt toujours très-riche. On remarque auſſi que celles qui courent du Nord au Sud, le ſont plus que toutes les autres. Mais, en général, celles qui ſe travaillent ſans peine, & qui ſe trouvent ſur-tout près des lieux où l'on peut faire des moulins, ſont ſouvent préférables à de plus riches, qui demandent plus de frais. A Lipes & au Potoſi, il faut que le Caxon donne juſqu'à dix marcs d'argent, pour fournir à la dépenſe; &, dans les mines de Tarama, elle eſt payée

payée par cinq. Une mine riche, qui s'enfonce, est ordinairement noyée d'eau : il faut recourir alors aux pompes & aux machines, ou la saigner par des mines perdues, qu'on appelle *foccabons*, & qui ruinent les mineurs par les frais excessifs du travail. Pérou.

Les mines de Quito sont très-négligées. Quoiqu'on en ait découvert un grand nombre, & que vraisemblablement les Cordelieres en contiennent une infinité d'autres, il y en a très-peu d'exploitées : on en a même abandonné plusieurs, auxquelles on travaillait autrefois. Aussi ne reste-t-il plus, dans cette Province, que le souvenir de son opulence passée. A mesure qu'on y envoie de Lima & des vallées, de l'argent pour ses étoffes & ses denrées, elle est obligée de l'employer à se procurer des marchandises de l'Europe, d'où il arrive qu'elle est aujourd'hui la plus pauvre de toutes les Provinces Méridionales de l'Amérique Espagnole.

Le Popayan jouit encore des richesses, qui étaient autrefois générales dans l'Audience de Quito. Il est rempli de mines d'or, & l'ardeur y est toujours la même à les exploiter.

Tout le pays de Pallactanga, dans la juridiction de Riobamba, est si rempli de mines, qu'en 1743 un habitant de cette Ville avait fait enrégistrer, pour son seul compte, au Bureau

Pérou.

des Finances de Quito, dix-huit veines d'argent & d'or, toutes riches & de bon aloi; & Don d'Ulloa, pour vérifier ce fait, a pris ſoin de rapporter un certificat, par lequel l'Eſſayeur général, Don Juan-Antonio de la Mota y Torres, rend témoignage que le minerai d'une de ces veines, eſſayé à Lima, & de l'eſpèce de celui que les mineurs nomment *négrillo*, rendait quatre-vingt marcs par caxon, ce qui paraît d'autant plus étonnant, qu'une mine paſſe pour riche, lorſque, par caxon, elle rend huit à dix marcs. C'eſt du moins ce qu'on éprouve dans les mines du Potoſi & de Lipes, qui, malgré la néceſſité de tranſporter le minerai dans des lieux plus commodes, où il ſe bénéficie, ne laiſſent pas d'enrichir les entrepreneurs. Il ſe trouve auſſi des mines, où le caxon de minerai ne rapporte pas cinq à ſix marcs d'argent, & baiſſe même juſqu'à trois. On ne les exploite pas moins, lorſqu'elles ſont dans des pays commodes, où les vivres ſont en abondance, & les ouvriers en grand nombre.

Les Américains du Maragnon tiraient beaucoup d'or du ſable de quelques rivieres qui ſe joignent à ce fleuve; & comme il faut aſſigner une ſource à cet or, on ne peut la ſuppoſer que dans les mines du pays. Les terres arroſées par les rivieres de San-Jago & de Mira, ſont auſſi remplies de veines d'or, puiſque les Métis & les

mulâtres qui les habitent, y trouvent ſouvent de la poudre & des grains d'or dans le ſable ; mais, juſqu'à préſent, toutes ces richeſſes ont été négligées. Pérou.

Outre les mines d'or & d'argent, l'Audience de Quito en a de divers autres métaux, & n'eſt pas moins abondante en carrieres de pierres. La Nature ne lui a rien refuſé de ce qui peut conduire à l'opulence, puiſqu'en y répandant l'or & l'argent, elle y a placé les minéraux néceſſaires pour exploiter l'un & l'autre. On y trouve des mines de mercure dans la partie méridionale, ſur-tout vers *Azoque*, qui en tire ſon nom.

Suivant des marques ſenſibles, obſervées par des perſonnes intelligentes, on ne doute point que le territoire de la Ville de Cuença, ne contienne des mines de fer. Les veines qu'on découvre dans le fond des coulées, les morceaux mêmes de minerai, qu'on en tire fréquemment, leur poids, leur couleur, & la propriété qu'ils ont d'être attirés par l'aimant, prouvent également que c'eſt du fer, & que la mine en eſt riche ; mais le courage ou l'habileté manque pour le vérifier par l'expérience.

S'il eſt vrai, comme tous les Phyſiciens s'accordent à le croire, qu'un pays, riche en mines d'or & d'argent, doit l'être auſſi en mines de

Pérou.

cuivre, d'étaim & de plomb, doutera-t-on que les dernieres ne ſoient en grand nombre auſſi dans l'Audience de Quito, quoique juſqu'aujourd'hui l'attention des habitans ne ſe ſoit pas portée à les découvrir ? On a remarqué qu'il s'y trouve des carrieres de deux eſpèces de pierres, dont les anciens Peuples du Pérou faiſaient leurs miroirs. Chaque jour en fait rencontrer d'autres, qui obtiendraient plus d'eſtime dans un Pays où l'or & l'argent ſeraient moins communs. Au Sud de Cuença, dans la plaine de Tarqui, on en connaît une d'où l'on tire de grandes & belles pièces d'albâtre. Avec beaucoup de blancheur & de tranſparence, il n'a qu'un défaut, c'eſt un peu trop de molleſſe : mais on n'en fait pas moins toute ſorte d'ouvrages, & ſa flexibilité même le rend plus facile à travailler. Le même Canton produit beaucoup de cryſtal-de-roche. Don d'Ulloa, qui en vit des morceaux fort grands, fort nets, & d'une dureté ſinguliere, s'étonne qu'on ne faſſe aucun uſage de cette pierre dans le Pays, & qu'elle n'y ſoit point eſtimée. C'eſt le haſard ſeul qui en fait quelquefois trouver de groſſes pièces. Dans la même Juriſdiction, à deux lieues de Cuença même, près de Racam & de Sayanſi, on voit une petite colline entierement couverte de pierres à feu, grandes & petites, la plupart très-noires, quelques-unes rougeâtres, dont les

habitans ne tirent aucun avantage, parce qu'ils ignorent la maniere de les couper; tandis que toute la Province tirant ſes pierres à fuſil de l'Europe, elles y coûtent ordinairement une réale, & quelquefois deux. Pérou.

Les mines d'émeraudes, qui étaient autrefois abondantes dans les Juriſdictions d'Atacames & de Manta, & ſupérieures à celles de Santa-Fé, ne peuvent être ſi totalement épuiſées, qu'on n'en puiſſe découvrir de nouvelles veines avec plus de travail & d'induſtrie. On a vu que les Conquérans en briſerent beaucoup, dans la folle opinion que ſi c'étaient des pierres fines, elles devaient réſiſter au marteau. On ne reproche pas aujourd'hui la même ſimplicité à leurs deſcendans; mais l'indolence leur nuit encore plus. Entre mille avantages qu'elle leur fait négliger, Don d'Ulloa, regrette beaucoup une mine de rubis, dont il confeſſe qu'on n'a juſqu'à préſent que des ſignes, mais des ſignes, dit-il, qui valent des preuves. Dans la Juriſdiction de Cuença, parmi le ſable d'une riviere médiocre, qui coule aſſez près du Bourg des Azogues, on trouve ſouvent des rubis fins de la groſſeur d'une lentille, & quelquefois plus gros. Il ne parait pas douteux que ces petits grains ne ſoient des fragmens que l'eau détache de la mine, & qu'elle charie avec le ſable. Des marques ſi claires n'ont encore pu déterminer les

Pérou.

habitans du Pays à chercher la mine ; Don d'Ulloa vit, dans le Bourg même des Azogues, quelques fragmens de ces rubis bruts, & garantit leur fineſſe.

Le même Pays produit en abondance une autre eſpèce de pierre, d'un verd foncé, plus dure que l'albâtre, ſans être tranſparente, dont on fait quelques petits ouvrages, mais qu'on n'eſtime point ce qu'elle vaut. Il s'y trouve auſſi des mines de ſoufre que l'on tire en pierre, & dans quelques endroits, des mines de vitriol : nouvelle occaſion de regrets pour le Mathématicien, qui déplore qu'on n'y donne pas la moindre attention : « Peut-être, dit-il, parce qu'on n'en » a pas beſoin, mais plus vraiſemblablement » parce qu'on hait, dans ce Pays, tout ce qui » demande du travail. »

Au Nord de Quito, entre deux métairies qui ſont au pied de la montagne de Talanga, l'une qui porte le nom de cette montagne, & l'autre celui de Conrogal, paſſe une fort grande riviere qui pétrifie le bois qu'on y jette, juſqu'aux feuilles d'arbres. On voit des branches entieres, abſolument changées en pierre, où l'on apperçoit encore non-ſeulement la poroſité des troncs & les fibres du bois & de l'écorce, mais juſqu'aux petites veines de feuilles. Elles changent de couleur ; mais la figure eſt exactement conſervée,

Cependant toutes ces apparences ne pouvant persuader Don d'Ulloa que l'eau fût capable de produire une pétrification si dure, il commença par vérifier le fait, sur lequel il ne put lui rester aucun doute; ensuite il s'efforça d'expliquer cette métamorphose. Dans ses recherches, il observa: « Que tout ce que cette riviere baigne de ses » eaux, tel que les rocs & les cailloux, est » couvert d'une croute aussi dure que la pierre » même, & que non-seulement cette écorce en » augmente le volume, mais qu'elle est d'une » couleur différente, qui tire sur le jaune. Il » crut en pouvoir conclure que l'eau de la ri- » viere est mêlée de quelques parties subtiles & » visqueuses, qui se joignent au corps qu'elles » touchent; qu'à mesure qu'elles s'introduisent » dans ses pores, elles occupent la place des fibres » que l'humidité parait détacher peu-à-peu, jus- » qu'à ce qu'enfin tout ce qui était feuille ou bois » se trouve remplacé par cette matiere pétrifiante » qui n'altere point les fibres & les veines, parce » qu'à mesure qu'elle s'introduit, leurs petits » canaux lui servent comme de moule & lui » font prendre leur forme. » Nous voyons en Europe de fort jolies boëtes, faites de ces bois pétrifiés.

Pérou.

La fameuse chaîne des Cordelieres part de la Terre Magellanique, court par les Contrées du

Cordelieres.

Pérou. Chili, de Buénos-Aires, du Pérou & de Quito; jusqu'à l'Isthme de Panama, où elle se resserre pour le traverser, & recommence ensuite à s'élargir & s'étendre par les Provinces de Nicaragua, de Guatimala, de Costa-Ricca, de San-Miguel, de Mexique, de Guayaca & de Puébla, poussant une infinité de rameaux, comme pour unir les parties Méridionales du Continent d'Amérique avec les Septentrionales. L'air est plus ou moins froid, la terre plus ou moins aride, à proportion que les montagnes sont plus ou moins élevées. On distingue celles qui le sont le plus, par le nom de *Paramos*, qui signifie bruyeres. Dans quelques-unes, le froid est si aigu qu'il les rend inhabitables, & qu'on n'y voit même ni plantes, ni bêtes. Plusieurs élèvent leurs sommets au-dessus de toutes les autres; &, dans leur prodigieuse étendue, elles sont couvertes de neige jusqu'à la cime.

Le Paramo de *l'Assuay*, qui est formé par l'union des deux Cordelieres, n'est point dans cette classe. Quoiqu'il soit fameux par le froid & l'aridité, loin d'être plus élevé que la Cordeliere en général, il l'est beaucoup moins que le *Pichincha* & le *Corazon*. Sa hauteur est le degré où commence & se maintient la congelation, comme il arrive dans toute la Province à la même hauteur. Par les expériences du Baromètre à *Puca-*

gayco, ſur la montagne de *Cotopacſi*, le mercure s'y ſoutenait à la hauteur de 16 pouces 5 lignes $\frac{1}{3}$. La hauteur de Pucagayco, au-deſſus de la ſuperficie de la mer, eſt de 2291 toiſes. Le ſignal que les Mathématiciens placerent ſur cette montagne, ſe trouvait à trente ou quarante toiſes au-deſſous de la glace endurcie; & depuis le commencement de cette glace juſqu'à la crête de la montagne, on compte, par une ſupputation fondée ſur quelques obſervations des angles, que la hauteur perpendiculaire eſt d'environ 800 toiſes. Ainſi, la cime de Cotopacſi eſt élevée, au-deſſus de la ſuperficie de la mer, de 3126 toiſes, qui font un peu plus d'une lieue marine, & plus haute que le ſommet du Pichincha de 639 toiſes. On pourrait nommer beaucoup d'autres montagnes d'une hauteur à-peu-près égale à celle de Cotopacſi. Pérou.

Celle-ci, l'une des plus fameuſes, eſt au Nord de Latacunga, & n'eſt éloignée de ce Bourg que d'environ cinq lieues. Elle s'avance plus que les autres au Nord-Oueſt & au Sud, comme pour rétrécir l'eſpace que les deux Cordelieres laiſſent entr'elles. On a vu qu'elle creva au temps de la conquête. Don d'Ulloa fut témoin, en 1743, d'une autre éruption, qui avait été précédée, quelques jours auparavant, d'un bruit terrible dans les concavités de la montagne. Il s'y fit une ouverture au ſommet, & trois ſur le penchant,

Pérou.

qui était couvert de neige. Les cendres se mêlant d'une prodigieuse quantité de neige & de glaces fondues, furent entraînées si rapidement, qu'elles couvrirent la plaine, depuis Callao jusqu'à Latacunga, &, dans un moment, tout cet espace devint une mer, dont les eaux bourbeuses firent périr une partie des habitans. La riviere de Latacunga fut le canal par où ces eaux s'écoulerent; mais comme ce débouché ne suffisait pas pour les contenir, elles déborderent du côté des habitations, & tous les édifices furent emportés aussi loin qu'elles purent s'étendre. Les habitans se retirerent sur une hauteur près du Bourg, où ils furent témoins de la ruine de leurs maisons. La crainte d'un plus grand malheur dura trois jours entiers, pendant lesquels le Volcan ne cessa point de pousser des cendres, & les flammes de faire couler la neige & la glace. Ces deux phénomènes cesserent par degrés; mais le feu continua quelques jours de plus, avec un fracas causé par le vent, qui entrait par les ouvertures de la montagne. Enfin le feu cessa aussi; on ne vit plus même de fumée, & l'on n'entendit plus de bruit jusqu'au mois de Mai de l'année suivante, où les flammes recommencerent avec une nouvelle force, & s'ouvrirent d'autres passages par les flancs mêmes de la montage. Ce n'était que le prélude d'une furieuse éruption, qui arriva le 30 de No-

vembre, avec tant de violence, qu'elle jetta les habitans du pays dans une nouvelle consternation. Le Volcan fit les mêmes ravages que l'année précédente ; & ce ne fut pas un petit bonheur, pour les Mathématiciens, de ne s'être pas trouvés alors sur la croupe de cette montagne, où leurs exercices les avaient obligés de camper deux fois dans d'autres temps. Pérou.

Outre les ruisseaux qui descendent des montagnes couvertes de neige, d'autres ont leurs sources dans des montagnes moins élevées, & tous ensemble forment, en s'unissant, de très-profondes rivieres, qui se rendent ou dans la mer du Nord, ou dans celle du Sud.

Quand la profondeur de ces rivieres ne permet pas de les passer à gué, on y jette des ponts. Ce pays a trois sortes de ponts ; ceux de pierre, qui sont en très-petit nombre ; ceux de bois, qui sont les plus communs, & ceux de liane ou de béjuque. Pour jetter un pont de bois, on choisit l'endroit le moins large de la riviere, entre quelques hauts rochers, où l'on met en travers quatre grandes poutres. C'est ce qu'on appelle un pont. Sa largeur ordinaire n'est que d'environ cinq pieds, & suffit à peine pour un cavalier sur sa monture. Don d'Ulloa nous décrit les ponts de béjuque, avec des circonstances qui ne se trouvent point dans la description de Zarate.

Pérou.

« Ces ponts, dit-il, ſe font ſur les rivieres, dont » la largeur ne permet pas qu'on y jette des pou- » tres, qui, de quelque longueur qu'elles fuſſent, » ne pourraient atteindre de l'un à l'autre bord. » On tord enſemble pluſieurs béjuques, dont on » forme de gros palans de la longueur qui con- » vient à l'eſpace. On les tend de l'un à l'autre » bord, au nombre de ſix pour chaque pont. Le » premier, de chaque côté, eſt plus élevé que » les quatre du milieu, & ſert comme de garde- » fou. On attache en travers, ſur ces quatre pa- » lans, de gros bâtons, par-deſſus leſquels on » ajoute des branches d'arbres, & c'eſt le ſol où » l'on marche. Les deux palans qui ſervent de » garde-fous, ſont amarrés à ceux qui forment » le pont, pour ſervir plus ſolidement d'appui, » ſans quoi le balancement continuel de la ma- » chine expoſerait beaucoup les paſſans. Il n'y a » que les hommes qui paſſent ſur ces ponts; on » fait paſſer les bêtes à la nage, ce qui arrête » long-temps un Voyageur; car, non-ſeulement » il faut qu'elles ſoient déchargées, mais on les » fait paſſer une demi-lieue au-deſſus du pont, » dans la crainte que le fil de l'eau, qui les fait » dériver conſidérablement, ne les entraîne trop » loin. Pendant qu'elles paſſent, des Américains » tranſportent à l'autre bord leur charge & leurs » bâts. Cependant les ponts ſont quelquefois ſi

» larges, que les mules y peuvent passer tou-
» tes chargées. » Tel est celui de la riviere d'Apurimac, passage de toutes les marchandises qui forment le commerce entre les principales Provinces du Pérou. Pérou.

Sur quelques rivieres, on supplée aux ponts de béjuque, par ce qu'on nomme les *Tarabites*. Celle d'Alchipichi, que son extrême rapidité & les pierres qu'elle roule dans ses eaux, rendent fort dangereuse, ne se passe nulle part autrement. La tarabite est une simple corde de liane, ou de courroies de cuir de vache, composée de plusieurs torons, qui lui donnent sept ou huit pouces d'épaisseur. Elle est tendue d'un bord à l'autre, & fortement attachée des deux côtés à des pilotis, dont l'un porte une roue, pour donner à la tarabite le degré de tension qu'on croit nécessaire. La maniere de passer est fort extraordinaire. De la tarabite pendent deux grands crocs, qu'on fait courir dans toute sa longueur, & qui soutiennent un mannequin de cuir, assez large pour contenir un homme, qui peut même y être couché. On se met dans le mannequin. Les Américains de la rive d'où il part, lui donnent une violente secousse, qui le fait couler d'autant plus rapidement le long de la tarabite, que par le moyen de deux cordes, on le tire en même-temps de l'autre bord.

Pérou.

Pour le paſſage des mules, il y a deux tarabites, l'une à peu de diſtance de l'autre. On ſerre avec des ſangles le ventre, le col & les jambes de l'animal. Dans cet état, on le ſuſpend à un gros croc de bois qui court entre les deux tarabites, par le moyen d'une corde à laquelle il eſt attaché. Il eſt pouſſé avec tant de vîteſſe, que la premiere ſecouſſe le fait arriver à l'autre rive. Les mules qui ſont accoutumées au paſſage, ne font aucune réſiſtance, & ſe laiſſent tranquillement attacher; mais celles qu'on fait paſſer pour la premiere fois, s'effarouchent beaucoup; & lorſqu'elles ſe voient comme précipitées, elles s'élancent en l'air. La tarabite d'Alchipichi a, d'une rive à l'autre, 30 ou 40 toiſes de long, & n'eſt pas moins élevée au-deſſus de l'eau, que de 25 à 30, ce qui fait frémir à la premiere vue.

Les chemins du pays répondent aux ponts. Quoiqu'il y ait de vaſtes plaines entre Quito & Riobamba, entre Riobamba & Alauſi, & de même au Nord, elles ſont coupées par un grand nombre de ces paſſages, qu'on nomme *coulées*, dont les deſcentes & les montées, ſont non-ſeulement fort longues & fort incommodes, mais preſque toujours fort dangereuſes. Dans quelques endroits, les ſentiers ont ſi peu de largeur ſur le flanc des montagnes, que contenant à

peine les pieds d'une mule, le corps du cavalier & celui de la monture, ſont comme perpendiculaires à l'eau d'une riviere qui coule 50 ou 60 toiſes au-deſſous. Ces terribles chemins ſe nomment *Laderes*. Tous les Voyageurs en parlent avec la même épouvante. Il n'y a qu'une indiſpenſable néceſſité qui puiſſe juſtifier la hardieſſe de ceux qui s'y expoſent, & quantité de malheureux y périſſent. La ſeule compenſation de ce danger, c'eſt qu'on n'y a rien à craindre des voleurs. Un Voyageur, chargé d'or & d'argent, peut y marcher ſans armes, avec autant de ſûreté que s'il était accompagné d'une nombreuſe eſcorte. Si la nuit le ſurprend dans un déſert, il s'y arrête & dort ſans inquiétude. Si c'eſt dans une hôtellerie, il ne repoſe pas moins tranquillement, quoiqu'il n'y ait nulle porte fermée. Dans ces paiſibles parties du Pérou, perſonne n'en veut au bonheur d'autrui. Pérou.

Les phénomènes ſont ſi fréquens ſur la plupart des Paramos, qu'ils cauſent autant d'effroi que de ſurpriſe à ceux qui n'y portent pas l'œil philoſophique. Don d'Ulloa nous donne la deſcription du premier qu'il obſerva. Il était ſur la montagne de *Pambamarca*. « Un matin au point » du jour, les rayons du Soleil venant diſſiper » un nuage fort épais, dont toute cette monta- » gne était enveloppée, & ne laiſſant que de

Pérou.

» légeres vapeurs que la vue ne pouvait diſcerner ;
» nous apperçûmes, dit-il, du côté oppoſé au
» lever du Soleil, à neuf ou dix toiſes de nous,
» une ſorte de miroir, où la figure de chacun
» de nous était repréſentée, & dont l'extrémité
» ſupérieure était entourée de trois arcs-en-ciel.
» Ils avaient tous trois un même centre, & les
» couleurs extérieures de l'un touchaient aux cou-
» leurs intérieures du ſuivant. Hors des trois, on
» en voyait un quatrieme à quelque diſtance,
» mais de couleur blanchâtre. Tous les quatre
» étaient perpendiculaires à l'horizon. Nous étions
» ſix ou ſept perſonnes enſemble : lorſqu'un de
» nous allait d'un côté ou de l'autre, le phéno-
» mène le ſuivait, ſans ſe déranger, c'eſt-à-dire,
» exactement & dans la même diſpoſition ; &, ce
» qui ſurprit encore plus, chacun le voyait pour
» ſoi, & ne l'appercevait pas pour les autres. La
» grandeur du diamètre des arcs variait ſucceſſi-
» vement, à meſure que le Soleil s'élevait ſur
» l'horizon. En même-temps les couleurs diſpa-
» paraiſſaient, & l'image de chaque corps dimi-
» nuant par degrés, le phénomène ne fut pas
» long-temps à s'évanouir. Le diamètre de l'arc
» intérieur, pris à ſa derniere couleur, était d'a-
» bord d'environ cinq degrés $\frac{1}{2}$, & celui de l'arc
» blanchâtre, ſéparé des autres de 67 degrés.
» Lorſque le phénomène avait commencé, les
» arcs

» arcs avaient paru de figure elliptique, comme » le disque du Soleil; ensuite & peu-à-peu ils » devinrent parfaitement circulaires. Chaque pe- » tit arc était d'abord rouge ou incarnat; mais, » à cette couleur, celle d'orange succéda, à celle- » ci le jaune, ensuite le jonquille, enfin le verd: » la couleur extérieure de tous les arcs demeura » rouge. »

Pérou.

On remarque souvent, dans les mêmes montagnes, des arcs formés par la clarté de la Lune. Ils ne sont pas composés d'autres couleurs que le blanc, & la plupart se forment à la croupe de quelque montagne. Don d'Ulloa en vit un, qui était composé de trois arcs concentriques. Le diamètre de celui du milieu, était de 60 degrés, & l'épaisseur de la couleur blanche occupait un espace de cinq degrés.

L'air de cette athmosphère, & les exhalaisons du terroir, paraissent plus propres que dans aucun autre lieu à changer en flammes les vapeurs qui s'y élèvent. Aussi ces phénomènes y sont-ils plus communs, plus grands & plus durables qu'ailleurs. Un de ces feux, singulier par sa grandeur, parut à Quito pendant le séjour des Mathématiciens dans cette Ville. Sur les neuf heures du soir, il s'éleva, vers le mont Pichincha, un globe de feu, si grand & si lumineux, qu'il éclaira toute la partie de la Ville, qui est

Pérou. du même côté. Les contrevents les mieux fermés n'empêchaient point la lumiere de pénétrer par les moindres fentes. Le globe était exactement rond. Sa direction, qui fut de l'Oueſt au Sud, ſembla marquer qu'il s'était formé derriere le Pichincha, de la croupe duquel il avait paru s'élever. Vers la moitié de ſa courſe viſible, il perdit beaucoup de ſon éclat, & cette diminution de lumiere continua par degrés.

Les Paramos, dont la hauteur ne va point juſqu'au degré de congelation, ſont couverts d'une eſpèce de petits joncs, d'environ trois quarts d'aune de hauteur. Sur ceux, où la neige ſe ſoutient quelque temps ſans ſe fondre, on ne voit aucune des plantes qui croiſſent dans les climats habitables. Il ne s'y trouve qu'un petit nombre de plantes ſauvages, & ſeulement juſqu'à une certaine hauteur. De-là juſqu'au commencement de la congelation, ce n'eſt que ſable & pierres.

CHAPITRE VI.

Voyage des Mathématiciens Français & Eſpagnols aux montagnes de Quito. Retour de M. de la Condamine par la riviere des Amazones.

FAISONS ſuccéder à ce tableau des conquêtes de l'ambition & de l'avarice, qui ont coûté tant de ſang & de crimes, un tableau bien différent, celui des conquêtes de la Philoſophie. Il eſt moins brillant aux yeux de l'imagination, mais il offre un grand objet aux yeux de la raiſon, le progrès des connaiſſances humaines; & peut-être aura-t-on quelque plaiſir à voir que ſans autre eſpoir, ſans autre récompenſe que le deſir d'éclairer les hommes & de leur faire du bien, des Sages ont ſupporté autant de travaux & de fatigues, ont montré un courage auſſi patient & auſſi obſtiné, que ces Conquérans fameux qui affrontaient tous les obſtacles pour avoir de l'or & pour commander. Pérou.

Le Voyage de M. de la Condamine à l'Équateur, entrepris par les ordres & aux frais

Pérou.

du Roi Louis XV, & sous les auspices de notre Académie des Sciences, est un des plus célèbres de ce siécle, non-seulement par l'importance de son objet, qui était la solution d'un problême agité depuis long-temps parmi les Philosophes anciens & modernes, mais encore par le caractere singulier de l'Académicien Voyageur, qui porta dans cette entreprise une activité étonnante, une curiosité avide & insatiable, une intrépidité à l'épreuve de tous les périls, enfin cette espèce d'héroïsme qui n'est pas celui de l'imagination que le préjugé peut exalter un moment, mais qui tient à cette force d'ame, de toutes les qualités humaines la plus rare & la plus difficile.

Avant d'entrer dans le détail de ce Voyage, il convient de dire un mot de la question physique qui en était l'objet.

Jusqu'au régne des Sciences, sur-tout avant qu'on eût entrepris de longs Voyages sur l'Océan, l'opinion d'un fameux Philosophe, qui croyait la terre absolument plate, fut la seule reçue parmi les hommes. Ce ne fut que par degrés, qu'ils sortirent de cette erreur. Il y a beaucoup d'apparence que les premiers pas vers la vérité, se firent, en observant que sur mer & sur terre, on ne pouvait s'éloigner d'une montagne ou d'une tour sans les perdre bientôt de vue. On remarqua

ſans doute auſſi que la hauteur des étoiles polaires variait, ſuivant l'éloignement où l'on était des poles ; ce qui n'arriverait point ſi la ſurface de la terre était plate. Enſuite divers Philoſophes prétendirent démontrer la ſphéricité de la ſuperficie des eaux. Mais leur raiſon la plus ſimple, pour attribuer cette figure à la terre, fut probablement ſon ombre, qui parait ronde dans les éclipſes de Lune. Enfin, ſur quelque fondement que l'opinion de la rondeur de la terre ſe ſoit établie, il parait certain que, depuis Ariſtote juſqu'au dernier ſiécle, elle n'a pas ſouffert le moindre doute. Pérou.

On avait été beaucoup plus long-temps ſans aucune notion de l'étendue de la terre dans ſa circonférence & dans ſon diamètre. Cette difficulté avait paru d'abord inſurmontable ; comment traverſer tant de mers, de montagnes & de précipices impénétrables ? Mais, quoique ces obſtacles fiſſent juger l'opération impoſſible dans ſa totalité, ils n'avaient point empêché qu'elle n'eut été tentée. En ſuppoſant la terre ſphérique, on peut entreprendre de la meſurer par les obſervations des aſtres ſitués au vertical d'un lieu & éloignés du vertical d'un autre. Eratoſthène prit cette voie ; & la forme de ſon opération paraitra fort extraordinaire. Il ſavait que Syene, Ville d'Egypte, vers

Pérou.

les confins de l'Ethiopie, était parfaitement sous le Tropique, & que par conséquent au temps du solstice d'été, le Soleil passait par son Zénith. Pour s'en assurer mieux, on y avait creusé perpendiculairement un puits fort profond, où, le jour du solstice à midi, les rayons solaires pénétraient dans toute son étendue. On savait d'ailleurs qu'à 150 stades autour de Syene, les styles élevés à plomb sur une surface horizontale ne faisaient point d'ombre. Eratosthène suppose qu'Alexandrie & Syene étaient sous le même Méridien, & que la distance entre ces deux Villes était de 500 stades. Le jour du Solstice, il observa, dans Alexandrie, la distance du Soleil au point vertical, par l'ombre d'un style élevé à plomb du fond d'un hémisphère concave; &, trouvant que cette derniere distance était la cinquantieme partie de la circonférence d'un grand cercle, il en conclut que la distance entre ces deux Villes était la cinquantieme partie de la circonférence de la terre. Ensuite cette distance, supputée de 5000 stades, lui donne 250,000 stades pour toute la circonférence, qui, partagée également en 360 degrés, fit 694 stades, & presque demie, au degré. Mais, à la place de ce nombre, il prit ensuite le nombre rond, apparemment parce qu'il ne crut pas pouvoir répondre de quatre ou cinq stades dans un

degré. En multipliant les 700 ſtades par 360 degrés, il eut la circonférence totale de 252,000 ſtades. Pérou.

D'autres Anciens prirent différentes voies pour trouver les mêmes meſures ; mais elles portent ſur des ſuppoſitions, qui les rendent peu comparables, pour l'exactitude & la juſteſſe, à celles qui ſont en uſage aujourd'hui. Ce n'eſt pas même tout-d'un-coup que les Modernes ſont parvenus au point de lumiere & de préciſion, dont ils peuvent ſe glorifier. Pendant plus de deux ſiécles, il s'eſt trouvé tant de différence dans leurs calculs, qu'il n'eſt pas aiſé d'expliquer, comment ils pouvaient s'éloigner tant l'un de l'autre, en partant du même point. Cette incertitude, & l'importance dont il était pour la Géographie & la Navigation, qu'elle fût enfin levée, furent deux puiſſans motifs qui firent ſouhaiter à Louis XIV que l'Académie Royale des Sciences rendît ce ſervice à l'Univers. M. Picard fut chargé de meſurer les degrés terreſtres. Il meſura géométriquement les diſtances entre Paris, Malvoiſim, Sourdon & Amiens ; & ayant déterminé, par des obſervations Aſtronomiques, la diſtance d'une même étoile au Zénith des deux points extrêmes, il trouva, dans le degré terreſtre, 57060 toiſes Pariſiennes. Il fut le premier qui appliqua les lunettes aux inſtrumens dont il ſe ſervit pour ces opérations.

Pérou.

On avait cru juſqu'alors que le Globe terreſtre était parfaitement ſphérique, ſans autre exception que les inégalités des montagnes, qui ne ſont d'aucune conſidération dans une ſi grande étendue. Perſonne n'avait douté que la Terre ne fût une boule parfaitement arrondie ; &, comme on ſuppoſait que la meſure trouvée par M. Picard convenait à chaque degré, on ne doutait pas que les 360 degrés, dans leſquels on diviſe la circonférence de la ſphère, ne fuſſent égaux entre eux, & qu'ils n'euſſent tous la longueur qu'il avait déterminée de 57060 toiſes. Mais on ne fut pas long-temps à reconnaître que cette ſuppoſition était gratuite.

Deux raiſons fort différentes, & dont on tira des conſéquences oppoſées, firent également révoquer en doute la ſphéricité de la Terre : l'une c'eſt la diverſité reconnue dans la longueur du pendule à ſecondes, à différentes latitudes ; l'autre, la meſure de tous les degrés du méridien qui traverſe la France. Cette meſure fut faite par MM. Caſſini pere & fils, MM. de la Hire, Muraldi, Couplet, Chazelles, & leurs Collégues. L'hiſtoire en eſt curieuſe.

Le célèbre Huygens publia, au commencement de l'année 1673, un Traité dans lequel il prétendait que le pendule à ſecondes pouvoit ſervir de meſure certaine, invariable & univerſelle,

dans toutes les parties du monde, parce qu'en supposant la Terre une sphère parfaite, le pendule d'une longueur égale devait avoir par-tout les mêmes vibrations. Dès l'an 1663, M. Picard avait fait la même proposition dans son livre de la mesure de la Terre. D'un autre côté, M. Richer se trouvant, en 1672, à l'Isle de Cayenne, qui n'est qu'à 4 degrés 56 minutes du Sud, remarqua au mois d'Août de cette année que le pendule de l'horloge qu'il avait apporté de Paris, sans aucun changement de longueur, mettait plus de temps à faire ses oscillations, ou qu'il ne faisait point à Cayenne les mêmes oscillations dans le même temps, qu'à Paris. L'horloge retardait, chaque jour, de deux minutes vingt-huit secondes. Pendant dix mois, M. Richer ne cessa point de renouveller la même expérience avec une extrême attention. Enfin il trouva que, pour battre les mêmes secondes, ce même pendule devait être plus court d'une ligne $\frac{1}{4}$. Une découverte si singuliere excita beaucoup de mouvemens parmi les Mathématiciens. Les lumieres & l'exactitude reconnues de M. Richer ne permettaient pas de douter du fait; quelques-uns l'attribuerent à l'alongement de la verge du balancier, causé par la chaleur du climat : mais cet effet n'était pas nouveau, & l'on était sûr que la différence ne

Pérou.

Pérou.

pouvait aller à la proportion que M. Richer avait obſervée. Il fallut chercher d'autres raiſons, & conclure néceſſairement que la différence ne pouvait venir qu'un d'une moindre peſanteur à Cayenne. On conçut alors que tous les corps peſaient moins vers l'Equateur que vers les Poles; car, dans les principes de la Statique, la durée des vibrations dépend de la longueur & de la peſanteur du corps qui les fait.

La découverte de M. Richer fut confirmée par une expérience toute ſemblable de M. Halley, dans l'Iſle de Sainte-Hélène; par celles de MM. Varin, des Haies & Glos, aux Iſles de Gorée, de la Guadeloupe & de la Martinique; de M. Couplet à Lisbonne & au Para; du F. Feuillée à Porto-Bello & à la Martinique, & par quantité d'autres, dont le réſultat ne pouvait être attribué à la ſeule différence des climats. Comme il ne pouvait reſter aucun doute que les corps ne peſaſſent plus vers les poles que ſous l'Equateur, MM. Huygens & Newton commencerent par nier que la terre fût parfaitement ſphérique; enſuite ils expliquerent ce phénomène, par la force centrifuge des corps mûs en rond. Tout corps, diſaient-ils, dont le mouvement eſt circulaire, fait un effort continuel pour fuir & s'éloigner du centre autour duquel il ſe meut.

Ce principe, en faveur duquel la raiſon s'accorde avec l'expérience, ſe découvre viſiblement dans une fronde : à meſure qu'on la tourne, la pierre qu'elle porte, fait d'autant plus d'effort pour ſortir & s'éloigner du centre, autour duquel on la fait tourner, que la vîteſſe du mouvement eſt plus grande ; &, dès qu'on la lâche, elle continue de ſe mouvoir, ſans être pouſſée par une nouvelle force. Les loix naturelles du mouvement confirment cette force centrifuge : c'eſt le nom qu'on lui a donné, parce qu'elle tend à éloigner un corps du centre de ſon mouvement. De-là, les mêmes Philoſophes ont conclu que la terre eſt applatie, & leur raiſonnement peut être réduit en peu de mots. La terre ſe meut, & tourne chaque jour ſur ſon axe. Par ce mouvement, chaque particule de ſon globe fait effort pour s'éloigner de l'axe, & cet effort eſt proportionné à la vîteſſe ou à la grandeur du cercle que chacun décrit. Or ce cercle & la vîteſſe étant plus grands vers l'Equateur que vers les Poles, il faut que l'effort ſoit plus grand près de l'Equateur, pour s'éloigner de l'axe. D'un autre côté, tout corps par ſa gravité primitive, qui ſe nomme force centripete, tend vers le centre de la terre, ou, pour mieux dire, perpendiculairement à l'horizon. On trouve donc deux forces dans un même corps ; l'un qui le pouſſe & l'entraîne vers le

Pérou.

Pérou.

centre de la terre ; l'autre qui naît du mouvement de la terre, & qui imprime à tous les corps l'effort qu'ils font pour s'éloigner de l'axe, ou du centre autour duquel ils ſe meuvent ; & comme ces deux forces ſont toujours plus contraires l'une à l'autre, à meſure que les corps ſont plus proches de l'Equateur, il arrive qu'avec une égale quantité de matiere, les pendules, comme tous les autres corps, ont plus de peſanteur à Paris, qu'à l'Iſle de Cayenne.

On a pouſſé le raiſonnement juſqu'à calculer la quantité de force centrifuge que chaque degré terreſtre doit avoir, ſuivant le plus ou le moins de latitude, & la diminution que la même force doit cauſer dans la gravité des corps, à chacun de ces degrés. Huygens & Newton allerent juſqu'à marquer, quoiqu'avec quelque différence, le rapport entre l'axe de la terre & le diamètre de l'Equateur. Huygens le concluait de la ſeule force centrifuge, comparée à la gravité. Newton y joignait ſa théorie ſur la gravitation univerſelle. Ils étaient perſuadés que d'exactes expériences ſur la peſanteur, pouvaient vérifier ſeules, non-ſeulement la figure de la terre, mais encore la grandeur de chaque degré, dans toutes les latitudes.

Un nouveau phénomène, découvert dans le même temps, leur parut confirmer cette théo-

Pérou.

rie. On reconnut, dans le disque de Jupiter, certaines taches, à l'aide desquelles les Astronomes observerent qu'il faisait en six heures une révolution sur son axe. Comme elle était plus rapide que celle qu'on attribuait à la terre, elle devait imprimer à toutes les parties de cette planete, une force centrifuge correspondante à sa vélocité, & par conséquent plus grande que celle de la terre. Cette force, par l'analogie d'un corps à l'autre, devait presqu'applatir le globe de Jupiter vers ses poles. En effet, avec d'excellens micromètres, qui servirent à mesurer ses diamètres, on trouva que l'axe de révolution de cette planete, était plus court que son diamètre.

Tous ces raisonnemens, fondés sur la seule différence de pesanteur dans le pendule, parurent ingénieux aux Mathématiciens Français; mais ils voulaient des expériences & des faits décisifs. Ils reconnaissaient que la mesure de M. Picard ne pouvait être une régle fixe pour tous les degrés; car, devant être inégaux, si la terre n'était pas sphérique, cette mesure, quoiqu'exacte pour la partie qui avait été mesurée, ne pouvait être appliquée à ceux dont on ne connaissait pas la mesure. C'est ce qui fit naître la proposition de mesurer la ligne méridienne qui traverse la France, & ce projet fut entrepris, en 1683, par l'ordre exprès de Louis-le-Grand, sous la protection d'un

Pérou.

Miniſtre que toute l'Europe honore du même ſurnom. M. Caſſini fut chargé de l'exécution. On choiſit, pour premier point de cette meſure, l'Obſervatoire de Paris. Malgré quantité d'obſtacles, elle fut continuée depuis Dunkerque juſqu'à Callioure; & le Méridien de toute la France fut diviſé en deux arcs, l'un de Dunkerque à Paris, & l'autre de Paris à Callioure. Tout l'ouvrage fut terminé en 1718. Les mêmes meſures, obſerve M. de Maupertuis, furent répétées par MM. Caſſini, en différens temps, en différens lieux, avec différens inſtrumens, & par différentes méthodes. Le Gouvernement y prodigua toute la dépenſe & toute la protection imaginables, pendant l'eſpace de trente-ſix ans; & le réſultat de ſix opérations, faites en 1701, 1713, 1718, 1734 & 1735, fut toujours que la terre était alongée vers les poles. Ainſi, deux choſes réſultaient de ces opérations, l'une que la terre n'était pas entierement ſphérique, en quoi les Français convenaient avec Huygens & Newton, l'autre qu'elle était un ſphéroïde long, ou étendu vers les deux poles, ce qui ne s'accordait pas avec l'opinion de ces deux Mathématiciens, qui la croyaient un ſphéroïde large, ou applati vers les poles.

Cependant les meſures de MM. Caſſini ſemblaient valoir une démonſtration. Ils avaient trouvé les degrés ſeptentrionaux de la France moindres

que les méridionaux, d'où ils concluaient avec raiſon, que la terre étant plus courbe vers les parties ſeptentrionales que vers les parties méridionales, elle devait avoir la figure d'un ſphéroïde alongé ; la plupart des Savans ne doutaient point de la juſteſſe de ces meſures. On prit parti en Eſpagne, pour l'opinion de MM. Caſſini ; &, comme ils ne parlaient point du phénomène des pendules, deux de nos plus ſavans Académiciens entreprirent de l'ajuſter avec la figure alongée de la terre. Les partiſans de l'opinion oppoſée, ne niaient pas que la meſure du Méridien de France n'eût été faite avec beaucoup de préciſion ; mais ils prétendaient que, dans les deux arcs qui la partageaient, la différence de quelques degrés, par rapport aux autres, était ſi peu conſidérable, & par conſéquent ſi peu ſenſible, qu'il était aiſé de la confondre avec l'erreur à laquelle toute obſervation eſt ſujette. D'ailleurs quelqu'exactitude que M. Caſſini pere eût apportée à la ſienne, il ne laiſſait pas d'y avoir un excédent de trente-ſept toiſes entre ſa meſure vers Collioure, & celle de M. Picard, & une de cent trente-ſept entre ſa meſure vers Dunkerque, & celle de ſon fils. Pérou.

Dans cette diſpute, la figure de la terre demeurait indéciſe pour les perſonnes neutres, & tout le monde néanmoins ſentait la néceſſité d'une

Pérou.

décision. Les navigateurs y étaient les plus intéressés, puisque les distances des lieux différant dans les deux systêmes, cette incertitude les exposait à diverses sortes d'erreurs. Les Géographes tombaient dans un extrême embarras pour leurs cartes : s'ils choisissaient mal entre deux opinions contestées, l'erreur ne pouvait être de moins de deux degrés dans une distance de cent degrés. Les Astronomes avaient besoin aussi d'une décision fixe ; de-là dépendait pour eux la connaissance de la véritable parallaxe de la Lune, qui sert à mesurer ses distances, à déterminer sa position & ses mouvemens ; & c'est là-dessus qu'ils fondent l'espérance de trouver un jour la longitude sur mer. La question n'était pas moins importante pour les Physiciens, puisqu'ils regardent la gravité des corps comme l'agent universel qui sert au gouvernement de toute la Nature. Enfin de-là dépend encore la perfection du niveau, pour amener les eaux de loin, pour ouvrir des canaux, pour donner passage aux mers ; pour faire changer de cours aux rivieres, sans compter mille autres connaissances, qui peuvent résulter de la véritable détermination de la figure de la terre, par l'enchaînement que toutes les Sciences ont entr'elles.

Tel était l'état d'une difficulté, qui occupait, depuis quarante ans, l'Académie des Sciences, lorsque

lorſque le Roi fit communiquer à cette Académie, par M. le Comte de Maurepas, Miniſtre & Secrétaire d'Etat de la Marine, la réſolution où il était de ne rien épargner, pour faire décider cette fameuſe queſtion. On ne trouva point de voie plus sûre que d'envoyer, aux frais de Sa Majeſté, deux Compagnies d'Académiciens, l'une au Nord, pour meſurer un degré du Méridien près du Pole; l'autre en Amérique, pour en meſurer un autre près de l'Equateur. C'était en effet le ſeul moyen de lever tous les doutes ſur la figure de la terre; car ſi elle était applatie, les degrés devaient aller en augmentant, depuis l'Equateur juſqu'au Pole; au contraire, ſi elle était alongée, & ſi, dans la comparaiſon des degrés les plus proches, la différence était ſi petite, qu'elle pût être confondue avec les erreurs preſqu'inévitables dans les obſervations, on était ſûr qu'en comparant les degrés les plus éloignés, elle ne pourrait échapper aux Obſervateurs. Enfin ſi la terre était parfaitement ſphérique, les degrés, à quelque diſtance qu'ils fuſſent entr'eux, devaient être égaux, ſans autre différence que celle qui peut réſulter des obſervations.

Pérou.

Le Roi nomma, pour exécuter au Nord une entrepriſe ſi digne de lui, MM. de Maupertuis, Clairaut, Camus & le Monnier, Académiciens,

Pérou.

& M. l'Abbé Outhier, Correſpondant de l'Académie, M. de Sommereux pour Secrétaire, & M. Herbelot pour Deſſinateur. Le Roi de Suède y joignit M. Celſius, ſon Aſtronome. Leur Voyage & leurs Obſervations, qui ont été publiés par M. de Maupertuis, ſeront rappellés avec honneur, dans nos Relations du Nord. Vers l'Equateur, Sa Majeſté chargea de ſes ordres, MM. Godin, Bouguer & de la Condamine, Académiciens, auxquels M. de Juſſieu, Docteur en Médecine, fut aſſocié pour les Obſervations Botaniques. On leur donna pour aides, dans les opérations géométriques, M. Verguin, Ingénieur de la Marine, M. Godin des Odonais & M. Couplet; M. de Morainville pour Deſſinateur, M. Seniergues pour Chirurgien, & M. Hugo pour Horloger. Le pays de Quito, dans l'Amérique méridionale, parut le plus propre à des obſervations, dont la plupart devaient ſe faire ſous l'Equateur. L'agrément du Roi d'Eſpagne fut demandé, pour un travail dont les terres de ſon Domaine allaient recevoir un nouveau luſtre; & non-ſeulement ce Monarque entra volontiers dans des vues ſi glorieuſes à ſon Sang; mais il ſouhaita d'en partager immédiatement l'honneur, en nommant deux Mathématiciens Eſpagnols, Don George Juan, Don Antoine d'Ulloa, pour accompagner les Académiciens Français, & pour aſſiſter à leurs Obſervations.

Ils ſe trouverent tous enſemble à Panama d'où cette illuſtre Compagnie mit à la voile le 22 de février 1736, & paſſa pour la premiere fois la ligne, du 7 au 8 de mars. Elle aborda, le 10, à la côte de la province de Quito, dans la rade de Manta : ici ſe fit la premiere ſéparation des Savans aſſociés. Les deux Officiers Eſpagnols & M. Godin rentrerent à bord & firent voile pour Guayaquil. M. Bouguer & M. de la Condamine reſterent ſeuls à Manta. Nous les y retrouverons, quand nous aurons ſuivi les deux Eſpagnols dans leur route, qui offre des détails intéreſſans juſqu'à Quito, où étoit le rendez-vous général. Ils s'embarquerent ſur le fleuve de Guayaquil le 3 de mai 1736, & arriverent le 11 à Caracol, après bien des retardemens cauſés par les courans qu'ils avaient peine à ſurmonter. Pour continuer le chemin par terre, on leur tenait des mules prêtes, ſur leſquelles ils ſe mirent en route le 14. Quatre lieues qu'ils firent d'abord, par des ſavanes, des bois de planes & de cacaotiers, les rendirent ſur les plages de la riviere d'Ojibar. Ils la traverſerent neuf fois à gué dans ſes divers détours, & toujours avec quelque péril, au travers des rochers dont elle eſt ſemée, qui n'empêchent point qu'elle ne ſoit tout-à-la-fois, large, profonde & rapide. Le ſoir ils s'arrêterent

Pérou.

Mathématiciens Eſpagnols.

Pérou.

au Port des Moſquites, dans une maiſon ſituée ſur la rive. Tout le chemin, depuis Caracol juſqu'aux plages d'Ojibar, eſt ſi marécageux, qu'ils avaient marché continuellement par des ravines & des bourbiers, où leurs mules s'enfonçaient juſqu'au poitrail : mais il devient plus ferme lorſqu'on a paſſé les plages. On juge par le nom du lieu, où les Mathématiciens paſſerent la nuit, à quoi ils étaient condamnés pendant leur ſommeil. Ils y furent ſi cruellement piqués des moſquites, que quelques-uns prirent le parti de ſe jetter dans la riviere, & de s'y tenir juſqu'au jour; mais leurs viſages, ſeule partie du corps qu'ils ne pouvaient plonger dans l'eau, furent bientôt ſi maltraités, qu'il fallut abandonner cette reſſource, & laiſſer du moins partager le tourment à toutes les autres parties du corps.

Le 15, ils traverſerent une montagne couverte d'arbres épais, après laquelle ils arriverent à de nouvelles plages de la riviere d'Ojibar, qu'ils paſſerent encore quatre fois à gué, avec autant de danger que le jour précédent. Ils firent halte, à cinq heures du ſoir, dans un lieu nommé Caluma. On n'y trouve aucun endroit pour ſe loger, &, pendant toute la journée, il ne s'était offert aucune maiſon; mais les voituriers Américains entrerent dans la montagne, couperent des pieux & des branches &

formerent, en peu de temps, des cabanes, qui mirent tout le monde à couvert. Le chemin de ce jour avait été très-incommode, entre des arbres si voisins les uns des autres, qu'avec la plus grande attention, un voyageur se meurtrit les jambes contre les troncs & la tête contre les branches. Quelquefois les mules & les cavaliers s'embarrassent dans les béjuques, espèce de liane ou d'osier qui traverse d'un arbre à l'autre. Ils tombent & ne peuvent se débarrasser sans secours. Pérou.

Le 16, à 6 heures du matin, le thermomètre marquait 1016. Aussi commence-t-on à respirer un air plus frais. On se remit en chemin à 8 heures; & l'on passa vers midi, dans un lieu, nommé *mama Rumi*. C'est la plus belle cascade que l'imagination puisse se représenter. L'eau y tombe d'environ 50 toises de haut, d'un rocher taillé à pic, & bordé d'arbres extrêmement touffus. La nappe de sa chûte forme, par sa blancheur & sa clarté, un spectacle auquel M. d'Ulloa n'avait rien vu d'égal. Elle se rassemble sur un fond de roche, d'où elle sort pour continuer son cours dans un lit un peu incliné, sur lequel passe le grand chemin. Cette belle cascade est nommée *Paccha* par les Américains & *Chorréra* par les Espagnols. Les Mathématiciens, continuant de marcher, passerent deux fois la

Pérou.

riviere ſur des ponts auſſi dangereux que les gués, & vers deux heures après midi, ils arriverent à Tarrigagua. Une grande maiſon de bois conſtruite exprès pour les loger, ſervit à les délaſſer d'une journée très-fatigante. Le chemin ne leur avait offert, d'un côté, que d'horribles précipices; &, de l'autre, il était ſi étroit, que les Cavaliers & les montures n'ayant pas ceſſé de heurter, tantôt contre les arbres & tantôt contre le roc, ils étaient fort meurtris à leur arrivée.

On nous explique en quoi conſiſte le danger des ponts. Comme ils ſont de bois & fort longs, ils branlent d'une manière effrayante ſous le poids de ceux qui les paſſent. D'ailleurs ils ont à peine trois pieds de large, ſans aucune ſorte de parapets ou de garde-fous ſur les bords. Une mule qui vient à broncher, tombe infailliblement dans la riviere, & ne manque pas d'y périr avec ſa charge. Le paſſage étant guéable en été, on fabrique ces ponts chaque hiver, mais avec ſi peu de ſolidité, qu'ils demandent d'être renouvellés tous les ans. Lorſqu'une perſonne de marque fait cette route, le Corrégidor de Guaranda eſt obligé de faire conſtruire, par des Américains, les maiſons de bois qui ſervent au repos de chaque journée. Elles demeurent ſur pied, pour ſervir aux autres Voyageurs, juſqu'à ce

qu'elles tombent faute de réparation. Alors un Voyageur ordinaire eſt réduit, pour tout logement, aux cabanes que ſes voituriers ou ſes guides lui bâtiſſent à la hâte. Pérou.

Le 17, à 6 heures du matin, le Thermomètre marquait 1014 $\frac{1}{2}$; & ce degré parut un peu frais aux Mathématiciens, qui étaient accoutumés à des climats plus chauds. Mais la même heure fait éprouver, à Tarrigagua, deux températures fort oppoſées. S'il y a deux Voyageurs, dont l'un vienne des montagnes, & l'autre de Guayaquil, le premier trouve le climat ſi chaud, qu'il ne peut ſouffrir qu'un habit léger; & l'autre, au contraire, trouve le froid ſi ſenſible, qu'il ſe couvre de ſes plus gros habits. L'un trouve la riviere ſi chaude, qu'il eſt impatient de s'y baigner, & l'autre la trouve ſi froide qu'il évite d'y tremper la main. Une différence ſi remarquable ne vient, des deux côtés, que de celle de l'air d'où l'on ſort.

En ſortant de Tarrigagua, le 28, à 9 heures du matin, les Mathématiciens commencerent à monter la fameuſe montagne de Saint-Antoine; &, vers une heure après midi, ils arriverent dans un lieu que les Américains nomment *Guamar*, & les Eſpagnols *Cruz de canna*, c'eſt-à-dire, Croix de roſeaux. La fatigue du chemin les força de s'y arrêter. Cruz de canna eſt un petit

Pérou.

espace de plaine, un peu en pente, qui fait le milieu de la montagne. On nous représente le chemin, depuis Tarrigagua, comme un des plus dangereux de l'Amérique. » Qu'on se figure, » dit M. d'Ulloa, des montées presqu'à plomb, » & des descentes si rudes que les mules ont » beaucoup de peine à s'y soutenir. En quel- » ques endroits, le passage a si peu de largeur, » qu'il contient difficilement une monture. En » d'autres, il est bordé d'affreux précipices, qui » font craindre à chaque pas de s'y abîmer. Ces » chemins, qui ne méritent pas le nom de sen- » tiers, sont remplis dans toute leur longueur, » & d'un pas à l'autre, de trous de près d'un » pied de profondeur, quelquefois plus pro- » fonds, où les mules ne peuvent éviter de » mettre les pieds de devant & derriere. Quel- » quefois leur ventre traîne à terre, & presque » toujours il en approche jusqu'aux pieds du » cavalier. Les trous forment une espèce d'esca- » lier, sans quoi la difficulté du chemin serait » invincible. Mais si malheureusement la monture » met le pied entre deux trous, ou ne les place » pas bien dedans, elle s'abbat, & le cavalier » court plus ou moins de risque, suivant le côté » par lequel il tombe. » Pourquoi ne pas mar- cher à pied dans un chemin de cette étrange nature? On répond qu'il n'est pas aisé de se

tenir ferme, sur les éminences qui sont entre les trous; & que si l'on vient à glisser, on s'enfonce nécessairement dans le trou même, c'est-à-dire, dans la boue jusqu'aux genoux; car ces trous en sont remplis, & souvent jusqu'au comble. Pérou.

On les nomme camellons dans le pays; ils sont comme autant de trébuchets pour les mules. Cependant les passages, qui n'ont point de trous, sont encore plus dangereux. « Ces pentes » étant fort escarpées, & la nature du terrain, » qui est de craie continuellement détrempée » par la pluie, les rendant extrêmement glis- » santes, il serait impossible aux bêtes de charge » d'y marcher, si les voituriers Indiens n'allaient » devant, pour préparer le chemin. Ils portent » de petit hoïaux, avec lesquels ils ouvrent » une espèce de petites rigoles à la distance » d'un pas l'un de l'autre, pour donner aux » mules le moyen d'affermir leurs pieds. Ce tra- » vail se renouvelle chaque fois qu'il passe d'au- » tres mules, parce que, dans l'espace d'une nuit, » la pluie ruine l'ouvrage du jour précédent. » Encore se consolerait-on de recevoir de fré- » quentes meurtrissures, & d'être crotté ou » mouillé, si l'on n'avait sous les yeux des pré- » cipices & des abîmes dont la vue fait fré- » mir. » Enfin M. d'Ulloa nous assure, sans exa-

Pérou.

gération, que le plus brave n'y peut marcher qu'avec un friſſon de crainte, ſur-tout s'il conſerve aſſez de liberté d'eſprit pour ſonger à la faibleſſe de l'animal qui le porte.

La maniere dont on deſcend de ces lieux terribles ne cauſe pas moins d'épouvante. Il ne faut point oublier que, dans les endroits où la pente eſt ſi roide, les pluies font couler la terre & détruiſent les camellons. D'un côté, on a ſous les yeux des côteaux eſcarpés, & de l'autre des abîmes, dont la vue ſeule glace les veines. Comme le chemin ſuit la direction des montagnes, il faut néceſſairement qu'il ſe conforme à leurs irrégularités. De ſorte qu'au lieu d'aller droit, on ne parcourt pas cent toiſes ſans être obligé de faire deux ou trois détours. C'eſt particulierement dans ces ſinuoſités, que les camellons ſont bientôt détruits. La Nature apprend aux mules à s'y préparer. Dès qu'elles ſont aux lieux où commence la deſcente, elles s'arrêtent, & joignent leurs pieds de devant l'un contre l'autre, en les avançant un peu ſur une ligne égale, comme pour ſe cramponner : elles joignent de même les pieds de derriere, les avançant un peu auſſi, comme ſi leur deſſein était de s'accroupir. Dans cette poſture, elles commencent à faire quelques pas, pour éprouver le chemin. Enſuite, ſans changer

de situation, elles se laissent glisser avec une vîtesse étonnante. L'attention du cavalier doit être de se tenir ferme sur sa selle, parce que le moindre mouvement, qui ferait perdre l'équilibre à sa monture, ne manquerait point de les précipiter tous deux. D'ailleurs pour peu qu'elle s'écartât du sentier, elle tomberait infailliblement dans quelque abîme. M. d'Ulloa ne se lasse point d'admirer l'adresse de ces animaux. On s'imaginerait, dit-il, qu'ils ont reconnu & mesuré les passages. Sans un instinct si puissant, il serait impossible aux hommes de passer par des routes où les brutes leur servent de guides. Pérou.

« Mais, quoique l'habitude les ait formées à » ce dangereux manège, elles ne laissent point » de marquer une espece de crainte ou de sai- » sissement. En arrivant à l'entrée des descentes, » elles s'arrêtent, sans qu'on ait besoin de tirer » la bride. Rien n'est capable de les faire avan- » cer sans avoir pris leurs précautions. D'abor » on les voit trembler. Elles examinent le che- » min, aussi loin que leur vue peu s'étendre. » Elles s'ébrouent, comme pour avertir le ca- » valier du péril, & s'il n'a pas déjà passé » par ce même lieu, ces pressentimens ne lui » causent pas peu d'effroi. Alors les Américains » prennent le devant, se portent le long du » passage, grimpent aux racines d'arbres qu'ils

Pérou.

» voient découvertes, ils animent les mules par » leurs cris, & ces animaux que le bruit semble » encourager, rendent le service qu'on attend » d'eux. » Dans d'autres endroits de la descente, il n'y a point de précipices à craindre, mais le chemin y est si resserré, si profond, ses côtés si hauts & si perpendiculaires, que le péril n'y est pas moins grand, quoique d'une autre maniere. La mule n'y trouvant point de place pour arranger ses pieds, a beaucoup plus de peine à se soutenir. Si elle tombe néanmoins, ce ne peut être sans fouler le cavalier, & dans un sentier si étroit qu'on n'a pas la moindre liberté de s'y mouvoir; il est assez ordinaire de se casser le bras ou la jambe, ou de perdre même le vie.

A l'entrée de l'hiver, & au commencement de l'été, ces voyages sont plus incommodes & plus dangereux que dans toute autre saison. La pluie forme alors d'épouvantables torrens, qui font disparaître les chemins, ou qui les ruinent jusqu'à rendre le passage absolument impossible, à moins qu'on ne se fasse précéder d'un grand nombre d'Américains pour les réparer, & ces réparations même faites à la hâte, ou suffisantes pour les naturels du pays, laissent encore de grands sujets d'effroi pour un Européen. En général, le peu de soin qu'on donne à l'entretien

des chemins du Pérou en augmente beaucoup l'incommodité naturelle; car ce n'eſt pas ſeulement celui de Guayaquil à Quito, dont les Voyageurs ſe plaignent, il n'y en a pas un ſeul de bon, dans toutes les parties des montagnes. Lorſqu'un arbre tombe de vieilleſſe, ou déraciné par un orage, il ne faut pas croire que s'il bouche le chemin, on ſe mette en peine de l'en écarter. Il y en a de ſi gros que leur tronc n'a pas moins d'une aune & demie de diamètre. Ceux de cette groſſeur demandant beaucoup d'appareil pour les remuer, les Américains ſe contentent d'en diminuer une partie à coups de hache. Enſuite, déchargeant les mules, ils les forcent de ſauter pardeſſus le reſte du tronc. L'arbre reſte ainſi dans la ſituation où ils le trouvent; & d'autres Américains qui viennent après les premiers, continuent de faire ſauter les mules, juſqu'à ce qu'il ſoit pourri par le temps. Pérou.

Le 18, à Cruz de canna, le degré du Thermomètre était de 1010. Les Mathématiciens ſe remirent en marche par un chemin ſemblable à celui du jour précédent juſqu'à Pucara, où l'on ceſſe de ſuivre la riviere.

Tout ce qu'on découvre au-delà de Pucara, lorſqu'on a paſſé les hauteurs de cette Cordeliere, eſt un terrain ſans montagnes & ſans arbres, d'environ deux lieues d'étendue, mêlé de plaines

raſes & de fort petites collines. Les unes & les autres ſont couvertes de froment, d'orge, de maïs & d'autres grains, dont la différente verdure forme un ſpectacle fort agréable pour ceux qui viennent de traverſer les montagnes. Cet objet parut fort nouveau à des Voyageurs accoutumés, depuis près d'un an, aux verdures des pays chauds & humides, qui ſont fort différentes de celles-ci. Ils trouverent, à ces belles campagnes, une parfaite reſſemblance avec celles de l'Europe.

l'érou.

Après s'être repoſés juſqu'au 21, dans la maiſon du Corrégidor de Guaranda, ils reprirent leur route vers Quito, & le jour de leur départ, comme les deux jours précédens, le Thermomètre marqua 1004½. Le 22, ils commencerent à traverſer la bruyere, ou le déſert de Chimborazo, laiſſant toujours à gauche la montagne de ce nom, & paſſant par des collines ſablonneuſes, qui depuis le cap de Nége paraiſſent continuellement s'élargir. Les terres de ce Cap, qui vont, par un long eſpace, en penchant des deux côtés vers la mer, environnent la montagne, & ſemblent en former les faces. Vers cinq heures du ſoir, les Mathématiciens arriverent dans un lieu, nommé *rumi machaï*, c'eſt-à-dire cave de pierre : ce nom vient d'un fort gros rocher, qui forme dans ſa concavité une retraite aſſez com-

mode, où les Voyageurs paſſent la nuit. Cette journée avait été fatigante. On ne trouve ſur la route ni précipices, ni paſſage dangereux; mais le froid & le vent s'y font vivement ſentir. Lorſqu'on a paſſé le grand *Arénal* & ſurmonté les plus grandes difficultés de cet ennuyeux déſert, on découvre les reſtes d'un ancien Palais des Incas, ſitué entre deux montagnes & dont le temps n'a reſpecté qu'une partie des murs. Pérou.

Le 23, à 5 heures & un quart du matin, le Thermomètre marquait 1000, terme de la congelation dans cet inſtrument. Auſſi la campagne parut-elle toute blanche de frimats, & le rocher de Rumimachai était tout couvert de gelée. A 9 heures du matin, les Mathématiciens recommencerent à côtoyer le Chimborazo à l'Eſt; &, vers deux heures, ils arriverent à Mocha, petit hameau fort pauvre, où ils paſſerent la nuit.

Le terrain, qui eſt entre Caracol & Guaranda, eſt de deux ſortes: le premier juſqu'à Tarrigagua eſt uni; &, depuis Tarrigagua juſqu'à Guaranda, on ne fait que monter & deſcendre. Les montagnes, juſqu'à deux lieues au-delà du Pucara, ſont couvertes de grands arbres de différentes eſpèces, dont le branchage, les feuilles, & la groſſeur du tronc cauſent de l'étonnement aux

Pérou.

Voyageurs. Toute cette Cordeliere eſt auſſi garnie de bois dans ſa partie Occidentale, qu'elle en eſt dépourvue dans la partie oppoſée. C'eſt du ſein de ces montagnes, que ſort la riviere qui, groſſie par une infinité de ruiſſeaux, occupe un ſi vaſte lit depuis Caracol juſqu'à Guayaquil.

Toute l'étendue de ces montagnes, qui ne laiſſent pas d'avoir beaucoup de terrain uni, dans leur partie ſupérieure, abonde en diverſes eſpèces d'animaux & d'oiſeaux, dont la plupart different peu de ceux de Tierra-Firme. On peut y joindre les paons ſauvages, les faiſans, une eſpèce particuliere de poules, & quelques autres, dont l'abondance eſt ſi grande que s'ils ſe perchaient moins haut, & s'ils ne ſe cachaient pas ſous les feuillages des arbres, les Voyageurs n'auraient beſoin que d'un fuſil & de munitions pour faire continuellement la meilleure chere. Il s'y trouve auſſi beaucoup de ſerpens, & des ſinges d'une ſinguliere grandeur, qu'on diſtingue, dans le pays, par le nom de *marimondas*. Don d'Ulloa ne craint pas d'aſſurer que lorſqu'ils ſe dreſſent ſur leurs pieds, ils ont plus d'une aune & demie de hauteur. Leur poil eſt noir. Ils ſont extrêmement laids, mais ils s'apprivoiſent facilement.

Les cannes ne ſont nulle part auſſi belles que dans la route de Guayaquil à Quito. Leur longueur

gueur ordinaire eſt entre ſix & huit toiſes; &, quoique leur groſſeur varie, les plus épaiſſes n'ont qu'environ ſix pouces de pied-de-roi, ce qui fait à-peu-près un quart d'aune de Caſtille. La partie ferme & maſſive de chaque tuyau a ſix lignes d'épaiſſeur. On comprend qu'étant ouvertes, elles forment une planche d'un pied & demi de large; & l'on ne s'étonnera point qu'elles ſervent à la conſtruction des édifices du Pays. Pour cet uſage & quantité d'autres, on ne les coupe que dans leur parfaite grandeur. La plupart des tuyaux ſont remplis d'eau, avec cette différence que, pendant la pleine Lune, ils ſont tout-à-fait pleins, & qu'à meſure que la Lune décroît, cette eau diminue, juſqu'à diſparaître entierement dans la conjonction. L'expérience n'en laiſſa aucun doute à Don d'Ulloa. Il obſerve auſſi qu'en diminuant, l'eau ſe trouble, & qu'au contraire, dans ſa plus grande abondance, elle eſt auſſi claire que le cryſtal; les Péruviens ajoutent d'autres particularités: tous les tuyaux, diſent-ils, ne ſe rempliſſent pas à-la-fois; entre deux pleins, il y en a toujours un qui reſte vide. Ce qu'il y a de certain, ſur le témoignage du Mathématicien, c'eſt que ſi l'on ouvre un tuyau vide, on en trouve de ſuite deux autres pleins. On attribue à leur eau la vertu de diſſiper les poſthemes qui peuvent naître d'une chûte. Auſſi

Pérou.

Pérou.

tous les Voyageurs, qui deſcendent des montagnes; ne manquent pas d'en boire, pour ſe fortifier contre les coups & les meurtriſſures qu'on ne peut gueres éviter dans cette route. On laiſſe ſécher les cannes, après les avoir coupées. Elles ſont alors aſſez fortes pour ſervir de chevrons & de ſolives. On en fait auſſi des planches & des mâts pour les balzes. On en double les ſoutes des vaiſſeaux qui chargent du cacao, pour empêcher que la grande chaleur de ce fruit ne conſume le bois. Enfin ces cannes ſervent à mille ſortes d'ouvrages.

La Condamine.

Cependant M. Bouguer & M. de la Condamine étaient reſtés ſeuls à Manta. Ces deux Académiciens ſe propoſaient d'y obſerver l'Équinoxe, par une nouvelle méthode de M. Bouguer; de reconnaitre le point où paſſait l'Équateur, de fixer, par l'obſervation de l'éclipſe de Lune du 26 Mai, la longitude entierement inconnue de cette Côte, la plus Occidentale de l'Amérique Méridionale, & d'examiner le Pays où leurs opérations de la meſure de l'Équateur devaient les conduire. D'autres motifs ſe joignirent à ces premieres vues: ils voulaient chercher, ſur les plages de la Côte, un terrain commode à meſurer, & propre à ſervir de baſe à leurs déterminations géométriques. « Nous ne devions » point négliger, dit M. de la Condamine, l'oc-

» caſion d'obſerver les réfractions Aſtronomiques » de la Zone-Torride, en profitant de la vue » de l'horizon de la mer, que nous allions bientôt » perdre de vue dans un Pays de montagnes: » enfin il était à propos de faire l'expérience du » pendule à ſecondes, au niveau de la mer & » ſous l'Équateur même. L'exécution de tant de » projets ne prit qu'un mois. » Tandis que M. Bouguer s'occupait des réfractions, M. de la Condamine détermina le point de la Côte, où elle eſt coupée par l'Équateur: c'eſt une pointe, appellée *Palmas*, où il grava, ſur le rocher le plus ſaillant, une inſcription pour l'utilité des gens de mer. La perſécution des maringoins eſt inſupportable dans ce lieu; & le Ciel y eſt preſque toujours couvert de nuages. En débarquant à Manta, on avait averti la Compagnie de ſe tenir en garde contre les ſerpens, qui y ſont communs & dangereux. Dès la premiere nuit, M. de la Condamine en vit un ſuſpendu à un des montans de la caſe de roſeaux, ſous laquelle il avait ſon hamac, mais ils n'attaquent point un homme s'il évite de les toucher. Pérou.

Les deux Académiciens viſiterent Charapoto, Puerto-Véjo, & parcoururent la Côte, depuis le Cap San-Lorenzo, juſqu'au Cap Paſſado & Rio-Jama. Pendant leur ſéjour à Puerto-Véjo, M. de la Condamine guérit, avec du quinquina

Pérou.

qu'il avait apporté de France, une Créole que la fièvre tourmentait depuis un an, & qui n'avait jamais entendu parler d'un fébrifuge qui croît dans sa Patrie.

La santé de M. Bouguer, qui commençait à se déranger, l'ayant obligé, le 23 Avril, de prendre sa route vers le Sud, pour aller rejoindre M. Godin, & les Officiers Espagnols à Guayaquil, M. de la Condamine se vit seul, & c'est dans son propre récit, qu'on va représenter la route qu'il prit pour Quito.

« Les instrumens, dit-il, furent partagés entre » M. Bouguer & moi. Je lui remis mon petit » quart de cercle d'un pied de rayon, & je me » chargeai du grand. Nous avions commencé en- » semble la Carte du Pays : je la continuai seul, » & n'ayant pu trouver de guide pour pénétrer » à Quito en droite ligne, au travers des bois » où l'ancien chemin était effacé, je côtoyai les » terres en pirogue, l'espace de plus de 50 » lieues vers le Nord. Je déterminai, par obser- » vation à terre, la latitude du Cap San-Fran- » cisco, celle de Tacames, & des autres points » les plus remarquables. Je remontai ensuite une » riviere très-rapide, à laquelle une mine d'é- » meraudes, aujourd'hui perdue, a donné le » nom qu'elle conserve. Je levai le plan de son » cours, & la carte de mes routes, depuis

» le lieu de mon débarquement jusqu'à Quito.

« Tout ce terrain est couvert de bois épais, » où il faut se faire jour avec la hache. Je mar- » chais, la boussole & le thermomètre à la main, » plus souvent à pied qu'à cheval. Il pleuvait » régulierement tous les jours après midi. Je » trainais après moi divers instrumens & le grand » quart de cercle, que deux Américains avaient » bien de la peine à porter. Je recueillis & des- » sinai dans ces vastes forêts, un grand nombre » de plantes & de graines singulieres, que je » remis ensuite à M. de Jussieu. Je passai huit » jours entiers dans ces déserts, abandonné de » mes guides. La poudre & mes autres provi- » sions me manquerent. Les bananes & quelques » fruits sauvages faisaient ma ressource. La fiè- » vre me prit : je m'en guéris par une diète qui » m'était conseillée par la raison, & ordonnée » par la nécessité. Péron.

« Je sortis enfin de cette solitude, en suivant » une crête de montagnes, où le chemin, ou- » vert trois ans après par Don Pédro Maldonado, » Gouverneur de la Province, n'était pas encore » tracé. Le sentier où je marchais, était bordé » de précipices, creusés par des torrens de neige » fondue, qui tombent à grand bruit du haut » de cette fameuse montagne connue sous le » nom de *Cordeliere des Andes*, que je com-

Pérou.

» mençais à monter. Je trouvai à mi-côte, après » quatre jours de marche au milieu des bois, » un Village Américain, nommé *Niguas*, où je » m'arrêtai. J'y entrai par un ravin étroit que les » eaux ont cavé de 18 pieds de profondeur. Ses » bords coupés à pic, semblaient se joindre par » le haut, & laissaient à peine le passage d'une » mule : on m'assura que c'était là le grand che- » min, & il est vrai qu'alors il n'y en avait pas » d'autre. Je passai plusieurs torrens sur ces ponts » formés d'un réseau de lianes, semblable à nos » filets de Pêcheurs, tendu d'un bord à l'autre » & courbé par son propre poids. Je les vis alors » pour la première fois, & je ne m'y étais pas » encore familiarisé. Je rencontrai sur une route » deux autres hameaux, dans l'un desquels l'ar- » gent m'ayant manqué, je laissai mon quart de » cercle & ma malle en gage chez le Curé, » pour avoir des mulets & des Américains jus- » qu'à Nono, autre Village, où je trouvai un Re- » ligieux Franciscain, qui me fit donner à crédit » tout ce que je lui demandai.

« Plus je montai, plus les bois s'éclaircissaient: » bientôt je ne vis plus que des sables, & plus » haut des rochers nus & calcinés, qui bor- » daient la croupe Septentrionale du volcan de » Pichincha. Parvenu au haut de la côte, je » fus saisi d'un étonnement mêlé d'admiration à

» l'aſpect d'un long vallon de cinq à ſix lieues de » large, entrecoupé de ruiſſeaux qui ſe réuniſſaient » pour former une riviere. Tant que ma vue » pouvait s'étendre, je voyais des campagnes » cultivées, diverſifiés de plaines & de prairies, » des côteaux de verdure, des Villages, des ha- » meaux entourés de haies vives & de jardina- » ges : la Ville de Quito terminait cette riante » perſpective. Je me crus tranſporté dans nos » plus belles Provinces de France. A meſure que » je deſcendais, je changeais inſenſiblement de » climat, en paſſant, par degrés, d'un froid ex- » trême à la température de nos beaux jours du » mois de mai. Bientôt j'apperçus tous ces objets » de plus près & plus diſtinctement. Chaque » inſtant ajoutait à ma ſurpriſe : je vis, pour la » premiere fois, des fleurs, des boutons & des » fruits, en pleine campagne ſur tous les arbres. » Je vis ſemer, labourer & recueillir dans un » même jour & dans un même lieu. »

Pérou.

Il entra dans Quito, le 4 de juin. M. Bouguer était le ſeul à qui ſa mauvaiſe ſanté n'avait pas encore permis de s'y rendre. Mais le 10 du même mois, treize mois après leur départ de France, ils s'y trouverent tous raſſemblés.

En 1738, il employa les premiers jours de Septembre à faire un voyage au-delà de la Cordeliere Orientale, à Tagualo, diſtrict peu connu,

Pérou. dont il leva la Carte. Le Marquis de Maënza, Seigneur de tout ce canton, avait fait conſtruire ſur le ſommet de la montagne de Gnougnou-ourcou un logement pour lui, & un abri pour ſes inſtrumens; mais, par un contre-temps qui n'était que trop ordinaire, le brouillard rendit ſes peines & tous ces préparatifs inutiles. Mais, en revenant, il ſe détourna un peu du chemin pour voir le lac de Quilotoa, ſitué ſur le haut d'une montagne, dont on lui avait raconté des choſes merveilleuſes.

Ce lac eſt renfermé dans une enceinte de rochers eſcarpés, qui ne lui parut pas avoir beaucoup plus de deux cens toiſes de diamètre, quoiqu'on lui ſuppoſe une lieue de tour. Il n'eut ni le temps, ni la commodité de le ſonder. Il s'en fallait alors environ vingt toiſes que l'eau n'atteignît les bords. On lui aſſura qu'elle était montée depuis un an de cette hauteur; qu'elle avait près des bords, plus de quarante toiſes de profondeur, & qu'il était long-temps reſté dans ſon milieu, une Iſle & une bergerie, que les eaux en s'élevant peu-à-peu, avaient enfin tout-à-fait couvertes. M. de la Condamine ne garantit point la vérité de ces faits; &, quoiqu'ils n'aient rien d'impoſſible, il avoue qu'il avait regardé comme une fable ce qu'on lui avait dit ſur la foi des traditions Péruviennes, que peu après la forma-

tion du lac, il était ſorti du milieu de ſes eaux des tourbillons de flamme, & qu'elles avaient bouilli plus d'un mois. Mais, depuis ſon retour en France, il a ſu de M. Maënza qui était à Paris en 1751, & qui avait douté auſſi de tous les faits précédens, qu'au mois de décembre 1740, il s'éleva, pendant une nuit, de la ſurface du même lac, une flamme qui conſuma tous les arbuſtes de ſes bords & fit périr les troupeaux qui ſe trouverent aux environs. Depuis ce temps, tout a conſervé ſa ſituation ordinaire. La couleur de l'eau eſt verdâtre, on lui attribue un mauvais goût; &, quoique les troupeaux voiſins en boivent, on ne voit ſur ſes bords, ni même dans le voiſinage, aucune ſorte d'oiſeaux & d'animaux aquatiques. Celles qui coulent du côté de la montagne ſont ſalées : les vaches, les moutons, les chevaux & les mulets en paraiſſent fort avides. Du côté oppoſé, les ſources donnent une eau ſans goût, qui paſſe pour une des meilleures du pays. Il y a beaucoup d'apparence que le baſſin de ce lac eſt l'entonnoir de la mine d'un volcan, qui, après avoir joué dans les ſiécles paſſés, ſe renflame encore quelquefois. Le baſſin a pu ſe remplir d'eau, par quelque communication ſouterraine avec des montagnes plus élevées.

Pérou.

Un des points que M. Bouguer & M. de

Pérou.

la Condamine reconnurent ensemble, était une petite montagne, nommée *Nabouco*, voisine des villages de Penipé & de Guanando, où l'on recueille de fort belle cochenille, sur une espèce particuliere de ces arbustes à feuilles épineuses, appellés *Opuntia* par les Botanistes, & vulgairement Rakettes. La base de la montagne de Nabouco, est de marbre dans les ravines des environs; M. de la Condamine en découvrit de très-beaux & richement veinés de plusieurs couleurs. Il y vit aussi des rochers d'une pierre blanche, aussi transparente que l'albâtre, & plus dure que le marbre. Elle se casse par éclats, & rend beaucoup d'étincelles. On assure qu'un feu violent la liquéfie. L'Académicien soupçonnant qu'elle pouvait être utilement employée à la porcelaine, en recueillit des fragmens, qui faisaient partie de l'envoi qu'il fit en 1740, pour le cabinet du Jardin du Roi. Il trouva aussi, en descendant plus bas, une carriere d'ardoise, pierres dont on ne fait aucun usage dans le pays, & qui n'y est pas même connue.

Sur la fin du mois d'Août 1739, M. de la Condamine n'ayant pu se défendre d'assister à une course de taureaux qui se faisait à Cuença, il fut témoin d'un triste spectacle. M. Seniergues, Chirurgien de la Compagnie Française, honoré par conséquent de la protection de deux Sou-

verains, fut aſſaſſiné en plein jour, à l'occaſion d'une querelle particuliere. Ce meurtre fut ſuivi d'un ſoulévement général contre les Mathématiciens, ſans en excepter les deux Officiers Eſpagnols, & la plupart virent leur vie menacée. M. de la Condamine, que Seniergues avait nommé, en mourant, ſon exécuteur teſtamentaire, ſe trouva forcé d'intenter & de ſoutenir, pour l'honneur du mort, un procès criminel, qui dura près de trois ans. Les coupables en furent quittes pour quelques années d'un banniſſement qu'ils n'obſerverent point, & pour une amende qui ne fut pas payée; ils furent même abſous après le départ des Académiciens; mais le plus criminel ne laiſſant pas de craindre la Juſtice, quelquefois ſévere, quoique toujours lente, du Conſeil d'Eſpagne, prit le parti de ſe faire Prêtre. Pérou.

Les embarras de cet événement, qui donnerent un nouveau luſtre au caractere noble & généreux de M. de la Condamine, ne furent pas adoucis par les divertiſſemens qu'on lui procurait quelquefois. Les Américains de la terre de Tarqui, où il ſe trouvait à la fin de Décembre, ſont dans l'habitude de célébrer tous les ans une fête qui n'a rien de barbare ni de ſauvage, & qu'ils ont imitée de leurs conquérans Eſpagnols, comme ceux-ci l'ont autrefois empruntée des Mores. Ce ſont des courſes de chevaux, qui

Pérou.

forment des ballets figurés. Les Américains louent des parures deſtinées à cet uſage, & ſemblables à des habits de théâtres ; ils ſe fourniſſent de lances & de harnois éclatans pour leurs chevaux, qu'ils manient avec peu d'adreſſe & peu de grace. Leurs femmes leur ſervent d'écuyers dans cette occaſion, & c'eſt le jour de l'année, où la miſere de leur condition ſe fait le moins ſentir. Les maris dépenſent, en un jour, plus qu'ils ne gagnent dans l'eſpace d'un an ; car le maître ne contribue guères au ſpectacle, qu'en l'honorant de ſon aſſiſtance.

Cette eſpèce de carrouſel eut pour intermède, des ſcènes pantomimes de quelques jeunes Métis, qui ont le talent de contrefaire parfaitement tout ce qu'ils voient, & même ce qu'ils ne comprennent point. Les Académiciens en firent alors une fort agréable expérience. « Je les avais » vus pluſieurs fois, raconte M. de la Condamine, » nous regarder attentivement, tandis que nous » prenions des hauteurs du Soleil pour régler » nos pendules. Ce devait être pour eux un » myſtere impénétrable, qu'un Obſervateur à ge- » noux, au pied d'un quart-de-cercle, la tête » renverſée, dans une attitude gênante, tenant » d'une main, un verre enfumé, maniant de » l'autre les vis du pied de l'inſtrument, portant » alternativement l'œil à la lunette & à la

» diviſion, pour examiner le fil à plomb, cou-
» rant, de temps en temps, regarder la minute
» & la ſeconde à une pendule, écrivant quel-
» ques chiffres ſur un papier, & reprenant ſa
» premiere ſituation : aucun de nos mouvemens
» n'avait échappé aux regards curieux de nos
» ſpectateurs. Au moment que nous nous y atten-
» dions le moins, parurent ſur l'arène de grands
» quarts de cercle de bois & de papier peint,
» aſſez heureuſement imités ; & nous vîmes ces
» bouffons nous contrefaire tous avec tant de
» vérité, que chacun de nous, & moi le pre-
» mier, ne put s'empêcher de ſe reconnaître.
» Tout cela fut exécuté d'une maniere ſi co-
» mique, que, n'ayant rien vu de plus plaiſant,
» pendant les dix ans du voyage, il me prit
» une forte envie de rire, qui me fit oublier,
» pour quelques momens, mes affaires les plus
» ſérieuſes. »

Pérou.

Après l'année 1735, M. de la Condamine avait envoyé à l'Académie différentes raretés, dont il donne une curieuſe liſte. On voit, au Cabinet du Jardin du Roi, les premiers envois faits de nos Iſles & de Porto-Bello en 1735, & un autre de Quito en 1737. La caiſſe embarquée à Lima, en 1737, pour Panama, contenait, outre un vaſe d'argent du temps des Incas, pluſieurs petites idoles d'argent des anciens Péru-

Pérou.

viens, un grand nombre de vaſes antiques d'argille, de pluſieurs couleurs, ornés d'animaux, quelques-uns avec un tel artifice, que l'eau formait un ſifflement lorſqu'on la verſait; un beau morceau de mine de cryſtal, pluſieurs pétrifications & coquilles foſſiles du Chili, une belle plante marine, adhérente à un caillou liſſe, dix-huit coquilles rares, un aimant de Guancaelica, une dent molaire, pétrifiée en agate, du poids de deux livres, pluſieurs baumes ſecs & liquides, un Dictionnaire & une Grammaire de la Langue des Incas. La caiſſe, perdue à Carthagène, contenait quelques vaſes d'argille, ſemblables aux précédens, pluſieurs autres vaſes, des calebaſſes de différentes formes, ornés de deſſins faits à la main avec un charbon brûlant, & quelques-unes montées en argent avec leurs pieds, des incruſtations pierreuſes du ruiſſeau de Tanlagoa, entr'autres ſur une planche qui y avait été plongée trois ans, & où les caractères que M. de la Condamine y avait tracés, paraiſſaient en relief; pluſieurs marcaſſites taillées, de la pierre appellée miroir de l'Inca, un grand nombre de fragmens de cryſtal noirâtre, nommé dans le pays *pierre de Gallinao*, deux pièces de bois pétrifié; pluſieurs pierres de différentes formes, qui ont ſervi de haches aux anciens Américains, divers mortiers & vaſes d'une eſpèce d'albâtre,

un petit crocodile de la riviere de Guyaquil, la tête & la peau empaillées d'une belle couleuvre, nommée *coral*, dont les anneaux ſont couleur de feu, & noir, &c. Pérou.

Ainſi, l'attention & les ſoins de l'Académicien s'étendaient à tout. Il marqua l'époque du fâcheux accident qui le priva de l'ouïe. Ce fut en 1741, au retour d'une courſe qu'il fit derriere les montagnes, à l'Oueſt de Quito, en allant reconnaître le nouveau chemin que Don Pédro Maldonado venait d'ouvrir de Quito à la riviere des Emeraudes. Une fluxion violente dans la tête, fruit des alternatives de froid & de chaud, auxquelles il s'expoſait en obſervant jour & nuit, & ſouvent ſur un terrain froid & humide, lui cauſa cette cruelle infirmité, qui dura le reſte de ſa vie.

Un voyage remarquable, que M. de la Condamine fit au commencement de Juin, avec M. Bouguer, fut celui du volcan de Pichincha, le Véſuve de Quito, au pied duquel cette Ville eſt ſituée. Ils en étaient voiſins depuis ſept ans, ſans l'avoir vu d'auſſi près qu'il était naturel de le deſirer, & le beau temps les y invitait. Mais on connaît qu'un ſujet de cette nature, demande la narration du Voyageur même.

La partie ſupérieure du Pichincha ſe diviſe en trois ſommets, éloignés l'un de l'autre de

Pérou.

douze ou quinze cens toiſes, & preſqu'également hautes. Le plus oriental, qu'on a décrit dans un autre article, eſt un rocher eſcarpé, ſur lequel les deux Académiciens avaient campé en 1737. Le ſommet occidental, par où les flammes ſe firent jour en 1538, 1577 & 1660, eſt celui qu'ils n'avaient encore vu que de loin, & que M. de la Condamine ſe propoſait de reconnaître plus particulierement.

« Je fis chercher, dit-il, à Quito & aux en» virons, tous les gens qui prétendaient avoir » vu de près cette bouche du volcan; ſur-tout » ceux qui ſe vantaient d'y être deſcendus, » & j'engageai celui qui me parut le mieux » inſtruit à nous accompagner. Deux jours avant » notre départ, nous envoyâmes monter une » tente à l'endroit le plus commode, & le plus » à portée de l'objet de notre curioſité. Des » mules devaient porter notre bagage, un quart » de cercle & nos proviſions. Le jour marqué, » les muletiers ne parurent point. Il en fallut aller » chercher d'autres. L'impatience fit prendre les » devants à M. Bouguer, qui arriva ſur les trois » heures après-midi, à la tente. A force d'argent » & d'ordres des Alcades, je trouvai deux mu» letiers, dont l'un s'enfuit le moment d'après. » Je ne laiſſai point de partir avec l'autre, que » je gardais à vue. Il n'y avait qu'environ trois lieues

» lieues à faire. Je connaissais le chemin, jusqu'à » l'endroit d'où l'on devait voir la tente déjà » posée, & j'étais accompagné d'un jeune garçon, » qui avait aidé à la dresser. Je sortis de Quito, » sur les deux heures après midi, avec le jeune » homme & un valet du pays, tous deux montés, » le muletier Américain, & deux mules chargées » de mes instrumens, de mon lit & de nos vivres. » Pour plus de sûreté, je ne refusai point un » Métis, qui, de son propre mouvement, s'offrit » à me guider. Il me fit faire halte dans une ferme, » où je congédiai mon Américain venu de force, » après en avoir engagé un autre à me suivre de » bon gré. On verra si j'avais poussé trop loin les » précautions. Pérou.

» A mi-côte, nous rencontrâmes un cheval à la » pâture. Mon Américain lui jetta un laqs, & sauta » dessus. Quoique les chevaux, à Quito, ne soient pas au premier qui s'en saisit, comme dans les plaines de Buénos-Aires, je ne m'opposai point à l'heureux hasard qui mettait mon muletier en état d'avancer plus vîte. Il paraissait plein de bonne volonté, lui & ses camarades.

» Nous arrivâmes, un peu avant le coucher du Soleil, au plus haut de la partie de la montagne, où l'on peut atteindre à cheval. Il était tombé, les nuits précédentes, une si grande quantité de neige, qu'on ne voyait plus aucune

Pérou.

» trace de chemin. Mes guides me parurent in-
» certains. Cependant il ne nous reſtait qu'un
» ravin à paſſer, mais profond de quatre-vingt
» toiſes & plus. Nous voyions la tente au-delà.
» Je mis pied à terre, avec celui qui avait aidé
» à la poſer, pour m'aſſurer ſi les mules pou-
» vaient deſcendre avec leur charge. Quand j'eus
» reconnu que la deſcente était praticable, j'ap-
» pellai d'en-bas, on ne me répondit point. Je re-
» montai, & je trouvai mon valet ſeul, avec les
» mulets. L'Américain & le Métis, qui s'étaient
» offerts de bonne grace, avaient diſparu. Je ne
» crus pas devoir paſſer outre ſans guides, ſur-
» tout avec des mules fort mal équipées. Celui
» qui avait monté la tente, ne connaiſſait pas le
» gué de la ravine, ni le chemin pour remonter
» à l'autre bord. Nous étions loin de toute ha-
» bitation : une cabane que M. Godin avait
» commandée depuis un an, pour y faire quelques
» expériences, n'était qu'à un quart de lieue de
» nous. Mais j'avais reconnu, en paſſant, qu'elle
» n'était pas encore couverte, & qu'elle ne pou-
» vait me ſervir d'abri. Je n'eus d'autre parti à
» prendre que de revenir ſur mes pas, pour re-
» gagner la ferme où j'avais pris le Péruvien qui
» m'avait quitté. A chaque inſtant, il me fallait
» deſcendre de cheval, pour raccommoder les
» charges qui tournaient ſans ceſſe. L'une n'était

Pérou.

» pas plutôt rajuſtée que l'autre ſe dérangeait : » mon valet & le jeune Métis n'étaient gueres » plus habiles Muletiers que moi. Il était déjà » huit heures, & depuis la fuite de mes guides, » nous n'avions pas fait l'eſpace d'une lieue. » Il nous en reſtait au moins autant. Je pris » les devants, pour aller chercher du ſe- » cours.

» Il faiſait un fort beau clair de Lune, & je » reconnaiſſais le terrain : mais à peine étais- » je à moitié chemin de la ferme, que je me » vis tout-d'un-coup enveloppé d'un brouillard » ſi épais, que je me perdis abſolument. Je me » trouvais engagé dans un bois taillis, bordé d'un » foſſé profond, & j'errais dans ce labyrinthe, » ſans en retrouver l'iſſue. J'étais deſcendu de ma » mule, pour tâcher de voir où je poſais le pied. » Mes ſouliers & mes botines furent bientôt auſſi » pénétrés d'eau, qu'une longue cape Eſpagnole, » d'un drap du Pays, dont le poids était acca- » blant. Je gliſſais & je tombais à chaque pas. Mon » impatience était égale à ma laſſitude. Je jugeais » que le jour ne pouvait être éloigné, lorſque » ma montre m'apprit qu'il n'était que minuit, » & qu'il n'y avait que trois heures que ma » ſituation durait ; il en reſtait ſix juſqu'au jour. » Une clarté, qui ne dura qu'un moment, me » rendit l'eſpérance : je me tirai du bois & j'en-

Pérou.

» trevis le ſommet d'une croupe avancée de la
» montagne, ſur lequel eſt une croix qui ſe
» voit de toutes les parties de Quito. Je jugeai
» que de-là il me ſerait facile de m'orienter, &
» j'y dirigeai ma route. Malgré le brouillard qui
» redoublait, j'étais guidé par la pente du ter-
» rain. Le ſol était couvert de ces hautes herbes
» dont j'ai parlé pluſieurs fois : elles m'atteignaient
» preſqu'à la ceinture, & mouillaient la ſeule
» partie de mes habits qui eut échappé à la pluie.
» Je me trouvais à-peu-près à cette hauteur,
» où il ceſſe de neiger & où il commence à
» pleuvoir ; ce qui tombait, ſans être ni pluie
» ni neige, était auſſi pénétrant que l'une & auſſi
» froid que l'autre. Enfin j'arrivai à la croix, dont
» je connaiſſais les environs. Je cherchai inutile-
» ment une grotte voiſine, où j'aurais pu trouver
» un aſyle : le brouillard & les ténèbres avaient
» augmenté, depuis le coucher de la Lune. Je
» craignis de me perdre encore, & je m'arrêtai
» au milieu d'un tas d'herbes foulées qui ſem-
» blaient avoir ſervi de gîte à quelque bête
» féroce. Je m'accroupis enveloppé dans mon
» manteau, le bras paſſé dans la bride de ma
» mule ; pour la laiſſer paître plus librement, je
» lui ôtai ſon mord, & je fis de ſes rênes une
» eſpèce de licou, que j'alongeai avec mon fou-
» chon. C'eſt ainſi que je paſſai la nuit, toute

» corps mouillé, & les pieds dans la neige fon- Pérou.
» due ; envain je les agitai pour leur procurer
» quelque chaleur par le mouvement ; vers les
» quatre heures du matin, je ne les ſentis ab-
» ſolument plus : je crus les avoir gêlés, & je ſuis
» encore perſuadé que je n'aurais pas échappé à
» ce danger, difficile à prévoir ſur un volcan,
» ſi je ne m'étais aviſé d'un expédient qui me
» réuſſit ; je les réchauffai par un bain naturel
» que je laiſſe à deviner.

» Le froid augmenta vers la pointe du jour :
» à la premiere lueur du crépuſcule, je crus ma
» mule pétrifiée ; elle était immobile. Un capa-
» raçon de neige, frangé de verglas, couvrait
» la ſelle & le harnois. Mon chapeau & mon
» manteau étaient enduits du même vernis, &
» roides de glace. Je me mis en mouvement,
» mais je ne pouvais qu'aller & revenir ſur mes
» pas, en attendant le grand jour, que le
» brouillard retardait. Enfin, ſur les ſept heures,
» je deſcendis à la ferme, hériſſé de frimats.
» L'Économe était abſent. Sa femme effrayée à
» ma vue, prit la fuite : je ne pus atteindre que
» deux vieilles Américaines, qui n'avaient pas eu
» la force de courir aſſez vîte pour m'échapper.
» Je leur faiſais allumer du feu, lorſque je vis
» entrer un de mes gens, auſſi ſec que j'étais
» mouillé. Son camarade & lui, voyant croître

Pérou.

» le brouillard, lorſque je les eus quittés ;
» avaient fait halte & s'étaient mis à couvert,
» avec mes proviſions, ſous des cuirs paſſés à
» l'huile qui ſervaient de couvertures à mes mules.
» Ils avaient ſoupé à diſcrétion de mes vivres ſous
» ce pavillon, & dormi tranquillement ſur mon
» matelas. Au point du jour, un grand nombre
» d'Américains de Quito, qui vont tous les
» matins prendre de la neige pour la porter à la
» Ville, avaient paſſé fort près d'eux, ſans
» qu'aucun eût voulu les aider à recharger. Le
» maître valet de la ferme ſe trouva de meilleure
» volonté : une petite gratification le fit partir
» avec le mien, &, peu après, je les vis revenir
» avec les mules & le bagage.

» Je deſcendis auſſi-tôt à Quito, où je ré-
» parai la mauvaiſe nuit précédente. Le len-
» demain 14, à ſept heures du matin, je me
» remis en chemin avec de nouveaux guides,
» qui ne le ſavaient pas mieux que les premiers :
» ils me firent faire le tour de la montagne. Après
» de nouvelles aventures, j'arrivai enfin à la tente
» où M. Bouguer était depuis deux jours. Faute
» des proviſions que je portais, il avait été
» obligé de vivre frugalement : du reſte il n'était
» pas plus avancé que moi, ſi ce n'eſt qu'il avait
» paſſé de meilleures nuits. J'appris de lui qu'il
» s'était laſſé la veille, & ce jour même, à chercher,

» avec ſon guide, un chemin qui pût le con- Pérou.
» duire à la bouche du volcan, du côté où elle
» parait acceſſible. Nous employâmes le jour
» ſuivant à la même recherche, avec preſqu'auſſi
» peu de ſuccès. Autant les pluies avaient été
» exceſſives cette année à Quito, autant la neige
» était tombée abondamment ſur les montagnes.
» Le haut de Pichincha, qui, dans la belle ſaiſon,
» eſt ſouvent preſque ſans neige, en était en-
» tierement couvert plus de cent toiſes au-deſſous
» de ſa cime, à l'exception des pointes de rochers
» qui débordaient en quelques endroits. Tous les
» jours nous faiſions à pied des marches de ſix
» à ſept heures, tournant autour de cette maſſe,
» ſans pouvoir atteindre au ſommet. Le terrain,
» du côté de l'Orient, était coupé de ravins,
» formés dans les ſables par la chûte des
» eaux : nous ne pouvions les franchir que
» difficilement, en nous aidant des pieds & des
» mains. A l'entrée de la nuit, nous rega-
» gnions notre tente, bien fatigués & fort mal
» inſtruits.

» Le 16, j'eſcaladai, avec beaucoup de peine,
» un des rochers ſaillans, dont le talus me parut
» très-roide. Au-delà, le terrain était couvert
» d'une neige, où j'enfonçais juſqu'au genou.
» Je ne laiſſai pas d'y monter environ dix toi-
» ſes. Enſuite je trouvai le rocher nud; puis

Pérou.

» alternativement d'autre neige, & d'autres
» pointes saillantes. Un épais brouillard, qui
» s'exhalait de la bouche du volcan, & qui se
» répandait aux environs, m'empêcha de rien
» distinguer. Je revins, à la voix de M. Bou-
» guer qui était resté en bas, & dont je ne
» voulais pas trop m'écarter. Nous abrégeâmes
» beaucoup le chemin au retour, en marchant
» à mi-côté, sur le bord inférieur de la neige,
» & un peu au-dessus de l'origine de ces cavées
» profondes, qu'il nous avait fallu monter &
» descendre l'une après l'autre, en allant d'abord
» à la découverte.

« Nous remarquâmes, sur cette neige, la piste
» de certains animaux qu'on nomme lions à Quito;
» quoiqu'ils ressemblent fort peu aux vrais lions,
» & qu'ils soient beaucoup plus petits. En reve-
» nant, je reconnus un endroit où la pente était
» beaucoup plus douce & facilitait l'accès du som-
» met de la montagne. Je tentai de m'en appro-
» cher. Les pierres ponces que je rencontrais
» sous mes pas, & dont le nombre croissait à
» mesure que j'avançais du même côté, semblaient
» m'assurer que j'approchais de la bouche du
» volcan; mais la brume qui s'épaississait, me fit
» reprendre le chemin de la tente. En descen-
» dant, j'essayai de glisser sur la neige, vers son
» bord inférieur, dans les endroits où elle était

» unie & la pente peu rapide. L'expérience me » réuſſit ; d'un élan, j'avançais quelquefois dix à » douze toiſes, ſans perdre l'équilibre : mais lorſ- » qu'après cet exercice, je me retrouvai ſur le » ſable, je m'apperçus au premier pas que mes » ſouliers étaient ſans ſemelles. Pérou.

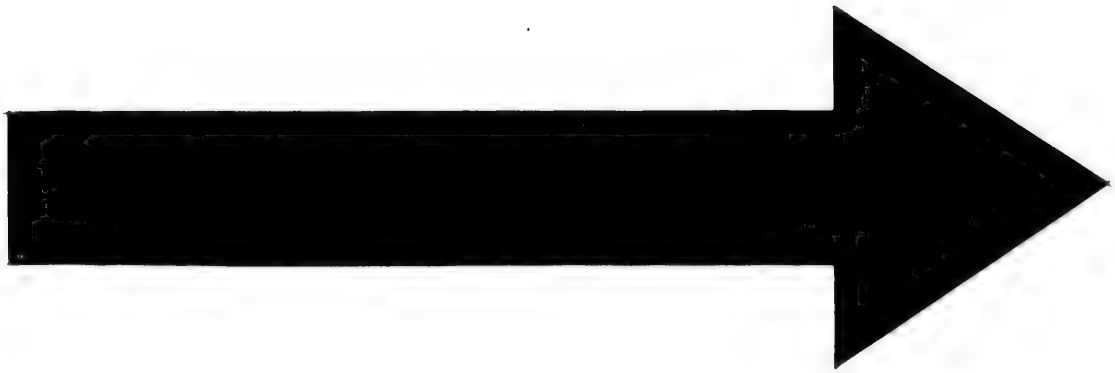
« Le lendemain 17, au matin, M. Bouguer pro- » poſa de prendre du côté de l'Oueſt, où était » la grande brêche du volcan. C'était par-là » qu'il avait fait ſa premiere tentative, la veille » de mon arrivée : mais la neige, qui était tom- » bée la nuit précédente, rendait les approches » plus difficiles que jamais, & s'étendait fort » loin au-deſſous de notre tente. Enhardi par » mes expériences de la veille, je dis à M. Bou- » guer que je ſavais un chemin encore plus » court. C'était de monter droit pardeſſus la » neige, à l'enceinte de la bouche du volcan, » & j'offris de lui ſervir de guide. Je me mis » en marche un long bâton à la main, avec le- » quel je ſondais la profondeur de la neige : je » la trouvai, en quelques endroits, plus haute » que mon bâton, mais aſſez dure néanmoins » pour me porter. J'enfonçai tantôt plus, tantôt » moins, preſque jamais au-deſſus du genou. » C'eſt ainſi que j'ébauchai, dans la partie de la » montagne que la neige couvrait, les marches » fort inégales d'un eſcalier d'environ cent toiſes

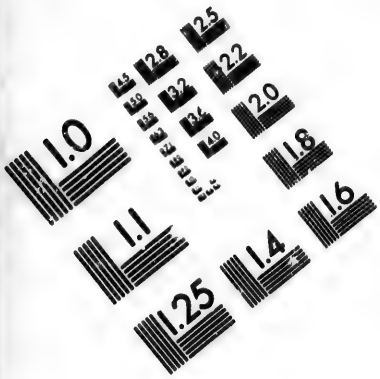
Pérou.

» de haut. En approchant de la cime, j'apperçus » entre deux rochers l'ouverture de la grande » bouche, dont les bords intérieurs ne parurent » coupés à pic; & je reconnus que la neige qui » les couvrait, du côté où je m'étais avancé la » veille, était minée en deſſous. Je m'approchai » avec précaution, d'un rocher nu, qui dominait » tous ceux de l'enceinte. Je le tournai par-dehors » où il ſe terminait en plan incliné, d'un accès » aſſez difficile : pour peu que j'euſſe gliſſé, je » roulais ſur la neige, cinq à ſix cens toiſes, » juſqu'à des rochers où j'aurais été fort mal » reçu. M. Bouguer me ſuivait de près, & m'a- » vertit du danger qu'il partageait avec moi. » Nous étions ſeuls; ceux qui nous avaient d'a- » bord ſuivis étaient retournés ſur leurs pas & » ſur les nôtres. Enfin nous atteignîmes le haut » du rocher, d'où nous vîmes à notre aiſe la » bouche du volcan.

« C'eſt une ouverture qui s'arrondit en demi- » cercle, du côté de l'Orient. J'eſtimai ſon dia- » mètre de 8 à 900 toiſes. Elle eſt bordée de » roches eſcarpées, dont la partie extérieure eſt » couverte de neige; l'intérieure eſt noirâtre & » calcinée. Ce vaſte gouffre eſt ſéparé en deux, » comme par une muraille de même matiere, » qui s'étend de l'Eſt à l'Oueſt. Je ne jugeai » pas la profondeur de la cavité, du côté où nous

» étions, de plus de cent toiſes; mais je ne pou- Pérou.
» vais pas en appercevoir le centre, qui vraiſem-
» blablement était beaucoup plus profond. Tout
» ce que je voyais ne me parut être que les dé-
» bris écoulés de la cime de la montagne. Un
» amas confus de rochers énormes, briſés & en-
» taſſés irrégulierement les uns ſur les autr
» préſentait à mes yeux une vive image d
» caos des Poëtes. La neige n'était pas fon
» par-tout : elle ſubſiſtait en quelques endroits
» mais les matieres calcinées qui s'y mêlaient, &
» peut-être les exhalaiſons du volcan, lui don-
» naient une couleur jaunâtre : du reſte nous ne
» vîmes aucune fumée. Un pan de l'enceinte,
» entierement éboulé du côté de l'Oueſt, em-
» pêche qu'elle ne ſoit tout-à-fait circulaire, &
» c'eſt le ſeul côté par lequel il ſemble poſſible
» de pénétrer au-dedans. J'avais porté une bouſ-
» ſole, à deſſein de prendre quelques relevemens,
» & je m'y préparais malgré un vent glacial qui
» nous gelait les pieds & les mains, & nous cou-
» pait le viſage, lorſque M. Bouguer me pro-
» poſa de nous en retourner. Le conſeil fut donné
» ſi à propos, que je ne pus réſiſter à la force
» de la perſuaſion. Nous reprîmes le chemin de
» la tente ; & nous deſcendimes en un quart
» d'heure, ce que nous avions mis plus d'une
» heure à monter. L'après-midi, & les jours





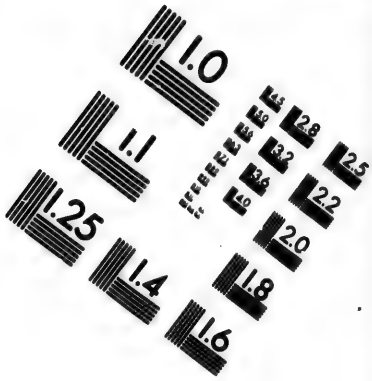
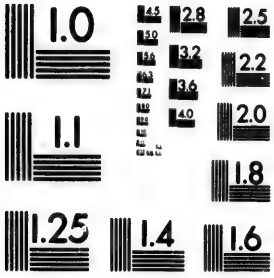
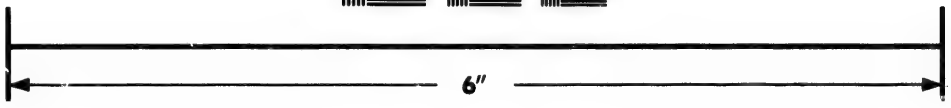
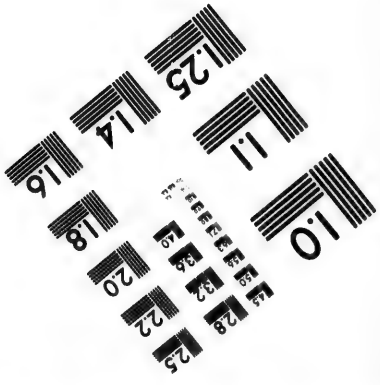


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

Pérou. » suivans, nous mesurâmes une base de cent » trente toises & nous relevâmes divers points » avec la bousſole, pour faire un plan du vol- » can & des environs.

« Il fit le lendemain un brouillard qui dura » tout le jour. L'horizon étant fort net le 19 » au matin, j'apperçus & je fis remarquer à » M. Bouguer, un tourbillon de fumée, qui s'é- » levait de la montagne de Cotopaxi, ſur la- » quelle nous avions campé pluſieurs fois en 1738. » Notre guide & nos gens prétendirent que ce » n'était qu'un nuage, & parvinrent même à me » le perſuader; cependant nous apprîmes à Quito, » que cette montagne qui avait jetté des flammes » plus de deux ſiécles auparavant, s'était nouvel- » lement enflammée le 15 au ſoir, & que la » fonte d'une partie de ſes neiges avait cauſé de » grands ravages. »

» Nous paſsâmes encore deux jours à Pichincha, » & nous y fîmes une derniere tentative, avec » un nouveau guide, pour tourner la montagne » par l'Oueſt, & pour entrer dans ſon intérieur; » mais le brouillard, & un ravin impraticable, » ne nous permirent pas d'aborder même la petite » bouche, qui fume encore, dit-on, & qui ré- » pand du-moins une odeur de ſoufre. »

Les deux Académiciens étant revenus à Quito le 22, n'y entendirent parler que de l'éruption

de Cotopaxi, & des ſuites funeſtes de l'inondation cauſée par la fonte ſubite des neiges. M. de la Condamine fait obſerver ici que, depuis ſon retour en France, le même volcan s'eſt embraſé pluſieurs autres fois avec des effets encore plus terribles, & quoique MM. Don Juan & d'Ulloa aient traité cette matiere, il raconte, ſur la foi d'un témoin oculaire, divers faits d'une ſingularité ſurprenante, qui ne ſe trouvent pas dans leur Relation hiſtorique. Pérou.

En 1742, dit-il, on avait entendu très-diſtinctement, à Quito, le bruit du volcan de Cotopaxi, & pluſieurs fois en plein jour, ſans y faire une extrême attention; c'eſt ce qu'il peut confirmer par ſon témoignage, auquel ſa ſurdité donne un nouveau poids; cependant on n'y entendit point la grande exploſion, le ſoir du 30 Novembre 1744. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que ce même bruit, qui ne fut pas ſenſible à Quito, c'eſt-à-dire à douze lieues du volcan vers le Nord, fut entendu très-diſtinctement, à la même heure & du même côté, dans des lieux beaucoup plus éloignés, tels que la Ville d'Ibara, Paſto, Popayan & même à la Plata, à plus de cent lieues meſurées par l'air. On aſſure auſſi qu'il fut entendu, vers le Sud, juſqu'à Guayaquil, & au-delà de Piura, c'eſt-à-dire à plus de cent vingt lieues, de 25 au degré. A la vérité, le vent

Pérou.

qui soufflait alors du Nord-Est, y aidait un peu.

Les eaux, en se précipitant du sommet de la montagne, firent plusieurs bonds dans la plaine; avant que de s'y répandre uniformément, ce qui sauva la vie à plusieurs personnes, pardessus lesquelles le torrent passa sans les toucher. Le terrain, cavé en quelques endroits par la chûte des eaux, s'est exhaussé en d'autres, par le limon qu'elles ont déposé en se retirant. On peut juger quels changemens la surface de la terre a dû recevoir par des événemens de cette nature; dans un pays où presque toutes les montagnes sont des volcans, ou l'ont été. Il n'est pas rare d'y voir des ravines se former à vue d'œil, & d'autres qui se sont creusé, en peu d'années; un lit profond, dans un terrain, qu'on se souvient d'avoir vu tout-à-fait uni. Il est même vraisemblable que toute la superficie de la Province de Quito jusqu'à une assez grande profondeur, est formée de nouvelles terres éboulées, & du débris des volcans : c'est peut-être par cette raison que dans les plus profondes crevasses, on ne trouve aucune coquille fossile.

En 1738, le sommet de Cotopaxi, par mesure géométrique, était de cinq cens toises au moins, plus haut que le pied de la neige permanente. La flamme du volcan s'élevait autant

au-dessus de la cime de la montagne, que son sommet excédait la hauteur du pied de la neige. Cette mesure comparative a été confirmée par M de Maënza, qui étant alors à quatre lieues de distance, & spectateur tranquille du phénomène, put en juger avec plus de sang froid que ceux dont la vie était exposée au danger de l'inondation. Quand on rabbatrait un tiers, il resterait encore plus de 300 toises ou 1800 pieds pour la hauteur de la flamme. Cependant la surface supérieure du cône tronqué, dont la pointe a été emportée par les anciennes explosions, avait, en 1738, sept ou huit cens toises de diamètre. Cette vaste bouche du volcan s'est visiblement étendue, par les irruptions postérieures de 1743 & 1744; sans parler des nouvelles bouches qui se sont ouvertes en forme de soupiraux, dans les flancs de la montagne. Il parait donc très-probable à M. de la Condamine, qu'avant que cet immense foyer se soit si fort accru & mul[illegible], dans le temps par exemple de la premiere mine, qui fit sauter un quart de la hauteur de Cotopaxi, la flamme, réunie en un seul jet, dut être dardée avec plus d'impétuosité, & par conséquent pût s'élever encore plus haut que dans le dernier embrasement. Quelle doit avoir été la force, qui fut alors capable de lancer, à plus de trois lieues, de gros quartiers de rocher,

Pérou.

Pérou.

témoins existans d'un fait qui semble passer les bornes de la vraisemblance, parce que nous connoissons peu la Nature ! L'Académicien vit un de ces éclats de rocher plus gros qu'une chaumière d'Américain, au milieu de la plaine, sur le bord du grand chemin, proche de Malahalo, & le jugea de douze ou quinze toises cubes, sans pouvoir douter qu'il ne fût sorti de ce gouffre comme les autres, parce que les traînées de roches de même espèce forment, en tout sens, des rayons qui partent de ce centre commun.

Dans l'incendie de 1744, les cendres furent portées jusqu'à la mer à plus de quatre-vingt lieues. Ce fait n'est plus étonnant, s'il est vrai, comme on l'a publié, que les cendres du mont Ethna volent quelquefois jusqu'à Constantinople. Mais, ce qui est plus nouveau, celles de Cotopaxi, dans la même occasion, couvrirent les terres jusqu'à ne plus laisser voir la moindre trace de verdure dans les campagnes à douze & quinze lieues de distance, du côté de Riobamba ; & ce voile qui dura un mois, & plus en quelques endroits, fit périr un prodigieux nombre de bestiaux. Quatre lieues à l'Oueſt de la bouche du volcan, la cendre avait trois ou quatre pouces d'épaisseur. Cette pluie de cendre avait été précédée immédiatement d'une pluie de terre fine, d'odeur très-désagréable ; & de couleur blanche, rouge & verd-

qui avait été devancée elle-même par une autre de même gravier. Celle-ci fut accompagnée, en divers endroits, d'une nuée immense de gros hannetons, de l'espèce qu'on nomme *ravets* dans nos Isles : la terre en fut couverte en un instant, & ils disparurent tous avant le jour. Pérou.

Il nous reste à rendre compte du travail, qui était l'objet particulier du Voyage des Mathématiciens Français & Espagnols. Pour commencer leur grande entreprise, il fallait mesurer réellement un terrain, qui pût leur servir de base, afin de pouvoir conclure toutes les autres distances, par des opérations géométriques. Le seul choix de ce terrain leur coûta des peines infinies. Après bien des courses & du travail, exposés sans cesse au vent, à la pluie ou aux ardeurs du Soleil, ils se déterminerent pour un terrain uni, situé dans un vallon beaucoup plus bas que le sol de Quito, à quatre lieues au Nord-Est de cette Ville. Ce fut la plaine d'Yaruqui, qui tire son nom d'un village au-dessous duquel elle est située. Elle a près de 6300 toises de long. Il eût été difficile d'en trouver une plus longue dans un pays de montagnes, à moins que de s'éloigner trop du terrain traversé par la Méridienne. Cette plaine est bornée à l'Orient par la haute Cordeliere de Guamani & de Panbamarca, comme elle l'est à l'Oueſt par celle de Mesure d'un degré du Méridien.

Pérou.

Pichincha. Les rayons du Soleil y étant réfléchis par le ſol, qui eſt fort ſablonneux, & par les deux Cordelieres voiſines, elle eſt ſujette à de fréquens orages; & comme elle eſt tout-à-fait ouverte au Nord & au Sud, il s'y forme de ſi grands & ſi fréquens tourbillons, que cet eſpace ſe trouve quelquefois rempli de colonnes de ſable élevées par le tournoiement rapide des rafales de vent qui ſe heurtent. Les paſſans en ſont quelquefois étouffés; &, pendant leurs opérations, nos illuſtres Voyageurs en eurent un triſte exemple dans un de leurs Américains.

Ils avaient à meſurer un terrain incliné de 125 toiſes, ſur une longueur de 6272, & à niveller du ſoir au matin, pour réduire cette pente à la ligne horizontale. Ce travail ſeul les occupa plus de quinze jours. Ils le commençaient avec le jour. Ils ne l'interrompaient qu'à l'approche de la nuit, à moins qu'un orage ſubit ne les forçât de le ſuſpendre pendant ſa durée: ils ſe faiſaient ſuivre par une petite tente de campagne, qui leur ſervait de retraite au beſoin. Les Académiciens s'étant partagés en deux bandes, pour avoir une double meſure de la baſe, chacun des deux Officiers s'était joint à une des deux quadrilles; l'un meſurait la plaine, du Sud au Nord en deſcendant, l'autre en remontant du ſens oppoſé.

Avant que de se déterminer pour cette plaine, ils avaient eu dessein de mesurer la base dans le terrain de Cayambo, qui n'est pas moins uni, à douze lieues au Nord-Est de Quito. Ils s'y étaient transportés d'abord pour l'examiner; mais ils l'avaient trouvé trop coupé de ravins. Ce fut-là qu'ils eurent le chagrin de perdre M. Couplet, le 17 de Septembre, d'une fièvre maligne, qui ne le retint au lit que deux jours. Il était parti de Quito avec une légere indisposition, que la vigueur de son tempérament lui avait fait mépriser. Cette mort, presque subite, d'un homme à la fleur de son âge, jetta la Compagnie dans une profonde consternation. Pérou.

La mesure de la base, au mois d'Octobre, fut suivie de l'observation de plusieurs angles, tant horizontaux que verticaux, sur les montagnes voisines; mais une partie de ce travail devint inutile, parce que dans la suite on donna une meilleure disposition aux premiers triangles. De retour à Quito, l'observation du solstice avec un instrument de douze pieds, & la vérification de cet instrument, occuperent nos Mathématiciens le reste de l'année 1736, & le commencement de la suivante. M. Virguin fut chargé, dans cette vue, d'aller reconnaître le terrain au Sud de Quito, & d'en lever le plan, pendant que M. Bouguer s'offrit à rendre le même ser-

Pérou.

vice du côté du Nord, précaution nécessaire, pour choisir les points les plus avantageux, & former une suite plus réguliere de triangles. Dans l'intervalle, M. de la Condamine & Don George Juan firent le voyage de Lima. Ils revinrent à Quito vers le milieu de Juin 1737. MM. Bouguer & Verguin avaient rapporté la carte des terrains qu'ils avaient examinés; &, sur la résolution qu'on prit de continuer les triangles du côté du Sud, les Mathématiciens se partagerent en deux Compagnies. Don George Juan & M. Godin passerent à la montagne de Pambamarca, & les trois autres monterent au sommet de celle de Pichincha. De part & d'autre, on eut beaucoup à souffrir de la rigoureuse température de ces lieux, de la grêle & de la neige, & sur-tout de la violence des vents. Dans la Zone torride & sous l'Equateur, des Européens devaient s'attendre à des excès de chaleur, & le plus souvent ils étaient transis de froid.

Ils avaient eu la précaution de se munir encore d'une tente de campagne pour chaque Compagnie; mais M. Bouguer, M. de la Condamine & Don Antoine d'Ulloa, n'en purent faire usage sur le Pichincha, parce qu'elle était d'un trop grand volume. Il fallut construire une cabane, proportionnée au terrain, c'est-à-dire si petite, qu'à peine était-elle capable de les

contenir. On n'en ſera point ſurpris, en apprenant qu'ils étaient au ſommet d'un rocher pointu qui s'éleve d'environ deux cens toiſes au-deſſus du terrain de la montagne, où il ne croît plus que des bruyeres. Ce ſommet eſt partagé en diverſes pointes, dont ils avaient choiſi la plus haute. Toutes ſes faces étaient couvertes de neige & de glace; ainſi, leur cabane ſe trouva bientôt chargée de l'une & de l'autre. » Les » mules, dit Don Antoine, peuvent à peine » monter juſqu'au pied de cette formidable » roche; mais de-là juſqu'au ſommet, les hommes » ſont forcés d'aller à pied, en montant, ou » plutôt graviſſant pendant quatre heures entieres. » Une agitation ſi violente, jointe à la trop grande » ſubtilité de l'air, nous ôtait les forces & la reſ- » piration. J'avais déjà franchi plus de la moitié » du chemin, lorſqu'accablé de fatigue, & pen- » dant la reſpiration, je tombai ſans connaiſſance. » Cet accident m'obligea, lorſque je me trouvai » un peu mieux, de deſcendre au pied de la » roche où nous avions laiſſé nos inſtrumens & » nos domeſtiques, & de remonter le jour ſui- » vant, à quoi je n'aurais pas mieux réuſſi, ſans » le ſecours de quelques Américains, qui » me ſoutenaient dans les endroits les plus » difficiles. »

Pérou.

La vie étrange à laquelle nos Savans furent

Pérou.

réduits, pendant le temps qu'ils employerent à mesurer la Méridienne, mérite d'être racontée successivement dans les termes de Don Antoine d'Ulloa & de M. de la Condamine. On peut observer la différence des caracteres dans celle des Relations, & l'on verra dans celle de M. de la Condamine, un fonds de gaieté qui ne s'altere jamais, & qui n'était pas le don le moins précieux qu'il eût reçu de la Nature.

« Je n'offre, dit M. d'Ulloa, qu'un récit abrégé » de ce que nous eûmes à souffrir sur le Pichincha; » car toutes les autres montagnes & roches étant » presqu'également sujettes aux injures du froid » & des vents, il sera aisé de juger du courage » & de la constance dont il fallut nous armer, » pour soutenir un travail qui nous exposait à des » incommodités insupportables, & souvent au » danger de périr. Toute la différence consistait » dans le plus ou le moins d'éloignement des » vivres, & dans le degré d'intempérie, qui de- » venait plus ou moins sensible, suivant la hau- » teur des lieux & la qualité du temps. Nous » nous tenions ordinairement dans la cabane, » non-seulement à cause de la rigueur du froid » & de la violence des vents, mais encore parce » que nous nous étions le plus souvent enveloppés » d'un nuage si épais, qu'il ne nous permettait » pas de voir distinctement à la distance de sept

» ou huit pas. Quelquefois ces ténèbres ceſſaient, » & le Ciel devenait plus clair, lorſque les nuages, » affaiſſés par leur propre poids, deſcendaient » au col de la montagne, & l'environnaient ſou- » vent de fort près, quelquefois d'aſſez loin. » Alors ils paraiſſaient comme une vaſte mer, au » milieu de laquelle notre rocher s'élevait comme » une Iſle. Nous entendions le bruit des orages qui » crevaient ſur la Ville de Quito, ou ſur les » lieux voiſins. Nous voyions partir la foudre » & les éclairs au-deſſous de nous; &, pendant » que des torrens de pluie inondaient tout le » pays d'alentour, nous jouiſſions d'une paiſible » ſérénité. Alors le vent ne ſe faiſait preſque » point ſentir : le Ciel était clair, & le Soleil » dont les rayons n'était plus interceptés, tem- » pérait la froideur de l'air. Mais auſſi nous éprou- » vions le contraire, lorſque les nuages étaient » élevés : leur épaiſſeur nous rendait la reſpira- » tion difficile; la neige & la grêle tombaient à » flocons; la violence des vents nous faiſait » appréhender, à chaque moment, de nous » voir enlevés avec notre habitation & jettés » dans quelque abîme, ou de nous trouver bientôt » enſévelis ſous les glaces & les neiges qui, s'ac- » cumulant ſur le toit, pouvaient crouler avec » lui ſur nos têtes. La force des vents était telle » que la vîteſſe avec laquelle ils faiſaient courir

Pérou.

Pérou.

» les nues éblouiſſait les yeux. Le craquement des » rochers qui ſe détachaient, & qui ébranlaient » en tombant la pointe où nous étions, aug- » mentait encore nos craintes. Il était d'autant » plus effrayant, que jamais on n'entendait d'autre » bruit dans ce déſert ; auſſi n'y avait-il point » de ſommeil qui pût y réſiſter pendant les » nuits.

» Lorſque le temps était plus tranquille ; » & que les nuages s'étant portés ſur d'autres » montagnes, où nous avions des ſignaux poſés, » nous en dérobaient la vue, nous ſortions de » notre cabane, pour nous échauffer un peu par » quelque exercice. Tantôt nous deſcendions un » petit eſpace & nous le remontions auſſi-tôt : » tantôt notre amuſement était de faire rouler » de gros quartiers de roche du haut en bas, & » nous éprouvions, avec étonnement que nos » forces réunies égalaient à peine celle du vent » pour les remuer. Au reſte, nous n'oſions nous » écarter beaucoup de la pointe de notre rocher, » dans la crainte de n'y pouvoir revenir aſſez » promptement lorſque les nuages commençaient » à s'en emparer, comme il arrivait ſouvent & » toujours fort vîte.

» La porte de notre cabane était fermée de » cuirs de bœuf, & nous avions grand ſoin de » boucher les moindres trous, pour empêcher

»le vent d'y pénétrer : quoiqu'elle fût bien »couverte de paille, il ne laiſſait pas de s'y in- »troduire par le toit. Obligés de nous renfer- »mer dans cette chaumiere, où la lumiere ne péné- »trait pas bien les jours, par leur entiere obſcurité, »ſe diſtinguaient à peine des nuits : nous tenions »toujours quelques chandelles allumées, tant pour »nous reconnaître les uns les autres, que pour »pouvoir lire ou travailler dans un ſi petit eſ- »pace. La chaleur des lumieres, & celle de nos »haleines, ne nous diſpenſait pas d'avoir chacun »notre braſier, pour tempérer la rigueur du »froid. Cette précaution nous aurait ſuffi, ſi, »lorſqu'il avait neigé le plus abondamment, »nous n'euſſions été obligés de ſortir, munis de »pelles, pour décharger notre toit de la neige »qui s'y entaſſait. Ce n'eſt pas que nous n'euſ- »ſions des valets & des Américains, qui auraient »pu nous rendre ce ſervice ; mais, n'étant pas »aiſé de les faire ſortir de leur canonniere, eſpèce »de petite tente, où le froid les retenait blottis, »pour ſe chauffer continuellement au feu, qu'ils »ne manquaient pas d'y entretenir, il fallait par- »tager avec eux une corvée qui les chagrinait.

Pérou.

»On peut juger quel devait être l'état de nos »corps dans cette ſituation. Nos pieds étaient »enflés, & ſi ſenſibles, qu'ils ne pouvaient ni »ſupporter la chaleur du feu, ni preſqu'agir ſans

Pérou.

» une vive douleur. Nos mains étaient chargées
» d'engelures, & nos lèvres si gersées, qu'elles
» saignaient du seul mouvement que nous leur
» faisions faire pour parler, ou pour manger. Si
» l'envie de rire nous prenait peu, il est vrai
» aussi que nous ne pouvions leur donner l'ex-
» tension nécessaire pour cette fonction, sans
» qu'elles se fendissent encore plus, & qu'elles
» nous causassent un surcroît de douleur qui du-
» rait un jour ou deux. Notre nourriture la plus
» ordinaire était un peu de riz, avec lequel nous
» faisions cuire un morceau de viande, ou quel-
» que volaille, qui nous venait de Quito. Au-
» lieu d'eau, pour cette préparation, nous nous
» servions de neige, ou d'une pièce de glace, que
» nous jettions dans la marmite; car nous n'avions
» aucune sorte d'eau qui ne fût gelée. Pour boire,
» nous faisions fondre de la neige. Pendant que
» nous étions à manger, il fallait tenir l'assiette
» sur le charbon, sans quoi les alimens étaient
» gelés aussi-tôt. D'abord nous avions bû
» des liqueurs fortes, dans l'idée qu'elles pour-
» raient un peu nous réchauffer; mais elles deve-
» naient si faibles, qu'en les buvant, nous ne
» leur trouvions pas plus de force qu'à l'eau com-
» mune, & craignant d'ailleurs que leur fréquent
» usage ne fût nuisible à notre santé, nous prîmes
» le parti d'en boire fort peu. Elles furent em-

» ployées à traiter nos Américains, pour les en- Pérou.
» courager au travail. Ils étaient cinq. Outre leur
» salaire journalier, qui était quatre fois plus fort
» que celui qu'ils gagnaient ordinairement, nous
» leur abandonnions la plupart des vivres qui
» nous venaient de Quito; mais cette augmenta-
» tion de paie & de nourriture, n'était pas ca-
» pable de les retenir long-temps près de nous.
» Lorsqu'ils avaient commencé à sentir la ri-
» gueur du climat, ils ne pensaient plus qu'à
» déserter.

» Il nous arriva, dès les premiers jours, une
» aventure de cette espèce, qui aurait eu des
» suites fâcheuses, si nous n'eussions été avertis
» de leur évasion. Comme ils ne pouvaient être
» baraqués dans un lieu d'aussi peu d'étendue que
» la pointe de notre rocher, & qu'ils n'y avaient
» d'autre abri pendant le jour, qu'une canonniere,
» ils descendaient le soir, à quelque distance au-
» dessous, dans une sorte de caverne, où le froid
» était beaucoup moins vif, sans compter qu'ils
» avaient la liberté d'y faire grand feu. Avant que
» de se retirer, ils fermaient en dehors la porte
» de notre cabane, qui était si basse, qu'on ne
» pouvait y passer, qu'en se courbant. La neige,
» qui tombait pendant la nuit, ne manquant
» point de la boucher presqu'entierement, ils
» venaient, tous les matins, nous délivrer de

Pérou.

» cette espèce de prison ; car nos Nègres ordi-
» naires, qui passaient la nuit dans la canonnière,
» étaient alors si transis de froid, qu'ils se seraient
» plutôt laissé tuer, que d'en sortir. Les cinq
» Américains venaient donc régulierement dé-
» boucher notre porte, à neuf ou dix heures du
» matin ; mais le quatrieme ou cinquieme jour de
» notre arrivée, il était midi, qu'ils n'avaient
» point encore paru. Notre inquiétude commen-
» çait à devenir fort vive, lorsqu'un des cinq,
» plus fidèle que les autres, vint nous informer
» de la fuite de ses compagnons, & nous ent'rou-
» vrit assez la porte, pour nous donner le pouvoir
» de la rendre entierement libre. Nous le dépêchâ-
» mes au Corrégidor de Quito, qui nous envoya
» sur-le-champ, d'autres Américains, après leur
» avoir ordonné, sous de rigoureuses peines, de
» nous servir plus fidèlement ; mais cette menace
» ne fut pas capable de les retenir. Ils déserterent
» bientôt, commme les premiers. Le Corrégidor
» ne vit pas d'autre moyen, pour arrêter ceux
» qui leur succéderent, que d'envoyer avec eux
» un Alcade, & de les faire relever de quatre en
» quatre jours.

« Nous passâmes vingt-trois jours entiers sur
» notre roche, c'est-à-dire, jusqu'au 6 de Sep-
» tembre, sans avoir pu finir les observations
» des angles ; parce qu'au moment où nous com-

» mencions à jouir d'un peu de clarté ſur la hauteur » où nous étions, les autres, ſur le ſommet déſ- » quelles étaient les ſignaux qui formaient les » triangles, pour la meſure géométrique de notre » Méridien, étaient enveloppées de nuages & de » neiges. Dans les momens où ces objets pa- » raiſſaient diſtinctement, le ſommet où nous » étions campés, ſe trouvait plongé dans les » brouillards. Enfin nous nous vîmes obligés de » placer à l'avenir les ſignaux dans un lieu plus » bas, où la température devait être auſſi moins » rigoureuſe. Nous commençâmes par tranſporter » celui de Pichincha ſur une croupe inférieure » de la même montagne; & nous terminâmes, au » commencement de Décembre 1737, l'obſerva- » tion qui le regardait particulierement. Pérou.

» Dans toutes les autres ſtations, notre Com- » pagnie logea ſous une tente de campagne, qui, » malgré ſa petiteſſe, était un peu plus commode » que la premiere cabane, excepté qu'il fallait » encore plus de précautions pour en ôter la » neige, dont le poids l'aurait bientôt déchirée. » Nous la faiſions d'abord dreſſer à l'abri, quand » cette ſituation était poſſible; mais enſuite il fut » décidé que nos tentes mêmes ſerviraient de » ſignaux, pour éviter les inconvéniens auxquels » ceux de bois étaient ſujets. Les vents ſoufflaient » avec tant de violence, que ſouvent la nôtre

Pérou.

» était abbatue. Nous nous applaudîmes, dans le dé-
» sert d'Asuay, d'en avoir fait apporter de réserve.
» Trois des nôtres furent successivement renver-
» sées, & les chevrons ayant été brisés, comme
» les piquets, nous n'eûmes pas d'autre ressource
» que de quitter ce poste, & de nous retirer à
» l'abri d'une ravine. Les deux Compagnies, se
» trouvant alors dans le même désert, eurent égale-
» ment à souffrir. Elles furent abandonnées toutes
» deux par leurs Américains, qui ne purent résister
» au froid, ni au travail, & par conséquent obligées
» de faire elles-mêmes les corvées, jusqu'à l'ar-
» rivée d'un autre secours.

« Notre vie, sur les sommets glacés de Pam-
» bamarca & de Pichincha, fut comme le novi-
» ciat de celle que nous menâmes depuis le
» commencement d'Août 1737, jusqu'à la fin de
» Juillet 1739. Pendant ces deux ans, ma com-
» pagnie habita sur trente-cinq sommets diffé-
» rens, & l'autre sur trente-deux, sans autre
» soulagement que celui de l'habitude; car nos
» corps s'endurcirent enfin, ou se familiarisèrent
» avec ces climats, comme avec la grossièreté
» des alimens. Nous nous fîmes aussi à cette
» profonde solitude, aussi-bien qu'à la diversité
» de température que nous éprouvions en pas-
» sant d'une montagne à l'autre. Autant que le
» froid était vif sur les hauteurs, autant la cha-

»leur nous semblait excessive dans les vallons »qu'il fallait traverser. Enfin l'habitude nous »rendit insensibles au péril où nous nous ex»posions en grimpant dans des lieux fort escar»pés. Cependant il y eut des occasions, où »nous aurions perdu toute patience, & renoncé »à l'entreprise, si l'honneur n'avait soutenu notre »courage. »

Pérou

Toute la suite des triangles étant terminée au Sud de Quito, au mois d'Août 1739, il fallut mesurer une seconde base, pour vérifier la justesse des opérations & des calculs ; & de plus il fallut vaquer à l'observation astronomique, à cette même extrémité de la méridienne. Mais les instrumens ne s'étant pas trouvés aussi parfaits que l'exigeait une Observation si délicate, on fut obligé de retourner à Quito pour en construire d'autres. Ce travail dura jusqu'au mois d'Août de l'année suivante 1740. Alors nos infatigables Mathématiciens se rendirent à Cuença, où leurs observations les retinrent jusqu'à la fin de Septembre, parce que l'athmosphère de ce pays est peu favorable aux Astronomes. Si les nuages, dont ils étaient environnés sur les montagnes, les avaient empêchés de voir les signaux, ceux qui se rassemblent au-dessus de cette Ville forment un pa-

Pérou.

villon, qui ne leur permettait pas d'appercevoir les Étoiles, lorſqu'elles paſſaient par le Méridien. Mais une extrême patience leur ayant fait ſurmonter tous les obſtacles, ils ſe diſpoſaient à retourner à Quito pour les obſervations aſtronomiques qu'il fallait faire à l'autre bout de la Méridienne, vers le Nord, & qui devaient terminer l'ouvrage, lorſque Don George Juan, & Don Antoine d'Ulloa furent appellés à Lima, pour veiller à la défenſe des côtes contre les Eſcadres d'Angleterre. Les obſervations furent achevées, dans leur abſence, par les Académiciens Français, dont le récit va ſuccéder à celui des Mathématiciens Eſpagnols.

» Nous partîmes de Quito, dit M. de la Con-» damine, pour travailler ſérieuſement à la me-» ſure des triangles de la Méridienne. Nous » montâmes d'abord ſur le Pichincha, M. Bou-» guer & moi, & nous allâmes nous établir près » du ſignal, que j'y avais placé depuis près d'un » an, 971 toiſes au-deſſus de Quito. Le ſol de » cette Ville eſt déjà élevé ſur le niveau de la » mer de 1460 toiſes, c'eſt-à-dire, plus que le » Canigou & le pic du Midi, les plus hautes » montagnes des Pirénées. La hauteur abſolue » de notre poſte était donc de 2430 toiſes ou » d'une bonne lieue, c'eſt-à-dire pour donner » une idée

» une idée ſenſible de cette prodigieuſe éléva-
» tion, que ſi la pente du terrain était diſtri- Pérou.
» buée en marches d'un demi-pied chacune, il
» y aurait 29160 marches à monter depuis
» la mer juſqu'au ſommet de Pichincha. Don
» Antoine d'Ulloa, en montant avec nous,
» tomba en faibleſſe, & fut obligé de ſe faire
» porter dans une grotte voiſine, où il paſſa la
» nuit.

» Notre habitation était une hutte, dont le
» faîte, ſoutenu par deux fourchons, avait un peu
» plus de ſix pieds de hauteur. Quelques per-
» ches, inclinées à droite & à gauche, & dont
» une des extrémités portait à terre, tandis que
» l'autre était appuyée ſur le comble, compoſaient
» la charpente du toit & ſervait en même-temps
» de murailles. Le tout était couvert d'une eſpèce
» de jonc délié, qui croît ſur la plupart des mon-
» tagnes du pays. Tel fut notre premier Obſer-
» vatoire, & notre premiere habitation ſur le
» Pichincha. Comme je prévoyais les difficultés
» de la conſtruction, toute ſimple qu'elle devait
» être, je m'y étais pris de longue main : mais
» je ne m'attendais pas que cinq mois après avoir
» payé les matériaux & la main d'œuvre, je ne
» trouverais encore rien de commencé, & que
» je me verrais obligé de contraindre judiciaire-

Pérou.

» ment les gens avec qui j'avais fait le marché.
» Notre baraque occupait toute la largeur de
» l'eſpace qu'on avait pu lui ménager, en appla-
» niſſant une crête ſablonneuſe qui ſe terminait
» à mon ſignal : le terrain était ſi eſcarpé, de
» part & d'autre, qu'à peine avait-on pu conſer-
» ver un étroit ſentier d'un ſeul côté, pour paſ-
» ſer derriere notre caſe. Sans entrer dans le dé-
» tail des incommodités que nous éprouvâmes
» dans ce poſte, je me contenterai de faire les
» remarques ſuivantes. Notre toit, preſque tou-
» tes les nuits, était enſéveli ſous les neiges.
» Nous y reſſentîmes un froid extrême, nous le
» jugions même plus grand par ſes effets, qu'il
» ne nous était indiqué par un thermomètre de
» M. de Réaumur, que j'avais porté, & que je
» ne manquais pas de conſulter tous les jours,
» matin & ſoir. Je ne le vis jamais, au lever
» du Soleil, deſcendre tout-à-fait juſqu'à cinq
» degrés au-deſſous du terme de la glace : il eſt
» vrai qu'il était à l'abri de la neige & du vent
» & adoſſé à notre cabane ; que celle-ci était
» continuellement échauffée par la préſence de
» quatre, quelquefois cinq ou ſix perſonnes, &
» que nous avions des braſiers allumés. Rarement
» cette partie du ſommet de Pichincha, plus
» Orientale que la bouche du volcan, eſt tout-

» à-fait dépouillée de neige. Auſſi ſa hauteur » eſt-elle à-peu-près celle où la neige ne » fond jamais dans les autres montagnes plus éle- » vées, ce qui rend leurs ſommets inacceſſibles. » Perſonne, que je ſache, n'avait vu avant nous » le mercure, dans le baromètre, au-deſſous de » ſeize pouces, c'eſt-à-dire, douze pouces plus » bas qu'au niveau de la mer; en ſorte que l'air » que nous reſpirions était dilaté, près de moi- » tié plus que n'eſt celui de France, quand le » baromètre y monte à 29 pouces. Cependant » je ne reſſentis, en mon particulier, aucune dif- » ficulté de reſpiration. Quant aux affections ſcor- » butiques, dont M. Bouguer fait mention, & » qui déſignent apparemment la diſpoſition pro- » chaine à ſaigner des gencives, dont je fus alors » incommodé, je ne crois pas devoir l'attribuer » au froid de Pichincha, n'ayant rien éprouvé » de pareil en d'autres poſtes auſſi élevés, » & le même accident m'ayant repris cinq ans » après au Cotchefqui, dont le climat eſt tem- » péré. Pérou.

» J'avais porté une pendule, & fait faire les » piliers qui ſoutenaient la caſe, ſur-tout celui » du fonds aſſez ſolide, pour y ſuſpendre cette » horloge. Nous parvînmes à la régler, & par ce » moyen à faire l'expérience du pendule ſimple,

Pérou.

» à la plus grande hauteur où jamais elle eut été
» faite. Nous paſsâmes en ce lieu trois ſemaines,
» ſans pouvoir achever d'y prendre nos angles,
» parce qu'un ſignal, qu'on avait voulu porter
» trop loin du côté du Sud, ne put être apperçu,
» & qu'il arriva quelques accidens à d'autres.

» La montagne de Pichincha, comme la plu-
» part de celles dont l'accès eſt fort difficile,
» paſſe, dans le pays, pour être riche en mines
» d'or ; & de plus, ſuivant une tradition fort
» accréditée, les Américains, ſujets d'Atahualpa,
» Roi de Quito, au temps de la conquête, y en-
» fouirent une grande partie des tréſors, qu'ils
» apportaient de toutes parts, pour la rançon
» de leur maître, lorſqu'ils apprirent ſa fin tra-
» gique. Pendant que nous étions campés dans
» ce lieu, deux particuliers de Quito, de la con-
» naiſſance de Don Antoine d'Ulloa, qui parta-
» geait notre travail, eurent la curioſité, peut-
» être au nom de toute la Ville, de ſavoir ce
» que nous faiſions ſi long-temps dans la moyenne
» région de l'air. Leurs mules les conduiſirent au
» pied du rocher, où nous avions élu notre do-
» micile ; mais il leur reſtait à franchir deux
» cens toiſes de hauteur perpendiculaire, que
» l'on ne pouvait monter qu'en s'aidant des pieds
» & des mains, & même en quelques endroits,

» qu'avec danger. Une partie du chemin était un » sable mouvant, qui s'éboulait sous les pieds, » & où l'on reculait souvent au-lieu d'avancer. » Heureusement pour eux, il ne faisait ni pluie » ni brouillard. Cependant nous les vîmes plu- » sieurs fois abandonner la partie. Enfin à l'envi » l'un de l'autre, aidés par nos Péruviens, ils » firent de nouveaux efforts & parvinrent à notre » poste, après avoir mis plus de deux heures » à l'escalader. Nous les reçûmes agréablement; » nous leur fîmes part de toutes nos richesses. » Ils nous trouverent mieux pourvus de neige » que d'eau. On fit grand feu pour les faire boire » à la glace. Ils passerent avec nous une partie » de la journée, & reprirent au soir le chemin » de Quito, où nous avons depuis conservé la » réputation d'hommes fort extraordinaires. Pérou.

» Tandis que nous observions à Pichincha, » M. Godin & Don Jeorge Juan étaient à huit » lieues de nous, sur une montagne moins haute, » nommée *Pamba-marca*. Nous pouvions nous » voir distinctement, avec de longues lunettes, » & même avec celles de nos quarts de cercle; » mais il fallait deux jours au moins à un exprès » pour porter une lettre d'un poste à l'autre. » M. Godin essaya vainement de faire, au Pamba- » marca, l'expérience du son; il ne put entendre » le bruit d'un canon de neuf livres de balles

Pérou.

» qu'il avait fait placer ſur une petite montagne » voiſine de Quito dont il était éloigné de dix-» neuf mille toiſes.

» La ſanté de M. Bouguer était altérée. Il avait » beſoin de repos. Nous deſcendîmes le ſix de » Septembre à Quito, où M. Godin ſe rendit » auſſi. Nous y obſervâmes tous enſemble l'éclipſe » du 8 du même mois. Avant que de retourner » à notre premiere tâche du Pichincha, j'allai » faire une courſe à quelques lieues au Sud-Eſt » de Quito, pour chercher un endroit propre à » placer un ſignal, qui devait être apperçu de » fort loin. Je réuſſis à le rendre viſible, en le » faiſant blanchir de chaux. Le lieu ſe nomme » *Changailli*, & ce ſignal eſt le ſeul, hors ceux » qui ont terminé nos baſes, qui ait été placé » en raſe campagne.

» Le 12 de Septembre, en revenant de recon-» naître le terrain ſur le volcan nommé *Sinchou-*» *lagoa*, je fus ſurpris, en pleine campagne, » d'un violent orage, mêlé de tonnerre & d'é-» clairs, accompagné d'une grêle, la plus groſſe » que j'aie vue de ma vie. On juge bien que » je n'eus pas la commodité d'en meſurer le » diamètre; je n'étais occupé qu'à trouver le » moyen de garantir ma tête; un grand chapeau » à l'Eſpagnole n'eut pas ſuffi, ſans un mouchoir » que je mis deſſous pour amortir l'impreſſion

» des coups que je recevais. Les grains dont » plusieurs approchaient de la grosseur d'une » noix, me causaient de la douleur à travers » des gants fort épais. j'avais le vent en face, » & la vîtesse de ma mule augmentait la force » du choc. Je fus obligé, plusieurs fois, de tour- » ner bride. L'instinct de cet animal le portait » à présenter le dos au vent, & à suivre sa di- » rection, comme un vaisseau fuit vent arriere » en cédant à l'orage. Pérou.

» Nous remontâmes, quelques jours après, » sur le Pichincha, M. Bouguer & moi, non à » notre premier poste, mais à un autre beaucoup » moins élevé, d'où l'on voyait Quito, que nous » liâmes à nos triangles. Le mauvais temps y » rendit inutile notre troisieme tentative, pour » observer l'Equinoxe par la méthode de M. Bou- » guer. Rebutés des incommodités de notre ancien » signal de Pichincha, nous en plaçâmes un autre » dans un endroit plus commode, 210 toises » plus bas que le premier. Ce fut là que nous » reçûmes, le 13 de Septembre, la premiere » nouvelle des ordres du Roi, par lesquels nous » étions dispensés de la mesure de l'Equateur, » qui jusqu'alors avait fait partie de notre pro- » jet, ainsi que celle du Méridien.

» Le changement du signal de Pichincha nous » obligeait à reprendre de nouveaux angles. Les

Pérou.

» difficultés que nous rencontrâmes à placer sur
» la montagne de Cota-catché, vers le Nord,
» un ſignal qui devint inutile, durerent preſ-
» que tout le mois d'Octobre. Il en naquit d'au-
» tres, que le cours du temps multiplia. On ne
» peut les concevoir, ſans connaitre la nature
» du Pays de Quito. Le terrain, peuplé & cul-
» tivé dans ſon étendue, eſt un vallon ſitué
» entre deux chaînes paralleles de haute monta-
» gnes, qui ſont partie de la Cordeliere. Leurs
» cimes ſe perdent dans les nues, & preſque
» toutes ſont couvertes de maſſes énormes d'une
» neige auſſi ancienne que le monde. De plu-
» ſieurs de ces ſommets, en partie écroulés, on
» voit ſortir encore des tourbillons de fumée
» & de flamme, du ſein même de la neige.
» Tels ſont les ſommets tronqués de Cotopaxi,
» de Tonguraga, & du Sangai. La plupart
» des autres ont été des volcans autrefois, ou
» vraiſemblablement le deviendront. L'hiſtoire
» ne nous a conſervé l'époque de leurs éruptions,
» que depuis la découverte de l'Amérique; mais
» les pierres ponces, les matieres calcinées qui
» les parſement, & les traces viſibles de la
» flamme, ſont des témoignages authentiques de
» leur embraſement. Quant à leur prodigieuſe
» élévation, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'un Auteur
» Eſpagnol avance que les montagnes d'Amérique

» ſont, à l'égard de celles de l'Europe, ce que » ſont les clochers de nos Villes, comparés aux » maiſons ordinaires. Pérou.

» La hauteur moyenne du vallon, où ſont » ſituées les Villes de Quito, Cuença, Rio- » bamba, Latacunga, la Ville d'Ibarra, & quan- » tité de Bourgades & de Villages, eſt de 15 » à 16 cens toiſes au-deſſus de la mer : c'eſt- » à-dire qu'elle excède celle des plus hautes » montagnes des Pyrénées ; & ce ſol ſert de » baſe à des montagnes une fois auſſi élevées. » Le Cayamburo, ſitué ſous l'Équateur même, » l'Antiſona, qui n'en eſt éloigné que de cinq » lieues vers le Sud, ont plus de 3000 toiſes, » à compter du niveau de la mer, & le Chim- » borazo, haut de 3220 toiſes, ſurpaſſe de plus » d'un tiers le Pic de Ténériffe, la plus haute » montagne de l'ancien hémiſphère. La ſeule » partie du Chimborazo, toujours couverte de » neige, a 800 toiſes de hauteur perpendicu- » laire. Le Pichincha & le Coraçon, ſur le ſom- » met deſquels nous avons porté des Baromètres, » n'ont que 2430 & 2470 toiſes de hauteur » abſolue, & c'eſt la plus grande où l'on ait » jamais monté. La neige permanente a rendu » juſqu'ici les plus hauts ſommets inacceſſibles. » Depuis ce terme, qui eſt celui où la neige ne » fond plus, même dans la Zone-Torride, on ne

Pérou.

» voit gueres, en deſcendant juſqu'à 100 ou 150
» toiſes, que des rochers nuds, ou des ſables
» aridos. Plus bas, on commence à voir quelques
» mouſſes, qui tapiſſent les rochers, diverſes
» eſpèces de bruyeres, qui, bien que vertes &
» mouillées, font un feu clair, & nous ont été
» ſouvent d'un grand ſecours; des mottes arron-
» dies de terre ſpongieuſe, où ſont plaquées de
» petites plantes radiées & étoilées, dont les
» pétales ſont ſemblables aux feuilles de l'if, &
» quelques autres plantes. Dans tout cet eſpace,
» la neige n'eſt que paſſagere; mais elle s'y
» conſerve quelquefois des ſemaines & des mois
» entiers. Plus bas encore, & dans une autre
» Zone d'environ 300 toiſes de hauteur, le terrain
» eſt communément couvert d'une ſorte de *gramen*
» délié, qui s'éleve juſqu'à un pied & demi ou
» deux pieds, & qui ſe nomme *uchuc* en langue
» Péruvienne. Cette eſpèce de foin ou de paille,
» comme on la nomme dans le Pays, eſt le ca-
» ractere propre qui diſtingue les montagnes que
» les Eſpagnols nomment *Paramos*. Enfin deſcen-
» dant encore plus bas, juſqu'à la hauteur d'en-
» viron deux mille toiſes au-deſſus du niveau de
» la mer, j'ai vu neiger quelquefois, & d'autre-
» fois pleuvoir. On ſent bien que la diverſe
» nature du ſol, ſa différente expoſition, les
» vents, la ſaiſon, & pluſieurs circonſtances phy-

» ſiques, doivent faire varier plus ou moins » les limites qu'on vient d'aſſigner à ces différens » étages. Pérou.

« Si l'on continue de deſcendre, après le terme » qu'on vient d'indiquer, il ſe trouve des arbuſtes : » & plus bas, on ne rencontre plus que des » bois, dans les terrains non défrichés, tels que les » deux côtés extérieurs de la double chaîne de mon- » tagnes, entre leſquelles ſerpente le vallon qui » fait la partie habitée & cultivée de la Province » de Quito. Au-dehors, de part & d'autre de la » Cordeliere, tout eſt couvert de vaſtes forêts, » qui s'étendent vers l'Oueſt juſqu'à la mer du » Sud, à quarante lieues de diſtance, & vers » l'Eſt, dans tout l'intérieur d'un continent de » ſept à huit cens lieues, le long de la ri- » viere des Amazones, juſqu'à la Guyane & au » Bréſil.

« La hauteur du ſol de Quito, eſt celle où la » température de l'air eſt la plus agréable. Le » thermomètre y marque communément 14 à 15 » degrés au-deſſus du terme de la glace, connu » à Paris, dans les beaux jours du Printemps, » & ne varie que fort peu. En montant ou deſ- » cendant, on eſt ſûr de faire deſcendre ou » monter le thermomètre, & de remonter ſuc- » ceſſivement la température de tous les divers » climats, depuis cinq degrés au-deſſous de la

Pérou.

» congelation, ou plus, juſqu'à vingt-huit ou » vingt-neuf au-deſſus. Quant au baromètre, ſa » hauteur moyenne à Quito, eſt de vingt pouces » une ligne, & ſes plus grandes variations ne » vont point à une ligne & demie : elles ſont » ordinairement d'une ligne $\frac{1}{4}$ par jour, & ſe » font aſſez régulierement à des heures réglées.

» Les deux chaînes de montagnes, qui bordent » le vallon de Quito, s'étendent à-peu-près du » Nord au Sud : cette ſituation était favorable » pour la meſure de la Méridienne : elle offrait » alternativement, ſur l'une & l'autre chaîne, des » points d'appui, pour terminer les triangles. La » plus grande difficulté conſiſtait à choiſir les lieux » commodes, pour y placer des ſignaux. Les » pointes les plus élevées, étaient enſévelies, les » unes ſous la neige, les autres ſouvent plongées » dans des nuages qui en dérobaient la vue. Plus » bas, les ſignaux, vus de loin, ſe proje- » taient ſur le terrain, & devenaient très-diffi- » ciles à reconnaître de loin. D'ailleurs, non- » ſeulement il n'y avait point de chemin tracé, » qui conduiſît d'un ſignal à l'autre, mais il fal- » lait ſouvent traverſer, par de longs détours, » des ravines formées par les torrens de pluie & » de neige fondue, creuſées quelquefois de » ſoixante ou quatre-vingt toiſes de profondeur. » On conçoit les difficultés & la lenteur de la

» marche, quand il fallait transporter d'une sta- Pérou.
» tion à l'autre, des quarts de cercle de deux
» ou trois pieds de rayon, avec tout ce qui était
» nécessaire pour s'établir dans des lieux d'un
» accès difficile, & quelquefois y séjourner des
» mois entiers. Souvent les guides Américains
» prenaient la fuite en chemin, ou sur le sommet
» de la montagne où l'on était campé, & plu-
» sieurs jours se passaient, avant qu'ils pussent
» être remplacés. L'autorité des Gouverneurs Es-
» pagnols, celle des Curés & des Caciques,
» enfin un salaire double, triple, quadruple, ne
» suffisaient pas pour faire trouver des guides,
» des muletiers & des porte-faix, ni même pour
» retenir ceux qui s'étaient offerts volontairement.

» Un des obstacles les plus rebutans, était la
» chûte fréquente & l'enlévement des signaux qui
» terminaient les triangles. En France, les clo-
» chers, les moulins, les tours, les châteaux,
» les arbres isolés, & placés dans un lieu re-
» marquable, offrent aux Observateurs une in-
» finité de points, dont ils ont le choix; mais,
» dans un pays si différent de l'Europe, & sans
» aucun point précis, on était obligé de créer,
» en quelque sorte, des objets distincts, pour
» former les triangles. D'abord on posa des pyra-
» mides, de trois ou quatre longues tiges d'une
» espèce d'aloës, dont le bois était fort léger,

Pérou.

» & cependant d'une assez grande résistance. On » faisait garnir de paille ou de natte la partie » supérieure de ces pyramides, quelquefois d'une » toile de coton fort claire, qui se fabrique dans » le pays, & d'autres fois d'une couche de chaux. » Au-dessous de cette espèce de pavillon, on » laissait assez d'espace pour placer & manier un » quart de cercle; mais, après plusieurs jours, & » quelquefois plusieurs semaines de pluie & de » brouillard, lorsque l'horizon s'éclaircissait, & que » les sommets des montagnes se montrant à dé- » couvert, semblaient inciter à prendre les angles; » souvent à l'instant même où l'on était prêt de » recueillir le fruit d'une longue attente, on » avait le déplaisir de voir disparaître les signaux, » tantôt enlevés par les ouragans, & tantôt volés. » Des pâtres Américains s'emparaient des perches, » des cordes, des piquets, dont le transport » avait coûté beaucoup de temps & de peine. Il » se passait quelquefois huit & quinze jours, avant » que le dommage pût être réparé. Ensuite il fal- » lait attendre des semaines entieres dans la neige » & dans les frimats, un autre moment favorable » pour les opérations. Le seul signal de Pamba- » marca fut réparé jusqu'à sept fois.

» Vers le commencement de cette année, » M. Godin imagina le premier un expédient » simple & commode, pour rendre tout-à-la-fois

» les ſignaux faciles à conſtruire, & très-aiſés à
» diſtinguer dans l'éloignement, ce fut de pren-
» dre pour ſignaux, les tentes même, ou
» d'autres ſemblables à celles où l'on campait.
» Chaque Académicien avait une grande tente,
» & les Mathématiciens Eſpagnols avaient auſſi
» les leurs : on avait d'ailleurs trois canon-
» nieres. MM. Virguin & des Odonnais pré-
» cédaient, & faiſaient placer celles-ci alterna-
» tivement, ſur les deux chaînes de la Cordeliere,
» aux points déſignés, conformément au projet
» des triangles. Ils laiſſaient un Américain pour
» les garder. On était dans la ſaiſon des pluies. Ce
» temps avait été employé l'année précédente, à
» reconnaître le terrain de la Méridienne, & ſui-
» vant le conſeil des gens mêmes du pays, on
» ne pouvait penſer alors à monter ſur les mon-
» tagnes; mais on avait appris, par l'expérience,
» que, dans la Province de Quito, les beaux
» jours étaient ſeulement plus rares pendant la
» ſaiſon qu'on y nomme l'hiver, depuis Novem-
» bre juſqu'en Mai, & que, dans le reſte de l'an-
» née, qui porte le nom d'été, il ne laiſſait pas
» de pleuvoir quelquefois pluſieurs jours de ſuite.
» Lorſqu'on s'en fut apperçu, toutes les ſaiſons
» furent égales, & la diverſité des temps n'inter-
» rompit plus le cours des opérations.»

Pérou.

On avait été retenu tout le mois de Janvier

Pérou.

& la moitié de Février, aux premiers ſignaux des environs de la baſe, & à ceux de Pamba-Marca, de Tanlagoa & du Changailli. Le Cotopaxi & le Coraçon devinrent enſuite le champ des opérations. Mêmes embarras & mêmes ſouffrances. Le 9 d'Août, MM. Bouguer & de la Condamine, toujours accompagnés de Don Antoine d'Ulloa, acheverent de prendre leurs angles au Coraçon, après avoir paſſé 28 jours ſur cette montagne. Dans le reſte du mois, ils finirent ceux du Papaourcou, du Pouca-Ouaïcou & du Milin. Le 16, les deux Académiciens Français étant partis ſeuls de la ferme d'Ilitiou, après avoir fait prendre le devant à tout leur bagage, jugerent que le porteur de la tente, ſous laquelle ils devaient camper, ne pouvait arriver, avant la nuit, au ſignal. Ils chercherent vainement une grotte. La nuit les ſurprit en plein champ, au pied de la montagne, & dans une lande très-froide, où la néceſſité les contraignit d'attendre le jour. Leurs ſelles leur ſervirent de chevet, le manteau de M. Bouguer, de matelas & de couverture. Une cappe de taffetas uſé, dont M. de la Condamine s'était heureuſement pourvu, devint un pavillon, ſoutenu ſur leurs couteaux de chaſſe, & leur fournit un abri contre le verglas, qui tomba toute la nuit. Au jour, ils ſe trouverent enveloppés d'un brouillard ſi épais, qu'ils ſe perdirent

se perdirent en cherchant leurs mules. M. Bouguer ne put même rejoindre la sienne. A peine, à dix heures & demie, le temps était-il assez éclairé, pour voir à se conduire. Dans la station du Contour-Palti, sur le Chimborazo, ils eurent à redouter les éboulemens des grosses masses de neige, incorporées & durcies avec le sable, qu'ils avaient prises d'abord pour des bancs de rochers. Elles se détachaient du sommet de la montagne, & se précipitaient dans ces profondes crevasses, entre lesquelles leur tente était placée. Ils étaient souvent réveillés par ce bruit, que les échos redoublaient, & qui semblait encore s'accroître dans le silence de la nuit. Au Choujai, où ils passerent quarante jours, M. de la Condamine, logé dans la tente même qui servait de signal, avait, pendant la nuit, le terrible spectacle du volcan de Sangaï. Tout un côté de la montagne paraissait en feu, comme la bouche même du volcan; il en découlait un torrent de soufre & de bitume enflammé, qui s'est creusé un lit au milieu de la neige, dont le foyer ardent du sommet, est sans cesse couronné. Le torrent porte ses flots dans la riviere d'Upano, où il fait mourir le poisson à une grande distance. Le bruit du volcan se fait entendre à Guayaquil, qui en est éloigné de plus de quarante lieues, en droite ligne. Pérou.

Pérou. Sur une des pointes de l'Aſſuay, qu'on nomme Sinaçahouan, & qui n'eſt inférieure au Pichincha, que de 90 toiſes, le temps ſe trouva clair & ſerain le 27 Avril, à l'arrivée de M. de la Condamine. Il y découvrait un très-bel horizon, préciſément entre deux chaînes de la Cordeliere qui fuyaient à perte de vue au Nord & au Sud. Le Cotopaxi s'y faiſait diſtinguer à 50 lieues de diſtance. Les montagnes intermédiaires, & ſur-tout les vallons voiſins, s'offraient à vol d'oiſeau comme ſur une Carte topographique. Inſenſiblement la plaine ſe couvrit d'une vapeur légere. On n'apperçut plus les objets qu'à travers un voile tranſparent, qui ne laiſſait paraitre diſtinctement que les plus hauts ſommets des montagnes. Bientôt M. de la Condamine, ſeul alors, fut enveloppé de nuages, & ſes inſtrumens lui devinrent inutiles. Il paſſa tout le jour & la nuit ſuivante ſous une tente ſans murs. Le 28, M. Bouguer l'ayant rejoint avec Don d'Ulloa, la tente fut placée quelques toiſes plus bas, pour la mettre un peu à l'abri d'un vent très-froid, qui ſouffle toujours ſur ce Paramo. Précaution inutile : la nuit du 29 au 30, vers les deux heures du matin, il s'éleva un orage, mêlé de neige, de grêle & de tonnerre. Les trois Aſſociés furent réveillés par un bruit affreux. La plupart des piquets étaient arrachés. Les quartiers de roches, qui avaient ſervi à les aſſurer,

roulaient les uns ſur les autres. Les murailles de la tente, déchirées & roides de verglas, ainſi que les attaches rompues & agitées d'un vent furieux, battaient contre les mâts & la traverſe, & menaçaient les trois Mathématiciens de les couvrir de leurs débris. Ils ſe leverent avec précipitation. Nul ſecours de la part de leur cortège d'Américains, qui était demeuré dans une grotte aſſez éloignée. Enfin, à la lueur des éclairs, ils réuſſirent à prévenir le mal le plus preſſant, qui était la chûte de la tente, où le vent & la neige pénétraient de toutes parts. Le lendemain, ils en firent dreſſer une autre, plus bas & plus à l'abri; mais les nuits ſuivantes n'en furent pas plus tranquilles. Trois tentes montées ſucceſſivement, avec la peine qu'on peut s'imaginer, ſur un terrain de ſable & de roche, eurent toutes le même ſort. Les Américains, las de racler & de ſecouer la neige, dont elles ſe couvraient continuellement, prirent tous la fuite, les uns après les autres. Les chevaux & les mules, qu'on laiſſait aller, ſuivant l'uſage du Pays, pour chercher leur pâture, ſe retirerent par inſtinct dans le fond des ravines. Un cheval fut trouvé noyé dans un torrent, où le vent l'avait ſans doute précipité. M. Godin & Don Jeorge Juan, qui obſervaient, d'un autre côté, ſur la même montagne, ne ſouffrirent gueres moins, quoique

Pérou.

Pérou. campés dans un lieu plus bas. Cependant on acheva le 7 de Mai, de prendre tous les angles, dans cette pénible ſtation, & l'on ſe rendit le même jour à Cagnar, gros Bourg peuplé d'Eſpagnols, à cinq lieues au Sud de l'Aſſuay. En voyant de loin les nuages, les tonnerres & les éclairs qui avaient duré pluſieurs jours, & la neige qui était tombée ſans relâche ſur la cime de la montagne, les habitans du canton avaient jugé que tous les Mathématiciens y avaient péri. Ce n'était pas la premiere fois qu'on en avait fait courir le bruit, & dans cette occaſion, on fit pour eux des prieres publiques à Cagnar.

Mais ſouvenons-nous que l'objet de cet article n'eſt pas de les ſuivre dans toutes leurs ſtations, & qu'il ſuffit d'avoir repréſenté une partie des obſtacles qu'ils eurent preſque ſans ceſſe à combattre. On a déjà dit que depuis le commencement d'Août 1737, juſqu'à la fin de Juillet 1739, la compagnie de MM. Bouguer & de la Condamine habita ſur trente-cinq différentes montagnes, & celle de M. Godin ſur trente-deux.

Dès l'année 1735, avant le départ des Académiciens, M. de la Condamine avait propoſé de fixer les deux termes de la baſe fondamentale des opérations qu'ils allaient faire au Pérou, par deux monumens durables, tels que deux colom-

ues, obéliſques, ou pyramides, dont l'uſage ſerait expliqué par une inſcription. Le projet fut approuvé de l'Académie des Sciences. Celle des Belles-Lettres rédigea l'inſcription. On eut pour but de n'y rien inſérer qui pût déplaire à la nation Eſpagnole, ou bleſſer les droits légitimes du Souverain, dans les Etats & ſous la protection duquel on avait choiſi le champ du travail. Nous la donnons ici telle qu'elle fut d'abord gravée *(a)*, c'eſt-à-dire avec quelques changemens

Pérou.

(a) Auſpicils

PHILIPPI V, Hiſpaniar. & Indiar. Regis Catholici,
Promovente regia Scientiar. Academia Pariſ.
Faventibus,
Emin. Herc. de Fleury, Sacræ Rom. Eccl. Cardinali,
Supremo (Europa plaudente) Galliar. Adminiſtro,
Celſ. Joann. Fred. Phélipeaux, Com. de Maurepas,
Regi Fr. à rebus maritimis, &c. Omnigenæ eruditionis
Mæcenate;
Lud. Godin, Pet. Bouguer. Car. Maria de la
Condamine,
Ejuſdem Academiæ ſocii,
LUD. XV, Regis Chriſtianiſſimi, juſſu & munificentia
In Peruviam miſſi,
Ad metiendos in Æquinoctiali plaga terreſtres gradus,

Pérou.

relatifs à des circonſtances qu'on n'avait pu prévoir. Les Académiciens partirent; ils exécuterent glorieuſement leur entrepriſe, & M. de la Condamine prit, avec le conſentement de ſes Aſſociés, la commiſſion d'élever le monument, dans la plaine d'Yaruqui, où l'on a vu que la baſe avait été meſurée.

Son premier ſoin, lorſqu'il vit cette meſure achevée, fut de conſtater inviolablement les deux termes. Dans cette vue, il fit tranſporter à cha-

---

Quò vera telluris figura certiùs innoteſceret:
(*Aſſiſtentibus, ex mandato Maj. Cath. Georgio Juan, & Antonio de Ulloa navis bellicæ Vice-Præfectis.*)
Solo ad perticam libellamque explorato,
In hâc Yaruqueenſi planitie,
Diſtantiam horizontalem intra hujus & alterius obeliſci axes
6272 hexapedarum Pariſ. pedum 4; poll. 7.
Ex quâ elicietur baſis 1. Trianguli latus, operis fundamen,
In lineam quæ { A borea Occidentem / Ab auſtro Orientem } excurrit Verſus grad. 19′, 25½
Statuere.
Ann. Chriſti. M. DCC. XXXVI. M. Novembri.
Meta { Auſtralis. / Borealis. }

que extrémité une meule de moulin. Il fit creuser le ſol, & enterrer les meules; de ſorte que les deux jalons, qui terminaient la diſtance meſurée, occupaient les centres vides de ces pierres. On n'eut pas beſoin, dit-il, de méditer beaucoup ſur la matiere & la forme qui convenaient le mieux à un monument ſimple & durable, propre à conſtater, ſans équivoque, les deux termes de la baſe. Quant à la forme, la plus avantageuſe était la pyramide; & la plus ſimple de toutes les pyramides, était un tétraëdre. Mais, comme il convenait d'orienter l'édifice par rapport aux régions du monde, il ſe détermina, par cette raiſon, à donner quatre faces aux pyramides, ſans compter celle de leur baſe. Ce qui rendait d'ailleurs la conſtruction plus facile. L'inſcription, poſée ſur une face inclinée, eut préſenté un aſpect déſagréable; elle eut été moins aiſée à lire, & trop expoſée aux injures de l'air: il fallait donc un ſocle ou pied d'eſtal, aſſez haut pour porter l'inſcription. Quant à la matiere, il n'y avait point à choiſir; la terre n'aurait point eu aſſez de ſolidité. Comme la carriere des pierres de taille la plus voiſine était au de-là de Quito à 6 ou 7 lieues de diſtance, on n'eut pas d'autres parti à prendre que de tirer, des ravines les plus proches, des pierres dures, & des quartiers de roche pour le maſſif

Pérou.

Pérou.

intérieur de l'ouvrage, ſauf à le revêtir extérieurement de briques. Enfin le temps, le lieu, les circonſtances, demandaient que les pyramides fuſſent, à-peu-près telles qu'elles ſont ici repréſentées.

M. de la Condamine fit marché pour les pierres. Elles ne pouvaient être tranſportées qu'à dos de mulet, ſeule voiture que le pays permette; & cette ſeule opération demandait pluſieurs mois de travail. Il donna les ordres néceſſaires pour faire mouler & cuire les briques ſur le lieu même. Quoique les bâtimens ordinaires, dans l'Amérique Eſpagnole, ne ſoient compoſés que de groſſes maſſes de terre pêtrie, & ſéchée au Soleil, on ne laiſſe pas d'y faire auſſi des briques à la maniere de l'Europe: le ſeul changement fut d'en faire le moule d'une plus grande proportion, afin que, ne pouvant ſervir à toute autre fabrique, on ne fût pas tenté de dégrader ce monument pour les prendre. La chaux fut apportée de Cayambé, à dix lieues de Quito, vers l'Orient, comme la meilleure du pays.

L'aveu du Souverain, ou de ceux qui le repréſentent, étant néceſſaire pour ériger un monument public dans une terre étrangere, M. de la Condamine jugea qu'il était temps de régler, avec ſes Aſſociés, les termes de l'inſcription,

pour la communiquer à l'Audience Royale de Quito, qui rend ſes Arrêts au nom de Sa Majeſté Catholique, comme toutes les Cours Souveraines d'Eſpagne. Il la mit au net, de concert avec M. Bouguer, & obtint de l'Audience Royale la permiſſion de la placer. Pérou.

Les fondemens des pyramides étaient poſés : M. de la Condamine preſſa vivement le reſte de l'édifice. Il eut à vaincre de nouveaux obſtacles, de la part du terrain, qui étant inégal & ſablonneux, le força de recourir aux pilotis; de celle des ouvriers Péruviens, également maladroits & pareſſeux ; & ſur-tout le manque d'eau, pour éteindre la chaux & détremper le mortier, qui le mit dans la néceſſité d'en faire amener par un lit creuſé en pente douce, juſqu'au ſiége du travail. Ces embarras regardaient la conſtruction, & ſur-tout celle de la pyramide boréale, mais ils augmenterent beaucoup, lorſqu'il fallut trouver des pierres propres aux inſcriptions, les tailler, les tirer de quatre cens pieds de profondeur, les graver, & les tranſporter au lieu de leur deſtination. Celles qu'il avait déjà reconnues, & ſur leſquelles on comptait, avaient été enlevées ou briſées par les crues d'eau. Il parcourut dans un grand eſpace, les lits de tous les torrens & de tous les ravins, pour trouver de quoi former deux tables, de la

Pérou.

grandeur qui convenait à ſes vues. Lorſqu'elles furent trouvées, il fit faire, à Quito, les inſtrumens néceſſaires ; & quoique muni des ordres du Préſident, du Corrégidor, & des Alcades, il eut beaucoup de peine à raſſembler les tailleurs de pierre. A meſure qu'ils déſertaient avec ſes outils, il en renvoyait d'autres à leur place. Un travail, pour lequel ils étaient payés à la journée, ne laiſſait pas de leur paraitre inſupportable par ſa lenteur. Auſſi les pics les mieux acérés s'émouſſaient-ils, ou ſe briſaient au premier coup. Il fallait continuellement les rapporter à Quito, pour les réparer. M. de la Condamine avait un homme gagé, dont ces voyages étaient l'unique fonction.

Les pierres ayant été dégroſſies, il fut queſtion de les polir. On n'imagina point d'autre moyen, que de frotter, l'une ſur l'autre, les faces deſtinées à recevoir l'inſcription. Elle venait d'être arrêtée, entre les trois Académiciens. Il reſtait à faire graver les lettres ; opération qui avait déjà paru fort difficile à Quito, pour une autre Inſcription, qui contenait le réſultat de toutes les obſervations & la longueur du pendule. Les deux pierres avaient été taillées, ſculptées, polies, dans le fond même de la ravine où elles avaient été trouvées ; l'Inſcription y fut gravée auſſi, à la réſerve de ce qui regardait les deux

Officiers Eſpagnols, qui fut laiſſé en blanc. Enſuite les pierres furent enlevées avec un engin, fixé dans la plaine, au bord d'une cavée de 60 toiſes de profondeur. Mais les cables étant de cuir, comme les cordes du Pays, une pluie abondante, qui retarda le travail, alongea tellement les torons, qu'ils ſe rompirent; & l'une des pierres, retombant au fond de la ravine, y fut briſée en mille pièces. Ainſi les peines de ſix mois furent perdues en un inſtant. Heureuſement M. de Morainville trouva une autre pierre, & le dommage fut réparé. Pérou.

Enfin les pyramides étaient achevées, & M. de la Condamine attendait que les pierres qui portaient l'Inſcription, fuſſent en place, pour en faire dreſſer un Procès-verbal, auquel il voulait joindre le deſſein des pyramides, avec une copie figurée de l'Inſcription, & préſenter le tout à l'Audience Royale, lorſque l'énoncé de cette Inſcription excita un aſſez long procès entre les deux Officiers Eſpagnols & les Académiciens de Paris. Les premiers ſe plaignaient qu'on ne fît pas d'eux une mention convenable, & prétendaient de plus que cette Inſcription bleſſait les droits & l'honneur de la Couronne d'Eſpagne. Le procès dura deux ans. M. de la Condamine finit par le gagner pleinement à l'Audience. Mais comme il était difficile que des Français euſſent

Pérou.

plus de crédit en Eſpagne que des Eſpagnols, on apprit bientôt qu'on avait expédié de Madrid des ordres pour la démolition des pyramides. Il eſt vrai que ces ordres furent révoqués peu de temps après. Mais, avant que la révocation fût arrivée, ils étaient exécutés; & une vaine jalouſie nationale détruiſit ce beau monument d'une ſi belle entrepriſe ; ces pyramides, ouvrage de tant de ſoins, & qu'il ſerait difficile de rétablir avec la même juſteſſe dans les dimenſions & dans les rapports.

Des meſures priſes dans la Zone Torride & dans la Laponie Suédoiſe, il eſt réſulté que la différence entre le degré du Pérou & celui de la Laponie, eſt de 800 toiſes. Or il n'eſt ni vraiſemblable, ni même poſſible, qu'une différence ſi conſidérable puiſſe être attribuée à une erreur d'obſervation. Ainſi, ce qu'on cherchait parait démontré, en partant de ce principe, qui n'eſt pas conteſté, que ſi les degrés vont en s'alongeant vers les poles, la terre eſt un ſphéroïde applati.

Retour de La Condamine par la riviere des Amazones.

Pour terminer cet Article, nous allons maintenant ſuivre notre Philoſophe Voyageur ſur la riviere des Amazones, par laquelle il prit ſa route pour retourner en Europe. Ce fleuve, le plus grand de tous les fleuves du monde, puiſqu'on lui donne 50 lieues de largeur à ſon embouchure, avait été reconnu, dès l'an 1500,

par Vincent Pinſon ; & dans le ſecond Voyage de Pizarre au Pérou, quarante ans après, Orellana, un de ſes Officiers, qui montait un Brigantin, chargé de chercher des vivres ſur la Côte, oſa s'abandonner, l'eſpace de 500 lieues, au cours de l'Amazone & lui donna même ſon nom, puiſque pluſieurs Auteurs l'ont appellée depuis l'Orellana : il en ſortit par le Cap de Nord. Nous avons donné une idée générale du cours de l'Amazone au ſecond Chapitre de ce Livre, dans la deſcription de l'Audience de Quito ; Pays baigné en grande partie par ce fleuve, que les habitans de l'Amérique Méridionale appellent *le Maragnon*. Depuis Orellana, qui périt dans un ſecond Voyage, on fit pluſieurs tentatives pour rentrer dans l'Amazone, par une des rivieres qui s'y jettent, & en connaitre la navigation, que la quantité d'Iſles, la rapidité des courans, les fréquens détours du fleuve, & les rochers qui le reſſerrent en pluſieurs endroits, rendent difficile & dangereuſe. Les Portugais, rivaux des Eſpagnols dans les entrepriſes de ce genre, & dont les poſſeſſions dans le Bréſil ſont voiſines de l'embouchure de l'Amazone dans la mer du Nord, la remonterent, en 1637, ſous la conduite de Texeyra & dans une flotille de canots, depuis Para, Forteresſe Portugaiſe, juſqu'au lieu où elle commence à être navigable à peu de diſtance de Quito. La Relation de

Pérou.

Pérou.

ce Voyage nous a été tranſmiſe par le P. d'Acugna, Jéſuite Eſpagnol, qui accompagna les Portugais, lorſqu'ils retournerent par la même route qu'ils avaient ſuivie, c'eſt-à-dire, en deſcendant l'Amazone qu'ils avaient remontée. Cette Relation fut traduite, dans le ſiécle dernier, par le Romancier Gomberville, Auteur de Polexandre; car alors nos Littérateurs Français cultivaient la langue Eſpagnole, comme on étudie aujourd'hui l'Italien & l'Anglais. Nous croyons devoir rapporter quelques endroits de cette Relation qui paraitront un peu romaneſques mais dont le fonds n'eſt pas moins vrai. « L'Amazone (dit-il) tra-» verſe plus de Royaumes que le Gange, l'Eufrate » & le Nil. Elle nourrit infiniment plus de » peuples, & porte ſes eaux douces bien plus » loin dans la mer; elle reçoit beaucoup plus de » rivieres. Si les bords du Gange ſont couverts » d'un ſable doré, ceux de l'Amazone ſont chargés » d'un ſable d'or pur, & ſes eaux, creuſant ſes » rives de jour en jour, découvrent par degrés » les mines d'or & d'argent que la terre qu'elles » baignent cache dans ſon ſein. Enfin les Pays » qu'elle traverſe ſont un paradis terreſtre; &, » ſi leurs habitans aidaient un peu la Nature, » tous les bords d'un ſi grand fleuve ſeraient de » vaſtes jardins remplis ſans ceſſe de fleurs & de » fruits. Les débordemens de ſes eaux fertiliſent

» pour plus d'une année toutes les terres qu'elle » humecte. Elles n'ont pas beſoin d'autre amélio- » ration. D'ailleurs toutes les richeſſes de la Nature » ſe trouvent dans les régions voiſines ; une pro- » digieuſe abondance de poiſſons dans les ri- » vieres, mille animaux différens ſur les mon- » tagnes, un nombre infini de toute ſorte d'oi- » ſeaux, les arbres toujours chargés de fruits, les » champs couverts de moiſſons, & les entrailles » de la terre pleines de pierres précieuſes & des » plus riches métaux. »

Pérou.

Le P. d'Acugna nous donne le nom de plus de cent-cinquante Nations qui habitent ſur les bords de l'Amazone, dans une étendue de 1800 lieues en longueur & dans une circonférence de 4000, en y comprenant les rivieres qui ſe perdent dans ce fleuve. Tous ces Peuples là ſont idolâtres & ont à-peu-près les mêmes mœurs, c'eſt-à-dire, celles des Sauvages. La nation des Topinamboux mérite qu'on en faſſe une mention particuliere, par les efforts qu'elle a fait pour défendre ſon indépendance contre la tyrannie des Européens.

Topinamboux.

Vingt lieues au-deſſous de la riviere de Cayary, qui vient du Sud ſe joindre à l'Amazone, eſt une Iſle de ſoixante lieues de large, qui doit en avoir plus de deux cens de circuit. On la nomme *Iſle des Topinamboux.*

Pérou.

Après la conquête du Bréſil, ces Peuples, habitans de la Province de Fernamboue, aimant mieux renoncer à toutes leurs poſſeſſions que de ſe ſoumettre aux Portugais, ſe bannirent volontairement de leur Patrie. Ils abandonnerent environ quatre-vingt-quatre gros Bourgs où ils étaient établis, ſans y laiſſer une créature vivante. Le premier chemin qu'ils prirent fut à la gauche des Cordelieres : ils traverſerent toutes les eaux qui en deſcendent. Enſuite la néceſſité les forçant de ſe diviſer, une partie pénétra juſqu'au Pérou, & s'arrêta dans un établiſſement Eſpagnol voiſin des ſources du Cayary. Mais, après quelque ſéjour, il arriva qu'un Eſpagnol fit fouetter un Topinambou pour avoir tué une vache. Cette injure cauſa tant d'indignation à tous les autres, que, s'étant jettés dans leurs canots, ils deſcendirent la riviere, juſqu'à la grande Iſle qu'ils occupent aujourd'hui.

Ils parlent la langue générale du Bréſil, qui s'étend dans toutes les Provinces de cette contrée, juſqu'à celle de Para. Ils raconterent au P. d'Acugna, que leurs Ancêtres, n'ayant pu trouver, en ſortant du Bréſil, de quoi ſe nourrir dans les déſerts qu'ils eurent à traverſer, furent contraints, pendant une marche de plus de neuf cens lieues, de ſe ſéparer pluſieurs fois, & que ces différens corps peuplerent diverſes parties des

des montagnes du Pérou. Ceux qui étaient descendus jusqu'à la riviere des Amazones, eurent à combattre les Insulaires dont ils prirent la place, & les vainquirent tant de fois, qu'après en avoir détruit une partie, ils forcerent les autres d'aller chercher une retraite dans des terres éloignées. Pérou.

Les Topinamboux de l'Amazone sont une Nation si distinguée, que le P. d'Acugna ne fait pas difficulté de la comparer aux premiers Peuples de l'Europe, & quoiqu'on s'apperçoive qu'ils commencent à dégénérer de leurs peres, par les alliances qu'ils contractent avec les Américains du Pays, ils s'en ressentent encore par la noblesse du cœur, & par leur adresse à se servir de l'arc & des flèches : ils sont d'ailleurs fort spirituels. Comme les Portugais, dont la plupart savaient la langue du Brésil, n'avaient pas besoin d'interpretes pour converser avec eux, ils en tirerent des informations fort curieuses; entr'autres choses les Topinamboux confirmerent aux Portugais qu'il existait de vraies Amazones, dont le fleuve a tiré son ancien nom.

« Je ne m'arrête point (dit d'Acugna) aux perquisitions sérieuses que la Cour Souveraine de » Quito en a faites. Plusieurs natifs des lieux » mêmes, ont attesté qu'une des Provinces voi» sines du fleuve, était peuplée de femmes bel-

Pérou.

» liqueuſes, qui vivent & ſe gouvernent ſeules;
» ſans hommes; qu'un certain temps de l'année,
» elles en reçoivent pour devenir enceintes, &
» que le reſte du temps, elles vivent dans leurs
» bourgs, où elles ne ſongent qu'à cultiver la
» terre, & à ſe procurer, par le travail de leurs
» bras, tout ce qui eſt néceſſaire à l'entretien de
» la vie. Je ne m'arrêterai pas non plus à d'autres
» informations, qui ont été priſes dans le nou-
» veau Royaume de Grenade, au Siége Royal de
» Porto où l'on reçut le témoignage de quelques
» Américains, particuliérement celui d'une Amé-
» ricaine, qui avait été dans le pays de ces vail-
» lantes femmes, & qui ne dit rien que de con-
» forme à tout ce qu'on ſavait déjà par les re-
» lations précédentes. Mais je ne puis taire ce que
» j'ai entendu de mes oreilles, & que je voulus
» vérifier auſſi-tôt que je me fus embarqué ſur le
» fleuve. On me dit, dans toutes les habitations
» où je paſſai, qu'il y avait dans le pays, des
» femmes telles que je les dépeignais, & chacun
» en particulier, m'en donnait des marques ſi
» conſtantes & ſi uniformes que, ſi la choſe n'eſt
» point, il faut que le plus grand des menſonges
» paſſe dans tout le Nouveau-Monde, pour la
» plus conſtante de toutes les vérités hiſtoriques.
» Cependant nous eûmes de plus grandes lu-
» mieres ſur la Province que ces femmes habitent;

» ſur les chemins qui y conduiſent, ſur les Amé- Pérou.
» ricains qui communiquent avec elles, & ſur
» ceux qui leur ſervent à peupler dans le der-
» nier village, qui eſt la frontiere entr'elles & les
» Topinambous.

« Trente-ſix lieues au-deſſous de ce dernier
» village, en deſcendant le fleuve, on rencontre,
» du côté du Nord, une riviere qui vient de la
» Province même des Amazones, & qui eſt
» connue par les Américains du pays, ſous le
» nom de Cunuris. Elle prend ce nom de celui
» d'un Peuple, voiſin de ſon embouchure. Au-
» deſſus, c'eſt-à-dire, en remontant cette riviere,
» on trouve d'autres Américains, nommés Apotos,
» qui parlent la Langue générale du Bréſil. Plus
» haut, ſont les Tagaris: ceux qui les ſuivent,
» ſont les Guacares, l'heureux Peuple qui jouit
» de la faveur des Amazones. Elles ont leurs ha-
» bitations ſur des montagnes d'une hauteur pro-
» digieuſe, entre leſquelles on en diſtingue une
» nommée Yacamiaba, qui s'élève extraordinai-
» rement au-deſſus de toutes les autres, & ſi
» battue des vents, qu'elle en eſt ſtérile. Ces
» femmes s'y maintiennent ſans le ſecours des
» hommes. Lorſque leurs voiſins viennent les
» viſiter au temps qu'elles ont réglé, elles les re-
» çoivent l'arc & la fleche en main, dans la
» crainte de quelque ſurpriſe; mais elles ne les

Pérou.

» ont pas plutôt reconnus, qu'elles se rendent en
» foule à leurs canots, où chacune saisit le pre-
» mier hamac qu'elle y trouve, & le va suspen-
» dre dans sa maison, pour y recevoir celui à
» qui le hamac appartient. Après quelques jours
» de familiarité, ces nouveaux hôtes retournent
» chez eux. Tous les ans, ils ne manquent point
» de faire ce voyage dans la même saison. Les
» filles qui en naissent, sont nourries par leurs
» meres, instruites au travail & au maniement
» des armes. On ignore ce qu'elles font des
» mâles; mais j'ai su d'un Américain, qui s'était
» trouvé à cette entrevue, que, l'année suivante,
» elles donnaient aux peres les enfans mâles
» qu'elles ont mis au monde. Cependant la plu-
» part croient qu'elles tuent les mâles au moment
» de leur naissance, & c'est ce que je ne puis
» décider sur le témoignage d'un seul Américain.
» Quoi qu'il en soit, elles ont, dans leur pays,
» des trésors capables d'enrichir le monde entier,
» & l'embouchure de la riviere, qui descend de
» leur Province, est à deux degrés & demi de
» hauteur méridionale. »

La Ville de Para, que le P. d'Acugna nomme la grande forteresse des Portugais, est à trente lieues de Commuta. Il y avait alors un Gouverneur & trois Compagnies d'Infanterie, avec tous les Officiers qui en dépendent; mais le

judicieux Voyageur observe que les uns & les autres relevaient du Gouverneur-général du Maragnon, qui était à plus de 130 lieues du Para, vers le Brésil, ce qui ne pouvait causer que de fâcheux délais pour la conduite du Gouvernement. « Si nos gens, dit-il, étaient assez » heureux pour s'établir sur l'Amazone; il faudrait » nécessairement que le Gouverneur du Para fût » absolu, puisqu'il aurait entre les mains la clef » du Pays. » Il termine son ouvrage par expliquer les vues de la Cour d'Espagne dans ces Voyages entrepris sur l'Amazone. D'abord il est clair que cette riviere traversant [illegible] l'Amérique méridionale, depuis les Andes [illegible]qu'au Brésil, joignaient, d'une extrémité à l'autre, les Possessions Espagnoles & Portugaises, réunies sous Philippe II; mais il s'offrait encore d'autres motifs. Les Français, les Anglais & les Hollandais avaient commencé, depuis long-temps, à faire des courses incommodes dans les mers voisines des Etablissemens Espagnols, & jusqu'à celle du Sud, d'où ils étaient revenus comblés de gloire & de richesses. Il n'avait pas été facile de faire cesser ce danger, sous le régne de Charles-Quint, parce que toutes les côtes de l'Amérique n'étaient pas encore assez connues, pour permettre à ce Prince de changer la route ordinaire de ses galions, non plus que le lieu dans lequel ils s'assemblaient.

Pérou.

Pérou.

pour retourner en Eſpagne. Philippe II ne vit pas d'autre remède à des maux preſqu'inévitables, que d'impoſer aux Capitaines de ſes flottes, la loi de ne ſe pas ſéparer dans leur navigation; mais un ordre ſeul ne ſuffiſait pas pour les garantir. Il était preſqu'impoſſible que, pendant un voyage de mille lieues, pluſieurs vaiſſeaux fuſſent toujours ſi ſerrés, qu'il ne s'en écartât pas un, & tel Corſaire ſuivait les galions depuis la Havane juſqu'à San-Lucar, pour enlever ſa proie. Auſſi Philippe III jugea-t-il cet expédient trop incertain. Il voulut qu'on trouvât le moyen de dérober la route de ſes galions; &, de toutes les ouvertures qui lui furent propoſées, il n'en trouva point de plus propre à donner le change aux armateurs, que d'ouvrir la navigation ſur la riviere des Amazones, depuis ſon embouchure, juſqu'à ſa ſource. En effet, les plus grands vaiſſeaux pouvant demeurer à l'ancre ſous la forteresſe du Para, on y aurait pu faire venir toutes les richeſſes du Pérou, de la Nouvelle-Grenade, de Tierra-Firme, & même du Chili. Quito aurait pu ſervir d'entrepôt, & Para de rendez-vous, pour la flotte du Bréſil, qui ſe joignant aux galions pour le retour en Europe, aurait effrayé les corſaires par la force & par le nombre. Ce projet n'était pas ſans vraiſemblance. L'exemple d'Orellana prouvait que la riviere était navigable en deſ-

tendant. La difficulté ne conſiſtait qu'à trouver la véritable embouchure, pour remonter juſqu'à Quito. Mais, quoique la découverte ſemblât perfectionnée par le retour de Texeira, & par les Obſervations du P. d'Acugna, tous les projets de l'Eſpagne s'évanouirent, auſſi-tôt que les Portugais eurent élevé le Duc de Bragance ſur le Trône. Ils venaient d'apprendre à remonter l'Amazone depuis ſon embouchure, juſqu'à ſa ſource, & le Roi d'Eſpagne craignit, avec raiſon, qu'étant devenus ſes ennemis, ils ne lui tombaſſent ſur les bras, juſques dans le Pérou, le plus riche de ſes Domaines, lorſqu'ils auraient chaſſé les Hollandais du Bréſil. Comme il y avait lieu de craindre auſſi que la Relation du Pere d'Acugna ne leur ſervît de routier, Philippe IV prit le parti d'en faire ſupprimer tous les exemplaires, qui ſont devenus très-rares. Pérou.

Depuis ce temps-là, les entrepriſes des Eſpagnols ſe ſont bornées ſur l'Amazone, à réduire les Peuples voiſins de cette grande partie du fleuve, qui eſt renfermée dans le Gouvernement de Maynas. Ils doivent leurs ſuccès, moins à leurs armes, qu'au zèle infatigable des Miſſionnaires. L'état de leur domaine & de leurs poſſeſſions, était tel qu'on l'a repréſenté dans la deſcription de l'Audience de Quito, lorſque le Voyage & la Carte de M. de la Condamine,

Pérou.

ont jetté un nouveau jour sur le pays & sur le cours de l'Amazone.

Il se trouvait, vers la fin de Mars 1743, à Tarqui, près de Cuença, au Pérou. « Nous » étions convenus, dit-il, M. Godin, M. Bouguer » & moi, pour multiplier les occasions d'observer, » de revenir en Europe par des routes différentes. J'en choisis une presqu'ignorée, & qui » ne pouvait m'exposer à l'envie; c'était celle de » la riviere des Amazones, qui traverse d'Occident en Orient, tout le continent de l'Amérique Méridionale. Je me proposais de rendre » ce Voyage utile, en levant une carte de ce » fleuve, & recueillant des Observations en tout » genre, sur une région si peu connue. » M. de la Condamine observe que la Carte très-défectueuse du cours de ce fleuve, par Sanson, dressée sur la relation purement historique du P. d'Acugna, a depuis été copiée par tous les Géographes, faute de nouveaux Mémoires, & que nous n'en avons pas eu de meilleure jusqu'en 1717. Alors parut pour la premiere fois en France, une copie de celle qui avait été dressée dès l'année 1690, par le P. Fritz, & qui fut gravée à Quito en 1707; mais plusieurs obstacles n'ayant jamais permis à ce Missionnaire de la rendre exacte, sur-tout vers la partie inférieure du fleuve, elle n'est accompagnée que de quelques notes, sans

preſqu'aucun détail hiſtorique; de ſorte que juſqu'à celle de M. de la Condamine, on ne connaiſſait le pays des Amazones, que par la relation du P. d'Acugna, dont on vient de lire l'extrait. Pérou.

Comme nous avons déjà donné, d'après M. d'Ulloa, d'exactes remarques ſur le nom, la ſource & le cours général du Maragnon, il ne nous reſte qu'à ſuivre l'Académicien, depuis Tarqui juſqu'à Jaën, & depuis Jaën juſqu'à ſon entrée dans la mer du Nord, & de-là juſqu'en Europe.

Il partit de Tarqui, à cinq lieues au Sud de Cuença, le 11 de Mai 1743. Dans ſon Voyage de Lima, en 1737, il avait ſuivi le chemin ordinaire de Cuença à Loxa. Cette fois, il en prit un détourné, qui paſſe par Zaruma, pour le ſeul avantage de pouvoir placer ce lieu ſur ſa Carte. Il courut quelque riſque en paſſant à gué la grande riviere de *los Jubones*, fort groſſe alors, & toujours extrêmement rapide.

D'une montagne où l'Académicien paſſa ſur ſa route, on voit le port de Tumbez. C'eſt proprement de ce point qu'il commençait à s'éloigner de la mer du Sud, pour traverſer tout le continent. Zaruma, ſitué par 3 degrés 40 minutes de latitude auſtrale, donne ſon nom à une petite Province, à l'Occident de celle de Loxa. Les

Pérou.

mines de ce canton, autrefois célèbres, ſont aujourd'hui preſqu'abandonnées. La hauteur du baromètre à Zaruma, ſe trouva de 24 pouces 2 lignes. On ſait que cette hauteur ne varie pas dans la Zone torride, comme dans nos climats. Les Académiciens avoient éprouvé, à Quito, pendant des années entieres, que ſa plus grande différence ne paſſe gueres une ligne & demie. M. Godin remarqua le premier, que ſes variations, qui ſont à-peu-près d'une ligne en 24 heures, ont des alternatives aſſez régulieres; ce qui étant une fois connu, fait juger de la hauteur moyenne du mercure par une ſeule expérience. Toutes celles qu'on avait faites ſur les côtes de la mer du Sud, & celles que M. de la Condamine avait répétées dans ſon voyage de Lima, lui avaient appris que cette hauteur moyenne, au niveau de la mer, était de 28 pouces, d'où il crut pouvoir conclure que le terrain de Zaruma eſt élevé d'environ 700 toiſes, ce qui n'eſt pas la moitié de l'élévation de celui de Quito.

On rencontre ſur cette route, pluſieurs de ces ponts de cordes d'écorce d'arbres & de lianes, dont nous avons donné différentes deſcriptions. Loxa eſt moins élevé que Quito d'environ 350 toiſes, & la chaleur y eſt ſenſiblement plus grande; mais, quoique les montagnes du voiſinage ne ſoient que des collines, en comparaiſon de celles

de Quito, elles ne laiſſent pas de ſervir de partage aux eaux de la Province ; & le même côteau, appellé *Caxanuma*, où croît le meilleur quinquina, à deux lieues au Sud de Loxa, donne naiſſance à des rivieres qui prennent un cours oppoſé ; les unes à l'Occident, pour ſe rendre dans la mer du Sud, les autres à l'Orient, qui groſſiſſent le Maragnon. Pérou.

L'Académicien paſſa le troiſieme jour de Juin ſur une de ces montagnes, pour y recueillir du plan de l'arbre de quinquina, mais avec le ſecours de deux Américains, qu'il avait pris pour guides, il n'en put raſſembler, dans toute ſa journée, que 8 à 9 jeunes plantes, qui purent être tranſportées en Europe. Il les fit mettre avec de la terre priſe au même lieu, dans une caiſſe qu'il fit porter avec précaution, ſur les épaules d'un homme, juſqu'à ſon embarquement.

De Loxa à Jaën, on traverſe les derniers côteaux de la Cordeliere. Dans toute cette route, on marche, preſque ſans ceſſe, par des bois, où il pleut chaque année, pendant onze mois, & quelquefois l'année entiere. Il n'eſt pas poſſible d'y rien ſécher. Les paniers couverts de peau de bœuf, qui ſont les coffres du Pays, ſe pourriſſent, & rendent une odeur inſupportable. M. de la Condamine paſſa par deux Villes qui n'en ont plus que le nom, Loyola & Valladolid ; l'une

Pérou.

& l'autre opulentes & peuplées d'Eſpagnols il y a moins d'un ſiécle, mais aujourd'hui réduites à deux petits hameaux d'Américains ou de Métis, & transférées de leur premiere ſituation. Jaën même qui conſerve encore le titre de Ville, & qui devrait être la réſidence du Gouverneur, n'eſt plus aujourd'hui qu'un Village ſale & humide, quoique ſur une hauteur, & renommé ſeulement, par un inſecte dégoûtant, nommé *garrapata*, dont on y eſt dévoré. La même décadence eſt arrivée à la plupart des Villes du Pérou éloignées de la mer, & fort détournées du grand chemin de Carthagène à Lima. Cette route offre quantité de rivieres qu'on paſſe les unes à gué, les autres ſur des ponts, & d'autres ſur des radeaux, conſtruits dans le lieu même, d'un bois fort léger, dont la Nature a pourvu toutes les forêts. Les rivieres réunies en forment une grande & très-rapide, nommée *Chinchipé*, plus large que la Seine à Paris. On la deſcend en radeau, pendant cinq lieues, juſqu'à Tomépenda, Village Américain dans une ſituation agréable, à la jonction des trois rivieres. Le Maragnon, qui eſt celle du milieu, reçoit du côté du Sud la riviere de Chachapoyas, & celle de Chinchipé du côté de l'Oueſt, à cinq degrés trente minutes de latitude auſtrale. Depuis ce point, le Maragnon, malgré ſes détours, va toujours en ſe rapprochant peu-à-peu de

la Ligne Equinoxiale juſqu'à ſon embouchure. Au-deſſous du même point, le fleuve ſe rétrécit & s'ouvre un paſſage entre deux montagnes, où la violence de ſon courant, les rochers qui le barrent, & pluſieurs ſauts, le rendent impraticable. Ce qu'on appelle le Port de Jaën, c'eſt-à-dire, le lieu où l'on s'embarque, eſt à quatre journées de Jaën ſur la petite riviere de Chuchunga, par laquelle on deſcend dans le Maragnon au-deſſous des cataractes. Pérou.

Un exprès que M. de la Condamine avait dépêché de Tomépenda, avec des ordres du Gouverneur de Jaën à ſon Lieutenant de San-Jago, pour faire tenir prêt un canot au Port, avait franchi tous ces obſtacles ſur un radeau compoſé de deux ou trois pièces de bois. De Jaën au Port, on traverſe le Maragnon, & l'on ſe trouve pluſieurs fois ſur ſes bords. Dans cet intervalle il reçoit du côté du Nord, pluſieurs torrens, qui, pendant les grandes pluies charient un ſable mêlé de paillettes, & de grains d'or, & les deux côtés du fleuve ſont couverts de cacao, qui n'eſt pas moins bon que celui qu'on cultive, mais dont les Américains du Pays ne font pas plus de cas que de l'or, qu'ils ne ramaſſent que lorſqu'on les preſſe de payer leur tribut.

Le quatrieme jour, après être parti de Jaën,

Pérou.

M. de la Condamine traverſa vingt-&-une fois à gué le torrent de Chuchunga, & la vingt-deuxieme fois en bateau. Les mules, en approchant du gîte, ſe jetterent à la nage toutes chargées, & l'Académicien eut le chagrin de voir ſes papiers, ſes livres & ſes inſtrumens mouillés. C'était le quatrieme accident de cette eſpèce, qu'il avait eſſuyé depuis qu'il voyageait dans les montagnes : « Mes naufrages, dit-il, ne ceſſerent » qu'à mon embarquement. »

Le Port de Jaën, qui ſe nomme Chuchunga, eſt un hameau de dix familles Américaines, gouvernées par un Cacique. M. de la Condamine avait été obligé de ſe défaire de deux jeunes Métis qui auraient pu lui ſervir d'Interpretes. La néceſſité lui fit trouver le moyen d'y ſuppléer. Il ſavait à-peu-près autant de mots de la langue des Incas, que parlaient ces Américains, que ceux-ci en ſavaient de langue Eſpagnole. Ne trouvant à Chuchunga que de très-petits canots, & celui qu'il attendait de San-Jago ne pouvant arriver de quinze jours, il engagea le Cacique à faire conſtruire une balze aſſez grande, pour le porter avec ſon bagage. Ce travail lui donna le temps de faire ſécher ſes papiers & ſes livres. Il fait une peinture charmante des huit jours qu'il paſſa dans le hameau de Chuchunga : « Je n'avais, » dit-il, ni voleurs, ni curieux à craindre. J'é-

» tais au milieu des Sauvages. Je me délaſſais » parmi eux d'avoir vécu avec des hommes, &, » ſi j'oſe le dire, je n'en regrettais pas le com- » merce. Après pluſieurs années paſſées dans une » agitation continuelle, je jouiſſais pour la pre- » miere fois d'une douce tranquillité. Le ſou- » venir de mes fatigues, de mes peines & de mes » périls paſſés, me paraiſſait un ſonge. Le ſilence » qui régnait dans cette ſolitude, me la rendait » plus aimable. Il me ſemblait que j'y reſpirais » plus librement. La chaleur du climat était tem- » pérée par la fraîcheur des eaux d'une riviere à » peine ſortie de ſa ſource, & par l'épaiſſeur du » bois qui en ombrageait les bords. Un nombre » prodigieux de plantes ſingulieres & de fleurs » inconnues, m'offrait un ſpectacle nouveau & » varié. Dans les intervalles de mon travail, je » partageais les plaiſirs innocens de mes Améri- » cains; je me baignais avec eux, j'admirais leur » induſtrie à la chaſſe & à la pêche. Ils m'of- » fraient l'élite de leur poiſſon & de leur gibier. » Tous étaient à mes ordres : le Cacique, qui » le commandait, était le plus preſſé de me ſervir. » J'étais éclairé avec des bois de ſenteur & des » racines odoriférantes. Le ſable ſur lequel je » marchais était mêlé d'or. On vint me dire que » mon radeau était prêt, & j'oubliai toutes ces » délices. »

Pérou.

Pérou.

Le 4 de Juillet, après midi, il s'embarqua dans un petit canot de deux rameurs, précédé de la balze, ſous l'eſcorte de trois Péruviens du hameau qui étaient dans l'eau juſqu'à la ceinture pour la conduire de la main, ou la retenir contre la violence des courans, entre les rochers & dans les petits ſauts. Le jour ſuivant, il débouche dans le Maragnon, à quatre lieues vers le Nord du lieu de l'embarquement; c'eſt-là proprement qu'il eſt navigable. Le radeau, qui avait été proportionné au lit de la petite riviere, demandait d'être agrandi & fortifié. On s'apperçut le matin que le fleuve était hauſſé de dix pieds. L'Académicien retenu par l'avis de ſes guides, eut le temps de ſe livrer à ſes obſervations. Il meſura géométriquement la largeur du Maragnon, qui ſe trouva de cent trente-cinq toiſes, quoique déjà diminuée de quinze à vingt. Pluſieurs rivieres que ce fleuve reçoit au-deſſus de Jaën ſont plus larges: ce qui devait faire juger qu'il était d'une grande profondeur. En effet, un cordeau de 28 braſſes ne rencontra le fond qu'au tiers de ſa largeur. Il fut impoſſible de ſonder au milieu du lit, où la vîteſſe d'un canot abandonné au courant, était d'une toiſe & un quart par ſeconde. Le baromètre plus haut qu'au Port de plus de quatre lignes, fit voir à l'Académicien que le niveau de l'eau avait baiſſé d'environ cinquante

cinquante toises, depuis Chuchunga, d'où il n'avait mis que huit heures à descendre. Pérou.

Le 8, continuant sa route, il passa le détroit de Cumbinama, dangereux par les pierres dont il est rempli. Sa largeur n'est que d'environ vingt toises. Celui d'Escurrebragas, qu'on rencontra le lendemain, est d'une autre espèce. Le fleuve arrêté par une côte de roche fort escarpée, qu'il heurte perpendiculairement, se détourne tout-d'un-coup en faisant un angle droit avec sa premiere direction, & par la viteſſe qu'il tire de son rétréciſſement, il a creusé dans le roc une anse profonde où les eaux de son bord, écartées par la rapidité de celles du milieu, sont retenues comme dans une prison. Le radeau sur lequel M. de la Condamine était alors, poussé dans cette caverne par le fil du courant, n'y fit que tournoyer pendant plus d'une heure. A la vérité, les eaux en circulant le ramenaient vers le milieu du lit du fleuve, où la rencontre du grand courant formait des vagues capables de submerger la balze, si sa grandeur & sa solidité ne l'eussent bien défendue. Mais la violence du courant la repoussait toujours dans le fond de l'anse, & l'Académicien n'en serait jamais sorti, sans l'adresse de quatre Américains, qu'il avait eu la précaution de garder avec un petit canot. Ces quatre hommes, ayant

Pérou.

ſuivi la rive terre à terre, & fait le tour de l'anſe, gravirent ſur le rocher d'où ils lui jetterent, non ſans peine, des lianes qui ſont les cordes du pays, avec leſquelles ils remorquerent le radeau juſqu'au fil du courant. Le même jour, on paſſa un troiſieme détroit nommé *Quaralayo*, où le lit du fleuve, reſſerré par les rochers, n'a pas trente toiſes de large; mais ce paſſage n'eſt périlleux que dans les grandes crûes d'eau. Ce fut le ſoir du même jour, que l'Académicien rencontra le grand canot, qu'on lui envoyait de San-Jago, & qui aurait eu beſoin encore de ſix jours, pour remonter juſqu'au lieu d'où le radeau était deſcendu en dix heures.

M. de la Condamine arriva le dix à San-Jago *de las Montanas*, hameau ſitué aujourd'hui à l'embouchure de la riviere du même nom, & formé des débris d'une Ville qui avait donné le ſien à la riviere. Ses bords ſont habités par une Nation nommée les *Xibaros*, autrefois Chrétiens & révoltés depuis un ſiécle contre les Eſpagnols, pour ſe ſouſtraire au travail des mines d'or du pays. Ils vivent indépendans, dans des bois inacceſſibles, d'où ils empêchent la navigation de la riviere, par laquelle on pourrait deſcendre en moins de huit jours, des environs de Loxa & de Cuença. La crainte de leur barbarie a fait changer deux fois de demeure aux habitans de

San-Jago, & leur avait fait prendre, depuis 40 ans, le parti de descendre jusqu'à l'embouchure de la riviere dans le Maragnon. Au-dessous de San-Jago, on trouve Borja, Ville à-peu-près semblable aux précédentes, quoique Capitale du Gouvernement de Maynas qui comprend toutes les missions Espagnoles des bords du fleuve. Elle n'est séparée de San-Jago que par le fameux Pongo. C'est un chemin que le Maragnon, tournant à l'Est, après un cours de plus de deux cens lieues au Nord, s'ouvre au milieu des montagnes de la Cordeliere, en se creusant un lit entre deux murailles paralleles de rochers coupés à pic. Il n'y a gueres plus d'un siécle que quelques Soldats Espagnols de San-Jago découvrirent ce passage & se hasarderent à le franchir. Deux Missionnaires Jésuites de la Province de Quito les suivirent de près, & fonderent, en 1639, la mission de Maynas, qui s'étend fort loin en descendant le fleuve. En arrivant à San-Jago, l'Académicien se flattait d'être à Borja le même jour, & n'avait besoin en effet que d'une heure pour s'y rendre; mais, malgré des exprès réitérés & des recommandations auxquelles on n'avait jamais beaucoup d'égard, le bois du grand radeau sur lequel il devait passer le Pongo, n'était pas encore coupé. Il se contenta de faire fortifier le sien par une nouvelle en-

Pérou.

ceinte, dont il le fit encadrer, pour recevo
le premier effort des chocs qu' ſont inévi
tables dans les détours, faute de gouvernail
dont les Américains ne font point uſage pou
les radeaux. Ils n'ont auſſi, pour gouverne
leurs canots, que la même pagaye qui leur ſe
d'aviron.

A San-Jago, M. de la Condamine ne pu
vaincre la réſiſtance de ſes matiniers, qui n
trouvaient pas la riviere aſſez baſſe encore, po
riſquer le paſſage. Tout ce qu'il put obten
d'eux fut de la traverſer, & d'aller attendre
moment favorable dans une petite anſe voiſi
de l'entrée du Pongo, où le courant eſt d'u
ſi furieuſe violence que, ſans aucun ſaut ré
les eaux ſemblent ſe précipiter, & leur ch
contre les rochers cauſe un effroyable bruit. L
quatre Américains du port de Jaën, moins c
rieux que le Voyageur Français de voir de p
le Pongo, avaient déjà pris le devant par ter
par un chemin de pied, ou plutôt par un eſcal
taillé dans le roc, pour aller l'attendre à Bo
Il demeura, comme la nuit précédente, ſ
avec un Nègre ſur ſon radeau; mais une av
ture fort extraordinaire lui fit regarder com
un bonheur de n'avoir pas voulu l'abandonn
Le fleuve dont la hauteur diminua de 25 pi
en 36 heures, continuait de décroître. Au

lieu de la
d'un arbre
les pièces
en plus à
de l'eau ;
meurer ac
radeau, &
arriver étai
vail de hui
ſe dégager,
Il avait p
pour meſur
deux rivier
lui devaient
ière du Pon
remis ſur le
le courant d
taillée en t
heure, il ſe
compte troi
train de bo
d'eau, & d
charge, pré
ſurface ſept
tant de l'ea
teſſe du cou
conſidérable
s'élargit ver

lieu de la nuit, l'éclat d'une très-groſſe branche d'un arbre caché ſous l'eau, s'était engagé entre les pièces du radeau, où elle pénétrait de plus en plus à meſure qu'il baiſſait avec le niveau de l'eau ; l'Académicien ſe vit menacé de demeurer acroché & ſuſpendu en l'air avec le radeau, & le moindre accident qui lui pouvait arriver était de perdre ſes papiers, fruit d'un travail de huit ans. Enfin il trouva le moyen de ſe dégager, & de remettre ſon radeau à flot. Pérou.

Il avait profité de ſon ſéjour forcé à San-Jago, pour meſurer géométriquement la largeur des deux rivieres, & pour prendre les angles qui lui devaient ſervir à dreſſer une carte particuliere du Pongo. Le 12 de Juillet, à midi, s'étant remis ſur le fleuve, il fut bientôt entraîné par le courant dans une galerie étroite & profonde, taillée en talus dans le roc. En moins d'une heure, il ſe trouva tranſporté à Borja, où l'on compte trois lieues de San-Jago. Cependant le train de bois qui ne tirait pas un demi-pied d'eau, & qui, par le volume ordinaire de ſa charge, préſentait à la réſiſtance de l'air une ſurface ſept ou huit fois plus grande qu'au courant de l'eau, ne pouvait prendre toute la vîteſſe du courant, & cette vîteſſe même diminue conſidérablement à meſure que le lit du fleuve s'élargit vers Borja. Dans l'eſpace le plus étroit,

Pérou.

M. de la Condamine jugea qu'il faiſait deux toiſes par ſecondes, par comparaiſon à d'autres vîteſſes exactement meſurées.

Le canal du Pongo, creuſé naturellement, commence une petite demi-lieue au-deſſous de San-Jago, & continue d'aller en rétréciſſant, de ſorte que de 250 toiſes, qu'il peut avoir au-deſſous de la jonction des deux rivieres, il parvient à n'en avoir pas plus de vingt-cinq. Juſqu'alors on n'avait donné de largeur au Pongo que vingt-cinq varas Eſpagnoles, qui ne font qu'environ dix de nos toiſes; &, ſuivant l'opinion commune, on pouvait paſſer, en un quart d'heure, de San-Jago à Borja. Mais une obſervation attentive fit connaître à M. de la Condamine que, dans la plus étroite partie du paſſage, il était à trois longueurs de ſon radeau de chaque bord. Il compta 57 minutes à ſa montre, depuis l'entrée du Pongo juſqu'à Borja, &, malgré l'opinion reçue, à peine trouva-t-il deux lieues de vingt au degré (moins de 6000 toiſes) de San-Jago à Borja, au lieu de trois qu'on eſt dans l'uſage d'y compter. Deux ou trois chocs des plus rudes qu'il ne put éviter dans les détours, l'auraient effrayé, s'il n'eût été prévenu. Il jugea qu'un canot s'y briſerait mille fois & ſans reſſource. On lui montra le lieu où périt un Gouverneur de Maynas : mais les pièces d'un

radeau n'étant point enchevêtrées, ni clouées, la flexibilité des lianes qui les aſſemblent, produit l'effet d'un reſſort qui amortirait le coup. Le plus grand danger eſt d'être emporté dans un tournant d'eau hors du courant. Il n'y avait pas un an qu'un Miſſionnaire qui eut ce malheur, y avait paſſé deux jours entiers ſans proviſions & ſerait mort de faim, ſi la crue ſubite du fleuve ne l'eût remis dans fil de l'eau. On ne deſcend en canot que dans les eaux baſſes, lorſque le canot peut gouverner ſans être trop maîtriſé du courant. Pérou.

L'Académicien ſe crut dans un nouveau monde à Borja. « Il s'y trouvait, dit-il, éloigné de »tout commerce humain, ſur une mer d'eau »douce au milieu d'un labyrinthe de lacs, de »rivieres & de canaux, qui pénètrent de toutes »parts une immenſe forêt, qu'eux ſeuls rendent »acceſſible. Il rencontrait de nouvelles plantes, »de nouveaux animaux & de nouveaux hommes. »Ses yeux, accoutumés depuis ſept ans à voir des »montagnes ſe perdre dans les nues, ne pou»vaient ſe laſſer de faire le tour de l'horizon »ſans autre obſtacle que les collines du Pongo, qui »allaient bientôt diſparaître à ſa vue. A cette foule »d'objets variés, qui diverſifient les campagnes »cultivées des environs de Quito, ſuccédait ici »l'aſpect le plus uniforme. De quelque côté qu'il

Pêron.

» ſe tournât, il n'appercevait que de l'eau & de » la verdure. On foule la terre aux pieds ſans la » voir, elle eſt ſi couverte d'herbes touffues, de » plantes de lianes & de broſſailles, qu'il faudrait » un long travail pour en découvrir l'eſpace d'un » pied. Au-deſſous de Borja, & quatre à cinq » cens lieues plus loin, en deſcendant le fleuve, » une pierre, un ſimple caillou eſt auſſi rare qu'un » diamant. Les Sauvages de cette région n'en ont » pas même l'idée. C'eſt un ſpectacle divertiſſant » que l'admiration de ceux qui vont à Borja, » lorſqu'ils en rencontrent pour la premiere » fois. Ils s'empreſſent de les ramaſſer. Ils s'en » chargent comme d'une marchandiſe précieuſe, » & ne commencent à les mépriſer que lorſqu'ils » les voient ſi communs. »

M. de la Condamine était attendu à Borja par le P. Magnin, Miſſionnaire Jéſuite. Après avoir obſervé la latitude de ce lieu, qu'il trouva de quatre degrés vingt-huit minutes du Sud, il partit le 14 de Juillet, avec ce Pere, pour la Laguna. Le 15, ils laiſſerent au Nord l'embouchure du Mocona, qui deſcend du volcan de Sangay, dont les cendres traverſant les Provinces de Macas & de Quito, volent quelquefois au-delà de Guayaquil. Plus loin & du même côté, ils rencontrerent les trois bouches de la riviere de Paſtaca, ſi débordée alors, qu'ils ne

purent meſurer la vraie largeur de ſa principale bouche ; mais ils l'eſtimerent de quatre cens toiſes, & preſque auſſi large que le Maragnon. Pérou.

Le 19, ils arriverent à la Laguna, où M. de la Condamine était attendu depuis ſix ſemaines par Don Pedro Maldonado, Gouverneur de la Province d'Eſmeraldas, qui s'était déterminé comme lui, à prendre la route de la riviere des Amazones pour repaſſer en Europe ; mais, ayant ſuivi le ſecond des trois chemins qui conduiſent de Quito à Jaën, il était arrivé le premier au rendez-vous. La Laguna eſt une groſſe bourgade de plus de mille habitans raſſemblés de diverſes Nations. C'eſt la principale de toutes les Miſſions de Maynas. Elle eſt ſituée dans un terrain ſec & élevé, ſituation rare dans ce Pays, & ſur le bord d'un grand lac, cinq lieues au-deſſus de l'embouchure du Guallaga, qui a ſa ſource, comme le Maragnon, dans les montagnes à l'Eſt de Lima.

Il partit de la Laguna le 23, avec M. Maldonado, dans deux canots de 42 à 44 pieds de long, ſur trois ſeulement de large, & formés chacun d'un ſeul tronc d'arbre. Les rameurs y ſont placés depuis la proue juſque vers le milieu. Le Voyageur eſt à la poupe, avec ſon équipage, à l'abri de la pluie, ſous un toit long, d'un tiſſu

Pérou.

de feuilles de palmiers entrelacés, que les Américains compoſent avec aſſez d'art. C'eſt une eſpèce de berceau interrompu & coupé au milieu de l'eſpacé, pour donner le jour au canot, & pour en faire l'entrée. Un toit volant, de même matiere, & qui gliſſe ſur le toit fixe, ſert à couvrir cette ouverture, & tient lieu tout-à-la-fois, de porte & de fenêtre. La réſolution des deux Voyageurs aſſociés, était de marcher nuit & jour, pour atteindre, s'il était poſſible, les brigantins ou grands canots, que les Miſſionnaires Portugais dépêchent tous les ans au Para, pour en faire venir leurs proviſions. Les Américains ramaient le jour, & deux ſeulement faiſaient la garde pendant la nuit, l'un à la proue, l'autre à la poupe, pour contenir le canot dans le fil du courant.

Le 25, il laiſſa au Nord la riviere du Tigre, qu'il juge plus grande que le fleuve d'Aſie du même nom, & le même jour il s'arrêta, du même côté, dans une nouvelle Miſſion de Sauvages, récemment ſortis des bois, & nommés Yaméos. Leur Langue eſt d'une difficulté inexprimable, & leur maniere de prononcer eſt encore plus extraordinaire. Ils parlent en retirant leur haleine, & ne font ſonner preſqu'aucune voyelle. Une partie de leurs mots ne pourraient être écrits, même imparfaitement, ſans y employer

moins de neuf ou dix ſyllabes, & ces mots, prononcés par eux, ſemblent n'en avoir que trois ou quatre. *Poettarrarorincouroac* ſignifie dans leur Langue le nombre de trois. Ils ne ſavent pas compter au-delà de ce nombre. Ces Peuples ſont d'ailleurs fort adroits à faire de longues ſarbacanes, qui ſont leurs armes ordinaires de chaſſe, auxquelles ils ajuſtent de petites fleches de bois de palmier, garnies, au lieu de plumes, d'un petit bourlet de coton, qui remplit exactement le vide du tuyau. Ils les lancent du ſeul ſouffle, à trente & quarante pas, & rarement ils manquent leur coup. Un inſtrument ſi ſimple ſupplée avantageuſement, dans toute cette contrée, au défaut des armes à feu. La pointe de ces petites fleches eſt trempée dans un poiſon ſi actif, que lorſqu'il eſt récent, il tue en moins d'une minute, l'animal à q[illegible] la fleche a tiré du ſang, & ſans danger pour ceux qui en mangent la chair, parce qu'il n'agit point, s'il n'eſt mêlé directement avec le ſang même. Souvent en mangeant du gibier tué de ces fleches, l'Académicien rencontrait la pointe du trait ſous la dent. Le contrepoiſon pour les hommes qui en ſont bleſſés, eſt le ſel, & plus ſûrement le ſucre pris intérieurement. Pérou.

Le 26, MM. de la Condamine & Maldonado rencontrerent, du côté du Sud, l'embouchure

Pérou.

de l'Ucayale, une des plus grandes rivieres qui groſſiſſent le Maragnon. M. de la Condamine doute même laquelle des deux eſt le tronc principal, non-ſeulement parce qu'à leur rencontre mutuelle, l'Ucayale ſe détourne moins, eſt plus large que le fleuve dont il prend le nom, mais encore parce qu'il tire ſes ſources de plus loin, & qu'il reçoit lui-même pluſieurs grandes rivieres. La queſtion ne peut être entierement décidée, que lorſqu'il ſera mieux connu. Mais les Miſſions établies ſur ſes bords, furent abandonnées en 1695, après le ſoulévement des Cunivos & des Piros, qui maſſacrerent leurs Miſſionnaires. Au-deſſous de l'Ucayale, la largeur du Maragnon croît ſenſiblement, & le nombre de ſes Iſles augmente.

Le 27, les deux Voyageurs aborderent à la Miſſion de Saint-Joachim, compoſée de pluſieurs Nations, ſur-tout de celle des Omaguas, autrefois puiſſante, qui peuplait les Iſles & les bords du fleuve, dans l'eſpace d'environ deux cens lieues au-deſſous de l'embouchure du Napo. On les croit deſcendus du nouveau Royaume de Grenade, par quelqu'une des rivieres qui y prennent leur ſource, pour fuir la domination des Eſpagnols dans les premiers temps de la conquête. Une autre Nation, qui ſe nomme de même, & qui habite vers la ſource d'une de ces

rivieres, l'uſage des vêtemens établi chez les ſeuls Omaguas parmi tous les peuples qui peuplent les bords de l'Amazone, quelques veſtiges de la cérémonie du baptême, & quelques traditions défigurées, confirment la conjecture de leur tranſmigration. Ils avaient été convertis tous à la Foi chrétienne vers la fin du dernier ſiécle, & l'on comptait alors dans leur pays, trente villages marqués de leur nom, ſur la carte du P. Fritz; mais, effrayés par les incurſions de quelques brigands du Para, qui venaient les enlever, pour les faire eſclaves, ils ſe ſont diſperſés dans les bois & dans les Miſſions Eſpagnoles & Portugaiſes. Leur nom d'Omaguas, comme celui de Cambéras, que les Portugais du Para leur donnent en Langue Braſilienne, ſignifie tête plate. En effet, ils ont le bizarre uſage de preſſer entre deux planches le crâne des enfans qui viennent de naître, & de leur applatir le front, pour leur procurer cette étrange figure, qui les fait reſſembler, diſent-ils, à la pleine Lune. Leur Langue n'a aucun rapport à celle du Pérou, ni à celle du Bréſil qu'on parle, l'une au-deſſus, l'autre au-deſſous de leur pays, le long de la riviere des Amazones. Ces Peuples font un grand uſage de deux ſortes de plantes, l'une que les Eſpagnels nomment Floripondio, dont la fleur a la figure d'une cloche renverſée, & qui a été décrite

Pérou.

Pérou.

ci-deſſus ; l'autre qui ſe nomme en langue du pays ; Curupa, toutes deux purgatives. Elles leur procurent une ivreſſe de vingt-quatre heures, pendant laquelle on prétend qu'ils ont d'étranges viſions. La curupa ſe prend en poudre, comme nous prenons le tabac, mais avec plus d'appareil. Les Omaguas ſe ſervent d'un tuyau de roſeau, terminé en fourche, & de la figure d'un y grec, dont ils inſerent chaque branche dans une des narines. Cette opération, ſuivie d'une aſpiration violente, leur fait faire diverſes grimaces. Les Portugais du Para ont appris d'eux à faire divers uſtenſiles d'une réſine fort élaſtique, commune ſur les bords du Maragnon, & qui reçoit toute ſorte de formes dans ſa fraîcheur, entr'autres, celle de pompes ou de ſeringues, qui n'ont pas beſoin de piſton. Leur forme eſt celle d'une poire creuſe, percée d'un petit trou à la pointe, où l'on adapte une cannule. On les remplit d'eau ; &, preſſées, lorſqu'elles ſont pleines, elles font l'effet des ſeringues ordinaires. Ce meuble eſt fort en honneur chez les Omaguas. Dans toutes leurs aſſemblées, le maître de la maiſon ne manque point d'en préſenter un à chacun des aſſiſtans, & ſon uſage précède toujours les repas de cérémonie.

En partant de Saint-Joachim, les Voyageurs réglerent leur marche pour arriver à l'embou-

chute du Napo, la nuit du trois d'Août, dans le deſſein d'y obſerver une émerſion du premier Satellite de Jupiter. M. de la Condamine n'avait, depuis ſon départ, aucun point déterminé en longitude, pour corriger ſes diſtances eſtimées de l'Eſt à l'Oueſt. D'ailleurs les Voyages d'Orellana, de Texeira & du P. d'Acugna, qui ont rendu le Napo célèbre, & la prétention des Portugais ſur le domaine des bords de l'Amazone, depuis ſon embouchure juſqu'au Napo, rendaient ce point important à fixer. L'obſervation ſe fit heureuſement, malgré les obſtacles, avec une lunette de 18 pieds, qui n'avait pas coûté peu de peine à tranſporter dans une ſi longue route. L'Académicien ayant d'abord obſervé la hauteur méridienne du Soleil, dans une Iſle vis-à-vis de la grande embouchure du Napo, trouva trois degrés vingt-quatre minutes de latitude auſtrale. Il jugea la largeur totale du Maragnon, de 900 toiſes au-deſſous de l'Iſle, n'en ayant pu meſurer qu'un bras géométriquement, & celle du Napo de 600 toiſes au-deſſus des Iſles qui partagent ſes bouches. L'émerſion du premier Satellite fut obſervée avec le même ſuccès, & la longitude de ce point déterminée.

Pérou.

Le lendemain, premier jour d'Août, on ſe remit ſur le fleuve, juſqu'à Pévas, où l'on prit terre à dix ou douze lieues de l'embouchure du

Pérou.

Napo. C'eſt la derniere des Miſſions Eſpagnoles ſur le Maragnon. Elles s'étendaient à plus de 200 lieues au-delà ; mais, en 1710, les Portugais ſe ſont mis en poſſeſſion de la plus grande partie de cette contrée. Les Nations ſauvages, voiſines des bords du Napo, n'ayant jamais été ſubjuguées par les Eſpagnols, quelques-unes ont maſſacré, en divers temps, les Gouverneurs & les Miſſionnaires qui avaient tenté de les réduire. Le nom de Pévas eſt tout-à-la-fois celui d'une bourgade & d'une Nation, qui fait partie de ſes habitans. Mais on y a raſſemblé différens Peuples, dont chacun parle une langue différente, ce qui eſt aſſez ordinaire dans toutes ces Colonies, ou quelquefois la même langue n'eſt entendue que de deux ou trois familles, reſte miſérable d'un Peuple détruit & dévoré par un autre. Il n'y a point aujourd'hui d'anthropophages ſur les bords du Maragnon; mais il en reſte encore dans les terres, ſur-tout vers le Nord, & M. de la Condamine nous aſſure qu'en remontant l'Yupara, on trouve encore des Américains qui mangent leurs priſonniers.

Entre les bizarres uſages de ces Nations dans leurs feſtins, leurs danſes, leurs inſtrumens, leurs armes, leurs uſtenſiles de chaſſe & de pêche, leurs ornemens ridicules d'os d'animaux & de poiſſons, paſſés dans leurs narines & leurs lèvres, leurs joue

joues criblées de trous, qui ſervent d'étui à des plumes d'oiſeaux de toutes couleurs, on eſt particulierement ſurpris dans quelques-uns, de la monſtrueuſe extenſion du lobe de l'extrémité inférieure de leurs oreilles, ſans que l'épaiſſeur en paraiſſe diminuée. On voit de ces bouts d'oreilles, longs de quatre à cinq pouces, percés d'un trou de dix-ſept à dix-huit lignes de diamètre, & ce ſpectacle eſt commun. Tout l'art conſiſte à inſérer d'abord dans le trou, un petit cylindre de bois, auquel on en ſubſtitue un plus gros, à meſure que l'ouverture s'agrandit, juſqu'à ce que le bout de l'oreille pende ſur l'épaule. La grande parure de ces Américains, eſt de remplir le trou d'un gros bouquet, ou d'une touffe d'herbes & de fleurs, qui leur ſert de pendant d'oreille. Pérou.

On compte ſix ou ſept journées de Pévas, derniere des Miſſions Eſpagnoles, juſqu'à Saint-Paul, premiere des Miſſions Portugaiſes. Dans cet intervalle, les bords du fleuve n'offrent aucune habitation. Là commencent de grandes Iſles anciennement habitées par les Omaguas, & le lit du fleuve s'y élargit ſi conſidérablement, qu'un ſeul de ſes bras a quelquefois huit à neuf cens toiſes. Cette grande étendue donnant beaucoup de priſe au vent, il y excite de vraies tempêtes, qui ont ſouvent ſubmergé des canots. Les deux Voyageurs en eſſuyerent une contre laquelle ils

Péron.

ne trouverent d'abri que dans l'embouchure d'un petit ruiſſeau. C'eſt le ſeul port en pareil cas. Auſſi s'éloigne-t-on rarement des bords du fleuve. Il eſt dangereux auſſi de s'en trop approcher. Un des plus grands périls de cette navigation, eſt la rencontre des troncs d'arbres déracinés, qui demeurent engravés dans le ſable ou le limon, proche du rivage, & cachés ſous l'eau. En ſuivant de trop près les bords, on eſt menacé auſſi de la chûte ſubite de quelqu'arbre, ou par caducité, ou parce que le terrain qui le ſoutenait, s'abîme tout d'un coup, après avoir été long-temps miné par les eaux. Quant à ceux qui ſont entraînés au courant, comme on les apperçoit de loin, il eſt aiſé de s'en garantir.

Quoiqu'il n'y ait à préſent, ſur les bords du Maragnon, aucune Nation ennemie des Européens, il ſe trouve encore des lieux, où il ſerait dangereux de paſſer la nuit à terre. Le fils d'un Gouverneur Eſpagnol, connu à Quito de M. de la Condamine, ayant entrepris de deſcendre la riviere, fut ſurpris & maſſacré par des ſauvages de l'intérieur des terres, qui le rencontrerent ſur la rive, où ils ne viennent qu'à la dérobée.

Le Miſſionnaire de Saint-Paul fournit aux deux Voyageurs un nouveau canot équipé de quatorze rameurs, avec un patron pour les commander, & un guide Portugais dans un autre

petit canot. Au-lieu de maiſons & d'Egliſes de roſeaux, on commence à voir, dans cette Miſſion, des Chapelles & des preſbyteres de maçonnerie de terre & de brique, & des murailles proprement blanchies. Il parut encore plus ſurprenant à M. de la Condamine, de remarquer, au milieu de ces déſerts, des chemiſes de toile de Bretagne à toutes les femmes, des coffres avec des ſerrures & des clefs de fer dans leur ménage, & d'y trouver des aiguilles, des petits miroirs, des couteaux, des ciſeaux, des peignes, & divers autres petits meubles d'Europe, que les Américains ſe procurent tous les ans au Para, dans les voyages qu'ils y font pour y porter le cacao, qu'ils recueillent ſans culture, ſur le bord du fleuve. Ce commerce leur donne un air d'aiſance, qui fait diſtinguer au premier coup-d'œil les Miſſions Portugaiſes des Miſſions Caſtillanes du haut Maragnon, dans leſquelles tout ſe reſſent de l'impoſſibilité où l'éloignement les met de ſe fournir des commodités de la vie. Elles tirent tout de Quito, où à peine envoient-elles une fois l'année, parce qu'elles en ſont plus ſéparées par la Cordeliere, qu'elles ne le feraient par une mer de mille lieues. Pérou.

Les canots des Américains ſoumis aux Portugais, ſont beaucoup plus grands & plus commodes que ceux des Américains Eſpagnols. Le

Pérou.

tronc d'arbre, qui fait tout le corps des derniers, ne fait dans les autres que la carene. Il eſt fendu premierement, & creuſé avec le fer. On l'ouvre enſuite par le moyen du feu, pour augmenter ſa largeur; mais comme le creux diminue d'autant, on lui donne plus de hauteur par les bordages qu'on y ajoute, & qu'on lie par des courbes au corps du bâtiment. Le gouvernail eſt placé de maniere que ſon jeu n'embarraſſe point la cabane qui eſt ménagée à la poupe. On les honore du nom de brigantins. Quelques-uns ont ſoixante pieds de long, ſur ſept de large & trois & demi de profondeur, & portent juſqu'à quarante rameurs. La plupart ont deux mâts, & vont à la voile, ce qui eſt d'une grande commodité pour remonter le fleuve à la faveur du vent d'Eſt, qui y régne depuis le mois d'Octobre, juſques vers le mois de Mai.

Entre Saint-Paul & Coari, on rencontre pluſieurs belles rivieres, qui viennent ſe perdre dans celle des Amazones, toutes aſſez grandes pour ne pouvoir être remontées de leur embouchure, que par une navigation de pluſieurs mois. Divers Américains rapportent qu'ils ont vu ſur celle de Coari, dans le haut des terres, un pays découvert, des mouches à miel, & quantité de bêtes à corne; objets nouveaux pour eux, & dont on peut conclure que les ſources

de cette riviere arroſent des pays fort différens du leur, voiſins ſans doute des Colonies Eſpagnoles du haut Pérou, où l'on ſait que les beſtiaux ſe ſont fort multipliées. L'Amazone, dans cet intervalle, reçoit auſſi, du côté du Nord d'autres grandes rivieres. C'eſt dans ces quartiers qu'était ſitué un Village Américain, où Texeira remontant le fleuve en 1637, reçut en troc, des anciens habitans, quelques bijoux d'un or qui fut eſſayé à Quito & jugé de 23 carats. Il en donna le nom de *Village d'or* à ce lieu, & dans ſon retour, le 26 d'Août 1639, il y planta une borne & en prit poſſeſſion pour la Couronne de Portugal, par un acte qui ſe conſerve dans les archives du Para, où M. de la Condamine l'a vu. Cet acte, ſigné de tous les Officiers du détachement, porte que ce fut ſur une terre haute, vis-à-vis des bouches de la riviere d'or. Le P. d'Acugna & le P. Fritz confirment la réalité des richeſſes du pays & du commerce de l'or qui s'y faiſait entre les Américains, ſur-tout avec la nation des Manaves ou Manaous qui venaient à la rive Septentrionale de l'Amazone, & tous ces lieux ſont placés ſur la carte du P. Fritz. Cependant le fleuve, le lac, la mine, la borne & le Village d'or, atteſtés par la dépoſition de tant de témoins, tout a diſparu, & ſur les lieux mêmes, on en a perdu juſqu'à la mémoire.

Pérou.

Pérou.

Dans le cours de ſa navigation, il n'avait pas ceſſé de demander aux Américains des diverſes Nations, s'ils avaient quelque connaiſſance de ces femmes belliqueuſes dont le fleuve a tiré ſon nom parmi les Européens, & s'il était vrai, comme le P. d'Acugna le rapporte avec confiance qu'elles vécuſſent éloignées des hommes, avec leſquels il ne leur attribue de commerce qu'une fois l'année. L'Académicien obſerve que cette tradition eſt univerſellement répandue chez toutes les Nations qui habitent les bords de l'Amazone, dans l'intérieur des terres & ſur les côtes de l'Océan juſqu'à Cayenne, dans une étendue de douze à quinze cens lieues de pays; que pluſieurs de ces Nations n'ont point eu de communication les unes avec les autres; que toutes s'accordent à indiquer le même canton, pour le lieu de la retraite des Amazones; que les différens noms, par leſquels ils les déſignent dans les différentes langues, ſignifient *femmes ſans mari*, *femmes excellentes*; qu'il était queſtion d'Amazones dans ces contrées, avant que les Eſpagnols y euſſent pénétré, ce qu'il prouve par la crainte qu'un Cacique inſpira d'elles en 1540, à Orellana, le premier Européen qui ait deſcendu ce fleuve. Il cite les anciens Hiſtoriens & Voyageurs de diverſes Nations, antérieurs au P. d'Acugna, qui diſait, comme on l'a vu, en 1641, que

les preuves en faveur de l'exiſtence des Amazones ſur le bord de cette riviere étaient telles que ce ſerait manquer à la foi humaine que de les rejetter. Il rapporte des témoignages plus récens, auxquels il joint ceux que lui & Don Pédro Maldonado ſon compagnon de voyage, ont recueillis dans le cours de leur navigation. Il ajoute que ſi jamais il a pu exiſter une ſociété de femmes indépendantes, & ſans un commerce habituel avec les hommes, cela eſt ſur-tout poſſible parmi les Nations ſauvages de l'Amérique, où les maris réduiſent leurs femmes à la condition d'eſclaves & de bêtes de ſomme. Enfin il parait perſuadé, par la variété des témoignages non concertés qu'il y a eu des Amazones Américaines; mais il y a toute apparence, dit-il, qu'elles n'exiſtent plus. Pérou.

Il partit de Coari le 20 d'Août, avec un nouveau canot & de nouveaux guides. La langue du Pérou, qui était familiere à M. Maldonado, & dont l'Académicien avait auſſi quelque teinture, leur avait ſervi à ſe faire entendre dans toutes les miſſions Eſpagnoles où l'on s'eſt efforcé d'en faire une langue générale. A Saint-Paul, ils avaient eu des Interpretes Portugais qui parlaient la langue du Bréſil, introduite auſſi dans les Miſſions Portugaiſes. Mais n'en ayant point trouvé à Coari, où toute leur diligence ne put les faire

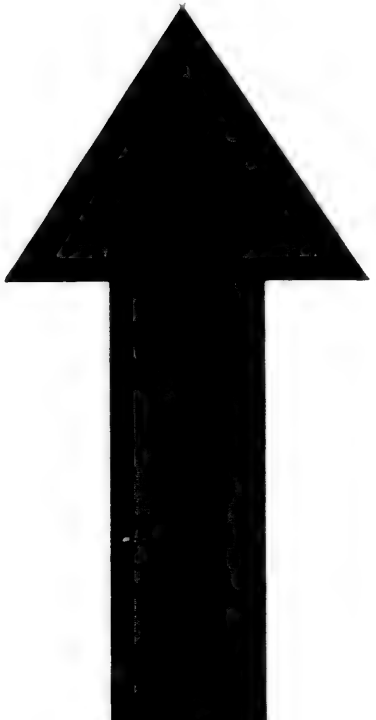
Pérou.

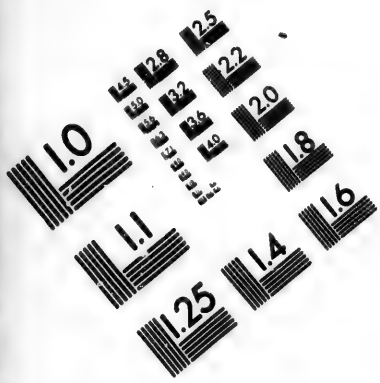
arriver, avant le départ du grand canot du Miſſionnaire pour le Para, ils ſe virent parmi des hommes avec leſquels ils ne pouvaient converſer que par ſignes, où à l'aide d'un court vocabulaire que M. de la Condamine avait fait de divers queſtions dans leur langue, mais qui malheureuſement ne contenait pas les réponſes. Ces Peuples connaiſſent pluſieurs étoiles fixes, & donnent des noms d'animaux à diverſes conſtellations. Ils appellent les hyades, ou la tête du taureau d'un nom qui ſignifie aujourd'hui dans le Pays, mâchoire de bœuf, parce que, depuis qu'on a tranſporté des bœufs en Amérique, les Braſiliens, comme les naturels du Pérou, ont appliqué à ces animaux le nom qu'ils donnaient dans leur langue maternelle à l'Elan, le plus grand des quadrupèdes qu'ils connuſſent, avant l'arrivée des Européens.

Le ſecond jour, après avoir quité Coari, on laiſſa du côté du Nord une embouchure de l'Yupura, à cent lieues de la premiere; & le jour ſuivant, on rencontra du côté du Sud les bouches de la riviere nommée aujourd'hui *Purus*, mais anciennement *Cuchivara* du nom d'un Village voiſin. Elle n'eſt pas inférieure aux plus grandes de celles qui groſſiſſent le Maragnon. Sept ou huit lieues au-deſſous, M. de la Condamine voyant le fleuve ſans Iſles & large de

mille à douze cens toiſes, y jetta la ſonde, qui ne lui fit pas trouver fond à cent trois braſſes. Pérou.

Rio-négro ou la riviere-noire dans laquelle il entra le 23, eſt, dit-il, une autre mer d'eau douce que l'Amazone reçoit du côté du Nord. Malgré la Carte du P. Fritz & celle de Deliſle, qui font courir cette riviere du Nord au Sud, il établit ſur le témoignage de ſes propres yeux, qu'elle vient de l'Oueſt, & qu'elle court à l'Eſt, en inclinant un peu vers le Sud, du moins dans l'eſpace de pluſieurs lieues au-deſſus de ſon embouchure dans l'Amazone, où elle entre ſi parallélement que, ſans la tranſparence de ſes eaux qui l'ont fait nommer *Riviere-Noire*, on la prendrait pour un bras de ce fleuve ſéparé par une iſle. Il la remonta deux lieues juſqu'au fort que les Portugais y ont bâti ſur le bord Septentrional, à l'endroit le moins large, qu'il trouva de douze cens trois toiſes, & dont la latitude qu'il ne manqua point d'obſerver, eſt de 3 degrés 9 minutes Sud. C'eſt le premier Etabliſſement Portugais qu'on trouve au Nord en deſcendant l'Amazone. Sa riviere eſt fréquentée depuis plus d'un ſiécle, par cette Nation qui y fait un grand commerce d'eſclaves. Un détachement de la garniſon du Para, campé continuellement ſur ſes bords, tient en reſpect les Nations qui les ha-





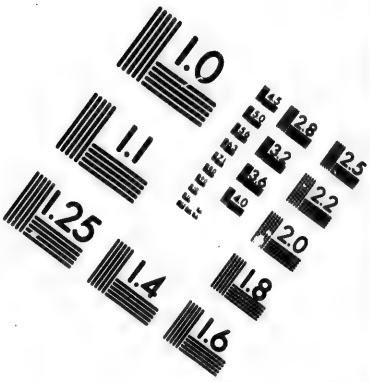
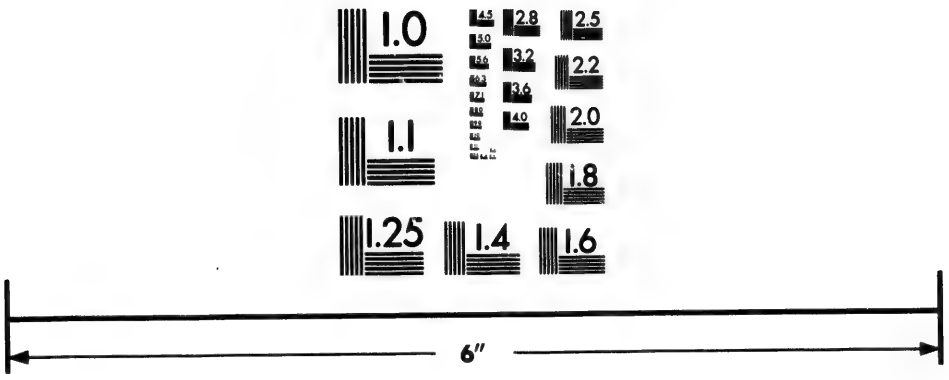
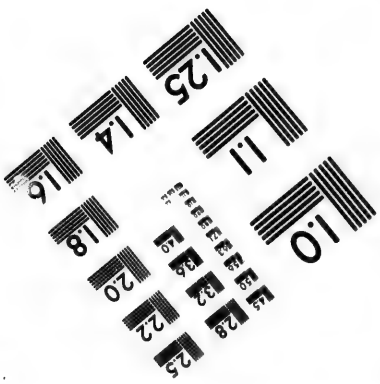


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Pérou.

bitent, pour favoriſer le commerce des eſclaves, dans les bornes preſcrites par les loix du Portugal, & chaque année ce camp volant à qui l'on donne le nom de troupe du rachat, pénètre plus avant dans les terres. Toute la partie découverte de Rio-négro, eſt peuplée de Miſſions Portugaiſes, gouvernées par des Carmes. En remontant quinze jours ou trois ſemaines dans cette riviere, on la trouve encore plus large qu'à ſon embouchure, parce qu'elle forme un grand nombre d'Iſles & de lacs. Le terrain, dans tout cet eſpace, eſt élevé ſur ſes bords; les bois y ſont moins fourrés, & le pays eſt tout différent des bords de l'Amazone.

M. de la Condamine trouva au Fort de Rio-négro des preuves de la communication de l'Orénoque avec cette riviere, & par conſéquent avec l'Amazone, ſur leſquelles il ſe croit diſpenſé de s'étendre depuis la confirmation de ce fait en 1744, par un voyage ſur lequel il ne put reſter aucun doute. C'eſt dans la grande Iſle formée par l'Amazone & l'Orénoque, auxquelles Rio-négro ſert de lien qu'on a long-temps cherché le lac doré de Parimé & la Ville de Manoa ou El Dorado. M. de la Condamine trouve la ſource de cette erreur, ſi c'en eſt une, dans quelque reſſemblance de nom qui a fait transformer en Ville dont les murs étaient couverts de pla-

ques d'or, le Village des *Manaous*, cette même Nation dont on a parlé. L'hiſtoire des découvertes du nouveau Monde fournit plus d'un exemple de ces métamorphoſes. Mais la préoccupation, obſerve l'Académicien, était encore ſi forte en 1740, qu'un Voyageur nommé Nicolas Hortſman, natif de Hildesheim, eſpérant découvrir le lac doré & la Ville aux toits d'or, remonta la riviere d'Eſſequebé, dont l'embouchure eſt dans l'Océan, entre la riviere de Surinam & l'Orénoque. Après avoir traverſé des lacs & de vaſtes campagnes, traînant ou portant ſon canot avec des peines incroyables, & ſans avoir rien trouvé qui reſſemblât à ce qu'il cherchait, il parvint au bord d'une riviere qui coule au Sud, & par laquelle il deſcendit dans Rio-négro, où elle entre du côté du Nord. Les Portugais lui ont donné le nom de riviere blanche; les Hollandais celui d'Eſſequebé & celui de Parimé, ſans doute parce qu'ils ont cru qu'elle conduiſait au lac de ce nom. On ſait que M. de Voltaire a tiré de cette tradition incertaine, un épiſode très-agréable dont il a orné ſon Roman Philoſophique de Candide. Péron.

A peu de diſtance de l'embouchure du Rio-négro, on rencontre du côté du Sud, celle d'une autre riviere qui n'eſt pas moins fréquentée des Portugais, & qu'ils ont nommée Rio de

Pérou. Madera ou riviere du bois, apparemment parce qu'elle charie quantité d'arbres dans ſes débordemens. On donne une grande idée de l'étendue de ſon cours, en aſſurant qu'ils la remonterent, en 1741, juſqu'aux environs de Santa-Cruz de la Sierra, Ville Epiſcopale du haut-Pérou, ſituée à dix-ſept degrés & demi de latitude auſtrale. Cette riviere porte le nom de Manure dans ſa partie ſupérieure, mais ſa ſource la plus éloignée eſt voiſine du Potoſi, & par conſéquent de celle du Pilcomayo, qui va ſe jetter dans le grand fleuve de la Plata.

L'Amazone, au-deſſous de Rio-négro & de la Madera, a communément une lieue de large. Lorſqu'elle forme des Iſles, elle a juſqu'à deux & trois lieues, & dans le temps des inondations, elle n'a plus de limites. C'eſt ici que les Portugais du Para commencent à lui donner le nom de riviere des Amazones, tandis que plus haut ils ne la connaiſſent que ſous celui de [illegible] de Solimoës, riviere des Poiſons, qu'ils lui ont donné, vraiſemblablement, parce que les fleches empoiſonnées ſont la principale arme de ſes habitans.

Le 28, M. de la Condamine, ayant laiſſé à gauche la riviere de Jamundas que le P. d'Acugna nomme Cunuris, prit terre un peu au-deſſous, du même côté, au pied du Fort Portugais de

Pauxis, où le lit du fleuve eſt reſſerré dans un détroit de neuf cens cinq toiſes. Le flux & le reflux de la mer ſe font ſentir juſqu'ici, par le gonflement des eaux, qui arrive de douze en douze heures, & qui retarde chaque jour comme ſur les Côtes. La plus grande hauteur du flux, que l'Académicien meſura proche du Para, n'étant gueres que de dix pieds & demi dans les grandes marées, il conclut que le fleuve, depuis Pauxis juſqu'à la mer, c'eſt-à-dire, ſur plus de deux cens lieues de cours ou ſur trois cens ſoixante, ſelon le P. d'Acugna, ne doit avoir qu'environ dix pieds & demi de pente, ce qui s'accorde avec la hauteur du mercure que l'Académicien trouva, au Fort de Pauxis, quatorze toiſes au-deſſus du niveau de l'eau, d'environ une ligne un quart moindre qu'au Para, au bord de la mer. Il fait là-deſſus les réflexions ſuivantes. Pérou.

« On conçoit bien, dit-il, que le flux qui » arrive au Cap du Nord, à l'embouchure de » la riviere des Amazones, ne peut parvenir au » détroit de Pauxis, c'eſt-à-dire, ſi loin de la » mer, qu'en pluſieurs jours, au lieu de cinq » ou ſix heures, qui eſt le temps ordinaire que » la mer emploie à remonter. En effet, depuis » la Côte juſqu'à Pauxis, il y a une vingtaine » de parages qui déſignent, pour ainſi dire, les » journées de la marée. En remontant le fleuve,

Pérou.

» dans tous ces endroits, l'effet de la haute
» mer se manifeste à la même heure que sur la
» Côte, & si l'on suppose que ces différens pa-
» rages soient éloignés l'un de l'autre d'environ
» douze lieues, le même effet des marées se fera
» remarquer dans leurs intervalles à toutes les
» heures intermédiaires, savoir, dans la supposition
» des douze lieues, une heure plus tard de lieue
» en lieue, en s'éloignant de la mer. Il en est
» de même du reflux, aux heures correspon-
» dantes. Au reste, tous ces mouvemens alter-
» natifs, chacun en son lieu, sont sujets aux
» retardemens journaliers, comme sur les Côtes.
» Cette espèce de marche des marées, par ondula-
» tions, a vraisemblablement lieu en pleine mer,
» & doit retarder de plus en plus, depuis le point
» où commence le refoulement des eaux jusques sur
» les Côtes. La proportion dans laquelle décroît la
» vîtesse des marées en remontant dans le fleuve;
» deux courans opposés qu'on remarque dans le
» temps du flux, l'un à la surface de l'eau, l'autre
» à quelque profondeur; deux autres dont l'un
» remonte le long des bords du fleuve &
» s'accélere, tandis que l'autre, au milieu
» du lit de la riviere, descend & retarde;
» enfin deux autres encore, opposés aussi, qui
» se rencontrent souvent proche de la mer, dans
» des canaux naturels de traverse, où le flux

» entre à-la-fois par deux côtés opposés. Tous » ces faits, dont j'ignore que plusieurs aient » été observés, leurs différentes combinaisons, di- » vers autres accidens des marées, sans doute » plus fréquens & plus variés qu'ailleurs dans » un fleuve où elles remontent vraisemblablement » à une plus grande distance de la mer qu'en » aucun autre endroit du monde connu, don- » neraient lieu à des remarques également cu- » rieuses & nouvelles. »

Pérou.

Mais, pour s'élever au-dessus des conjectures, il faudrait une suite d'observations exactes, ce qui demanderait un long séjour dans chaque lieu, & un délai qui ne convenait point à l'impatience où M. de la Condamine était de revoir sa patrie. Il se rendit en seize heures, de Pauxis à Topayos, autre forteresse Portugaise, à l'entrée de la riviere de même nom, qui en est une du premier ordre. Elle descend des mines du Brésil, en traversant des pays inconnus, mais habités par des Nations sauvages & guerrieres, que les Missionnaires s'efforcent d'apprivoiser. Des débris du bourg de Tupinambara, autrefois situé dans une grande Isle, à l'embouchure de la riviere de Madera, s'est formé celui de Topayos, dont les habitans sont presque l'unique reste de la vaillante Nation des Topinambos ou Topinamboux, dominante, il y a deux siécles, dans le

Pérou.

Bréſil, où ils ont laiſſé leur Langue. On a vu leur Hiſtoire & leurs différentes tranſmigrations dans la relation du P. d'Acugna. C'eſt chez les Topayos qu'on trouve aujourd'hui, plus facilement qu'ailleurs, de ces pierres vertes, connues ſous le nom de pierres des Amazones, dont on ignore l'origine, & qui ont été long-temps recherchées pour la vertu qu'on leur attribuait de guérir de la pierre, de la colique néphrétique, de l'épilepſie. Elles ne different ni en dureté, ni en couleur du jade oriental : elles réſiſtent à la lime, & l'on a peine à s'imaginer comment les anciens habitans du pays ont pu les tailler, & leur donner diverſes figures d'animaux. Cette difficulté a fait juger à quelques Navigateurs, mauvais Phyſiciens, qu'elles n'étaient que du limon de la riviere, auquel on donnait aiſément une forme, & qui ne devait enſuite ſon extrême dureté qu'à l'air. Mais, quand une ſuppoſition ſi peu vraiſemblable, n'aurait pas été démentie par des eſſais, il reſterait le même embarras pour ces émeraudes arrondies, polies & percées, dont on a parlé dans l'article des anciens monumens du Pérou. M. de la Condamine obſerve que les pierres vertes deviennent plus rares de jour en jour, autant parce que les Américains qui en font grand cas, ne s'en défont pas volontiers, que parce qu'on en a fait paſſer un fort grand nombre en Europe.

Le quatre

Le quatre de Septembre, les deux Voyageurs commencerent à découvrir des montagnes du côté du Nord, à douze ou quinze lieues dans les terres. C'était un ſpectacle nouveau pour eux, après avoir navigué deux mois depuis le Pongo, ſans voir le moindre côteau. Ce qu'ils appercevaient, était des collines antérieures d'une longue chaîne de montagnes, qui s'étend de l'Oueſt à l'Eſt, & dont les ſommets ſont les points de partage des eaux de la Guiane. Celles qui prennent leur pente du côté du Nord, forment les rivieres de la côte de Cayenne & de Surinam, & celles qui coulent vers le Sud, après un cours de peu d'étendue, vont ſe perdre dans l'Amazone. Pérou.

Le cinq au ſoir, la variation de l'aiguille, obſervée au Soleil couchant, était de cinq degrés & demi du Nord à l'Eſt. Un tronc d'arbre déraciné, que le courant avait pouſſé ſur le bord du fleuve, ayant ſervi de théâtre pour cette obſervation, M. de la Condamine, ſurpris de ſa grandeur, eut la curioſité de le meſurer. Quoique deſſéché, & dépouillé même de ſon écorce, ſa circonférence était de 24 pieds, & ſa longueur de 84, entre les branches & les racines. On peut juger de quelle hauteur & de quelle beauté ſont les bois des bords de l'Amazone & de pluſieurs autres rivieres qu'elle reçoit. Le ſix, à l'entrée

Pérou.

de la nuit, les deux Voyageurs laiſſerent le grand canal du fleuve vis-à-vis du Fort de Para, ſitué ſur le bord ſeptentrional, & rebâti depuis peu par les Portugais, ſur les ruines d'un vieux Fort où les Hollandais s'étaient établis. Là, pour éviter de traverſer le Xingu à ſon embouchure, où quantité de canots ſe ſont perdus, ils entrerent de l'Amazone dans le Xingu même, par un canal naturel de communication. Les Iſles, qui diviſent la bouche de cette riviere en pluſieurs canots, ne permettent point de meſurer géométriquement ſa largeur; mais, à la vue, elle n'a pas moins d'une lieue. C'eſt la même riviere que le P. d'Acugna nomme Paranaïba, & le P. Fritz, dans ſa carte, Aoripana, diverſité qui vient de celle des Langues. Xingu eſt le nom Américain d'un village, accompagné d'une Miſſion ſur le bord de la riviere, à quelques lieues de ſon embouchure. Elle deſcend, comme celle de Topayos, des mines du Bréſil, & quoiqu'elle ait un ſaut à ſept ou huit journées de l'Amazone, elle ne laiſſe pas d'être navigable, en remontant plus de deux mois; ſes rives abondent en deux ſortes d'arbres aromatiques, dont les fruits ſont à-peu-près de la groſſeur d'une olive, ſe rapent comme la noix muſcade, & ſervent aux mêmes uſages. L'écorce du premier a la ſaveur & l'odeur du clou de girofle, que les Portugais

nomment *cravo* ; ce qui a fait donner, par les Français de Cayenne, le nom de crabe, au bois qui porte cette écorce. L'Académicien observe que, si les épiceries orientales en laissaient à désirer d'autres, celles-ci feraient plus connues en Europe. Cependant il a su, dans le pays, qu'elles passaient en Italie & en Angleterre, où elles entrent dans la composition de diverses liqueurs fortes. Pérou.

L'Amazone devient si large, après avoir reçu le Xingu, que d'un bord on ne pourrait voir l'autre, quand les grandes Isles, qui se succédent entr'elles, permettraient à la vue de s'étendre. Il est fort remarquable qu'on commence ici à ne plus voir ni moustiques, ni maringoins, ni d'autres moucherons de toute espèce, qui font la plus grande incommodité de la navigation sur ce fleuve. Leurs piquures sont si cruelles, que les Américains mêmes n'y voyagent point sans un pavillon de toile, pour se mettre à couvert pendant la nuit. C'est sur la rive droite qu'il ne s'en trouve plus, car le bord opposé ne cesse point d'en être infecté. En examinant la situation des lieux, M. de la Condamine crut devoir attribuer cette différence au changement de direction du cours de la riviere. Elle tourne au Nord, & le vent d'Est, qui y est presque continuel, doit porter ces insectes sur la rive Occidentale.

Pérou.

La Forteresse Portugaise de Curupa, où les deux Voyageurs arriverent le 9, fut bâtie par les Hollandais lorsqu'ils étaient maîtres du Brésil. Elle est peuplée de Portugais, sans autres Américains que leurs esclaves. La situation en est agréable, dans un terrain élevé, sur le bord Méridional du fleuve, huit journées au-dessus du Para. Depuis cette place, où le flux & le reflux deviennent très-sensibles, les canots ne vont plus qu'à la faveur des marées. Quelques lieues au-dessous du même Fort, un petit bras de l'Amazone, nommé Tajipura, se détache du grand canal qui tourne au Nord, & prenant une route opposée vers le Sud, il embrasse la grande Isle de Joanes ou Marajo, défigurée dans toutes les Cartes. De-là il revient au Nord par l'Est, décrivant un demi-cercle; & bientôt il se perd en quelque sorte, dans une mer, formée par le concours de plusieurs grandes rivieres qu'il rencontre successivement. Les plus considérables sont premierement Rio de dos-Bocas, riviere des deux Bouches, formée de la jonction de deux rivieres de Guanapu & de Pacajas, large de plus de deux lieues à son embouchure, & que toutes les anciennes Cartes nomment, comme Laët, riviere du Para; en second lieu, la riviere des Tocantins, plus large encore que la précédente, & qu'il faut plusieurs mois pour remonter

descendant comme le Topayos & le Xingu, des mines du Brésil, dont elle apporte quelques fragmens dans son sable; enfin la riviere de Muju, que l'Académicien trouva large de sept cens quarante-neuf toises, à deux lieues dans les terres, & sur laquelle il rencontra une frégate Portugaise qui remontait à pleines voiles, pour aller chercher, quelques lieues plus haut, des bois de menuiserie, rares & précieux dans d'autres régions. Péron.

C'est sur le bord Oriental du Muju, qu'est située la Ville du Para, immédiatement au-dessus de l'embouchure du Capim, qui vient de recevoir une autre riviere appellée *Guama*. Il n'y a, suivant M. de la Condamine, que la vue d'une Carte, qui puisse donner une juste idée de la position de cette Ville, sur le concours d'un si grand nombre de rivieres. « Ses habitans sont »fort éloignés, dit-il, de se croire sur le bord »de l'Amazone, dont il est même vraisemblable »qu'il n'y a pas une seule goutte qui baigne le »pied de leurs murailles, à-peu-près comme »on peut dire que les eaux de la Loire n'arrivent »point à Paris, quoique cette riviere commu»nique avec la Seine par le canal de Briare. » On ne laisse pas, dans le langage reçu, de dire que le Para est sur l'embouchure Orientale de la riviere des Amazones.

Pérou.

L'Académicien fut conduit de Curupa au Para ; ſans être conſulté ſur la route, entre des Iſles, par des canaux étroits, remplis de détours qui traverſent d'une riviere à l'autre, & par leſquels on évite le danger de leurs embouchures. Tous ſes ſoins ſe rapportant à dreſſer ſa Carte, il fut obligé de redoubler ſon attention, pour ne pas perdre le fil de ſes routes dans ce dédale tortueux d'Iſles & de canaux ſans nombre.

Le 19 de Septembre, c'eſt-à-dire, près de quatre mois après ſon départ de Cuença, il arriva heureuſement à la vue du Para, que les Portugais nomment le grand Para, c'eſt-à-dire, la grande riviere dans la langue du Bréſil. Il prit terre dans une habitation de la dépendance du Collége des Jéſuites, où il fut retenu huit jours par le Supérieur de cet Ordre, pendant qu'on lui préparait un logement dans la Ville, en vertu des ordres de Sa Majeſté Portugaiſe adreſſés à tous ſes Gouverneurs. Il y trouva, le 27, une maiſon fort commode & richement meublée, avec un jardin d'où l'on découvrait l'horizon de la mer, & dans une ſituation telle qu'il l'avait deſirée pour la commodité de ſes obſervations. « Nous crûmes, dit-il, en arrivant au Para, à » la ſortie des bois de l'Amazone, nous voir » tranſportés en Europe. Nous trouvâmes une » grande Ville, des rues bien alignées, des

» maiſons riantes, la plupart rebâties depuis trente » ans en pierres & en moilon, des Egliſes magni- » fiques. Le commerce direct des habitans avec » Liſbonne, d'où il leur vient tous les ans une » flotte marchande, leur donne la facilité de ſe » pourvoir de toute ſorte de commodités. Ils » reçoivent les marchandiſes de l'Europe en » échange pour les denrées du Pays, qui ſont, » outre quelque or en poudre qu'on apporte de » l'intérieur des terres, du côté du Bréſil, l'écorce » du bois de crabe, ou de clou, la ſalſe- » pareille, la vanille, le ſucre, le café & ſur-tout » le cacao. »

Pérou.

Jamais la latitude du Para n'avait été obſervée à terre, & l'on aſſura M. de la Condamine, à ſon arrivée, qu'il était préciſément ſous la Ligne Équinoxiale. Il trouva, par diverſes obſervations, un degré vingt-huit minutes du Sud. A l'égard de la longitude, une éclipſe de Lune, qu'il obſerva, le premier de Novembre 1743, & deux émerſions du premier Satellite de Jupiter, lui firent juger, par le calcul, la différence du Méridien du Para à celui de Paris, d'environ trois heures vingt-quatre minutes à l'Occident.

Il était néceſſaire de voir la véritable embouchure de l'Amazone, pour achever la Carte de ce fleuve, & de ſuivre même ſa rive Septen-

Pérou.

trionale juſqu'au Cap du Nord, où ſe termine ſon cours. Cette raiſon ſuffiſait pour déterminer M. de la Condamine à prendre la route de Cayenne, d'où il pouvait paſſer droit en France. Ainſi, n'ayant pas profité, comme M. Maldonado, de la flotte Portugaiſe, qui partit pour Liſbonne, le 3 de Décembre, il ſe vit retenu au Para, juſqu'à la fin de l'année, moins cependant par les vents contraires, qui régnent en cette ſaiſon, que par la difficulté de former un équipage de rameurs. La petite vérole avait mis en fuite la plupart des Américains. On remarque, au Para, que cette maladie eſt encore plus funeſte aux habitans des Miſſions nouvellement tirés des bois, & qui vont nuds, qu'à ceux qui vivent depuis long-temps parmi les Portugais, & qui portent des habits. Les premiers, eſpèces d'animaux amphibies, auſſi ſouvent dans l'eau que ſur terre, endurcis depuis l'enfance aux injures de l'air, ont peut-être la peau plus compacte que celle des autres hommes, & M. de la Condamine eſt porté à croire que cette ſeule raiſon peut rendre pour eux l'éruption plus difficile. D'ailleurs l'habitude où ils ſont de ſe frotter le corps de *rocou*, de *genipa*, & de diverſes huiles graſſes & épaiſſes, peut encore augmenter la difficulté. Cette derniere conjecture ſemble confirmée par

une autre remarque : c'eſt que les eſclaves Nègres, transportés d'Afrique & qui ne ſont pas dans le même uſage, réſiſtent mieux au même mal que les Naturels du Pays. Un Sauvage nouvellement ſorti des bois, eſt ordinairement un homme mort, lorſqu'il eſt attaqué de cette maladie ; cependant une heureuſe expérience a fait connaître qu'il n'en ſerait pas de même de la petite vérole artificielle, ſi cette méthode était une fois établie dans les Miſſions, & la raiſon de cette différence n'eſt pas aiſée à trouver. M. de la Condamine raconte que quinze ou ſeize ans avant ſon arrivée au Para, un Miſſionnaire Carme, voyant tous les Américains mourir l'un après l'autre, & tenant d'une Gazette le ſecret de l'inoculation qui faiſait alors beaucoup de bruit en Europe, jugea qu'il pouvait rendre au moins douteuſe une mort, qui n'était que trop certaine avec les remèdes ordinaires. Un raiſonnement ſi ſimple avait dû ſe préſenter à tous ceux qui entendaient parler de la nouvelle opération ; mais ce Religieux fut le premier en Amérique qui eut le courage de la tenter. Il fit inſérer la petite vérole à tous les habitans de la Miſſion qui n'en avaient pas encore été attaqués, & de ce moment il n'en perdit plus un ſeul. Un autre Miſſionnaire de Rio-négro ſuivit ſon exemple avec le même ſuccès. Après deux expériences ſi authen-

Pérou.

Pérou.

tiques, on s'imaginerait que, dans la contagion qui retenait M. de la Condamine au Para, tous ceux qui avaient des esclaves, eurent recours à la même recette pour les conserver. Il le croirait lui-même, dit-il, s'il n'avait été témoin du contraire. On n'y pensait point encore, lorsqu'il partit du Para.

Il s'embarqua, le 29 Décembre, dans un canot du Général avec un équipage de 22 rameurs & muni de recommandations pour les Missionnaires Francisçains de l'Isle Joanes ou Marajo, qui devaient lui fournir un nouvel équipage pour continuer sa route; mais n'ayant pu trouver un bon Pilote dans quatre Villages de ces PP. où il aborda le premier jour de Janvier 1744, & livré à l'inexpérience de ses Américains & à la timidité du Mamelus *(a)* qu'on lui avait donné pour les commander, il mit deux mois à faire une route qui ne demandait pas quinze jours.

Quelques lieues au-dessous du Para, il traversa la bouche orientale de l'Amazone ou le bras du Para, séparé de la véritable embouchure, qui est la bouche occidentale par la grande Isle de Joa-

(*a*) Habitant d'une Peuplade indépendante, établie à Saint Paul, au Brésil. On en parlera dans la suite.

nes, plus commun au Para ſous le nom de *Marajo*. Cette Iſle occupe ſeule preſque tout l'eſpace qui ſépare les deux embouchures du fleuve. Elle a, dans une figure irréguliere, plus de 150 lieues de tour. Toutes les Cartes lui ſubſtituent une multitude de petites Iſles. Le bras du Para, cinq ou ſix lieues au-deſſous de la Ville, a déjà plus de trois lieues de large & continue de s'élargir. M. de la Condamine côtoya l'Iſle, du Sud au Nord, pendant trente lieues, juſqu'à ſa derniere pointe, qui ſe nomme *Magnan*, très-dangereuſe, même aux canots, par ſes écueils. Au-delà de cette pointe, il prit à l'Oueſt, en ſuivant toujours la côté de l'Iſle qui court plus de quarante lieues, ſans preſque s'écarter de la ligne Equinoxiale. Il eut la vue de deux grandes Iſles qu'il laiſſa au Nord, l'une appellée *Machiana*, & l'autre *Caviana*, aujourd'hui déſertes, anciennement habitées par la Nation des Arouas, qui bien que diſperſée aujourd'hui, a conſervé ſa langue particuliere. Le terrain de ces Iſles, comme celui d'une grande partie de celle de Marajo, eſt entierement noyé, & preſque inhabitable. En quittant la côte de Marajo, dans l'endroit où elle ſe replie vers le Sud, l'Académicien retomba dans le vrai lit, où le canal principal de l'Amazone, vis-à-vis du nouveau Fort de Macapa, ſitué

Pérou.

Pérou. sur le bord oriental du fleuve, & transféré par les Portugais deux lieues au Nord de l'ancien. Il ſerait impoſſible, en cet endroit, de traverſer le fleuve dans des canots ordinaires, ſi le canal n'était rétréci par de petites Iſles, à l'abri deſquelles on navigue avec plus de ſûreté, en prenant ſon temps pour paſſer de l'une à l'autre. De la derniere à Macapa, il reſte encore plus de deux lieues. Ce fut dans ce dernier trajet que M. de la Condamine repaſſa enfin & pour la derniere fois la ligne Equinoxiale. L'obſervation de la latitude, au nouveau Fort de Macapa, lui donna ſeulement trois minutes vers le Nord.

Le ſol de Macapa eſt élevé de deux ou trois toiſes au-deſſus du niveau de l'eau. Il n'y a que le bord du fleuve, qui ſoit couvert d'arbres. Le dedans des terres eſt un Pays uni, le premier qu'on rencontre de cette nature, depuis la Cordeliere de Quito. Les habitans aſſurent qu'il continue de même en avançant vers le Nord, & que delà on peut aller à cheval juſqu'aux ſources de l'Oyapoc, par de grandes plaines découvertes. Du Pays voiſin des ſources de l'Oyapoc, on voit au Nord les montagnes de l'Aprouague, qui s'apperçoivent auſſi fort diſtinctement en mer, de pluſieurs lieues au

Nord de la côte ; à plus forte raiſon ſe doivent-elles découvrir des hauteurs voiſines de Cayenne. Pérou.

Entre Macapa & le cap du Nord, dans l'endroit où le grand canal du fleuve eſt le plus reſſerré par les Iſles, ſur-tout vis-à-vis de la grande bouche de l'Araouari, qui entre dans l'Amazone du côté du Nord, le flux de la mer offre un phénomène ſingulier. Pendant trois jours les plus voiſins des pleines & des nouvelles Lunes, temps des plus hautes marées, la mer au lieu d'employer près de ſix heures à monter, parvient en une ou deux minutes à ſa plus grande hauteur. On entend d'abord d'une ou de deux lieues de diſtance, un bruit effrayant qui annonce la *pororoca*, c'eſt le nom que les Américains donnent à ce terrible flot. A meſure qu'il approche, le bruit augmente & bientôt on apperçoit un promontoire d'eau de douze à quinze pieds de hauteur, puis un autre, puis un troiſieme, & quelquefois un quatrieme, qui ſe ſuivent de près, & qui occupent toute la largeur du canal. Cette lame avance avec un rapidité prodigieuſe, briſe & raſe en courant tout ce qui lui réſiſte. M. de la Condamine vit, en quelques endroits, un grand terrain emporté par la *pororoca*, de très-gros arbres déracinés, & des ravages de toute

Pérou.

espèce. Le rivage par-tout où elle passe, est aussi net, que s'il avait été soigneusement balayé. Les canots, les pirogues, les barques mêmes ne se garantissent de la fureur de cette barre, qu'en mouillant dans quelque endroit où il y ait beaucoup de fond. L'Académicien se contentant d'indiquer les causes du fait, a remarqué dans plusieurs autres lieux, dit-il, où il a examiné les circonstances de ce phénomène, « Que cela arrive que lorsque le flot montant & engagé » dans un canal étroit, rencontre en son che» min un banc de sable ou un haut fond qui » lui fait obstacle, que c'est là, & non ailleurs, » que commence le mouvement impétueux & » irrégulier des eaux, & qu'il cesse un peu au » delà du banc, quand le canal redevient pro» fond, ou s'élargit considérablement. » Il ajoute qu'il arrive quelque chose de semblable aux Isles Orcades, & à l'entrée de la Garonne, où l'on donne le nom de *mascaret* à cet effet des marées.

Les Américains & leur Chef, craignant de ne pouvoir, en cinq jours qui restaient jusqu'aux grandes marées, arriver au Cap du Nord, qui n'était qu'à quinze lieues, & au-delà duquel on peut trouver un abri contre la *pororoca*, retinrent M. de la Condamine dans

une Isle déserte, où il ne trouva pas de quoi mettre le pied à sec, & où, malgré ses représentations, il fut retenu neuf jours entiers, pour attendre que la pleine Lune fût bien passée. De-là il se rendit au Cap du Nord, en moins de deux jours; mais le lendemain, jour du dernier quartier & des plus petites marées, son canot échoua sur un banc de vase; & la mer, en baissant, s'en retira fort loin. Le jour suivant, le flux ne parvint point jusqu'au canot. Enfin il passa sept jours dans cette situation, pendant lesquels ses rameurs, dont la fonction avait cessé, n'eurent d'autre occupation que d'aller chercher fort loin de l'eau saumâtre, en s'enfonçant dans la vase jusqu'à la ceinture. Enfin, aux grandes marées de la nouvelle Lune suivante, la barre même le remit à flot, mais avec un nouveau danger; car elle enleva le canot, & le fit labourer dans la vase avec plus de rapidité que l'Académicien n'en avait éprouvé au Pongo. Pérou.

Après deux mois d'une navigation par mer & par terre, comme M. de la Condamine croit pouvoir la nommer sans exagération, (parce que la Côte est si plate, entre le Cap de Nord & la Côte de Cayenne, que le gouvernail ne cessait pas de sillonner dans la

Pérou.

vaſe), il toucha, le 26 de Février, au rivage de Cayenne.

M. de la Condamine eut la curioſité d'eſſayer, à Cayenne, ſi le venin des fleches empoiſonnées, qu'il gardait depuis plus d'un an, conſervait encore ſon activité, & ſi le ſucre était un contre-poiſon auſſi efficace qu'on l'en avait aſſuré. Ces deux expériences furent faites ſous les yeux de M. d'Orvilliers, Commandant de la Colonie, de pluſieurs Officiers de la Garniſon, & du Médecin du Roi. Une poule légerement bleſſée par une petite fleche, dont la pointe était enduite du venin depuis treize mois, & qui lui fut ſoufflée avec une ſarbacane, vécut un demi-quart d'heure. Une autre, piquée dans l'aile avec une des mêmes fleches, nouvellement trempée dans le venin délayé avec de l'eau, & retirée ſur-le-champ de la plaie, parut s'aſſoupir une minute après. Les convulſions ſuivirent bientôt; &, quoiqu'on lui fit avaler alors du ſucre, elle expira. Une troiſieme piquée avec la même fleche retrempée dans le poiſon, ayant été ſecourue à l'inſtant avec le même remède, ne donna aucun ſigne d'incommodité. Ce poiſon eſt un extrait tiré par le feu, des ſucs de diverſes plantes, particuliérement de certaines lianes. On avait aſſuré l'Académicien qu'il entre plus

plus de trente ſortes d'herbes, dans celui des *Ticunas*, qui eſt le plus célèbre entre les Nations des rives de l'Amazone, & ce fut celui dont il fit l'épreuve. Il eſt aſſez ſurprenant, dit-il, que parmi des Peuples qui ont ſans ceſſe un inſtrument ſi sûr & ſi prompt, pour ſatisfaire leurs haines, leurs jalouſies & leurs vengeances, un poiſon de cette ſubtilité ne ſoit funeſte qu'aux ſinges & aux oiſeaux. Pérou.

L'Académicien, retenu à Cayenne par divers obſtacles, en partit, après un ſéjour de ſix mois, dans un canot, que lui fournit le Commandant, & ſe rendit à Surinam où il était invité par M. Mauricius, Gouverneur de cette Colonie Hollandaiſe. Il fit heureuſement le trajet en ſoixante & quelques heures. Le 27 d'Août, il entra dans la riviere de Surinam, qu'il remonta l'eſpace de cinq lieues, juſqu'à Paramaribo, Capitale de la Colonie. Son obſervation de la latitude de cette Place, lui donna cinq degrés quarante-neuf minutes du Nord. Il ne cherchait qu'une occaſion pour repaſſer en Europe. Le navire le plus prompt à partir fut le meilleur pour lui. Il s'embarqua, le 3 de Septembre, ſur une flûte Hollandaiſe de quatorze canons, qui n'avait que douze hommes d'équipage. Il courut un

Pérou.

grand danger à l'atterrage, ſur les Côtes de Hollande. Enfin il entra, le 30 de Novembre, dans le Port d'Amſterdam ; &, le 23 de Février 1745, il ſe revit à Paris, après une abſence d'environ dix ans.

Fin du Livre quatrieme.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

AMÉRIQUE.
LIVRE V.

Suite de l'Amérique Méridionale. Tierra-Firme. Rio de la Plata. Guyane. Hiſtoire Naturelle.

CHAPITRE PREMIER.
TIERRA-FIRME.

IMPATIENS de ſuivre la marche des Conquérans du Nouveau-Monde, nous ne nous Tierra-Firme.

Tierra-Firme.

sommes arrêtés sur les détails descriptifs qu'après la révolution du Mexique, laissant derriere nous les Provinces du Continent dont nous avons vu la premiere découverte & les premiers Etablissemens. Maintenant que les progrès des Espagnols sur la mer du Sud nous ramenent du Nord au Midi, nous reviendrons sur ce qui mérite d'être remarqué dans ces premieres parties du Continent où ils aborderent, & nos regards se porteront d'abord vers la Province de *Tierra-Firme*, qui s'étend depuis l'Isthme de Darien jusqu'à Popayan.

Isthme de Panama.

On sait que l'Isthme de Panama sépare le Continent de l'Amérique en deux parties, l'une Septentrionale, l'autre Méridionale. Entre les rivieres de Châgre & celle de Pito, il n'a gueres que quatorze lieues vers les deux extrémités, c'est-à-dire, vers Choco à l'Orient & dans le pays de Véraguaz à l'Occident. Il est traversé par la longue chaîne des Andes qui joint les deux Amériques.

La plus grande partie de cette Contrée est une terre noire très-fertile, arrosée par des rivieres qui tombent dans le Golfe, & qui rendent le rivage si marécageux, qu'il est impossible d'y voyager. A l'Oueſt de la riviere de Chéapo, le terrain devient plus montagneux & plus sec. On y trouve d'agréables vallées jusqu'au-delà de

la riviere, où l'on ne rencontre plus que des bois. Là commence le pays des Savanes, qui eſt ſec, mais couvert d'herbes, plein de collines entremêlées de bois, & fertiles juſqu'à leurs ſommets, qui ſont couverts de beaux arbres fruitiers. Les montagnes d'où tombe la *Riviere d'Or*, ſont plus ſtériles & ne produiſent que des arbriſſeaux. En général, les lieux ſecs de l'Iſthme n'ont pas les mêmes arbres que les lieux humides : les premiers ſont grands, extrêmement gros & preſque ſans branches ; au lieu que les autres ſont moins des arbres que des arbriſſeaux, tels que des mangles, des ronces & des bambous. Tierra-Firme.

Les ſaiſons dans l'Iſthme, comme dans les autres parties de la Zone torride, à la même latitude, approchent plus de l'humidité que de la ſéchereſſe. Le temps des pluies y commence en Avril ou en Mai. Elles continuent en Juin & Juillet, & leur grande violence eſt au mois d'Août. La chaleur eſt extrême, par-tout où le Soleil perce les nues, & l'air d'autant plus étouffant, qu'il n'y a point de vents pour le rafraîchir. Les pluies commencent à diminuer dans le cours de Septembre ; mais ſouvent elles durent juſqu'au mois de Janvier. Ainſi, l'on peut dire qu'il pleut dans l'Iſthme pendant les trois quarts

Tierra-Firme.

de l'année. L'air y a quelquefois une odeur ſulfureuſe, qui ſe répand dans les bois. Après les orages, on entend toujours un bruit effroyable formé du croaſſement des grenouilles & des crapauds, du bourdonnement des mouches, du ſifflement des ſerpens, & des cris d'une infinité d'autres inſectes. La pluie même eſt quelquefois ſi groſſe, qu'une plaine qu'elle inonde eſt transformée tout-d'un-coup en lac. Il n'eſt pas rare de voir des orages qui déracinent les arbres & qui les entraînent juſques dans les rivieres.

Carthagène.

La Ville la plus célèbre du Golfe, eſt Carthagène, ſituée à dix degrés vingt-cinq minutes quarante-huit ſecondes $\frac{1}{2}$ de latitude du Nord, à deux cens quatre-vingt trois degrés vingt-huit minutes trente-ſix ſecondes de longitude Oueſt du Méridien de Paris, & à trois cens un degrés dix-neuf minutes trente-ſix ſecondes du Pic de Ténérife. Telle eſt du moins la concluſion des Mathématiciens, qu'on prend ici pour guides, d'après les obſervations qu'ils ont publiées. Cette détermination ſi préciſe, prouve qu'en avançant dans notre route, nous rencontrons les progrès des connaiſſances.

Un Lecteur, curieux d'origines, ſe rappellera ſans doute que la Baie de Carthagène & le Pays

anciennement nommé *Calamari*, furent découverts en 1502, par Rodrigue de Baſtidas. Deux ans après, les Eſpagnols ayant entrepris de s'y établir, trouverent une réſiſtance à laquelle ils ne s'étaient pas attendus. Les habitans étaient extrêmement belliqueux : leurs armes étaient des fleches empoiſonnées, dont les plus légeres bleſſures étaient mortelles. Alphonſe d'Ojéda, qui vint enſuite dans le pays avec la Coſa & le célèbre Américic Veſpuce, n'y obtint pas plus de ſuccès. Il fut remplacé par Grégoire Hernandez d'Oviédo. Enfin les Naturels du pays furent domptés par Hérédia, qui établit & peupla la Ville de Carthagène en 1527. Tierra-Firme.

Les avantages de ſa ſituation l'ayant bientôt rendue floriſſante, elle fut expoſée, dès l'an 1544, à l'invaſion de quelques aventuriers Français, &, quarante ans après, à celle de François Drak, Anglais, qui la réduiſit en cendre; réparée & depuis expoſée à de nouvelles diſgraces, pillée par les Français en 1597, & attaquée envain par les Anglais en 1741, elle était au plus haut point de ſplendeur quelque temps avant cette derniere époque, lorſque Don Antoine d'Ulloa vint la viſiter. Rien n'eſt plus admirable que ſa vue; du côté de la campagne & de la côte, elle n'a rien qui la borne. La Ville & ſon Fauxbourg, que

Tierra-Firme.

d'autres nomment la *basse-Ville*, sont fortifiés régulierement.

Tous les Voyageurs conviennent, qu'après Mexico, Carthagène est la plus belle Ville de l'Amérique. Elle est composée de cinq grandes rues, droites & bien pavées, dont chacune a plus d'un demi-mille de long : les maisons sont de pierres & fort bien bâties; toutes avec des balcons & des jalousies de bois, matiere plus durable pour ces ouvrages, que le fer, qui serait bientôt rouillé & détruit par l'humidité & par des vents nitreux dont les murailles mêmes se ressentent. Une rue plus longue & plus large que toutes les autres, traverse la Ville entiere, & forme une grande Place au centre. La Cathédrale s'élève au-dessus de tous les autres édifices, & ne renferme pas moins de richesses dans son sein, qu'elle étale de magnificence au-dehors. Les édifices sont généralement d'une beauté extraordinaire. On fait monter le nombre de ses habitans à vingt-quatre mille, dont plus de quatre mille sont Espagnols & le reste de race Américaine, ou Nègres & Mulâtres; la plupart si aisés, qu'ils passeraient pour riches dans toute autre contrée du monde.

Le Gouverneur fait sa résidence ordinaire dans la Ville. Il était indépendant, pour le militaire, avant 1739; mais, depuis l'élection d'un Officier

suprême, sous le nom de *Vice-Roi* de la Nouvelle-Grenade, il en relève dans les affaires de cette nature, comme on peut appeller, pour les affaires civiles, à l'Audience de Santa-Fé. La Juriſdiction ſpirituelle de l'Evêque s'étend auſſi loin que le Gouvernement militaire & civil. Elle forme un Tribunal, compoſé du Prélat & de ſon Chapitre, mais qui n'a rien de commun avec celui de l'Inquiſition, dont la Juriſdiction renferme l'Iſle Eſpagnole, où il fut d'abord établi, Tierra-Firme & Santa-Fé. Outre ces Tribunaux, Carthagène a ſa Magiſtrature ſéculiere, compoſé de Régidors, parmi leſquels on élit tous les ans deux Alcades; ces deux emplois ſont ordinairement remplis par des habitans de la premiere diſtinction. La Chambre du Tréſor eſt également chargée de la perception & de la diſtribution de tous les deniers Royaux. Enfin Carthagène n'étant pas moins une Place de guerre que de commerce, elle a ſon Auditeur militaire, qui eſt le Chef d'une eſpèce de Juriſdiction.

Tierra-Firme.

C'eſt dans la Baie de Carthagène que les galions arrivent, pour y attendre que l'Armadille du Pérou ſe ſoit rendue devant Panama. Au premier avis qu'ils en reçoivent, ils prennent la route de Porto-Bello, où ſe tient une foire, après laquelle ils reviennent faire, dans la Baie, les proviſions néceſſaires à leur retour, &

Tierra-Firme.

bientôt ils ſe hâtent de remettre à la voile. Dans leur abſence, la Baie eſt extrêmement déſerte. A peine y voit-on quelques *bélandres* ou felouques du pays, qui ne s'y arrêtent que pour le carénage ou le raboub.

Carthagène étant la premiere échelle où ſe rendent les galions, on doit ſe faire une haute idée du commerce d'une Ville, qui reçoit les prémices de tout ce qui paſſe d'Eſpagne dans l'Amérique Méridionale. En effet, les ventes, quoique dépouillées des formalités qui s'obſervent à Porto-Bello, y ſont ordinairement fort conſidérables. Les Négocians des Provinces intérieures Méridionales, telles que Santa-Fé, Popayan & Quito, y apportent leurs propres fonds, & ceux qu'on leur a confiés pour l'*encomiada*, c'eſt-à-dire, pour des commiſſions. Ces fonds ſont employés en marchandiſes & en proviſions. Santa-Fé & Popayan ne pouvant recevoir les unes & les autres que par la voie de Carthagène, leurs marchands viennent dans cette Ville avec de l'argent & de l'or, monnoyés, en lingots & en poudre; ils apportent auſſi des émeraudes, qui ſont les pierreries les plus eſtimées dans ces régions, & dont il ſe trouve de riches mines à Santa-Fé. Cependant, depuis que les émeraudes ont beaucoup perdu de leur prix en Europe, ſur-tout en Eſpagne, où elles ne

ſont preſque plus recherchées, ce commerce, qui était autrefois conſidérable, eſt extrêmement déchu. Tierra-Firme.

Pendant le temps que les galions paſſent à Carthagène, & que Don d'Ulloa nomme la petite foire, on y voit quantité de boutiques ouvertes, ſoit au profit des Eſpagnols arrivés ſur les galions, ſoit à celui des marchands de la Ville. Les Cargadores favoriſent les uns & les autres, en leur fourniſſant des marchandiſes à meſure qu'elles ſe vendent. Dans cet intervalle, tout le monde gagne. Les uns donnent à louage des chambres & des boutiques, les autres tirent un prix avantageux des ouvrages de leur profeſſion. Ceux qui ont des eſclaves, profitent de leur travail, dont le ſalaire augmente à proportion du beſoin qu'on a d'eux. L'argent circule de toutes parts. Il en reſte à quantité d'eſclaves pour acheter leur liberté, après avoir payé à leurs maîtres ce qu'ils doivent pour l'occupation journaliere. Ces avantages s'étendent juſqu'aux plus miſérables villages de la dépendance de Carthagène, par le ſeul prix des denrées, qui augmente naturellement avec la conſommation.

Mais ce mouvement ne dure que pendant le ſéjour des galions dans la Baie. Après leur départ, tout rentre dans le ſilence & l'inaction. Auſſi ce temps eſt-il nommé le *temps mort*. Le

Tierra-Firme.

commerce particulier que la Ville fait alors avec tous les autres Gouvernemens, ſe réduit preſqu'à rien. Elle reçoit de la Trinité, de la Havane & de Saint-Domingue, quelques bélandres chargées de tabac & de ſucre, qui reprennent pour cargaiſon du cacao de la Magdelène, des vaſes de terre, du riz & d'autres marchandiſes rares dans ces Iſles. Il ſe paſſe trois mois, ſans qu'on voie paraître un de ces bâtimens. On n'en fait pas partir beaucoup plus de Carthagène. Quelques-uns vont à Nicaragua, à Véra-Cruz, à Honduras, & plus ſouvent à Porto-Bello, à Chagre ou à Sainte-Marthe; mais ce commerce eſt très-faible, parce que la plupart de ces lieux étant pourvus de ces mêmes denrées, on a peu d'occaſions de trafiquer avec eux. Ce qui ſoutient Carthagène, *en tiempo muerto*, au temps mort, ce ſont les bourgades de ſa juriſdiction, d'où l'on apporte tout ce qui eſt néceſſaire à la ſubſiſtance de ſes habitans, dans des canots, ou dans une eſpèce de bateaux, qu'ils nomment *champanes*. Les premiers côtoient toujours le rivage de la mer; & les ſeconds viennent par la riviere de la Magdelène, ou par celle de Zenu. En échange des denrées, ils ſe chargent de quelques étoffes, dont les boutiques des Négocians ſont pourvues par les galions, ou quelquefois par les priſes de quelques corſaires.

Tierra Firme.

Tous les alimens du pays ne paient aucun droit. Chacun a la liberté de tuer, dans ſa maiſon, les animaux dont il croit pouvoir vendre la chair dans un jour ; car celle même de porc ne ſe mange point ſalée à Carthagène, & les chaleurs ne permettent pas de la garder long-temps fraîche. Les denrées qu'on apporte d'Eſpagne, telles que l'eau-de-vie, le vin, l'huile, les amandes & les raiſins ſecs, paient un droit d'entrée, & ſe vendent enſuite librement. Ceux qui les vendent en détail, ne ſont aſſujétis qu'à l'*alcavale*, droit impoſé ſur les échopes & les boutiques.

Outre les marchandiſes, qui font l'entretien de ce petit commerce intérieur, la Ville a depuis long-temps un bureau pour *l'Aſſiente* des eſclaves Nègres, que les vaiſſeaux y apportent. Ils y reſtent comme en dépôt, juſqu'à ce qu'ils ſoient achetés pour les Provinces intérieures, où ils ſont employés aux plantations, que les Eſpagnols nomment *haziendas*. Mais ce bureau & ceux des finances royales, établis à Carthagène, ne produiſent pas même aſſez pour l'entretien des fortifications, du Gouverneur, de la garniſon & des autres Officiers du Roi. On y ſupplée par les deniers royaux de Santa-Fé & de Quito.

A Carthagène, comme dans toutes les autres Colonies de l'Europe, les habitans ſont diviſés

Tierra-Firme.

en différentes races. Les Blancs forment, comme ailleurs, deux eſpèces; celle des Européens, qu'on y appelle Chapetons, & celle des Créoles, ou des blancs nés dans le pays. Le nombre des premiers eſt peu conſidérable, parce que la plupart retournent en Europe, après avoir gagné quelque choſe, ou paſſent plus loin, pour augmenter leur fortune. Ceux qui ſe ſont fixés à Carthagène, y font preſque tout le commerce. Les Créoles poſſèdent les terres. On en compte quelques familles d'une grande diſtinction, c'eſt-à-dire deſcendues d'Ayeux Nobles qui ſe ſont établis dans la Ville, après y avoir exercé les premiers emplois. La plupart ſe ſont maintenues dans leur luſtre, en s'alliant dans le Pays avec leurs égaux, ou avec des Européens employés ſur les galions. Il ſe trouve quelques familles de Blancs pauvres, entées ſur des familles Américaines, ou du moins alliées avec elles. Quand la couleur ne les trahit pas, ils ſe croient heureux d'être comptés au nombre des Blancs.

Mais la diviſion eſt plus difficile entre les eſpèces qui doivent leur origine au mêlange des Blancs & des Noirs. Après les Noirs ou les Nègres, & les Mulâtres, qui viennent d'un Blanc & d'une Noire, ou d'un Noir & d'une Blanche, la troiſieme eſpèce, provenue des Blanches avec les Mulâtres, ou des Mulâtreſſes avec les Blancs, ſe

nomme les *Tercerons*. La quatrieme eſt celle des *Quarterons*, qui vient du mêlange des Tercerons avec les Blancs. Enfin la cinquieme, qui vient du mêlange des Quarterons & des Blancs, eſt celle des *Quinterons*. Comme les nuances s'éclairciſſent ſenſiblement à chaque degré, il n'eſt plus queſtion de race Nègre au cinquieme; on ne diſtingue point les Quinterons des Blancs, ni pour les manieres, ni pour la couleur. Les enfans d'un Blanc & d'une Quinterone portent le nom d'Eſpagnols. Il ſont ſi jaloux de cet honneur, que ſi par haſard on s'y méprend, & qu'on les ſuppoſe d'un degré plus bas, ils ſe croient injuriés. Mais, avant que d'arriver à cette claſſe, il y a des obſtacles qui peuvent les en éloigner. Entre le Mulâtre & le Nègre, on diſtingue une race intermédiaire, nommée *Sambo*, qui provient du mêlange de ces deux races avec le ſang Américain, ou des deux races enſemble. La race du Pere fait une autre diſtinction. Entre les Tercerons & les Mulâtres, les Quarterons & les Tercerons, on compte ceux qui ſe nomment *Tente en el Ayre*, c'eſt-à-dire, Enfans de l'Air, parce qu'ils n'avancent ni ne reculent. Les enfans, nés du mêlange des Quarterons ou des Quinterons avec le ſang Mulâtre ou Terceron, ſont nommés *Salto atras*, c'eſt-à-dire, Saut-en-Arriere, parce qu'au lieu d'avancer

Tierra-Firme.

Tierra-Firme.

& de devenir Blancs, ils ont reculé, en ſe rapprochant de la race des Nègres. De même, tous les enfans ſortis du mêlange avec le ſang Américain depuis le Negre juſqu'au Quinteron ſont nommés *Sambos* de Nègres, de Mulâtre, de Terceron, &c.

Telles ſont les races les plus communes : non qu'il ne s'en trouve beaucoup d'autres qui viennent de diverſes unions ; mais les eſpèces en ſont ſi obſcures, que ſouvent ils ne ſavent pas eux-mêmes à quelle claſſe ils appartiennent. Ces caſtes ou races, à compter depuis les Mulâtres juſqu'aux Quinterons, ſont toutes vêtues à l'Eſpagnole, & d'habits fort légers, ſans autre raiſon que la chaleur du climat. Leurs exercices, dans la Ville, ſe réduiſent aux arts mécaniques ; au-lieu que les Chapetons & les Créoles, regardent ces occupations comme indignes d'eux, s'attachent uniquement au commerce, juſqu'à préférer la miſere à l'humiliation d'exercer les métiers qu'ils ont appris en Europe.

Entre toutes ces races, celle des Nègres n'eſt pas la moins nombreuſe. Elle eſt diviſée en deux claſſes, celle des Nègres libres, & celle des eſclaves, qui ſe ſubdiviſent encore en créoles & en *boʒales*, ou nouveaux-venus. Une partie de ces derniers eſt occupée à la culture des plantations. Ceux qu'on retient dans la Ville, y ſont employés aux travaux les plus rudes, qui leur font aſſez

ſez gagner pour payer, chaque jour, à leurs maîtres, une partie de leur ſalaire, & pour ſe nourrir du reſte. La chaleur les diſpenſant de porter aucune ſorte d'habits, ils vont nus comme en Afrique, à la réſerve d'un petit pagne de coton, dont ils ſe couvrent le milieu du corps. Les eſclaves Négreſſes ne ſont pas autrement vêtues. Elles ſont mariées à la campagne, avec les Nègres qui cultivent les champs, ou ſans ceſſe occupées dans la Ville à vendre des fruits, des confitures, des gâteaux de maïs ou de caſſave, & d'autres alimens. Celles qui ont de petits enfans, les portent ſur les épaules, pour ſe conſerver la liberté des bras, & les nourriſſent de leur lait, ſans les faire changer de ſituation. Leurs mamelles, dont elles laiſſent le ſoin à la Nature, leur pendant quelquefois juſqu'au-deſſous du ventre, il n'eſt pas ſurprenant qu'elles puiſſent les préſenter pardeſſous l'aiſſelle ou pardeſſus l'épaule, aux enfans qu'elles portent ſur le dos. Tierra-Firme.

L'habillement des blancs eſt peu différent à Carthagène, de celui que ſes Fondateurs y ont apporté d'Eſpagne. L'étoffe en eſt ſeulement fort légere. Les veſtes, par exemple, ſont de toile fine de Bretagne, les culottes de même, & les pourpoints de taffetas uni, dont l'uſage eſt général, ſans aucune exception de rang. Les per-

Tierra-Firme.

ruques y étaient encore ſi rares en 1735 ; qu'on n'en voyait qu'au Gouverneur & à quelques Officiers : au-lieu de cravates, on ſe contente de fermer le col de la chemiſe avec un gros bouton d'or, & le plus ſouvent on le laiſſe ouvert. Pluſieurs vont nue tête, & les cheveux coupés au chignon ; mais la plupart ont un bonnet blanc de toile fine. Ils portent, pour ſe rafraîchir, des éventails tiſſus d'une eſpèce de palme fine & déliée, en forme de croiſſant, avec un bout de la même palme, qui ſert de manche.

Les femmes blanches ont une ſorte de jupe, nommée *pollera*, qu'elles attachent à la ceinture, & qui pend juſqu'aux talons, de taffetas uni & ſans doublure. Un pourpoint leur couvre le reſte du corps ; mais elles ne le portent que dans la ſaiſon qu'elles nomment hiver, & n'ont en été qu'un corſet lacé ſur la poitrine. Mais jamais elles ne ſortent du logis ſans la mantille & la jupe. Leur uſage eſt d'aller à l'Egliſe dès trois heures du matin, pour éviter la chaleur du jour. Celles qui ne ſont pas exactement blanches, mettent pardeſſus la pollera, une jupe de taffetas, de la couleur qu'elles aiment, à l'exception de la noire, qui leur eſt interdite. Cette jupe eſt toute percée de petits trous, pour laiſſer voir celle qui eſt deſſous. Elles ſe couvren

la tête d'un bonnet de toile blanche, de la forme d'une mitre, & fort garni de dentelles. Il eſt terminé par une pointe, qui répond perpendiculairement au front. Jamais elles ne paraiſſent ſans cette coëffure. Les femmes de condition ne portent, pour chauſſure, qu'une eſpèce de petites mules, où il n'entre que la pointe du pied. Dans leurs maiſons, elles ne quittent point leurs hamacs, & leur occupation eſt de s'y bercer, pour ſe rafraîchir. Les hommes aiment auſſi cette ſituation, quelque incommode qu'elle paraiſſe par la difficulté d'y bien étendre le corps. Tierra-Firme.

On ne vante ni l'application, ni le ſavoir des habitans de Carthagène; mais il n'eſt pas ſurprenant qu'il y ait peu d'émulation, dans un pays où l'on ne peut ſe propoſer aucun avancement par l'étude des Sciences: l'eſprit & la pénétration ne laiſſent pas d'y être des qualités fort communes dans les deux ſexes. On compte auſſi la charité entre leurs principales vertus, ſur-tout à l'égard des Européens, qui venant, ſuivant l'expreſſion du Pays, pour *bruſquer* fortune, ne trouvent ſouvent que la miſere, les maladies, & même la mort. Les vaiſſeaux Eſpagnols n'arrivent jamais ſans apporter une eſpèce d'hommes, qu'on nomme *Pulizons*, gens ſans emploi, ſans bien, ſans recommandation, vrais aventuriers, qui viennent chercher fortune dans un

Tierra-Firme.

pays où ils ne ſont connus de perſonne, & qui, après avoir long-temps couru les rues de la Ville, ſans rien trouver qui réponde à leurs eſpérances, ont, pour derniere reſſource, le Couvent des Cordeliers, où ils reçoivent de la bouillie de caſſave, moins pour appaiſer leur faim, que pour les empêcher de mourir. Le coin d'une place ou la porte d'une Egliſe, eſt leur gîte pour la nuit. On les laiſſe dans cette miſere, parce qu'il n'y a point d'habitant qui oſe prendre confiance à leurs ſervices. Quelquefois un Négociant, qui paſſe dans les Provinces intérieures, & qui a beſoin de groſſir ſa ſuite, choiſit un de ces malheureux Chapetons, qu'il emmene avec lui. Le chagrin d'une ſi triſte ſituation, & la mauvaiſe qualité de leur nourriture, les jettent enfin dans une maladie, qui a pris d'eux le nom de *Chapetonade*. Ils n'ont plus alors d'autre réfuge que la Providence; car on ne reçoit à l'Hôpital de Carthagène, que ceux qui paient les ſecours qu'ils demandent, & par conſéquent la miſere eſt un titre d'excluſion. C'eſt à ce point que le Peuple les attend, pour faire éclater ſa charité. Les Négreſſes & les Mulâtreſſes libres s'empreſſent alors de les retirer dans leurs maiſons, où elles les aſſiſtent & les font guérir à leurs dépens; s'ils meurent entre leurs mains, elles les font enterrer, & leur zèle va juſqu'à

faire dire pour eux des Prieres & des Meſſes. A la vérité les témoignages de compaſſion finiſſent pour ceux qui reviennent à la ſanté, par un mariage avec leur bienfaitrice, ou avec quelqu'une de ſes filles. Les Pulizons qui n'ont pas le bonheur d'être aſſez malades pour intéreſſer la pitié des femmes de Carthagène, prennent à la fin le parti de ſe faire Canotiers, ou de ſe retirer dans quelques villages, pour y vivre de la culture des terres & du fruit de leur travail. Tierra-Firme.

L'eau-de-vie, le chocolat, les confitures & le miel, ſont la paſſion de tous les états & de toutes les races, dans la Ville de Carthagène. Celle du tabac à fumer eſt encore plus vive. Là tout le monde fume, hommes, femmes & enfans, ſans diſtinction d'âge ni de rang. Les Dames & les femmes blanches ne fument que dans l'intérieur de leurs maiſons, mais cette retenue n'eſt pas imitée des autres caſtes. Les lieux ne ſont pas plus diſtingués que les temps. La méthode commune eſt de fumer de petits rouleaux de tabac en feuille. Une femme tient entre ſes lèvres l'extrémité d'un bout de tabac allumée, dont elle tire aſſez long-temps la fumée ſans l'éteindre, & ſans être incommodée du feu. Les femmes de la plus haute diſtinction, s'accoutument à fumer dès l'en-

Tierra-Firme.

fance. Une des plus grandes marques d'eſtime & d'amitié qu'elles puiſſent donner aux hommes, c'eſt d'allumer pour eux du tabac, & de leur en préſenter dans les viſites qu'elles reçoivent. Ce ſerait auſſi les offenſer beaucoup, que de refuſer cette galanterie de leur main. Enfin la danſe eſt encore une paſſion des deux ſexes à Carthagène. Les bals commencent par quelques danſes d'Eſpagne, & finiſſent par celles du pays, qui ne ſont pas ſans agrément pour les étrangers, ſur-tout avec les chanſons dont elles ſont accompagnées.

Le climat eſt exceſſivement chaud. Dans les obſervations du Thermomètre, le 19 de Novembre 1735, la liqueur ſe ſoutint à 1025 $\frac{1}{2}$, ſans autre variation, en différentes heures, que depuis 1024 juſqu'à 1026. La même année, à Paris, la liqueur du Thermomètre monta, le 16 Juillet, à trois heures du ſoir, & le 10 d'Août, à trois heures & demie, juſqu'à 1025 $\frac{1}{2}$; & ce fut la plus grande chaleur qu'on y ſentit cette année; par conſéquent la chaleur du jour le plus chaud du climat de Paris eſt continuelle à Carthagène. Mais la nature du climat ſe fait encore mieux ſentir depuis le mois de Mai juſqu'à la fin de Novembre, qui eſt la ſaiſon qu'on y nomme l'*hiver*, parce qu'alors les pluies, les tonnerres & les éclairs y ſont ſi fréquens que, d'un inſtant à l'autre, on voit les

erages ſe ſuccéder. Les rues de la Ville ſont inondées, & les campagnes ſubmergées. On profite de ces occaſions pour remplir les citernes, qui ſuppléent au défaut de riviere & de ſource. Outre celles des maiſons particulieres, il y en a de fort larges ſous les terres-pleins des baſtions. On a des puits en grand nombre, mais d'une eau ſaumache, qui n'eſt pas potable, & qui ne ſert qu'aux uſages domeſtiques. Tierra-Firme.

Depuis le milieu de Décembre juſqu'à la fin d'Avril, la chaleur eſt un peu diminuée par les vents du Nord, qui rafraîchiſſent alors la terre. C'eſt néanmoins cet eſpace de temps qu'on nomme l'*été*, comme on donne le nom de *petit été* à celui qui eſt vers la Saint-Jean, parce que les pluies y ceſſent pendant un mois, & font place aux mêmes vents: mais, en général, les chaleurs ſont continuelles, avec peu de différence entre la nuit & le jour; d'où il arrive que la tranſpiration des corps l'étant auſſi, tous les habitans ont une couleur ſi pâle & ſi livide, qu'on les croirait relevés de quelque grande maladie. Leurs actions mêmes s'en reſſentent, par une molleſſe ſinguliere, & le ton de leur voix par ſa lenteur. Ceux qui arrivent de l'Europe conſervent, pendant trois ou quatre mois, leurs forces & leur couleur; mais, par degrés, ils deviennent ſemblables aux anciens

Tierra-Firme.

habitans, c'eſt-à-dire, qu'avec une aſſez bonne ſanté, ils paraiſſent en manquer.

Ils ſont ſujets d'ailleurs à pluſieurs ſortes de maladies. Celle qui menace les Européens, & qu'on a déjà nommée *Chapetonade*, par alluſion au nom de Chapeton, dont on ne nous apprend pas l'origine, emporte ſouvent une partie des équipages, après l'arrivée des vaiſſeaux. Sa nature eſt peu connue. Elle vient à quelques-uns de s'être trop refroidis; à d'autres, de quelque indigeſtion, d'où ſuit un vomiſſement mortel accompagné quelquefois d'un ſi furieux délire, qu'on eſt obligé de lier le malade, pour l'empêcher de ſe déchirer en pièces. Il expire au milieu de ſes tranſports, comme dans une eſpèce de rage.

Une autre maladie, fort commune à Carthagène & dans toute ſa Juriſdiction, c'eſt la lèpre, qu'on y nomme *mal de ſaint Lazare*. Ceux qui l'attribuent à la chair de porc, qui eſt la nourriture ordinaire du pays, ne font pas attention que cet aliment n'eſt pas moins commun dans d'autres contrées de l'Amérique, & par conſéquent qu'il en faut chercher la cauſe dans la nature du climat. On a fondé, pour en arrêter la communication, un grand Hôpital hors de la Ville, proche d'une colline, où eſt le Château, qui en tire le nom de *San Lazaro*. Tous ceux qu'on croit atta-

qués de la lèpre y ſont renfermés ſans diſtinction de ſexe, d'âge ni de rang, & s'ils refuſent d'y aller de bonne grace, on emploie la force pour les y conduire. Mais le mal ne fait qu'augmenter entr'eux, parce qu'on leur permet de s'y marier, & qu'il ſe perpétue dans leurs enfans, ſans compter que les revenus de l'Hôpital étant médiocres, on laiſſe aux pauvres la liberté d'aller mendier dans la Ville, au riſque d'infecter ceux qui s'en laiſſent approcher. Auſſi le nombre des malades eſt-il ſi grand, que l'enceinte de leur demeure a l'étendue d'une petite Ville. Chacun y jouit d'une petite portion de terrain, qu'on lui marque à ſon entrée. Il y bâtit une cabane proportionnée à ſa fortune, où il vit ſans trouble juſqu'à la fin de ſes jours. Les ſouffrances inſéparables de la lèpre, n'empêchent point que ceux qui en ſont attaqués ne vivent long-temps. On remarque auſſi qu'elle excite vivement le feu des paſſions ſenſuelles, & c'eſt l'expérience des déſordres qu'elles peuvent cauſer, qui fait permettre le mariage aux malades.

Tierra-Firme.

La galle & la rogne ſont encore des contagions particulieres à Carthagène, du moins par leur malignité & leur abondance. Ces deux maux y deviennent incurables, pour peu qu'ils ſoient négligés. Le ſpécifique le plus efficace, eſt une terre du canton, nommée *maquimaqui*, qui con-

Tierra-Firme.

ſerve la même vertu dans les lieux où elle eſt tranſportée.

Enfin une maladie encore bien plus étrange, mais moins commune, eſt celle qui ſe nomme *la culebrilla* ou *le ſerpenteau*. Elle conſiſte dans une tumeur, qui ſe forme entre les membranes de la peau, & qui augmente ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'elle occupe la circonférence de la partie qui en eſt attaquée. Elle ſe loge particulierement aux bras, aux cuiſſes & aux jambes. Ses marques extérieures ſont de faire enfler la peau, de l'enflammer & d'y cauſer des mortifications. La maniere de guérir ce mal, eſt d'appliquer des ſuppuratifs à l'endroit où l'on croit découvrir ce qu'on appelle *la tête du ſerpenteau*; & lorſque la peau commence à s'ouvrir, il en ſort une eſpèce de petit nerf blanc, qui paſſe pour un animal. On l'aide à ſortir avec une carte roulée, à laquelle on l'attache avec un fil de ſoie, & tous les jours on prend ſoin de l'entortiller autour de la carte, juſqu'à ce qu'il n'en reſte plus rien dans la tumeur, qui ne tarde point enſuite à ſe diſſiper d'elle-même. Cette opération demande beaucoup de patience & d'adreſſe: mais, malgré l'opinion établie à Carthagène, Don d'Ulloa ne paraît pas perſuadé que le ſerpenteau ſoit un animal.

Porto-Bello.

La Ville de Saint-Philippe de Porto-Bello, eſt

Tierra-Firme.

ſituée à 9 degrés 34 minutes 35 ſecondes de latitude du Nord, & à 277 degrés 50 minutes de longitude du Méridien de Paris, ou 296 degrés 41 minutes du Pic de Ténérife. Cette Ville doit ſon origine à la bonté de ſon Port, dont on voit qu'elle tire ſon nom. Nombre de Dios, après avoir eſſuyé diverſes fortunes depuis l'année 1510, où l'on a rapporté ſa fondation, fut abandonné en 1584, par l'ordre de Philippe II, & ſes habitans furent employé à former Porto-Bello dans une ſituation plus avantageuſe pour le commerce d'Eſpagne.

La Ville eſt ſituée en forme de croiſſant, ſur le penchant d'une montagne qui environne le Port. Les maiſons y ſont de bois, à l'exception de quelques-unes, dont le premier étage eſt de pierre. On n'en compte guères plus de cent trente, mais grandes & commodes. Elles forment enſemble une rue principale, qui ſuit la figure du Port avec quelques ruelles qui la traverſent, du penchant de la montagne au rivage. De deux places fort ſpacieuſes, l'une eſt vis-à-vis de la Chambre des Finances, qui eſt un bel édifice de pierre, & qui touche au môle où ſe font les débarquemens; l'autre eſt proche de l'Egliſe Paroiſſiale, dont on vante aſſez la grandeur & les ornemens pour une ſi petite Ville, quoiqu'elle ne ſoit deſſervie que par un Vicaire & quelques

Tierra-Firme.

autres Prêtres du pays. Il y a deux autres Egliſes; l'une des PP. de la Merci, & l'autre de Saint-Jean-de-Dieu, qui appartiennent aux Religieux de ces deux ordres : mais ces deux Couvens méritent à peine ce nom, ſur-tout celui de la Merci qu'on repréſente fort pauvre & preſqu'en ruine; l'autre, qui devrait être un Hôpital, n'a pas de fonds pour l'entretien des malades, & ne reçoit que ceux qui ſont en état de payer l'aſſiſtance qu'ils y cherchent. En avançant à l'Eſt, vers le bout de la Ville qui conduit à Panama, on trouve un Quartier qui ſe nomme *la petite Guinée*, parce qu'il renferme tous les Nègres libres. Il eſt fort peuplé à l'arrivée des galions. La plupart des habitans de la Ville, trouvant du profit à louer leurs maiſons aux Européens de la flotte, ſe retirent dans cette eſpèce de Fauxbourg, où ils ne font pas difficulté de ſe réduire aux cabanes des Nègres. Du côté de la mer, dens un terrain ſpacieux entre la Ville & le Château *de la Gloire*, on dreſſe des baraques pour les matelots, qui ſe font, de leur côté, des boutiques, où ils étalent toutes ſortes de denrées & de fruits d'Eſpagne : mais la Foire n'eſt pas plutôt finie, que tout diſparaît avec les vaiſſeaux, & la Ville redevient déſerte.

Le ſeul nom du Port en fait connaître les avantages. L'entrée en eſt large, mais aſſez bien dé-

fendue par un Château, nommé *Saint-Philippe de Todo-Fiéro*, & ſitué à la pointe du Nord. On compte environ ſix cens toiſes d'une pointe à l'autre, c'eſt-à-dire, un peu moins d'un quart de lieue. Le côté du Sud n'a pas beſoin d'autre défenſe que les pointes & les rochers qui ſont à fleur-d'eau, & qu'on n'évite qu'en dérivant vers le Nord, où l'on trouve plus de fond; quoiqu'en effet la véritable entrée ſoit par le milieu du canal, où l'on a toujours depuis quinze juſqu'à dix braſſes d'eau, fond de vaſe & de craie, mêlé de ſable. A la côte que le Port forme au Sud, & vis-à-vis de la rade, eſt un Fort ſpacieux, qui ſe nomme *Saint Jacques de la Gloire*. C'eſt à l'Eſt de ce Fort, à la diſtance d'environ cent toiſes, que la Ville commence; elle a devant elle une pointe de terre qui s'avance dans le Port, & qui contenait autrefois un petit Fort nommé *Saint-Jérôme*, à dix toiſes des maiſons. Tous ces ouvrages furent démolis en 1740, par l'Amiral Vernon, qui les trouva également dépourvus de défenſeurs & d'artillerie. Le mouillage des gros vaiſſeaux eſt au Nord-Oueſt du Fort de la Gloire, c'eſt-à-dire, preſqu'au milieu du Port. Tierra-Firme.

Entre les montagnes qui environnent Porto-Bello, depuis la pointe de Todo-Fiéro, dont le Fort eſt à mi-côte de la premiere, juſqu'à celle qui eſt à l'oppoſite, on en diſtingue une fort

Tierra-Firme.

haute, qui ſert comme de Thermomètre à la Ville. Elle donne, d'un côté, ſur le chemin qui conduit à Panama, & de l'autre ſur le Port. On la voit preſque toujours couverte de nuages, ſombres & épais, qu'on appelle *Capello*, ou *Bonnet de la Montagne*, d'où lui eſt venu apparemment par corruption le nom de *Capiro*. Si ces nuages ſe condenſent & s'épaiſſiſſent, ils baiſſent de leur hauteur ordinaire, & c'eſt un ſigne d'orage : au contraire, s'ils s'élèvent & s'éclairciſſent, ils annoncent le beau temps. Ces changemens ſe ſuccèdent avec tant de promptitude, qu'on découvre rarement le ſommet de la montagne, dont l'état ordinaire eſt une profonde obſcurité.

L'air de Porto-Bello eſt d'une malignité qui ne ſe fait pas moins ſentir aux anciens habitans de la Ville, qu'aux étrangers. Il produit des maladies mortelles ou capables d'affaiblir les meilleurs tempéramens. On était perſuadé autrefois, qu'il était fort dangereux pour l'accouchement des femmes, & cette opinion les faiſait partir deux ou trois mois avant le terme, pour aller faire leurs couches à Panama. Une femme de diſtinction ayant heureuſement bravé le danger, par affection pour ſon mari, à qui ſes affaires ne permettaient point de quitter Porto-Bello pour la ſuivre, la prévention s'eſt diſſipée. Les habitans ont les idées les plus déſavantageuſes de leur climat. Ils aſſurent que

les animaux des autres pays ceſſent de multiplier lorſqu'ils ſont tranſportés dans leur Ville ; que les poules, par exemple, qui viennent de Panama & de Carthagène, ſont ſtériles après leur arrivée, & que les bœufs, amenés de Panama, deviennent ſi maigres, qu'on n'en peut preſque plus manger la chair, ſans que les pâturages, dont les montagnes & les vallons abondent aux environs de la Ville, puiſſent arrêter ce dépériſſement. La même raiſon empêche qu'on n'y entretienne des haras de chevaux & d'ânes. Tierra-Firme.

Les chaleurs ſont exceſſives à Porto-Bello. On en rejette particulierement la cauſe ſur les hautes montagnes qui l'entourent & qui ferment le paſſage au vent. Les arbres épais, dont elles ſont couvertes, ne permettant point aux rayons du Soleil de ſécher la terre, il en ſort continuellement d'épaiſſes vapeurs, qui redeſcendent en pluies abondantes, après leſquelles le Soleil recommence à ſe montrer ; mais auſſi-tôt qu'il a ſéché le feuillage des arbres & la ſuperficie du terrain, il ſe trouve enveloppé de nouvelles vapeurs, qui l'obſcurciſſent. Il ſurvient alors des pluies ſubites, & le temps s'éclaircit encore avec la même promptitude, ſans que tous ces changemens en faſſent jamais éprouver dans la chaleur. Les pluies ſont des ondées violentes, qui paraiſſent capables de tout ſubmerger. Elles ſont accom-

Tierra-Firme.

pagnées de tonnerres & d'éclairs, avec un fracas ſi terrible, que les plus braves en ſont effrayés. Le Port étant au milieu des montagnes, rien ne peut donner une idée du retentiſſement qui s'y fait, & qui eſt encore augmenté par les cris des ſinges & des animaux de toute eſpèce, ſur-tout le ſoir & le matin, lorſque les vaiſſeaux tirent le coup de la retraite ou du réveil.

L'intempérie du climat, qui fait nommer Porto-Bello, *le tombeau des Eſpagnols*, ne laiſſe gueres eſpérer que cette Ville ſoit jamais fort peuplée. Le nombre de ſes habitans eſt proportionné à ſa petiteſſe, & la plupart ſont Nègres ou Mulâtres. On n'y compte pas plus de trente familles de Blancs, dont les plus riches n'y paſſent que le temps de la Foire & ſe retirent enſuite à Panama; ainſi, l'on ne doit compter de Blancs à Porto-Bello, que les Officiers retenus par leur devoir, tels que le Gouverneur, les Commandans des Forts, les Alcades & la Garniſon, qui eſt ordinairement de cent vingt-cinq hommes, envoyés de Panama.

Les uſages des habitans different peu de ceux de Carthagène; mais l'eſprit d'intérêt eſt plus vif à Porto-Bello, comme ſi la paſſion des richeſſes répondait aux dangers dans leſquels on s'engage pour les acquérir. Les vivres ſont rares, & par conſéquent très-chers dans le pays, ſur tout pendant le ſéjour des galions. On tire alors de Carthagène

thagène du maïs, du riz, de la caſſave, des porcs, de la volaille, & toute ſorte de racines. Les beſtiaux viennent de Panama; mais la Côte fournit d'excellent poiſſon, comme la campagne donne toutes ſortes de fruits, & beaucoup de cannes douces, dont on fait du miel & de l'eau-de-vie. L'eau ne manque point dans le canton. Elle deſcend du haut des montagnes en torrens, qui arroſent les dehors de la Ville ou qui la traverſent. On vante la qualité des eaux pour aider à la digeſtion; mais cette vertu, qui les ferait eſtimer dans un autre climat, les rend ici fort nuiſibles, parce que tant d'activité ne convient point à des eſtomacs auſſi faibles que ceux des habitans. Elles leur cauſent des dyſſenteries, dont il eſt rare qu'il ſe délivrent; & c'eſt le terme ordinaire de toutes leurs autres maladies. Ces eaux, qui deſcendent en caſcades, forment de petits réſervoirs dans les cavités des rochers, & leur fraîcheur eſt augmentée par le feuillage des arbres, qui ne perdent jamais leur verdure. L'uſage des habitans, de l'un & de l'autre ſexe, & de tous les âges, eſt de s'y aller baigner chaque jour à onze heures du matin, pour ſe rafraîchir de l'exceſſive chaleur qui brule le ſang.

Tierra-Firme.

Les montagnes couvertes de bois & peuplées d'animaux féroces, touchent de ſi près aux maiſons de la Ville, qu'il n'y a point de ſûreté le

Tierra-Firme.

ſoir dans les rues, pour les poules & les chiens; ni même pour les enfans. Un tigre, qui prend une fois goût à cette chaſſe, ſemble dédaigner celle des montagnes. On leur tend des piéges à l'entrée des murs. Les Nègres & les Mulâtres qu'on emploie ſouvent à couper du bois, ont autant d'adreſſe que de courage à s'en défendre dans les forêts, & les attaquent même avec une intrépidité ſurprenante. Ils ont, pour ce dangereux combat, un épieu de ſept ou huit pieds de long, & d'un bois fort, dont la pointe eſt durcie au feu, avec une eſpèce de coutelas. Le Combattant tient l'épieu de la main gauche, & ſon coutelas de l'autre main. Il attend que le tigre s'élance ſur le bras dont il tient l'épieu, & qui eſt enveloppé d'une pièce d'étoffe. Quelquefois l'animal paraît ſentir le péril, & demeurer comme ſur ſes gardes. Mais ſon ennemi ne craint pas de le provoquer, en le touchant légerement de l'épieu, pour trouver mieux l'occaſion d'aſſurer ſon coup. Auſſi-tôt que le fier animal ſe voit inſulté, il ſaiſit l'épieu d'une de ſes griffes, & de l'autre patte il empoigne le bras qui tient cette arme. Il le déchirerait du premier effort, ſans l'obſtacle du manteau. C'eſt l'inſtant dont le Nègre ſe hâte de profiter, pour lui décharger ſur la jambe un coup du coutelas qu'il tient dans la main droite, &

qu'il a eu la précaution de cacher derrière ſoi. De ce coup il lui tranche le jarret, & lui fait abandonner le bras qu'il avait ſaiſi. L'animal furieux ſe retire en arrière, ſans lâcher l'épieu, & veut revenir auſſi-tôt pour ſaiſir le bras, de ſon autre patte. Mais ſon adverſaire lui décharge un ſecond coup, qui lui tranche encore un jarret & qui le met à ſa diſcrétion. Après avoir achevé de le tuer, il l'écorche, & revient triomphant avec ſa peau, ſes pattes & ſa tête. Tierra-Firme.

Quoique les mauvaiſes qualités du Climat, la ſtérilité du terroir & la rareté des vivres, ſoppoſent invinciblement aux progrès de la Ville de Porto-Bello, elle devient, au temps des Galions, une des plus peuplées de l'Amérique Méridionale. Sa ſituation, dans l'Iſthme qui ſépare la mer du Sud de celle du Nord, l'excellence de ſon Port, & le voiſinage de Panama ont fait choiſir pour le rendez-vous des deux Commerces de l'Eſpagne & du Pérou, & pour le théâtre d'une des plus fameuſes Foires du Monde.

Auſſi-tôt qu'on apprend à Carthagène, que la Flotte du Pérou s'eſt déchargée à Panama, les Galions mettent à la voile pour Porto-Bello, avec l'impatience que la crainte des maladies cauſe aux Equipages. Le concours des Marchands de l'une & de l'autre Flotte devient ſi

Tierra-Firme.

grand à Porto-Bello, que la cherté des logemens y eſt exceſſive. Une chambre de médiocre grandeur, avec un cabinet proportionné, ſe loue, pour le temps de la Foire, juſqu'à mille écus; & le prix des moindres maiſons eſt quelquefois porté à cinq ou ſix mille. Les vaiſſeaux ſont à peine amarrés dans le Port, qu'on dreſſe, proche de la Bourſe, une grande tente pour chaque chargement, compoſée des voiles de chaque vaiſſeau. Les Propriétaires des marchandiſes ſont préſens, lorſqu'on les apporte dans ces magaſins, pour reconnaître leurs ballots aux marques qui les diſtinguent. Ce ſont les Matelots ſeuls qui les chargent ſur des brouettes & qui partagent entr'eux le ſalaire. Pendant le travail des Gens de mer & des Commerçans, on voit arriver de Panama pluſieurs caravanes, de cent mules chacune, chargées de caiſſons qui contiennent l'or & l'argent du Pérou. Les uns ſont déchargés à la Bourſe, les autres au milieu de la Place, ſans que, dans la confuſion d'une ſi grande foule, il arrive jamais de vol, de perte ou d'autre déſordre. Don d'Ulloa peint fort vivement la ſurpriſe de ceux qui, ayant vu ce Ville ſi pauvre, ſi ſolitaire, en temps mort, ſon rivage ſi déſert & ſi triſte, y voient enſuite une foule ſi nombreuſe, les maiſons occupées, les rues & les

Places remplies de ballots, de marchandiſes, de caiſes d'or & d'argent, ou monnoyé, ou en barres, ou travaillé; ſon Port couvert de navires & de barques, dont les unes apportent, par la riviere de Chagre, toutes ſortes de marchandiſes du Pérou, & les autres, de Carthagène, des vivres pour la ſubſiſtance de tant d'acteurs empreſſés. Cette Ville qu'on fuit dans tous les autres temps quand on aime la vie, prend un aſpect tout différent, en devenant le dépôt des richeſſes de l'Ancien & du Nouveau-Monde. Tierra-Firme.

Après le déchargement des Galions, & l'arrivée des marchandiſes du Pérou, qui ſont accompagnés du Préſident de Panama, on procède à l'ouverture de la Foire. Les Députés des deux Commerces s'aſſemblent à bord du Galion Amiral, pour traiter de leurs affaires communes & régler le prix des marchandiſes, ſous les yeux du Commandant de l'Eſcadre & du Préſident de Panama; le premier comme Juge-Conſervateur des intérêts du Commerce d'Eſpagne, & le ſecond de celui du Pérou. Ordinairement trois ou quatre Aſſemblées ſuffiſent. Les conventions ſont ſignées des deux parts. On les fait publier, & la Foire s'ouvre ſur ce fondement. Les emplettes & les ventes, les changes de marchandiſes & d'argent, ſe font par des Courtiers venus d'Eſpagne & du Pérou.

Tierra-Firme.

pour cet office. Les uns ont la liſte de ce qui eſt à vendre, & les autres celle de ce qu'on veut acheter. Auſſi-tôt que les marchés ſont conclus, chacun entre en poſſeſſion de ce qui lui appartient, & l'embarquement commence; celui des caiſſes d'argent dans les galions, pour les Négocians Eſpagnols, & celui des marchandiſes de l'Europe, dans les *chatas* & les *bongos*, pour remonter par la riviere de Chagre, paſſer de Crucès à Panama, où la Flotille les attend & les tranſporte au Pérou.

Autrefois le temps de cette Foire n'était pas limité. Mais l'expérience ayant appris que dans un long ſéjour, à Porto-Bello, la mauvaiſe qualité du climat nuiſait beaucoup aux Commerçans, la Cour d'Eſpagne a réglé qu'elle ne durerait pas plus de quarante jours, à compter de celui de l'entrée des galions dans ce Port; & ſi, dans cet eſpace, on n'eſt pas d'accord ſur tous les prix, il eſt permis aux Négocians d'Eſpagne de paſſer plus loin avec leurs marchandiſes, & même juſqu'au Pérou. Le Commandant des galions en apporte toujours une permiſſion formelle dont l'uſage eſt abandonné à ſa prudence. Dans ce cas, les galions retournent à Carthagène; mais autrement il eſt défendu à tout Eſpagnol de vendre ſes

marchandiſes hors de Porto-Bello, ou de les envoyer plus loin pour les faire vendre. D'autre part, il n'eſt pas permis non plus aux Marchands du Pérou, de faire des remiſes d'argent en Eſpagne, pour des achats de marchandiſes. Tierra-Firme.

En temps mort, c'eſt-à-dire, après la Foire, le commerce de Porto-Bello tombe preſqu'autant que celui de Carthagène. Il ſe réduit alors au débit des vivres, qu'on y apporte de Carthagène même, au cacao, qu'en embarque ſur la Chagre, & au quinquina. Le cacao eſt tranſporté dans des bélandres à Véra-Cruz. Le quinquina demeure dans les magaſins de Porto-Bello, ou s'embarque ſur les vaiſſeaux qui ont la permiſſion de paſſer d'Eſpagne aux Ports de Honduras & de Nicaragua. Il vient auſſi à Porto-Bello quelques petits bâtimens de l'Iſle de Cuba, de la Trinité & de Saint-Domingue, chargés de tabac, pour lequel ils prennent du cacao & de l'eau-de-vie de cannes. Pendant l'Aſſiente des Nègres, avec les Français ou les Anglais, ce Port était le principal comptoir de ce commerce. Comme c'eſt par cette voie que non-ſeulement Panama, mais tout le Pérou ſe fournit de Nègres, il eſt permis à ceux qui jouiſſent de l'Aſſiente, d'apporter une certaine quantité de

Tierra-Firme.

vivres pour leur ſubſiſtance & pour celle des Eſclaves qu'ils amenent.

On va de Porto-Bello à Crucès en remontant la riviere de Chagre, & de Crucès on va par terre juſqu'à Panama. Toutes les montagnes & les forêts, qui régnent des deux côtés de la Chagre, ſont remplies d'animaux, ſur-tout de ſinges, dont les Nègres, les Créoles & les Européens même ne font pas difficulté de manger la chair. Don d'Ulloa fait une peinture très-vive du ſpectacle que les rivieres de ce pays offraient à la vue : « Tout ce que l'art, dit-» il, peut imaginer de plus ingénieux n'appro-» che point de la beauté de cette perſpective » ruſtique, formée des mains de la Nature. L'é-» paiſſeur des bocages qui ombragent les val-» lons, les arbres de différentes grandeurs, » qui couvrent les collines, la variété de leurs » feuilles & de leurs rameaux, jointe à celle » de leurs couleurs, font un coup-d'œil auquel » l'imagination ne peut atteindre. Ajoutons-y » une prodigieuſe quantité d'animaux, qui for-» ment d'autres nuances; les ſinges de diverſes » eſpèces, qui voltigent par troupes, d'un arbre » à l'autre, qui s'attachent aux branches, qui » s'uniſſent ſept ou huit enſemble pour paſſer » la riviere; les meres portant leurs petits ſur

» le dos, avec cent grimaces & cent geſtes ri-
» dicules; les oiſeaux propres au pays, dont le
» nombre eſt incroyable; d'autres, ſemblables
» à ceux de l'Europe, tels que les paons de
» montagnes, des paons royaux, des faiſans,
» des tourterelles & des hérons de différentes
» eſpèces, les uns tout-à fait blancs; d'autres
» blancs auſſi, mais avec des plumes rougeâtres
» au cou, & dans tous les endroits du corps
» où cette couleur paraît plus vive; d'autres,
» avec le cou & le bord des ailes blancs; d'au-
» tres encore, bigarrés de couleurs diverſes,
» & tous de différentes grandeurs. Ceux de la
» premiere eſpèce ſont les plus petits. Les blancs
» & noirs ſont tout-à-la-fois les plus grands &
» les plus délicats à manger. Les paons & les
» faiſans ſont d'un goût délicieux. Enfin les ar-
» bres de cette riviere ſont chargés de toutes
» ſortes de fruits, entre leſquels on vante par-
» ticulierement les pignes, ou pommes de pin,
» qui ſurpaſſent celles des autres lieux par la
» groſſeur, l'odeur & le goût, & que cette rai-
» ſon fait rechercher dans toutes les Indes.»

Tierra-Firme.

Panama eſt ſituée dans l'Iſthme du même nom, près d'une plage baignée par le flot de la mer du Sud. Sa poſition eſt à 8 degrés 57 minutes 48 ſecondes & demie de latitude du Nord. Les opinions ſont différentes ſur la lon-

Panama.

Tierra-Firme.

gitude, parce qu'on n'a pu s'en assurer par des observations. On doute encore si Panama est plus oriental ou plus occidental que Porto-Bello. Don d'Ulloa remarque que les Géographes Français le croient plus oriental, & le placent ainsi dans leurs Cartes; mais les Espagnols étant d'un avis contraire, qu'ils suivent aussi dans les leurs, il croit que les fréquens voyages qu'ils font de l'une de ces Villes à l'autre, & par conséquent l'occasion qu'ils ont plus souvent que les Français de vérifier leur sentiment, doivent leur faire donner la préférence. Il ajoute qu'à la vérité, de tous les Espagnols qui font le voyage, il n'y en a presque aucun qui soit en état de faire des observations de cette nature; mais qu'il est impossible néanmoins que ce ne soit pas sur celles de quelques Pilotes habiles qu'on s'est déterminé. D'ailleurs il juge ce sentiment confirmé, par la route qu'il venait de faire avec ses associés.

Vasco Nugnez de Balboa ayant découvert la mer du Sud en 1513, les Espagnols furent redevables de la premiere connoissance qu'ils eurent de Panama, au Capitaine Tello de Gusman, qui s'y avança deux ans après, pour observer quelques cabanes de Pêcheurs Américains, d'où le lieu tirait son nom; car Panama signifie, dans leur langue, un lieu poissonneux. On a

vu qu'en 1518, Pédrarias d'Avila, Gouverneur de la Caſtille d'or, nom qu'on donnait à cette partie de Tierra-Firme, y établit une Colonie, & qu'en 1521 cette Peuplade obtint le nom de Ville, avec quelques changemens dans ſa forme & des avantages convenables à ce titre. Elle s'accrut pendant plus de cent cinquante ans, & rien ne manquait à la ſplendeur de ſon commerce, lorſqu'en 1670 elle fut pillée & brûlée par des Pirates Anglais, ſous la conduite du fameux Morgan Flibuſtier. Les Eſpagnols, obligés de la rebâtir, choiſirent, dans cette vue, le lieu qu'elle occupe aujourd'hui, éloignée d'une lieue & demie de ſon ancienne place & bien plus avantageux. Elle eſt ceinte d'un mur de pierres fort large, & défendue par une forte Garniſon, dont on envoie des détachemens pour la garde de Darien, de Chagre & de Porto-Bello. Tierra-Firme.

La plupart des maiſons de Panama ne ſont que de bois, d'un ſeul étage, avec un toit de tuiles; mais elles ſont grandes & belles. Un Fauxbourg, qui eſt hors de l'enceinte, & plus grand que la Ville même, n'eſt bâti auſſi que de bois. Les rues de la Ville & du Fauxbourg ſont droites, larges & pavées de pierres. On s'y croyait à couvert de l'incendie, parce que le bois des édifices paſſe pour incombuſtible,

Tierra-Firme.

ou du moins que le feu qui tombe deſſus ne fait que le percer, ſans le mettre en flamme, & s'éteint dans ſa cendre. Mais la Ville n'a pas laiſſé d'être ravagée par le feu en 1737; ce qu'on attribue à la nature du feu même, qui ayant commencé dans une cave pleine de brai, de goudron & d'eau-de-vie, prit une force à laquelle cette ſinguliere eſpèce de bois ne put réſiſter. Toutes les maiſons brûlées ont été rebâties en pierres.

Panama eſt le ſiége d'une Audience Royale, dont le Préſident eſt tout-à-la-fois Gouverneur de la Ville & Capitaine-général de la Province de Tierra-Firme; mais ſon titre ordinaire eſt celui de Préſident. Cette dignité n'eſt jamais remplie que par des Eſpagnols d'une haute diſtinction. La Ville reçoit un autre luſtre de ſon Evêque, qui ſe qualifie Primat de Tierra-Firme. Ses Tribunaux ſont l'Ayantamiento, ou le Conſeil de Ville, compoſé d'Alcades & de Régidors, la Chambre des caiſſes Royales, & celle de l'Inquiſition, dont le Tribunal de Carthagène nomme les Officiers. La Cathédrale & tous les Couvens ſont de pierre. Quoique Panama ait des Habitans riches & qu'il n'y en ait pas un qui n'y mène une vie aiſée, Don d'Ulloa nous aſſure que l'opulence de cette Ville ne répond point à l'opinion qu'on a de ſon com-

mèrce. L'arrivée des Galions à Porto-Bello décide du principal commerce de Panama. Non-ſeulement c'eſt dans cette Ville que l'Armadille du Pérou vient débarquer ſon tréſor, mais elle ſert auſſi d'entrepôt aux marchandiſes qui remontent la Chagre; & ce trafic eſt d'un grand avantage pour les Habitans. Cependant leur profit ne conſiſte que dans le loyer des maiſons, le frais des bâtimens, & la fourniture des mules & des Nègres, qui vont prendre les marchandiſes à Crucès, pour les tranſporter à Panama par un chemin coupé à pic ſur pierre vive, qui traverſe les Cordelières, ſi reſſerré en diverſes endroits, qu'une bête de charge y paſſe à peine le corps & n'y marche point avec une charge ſans un extrême danger. Tierra-Firme.

Dans d'autres temps, Panama ne laiſſe point de voir aborder quantité d'Etrangers dans ſes murs; les uns qui arrivent d'Eſpagne pour paſſer dans les Ports de la mer du Sud, & d'autres qui reviennent des mêmes Ports, pour retourner en Europe. Il faut y joindre l'abord continuel des bâtimens qui apportent les denrées du Pérou, telles que des farines, des vins, des eaux-de-vie, du ſucre, du ſavon, du ſain-doux, des huiles, des olives, &c. & les vaiſſeaux de Guayaquil qui apportent du cacao, du quinquina, & d'autres productions de la Province de Quito,

Tierra-Firme.

Le prix de ces denrées varie beaucoup. Quelquefois les Propriétaires en perdent une partie, & d'autres fois ils gagnent trois pour un, ſuivant le plus ou moins d'abondance. Les farines ſont ſujettes à ſe corrompre, par la trop grande chaleur; les vins & les eaux-de-vie s'échauffent dans les jarres, & contractent une odeur de poix : le ſain-doux ſe fond & ſe convertit en terre. En un mot, ſi les profits ſont grands, les riſques le ſont encore plus. Il vient auſſi à Panama, par les barques de la côte, du porc, de la volaille, de la viande ſalée & ſéchée, qu'on appelle *Taſſajo*, des platanes, des racines, & d'autres alimens, dont la Ville eſt fort bien pourvue par cette voie. Hors du temps des flottes, les vaiſſeaux du Pérou & de Guayaquil s'en retournent ordinairement à vide. Quelquefois ils peuvent charger des Nègres. Panama eſt en poſſeſſion d'un Comptoir pour ce commerce, où les Nègres ſont amenés lorſque l'Aſſiente eſt ouverte, & d'où ils ſont diſtribués dans toutes les parties de Tierra-Firme & du Pérou. C'eſt une prérogative du Préſident, de pouvoir permettre tous les ans à un ou deux vaiſſeaux, de paſſer à Sonſonate, à Réalejo, ou dans d'autres Ports de Guatimala & de la Nouvelle-Eſpagne, ſous prétexte d'y charger de la poix, du Goudron & des cordages pour les bâtimens qui

trafiquent à Panama, & d'y tranſporter les denrées du Pérou, dont on n'a pu trouver le débit. Mais il eſt rare que ceux à qui cette permiſſion eſt accordée, reviennent directement à Panama. La meilleure partie de leur cargaiſon conſiſte ordinairement en indigo, qu'ils portent à Guayaquil, ou dans d'autres Ports plus au Sud. Tierra-Firme.

Un des plus grands avantages de Panama eſt la pêche des perles, qui ſe fait aux Iſles de ſon Golfe, ſur-tout à celles du Roi & de Taboga. Il y a peu d'habitans qui n'emploient un certain nombre de Nègres à cette précieuſe pêche. La méthode n'eſt pas différente de celle du Golfe Perſique & du Cap de Comorin; mais elle eſt plus dangereuſe par la multitude de monſtres, qui font la guerre aux Pêcheurs. C'eſt dans les lieux où ſe fait cette pêche que ſe trouvent toujours en plus grand nombre les *Requins*, qui dévorent en un inſtant les malheureux Plongeurs qu'ils peuvent ſaiſir. Les *Mantas*, autre eſpèce de monſtres, ont l'art de les envelopper de leurs corps & de les étouffer, ou de les écraſer contre le fond, en ſe laiſſant tomber ſur eux de toute leur peſanteur. Ce poiſſon vorace, qui tire ſon nom de ſa figure eſt large, & s'étend en effet comme une pièce de draps. S'il joint un homme, ou quelqu'autre animal, il l'enveloppe & le roule dans ſon corps comme

Tierra-Firme.

dans une couverture, & bientôt il l'étouffe à force de le preſſer. Il reſſemble à la raie, mais il eſt infiniment plus gros. Pour ſe défendre contre des ennemis ſi redoutables, chaque Plongeur eſt armé d'un grand couteau pointu, & fort tranchant. Dès qu'il apperçoit un de ces monſtres, il l'attaque par quelque endroit dont il n'ait point à craindre de bleſſure, & lui enfonce ſon couteau dans le corps. Le monſtre ne ſe ſent pas plutôt bleſſé, qu'il prend la fuite. Les Caporaux Nègres, qui ont l'inſpection ſur les autres eſclaves, veillent de leur barque à l'approche de ces cruels animaux, & ne manquent point d'avertir les Plongeurs, en ſecouant une corde qu'ils ont autour du corps. Souvent un Caporal ſe jette lui-même dans les flots, armé auſſi d'un couteau, pour ſecourir le Plongeur qu'il voit en danger : mais ces précautions n'empêchent point qu'il n'en périſſe toujours quelques-uns, & que d'autres ne reviennent eſtropiés d'une jambe ou d'un bras. Les Eſpagnols cherchent le moyen de rendre cette pêche plus ſûre, par quelque machine qui puiſſe défendre les pêcheurs, ou les mettre à couvert. Juſqu'à préſent toutes les inventions ont mal réuſſi. Les perles du Golfe de Panama ſont ordinairement de très-belle eau. Il s'en trouve de remarquables par leur groſſeur & leur figure. Une partie eſt

tranſportée

transportée en Europe; mais la plus considérable passe à Lima, où elles sont extrêmement recherchées, & dans les Provinces intérieures du Pérou. Tierra-Firme.

Autrefois on tirait de l'or des mines de Tierra-Firme, ce qui n'augmentait pas peu les richesses de Panama. Le plus fin venait du Darien; mais, depuis la révolte des Américains qui se sont rendus maîtres de la plus grande partie de cette Province, le travail est abandonné, ou se réduit à quelques mines des frontieres. Celles de Veraguas & du pays même de Panama, quoique moins exposées aux incursions, n'en sont pas poussées avec plus de vigueur, parce que l'or y est moins abondant qu'au Darien, & d'un aloi fort inférieur, sans compter que la mer produisant beaucoup de perles, les habitans du pays ont plus de goût pour cette pêche, dont les frais sont moindres & le profit plus certain.

Outre l'argent que le commerce attire à la Ville de Panama, il s'y fait annuellement une remise considérable de deniers Royaux, qu'on y envoie de Lima pour le paiement des troupes, des Officiers de l'Audience, & des autres Officiers du Roi. Les revenus que ce Monarque tire de Panama même, ne suffisent pas pour tant de monde employé à son service.

Tierra-Firme.

Les Voyageurs remarquent que c'eſt à Panama qu'on commence à ſuivre les modes du Pérou. Cependant l'habillement des femmes eſt diſtingué par quelques uſages qui leur ſont propres. Il eſt compoſé, lorſqu'elles vont à pied dans les rues, d'une mante & d'une jupe aſſez ſemblables à celles d'Eſpagne. Mais, dans leurs maiſons, & dans leurs viſites, elles n'ont que la chemiſe depuis la ceinture juſqu'au cou. Cette chemiſe a de grandes manches, ouvertes par le bas, & ces ouvertures, comme celle du col, ſont garnies de magnifiques dentelles. Elles portent des ceintures au-deſſus des hanches, & cinq ou ſix chapelets de différente eſpèce, régulierement pendus au cou, les uns de perles, d'autres de corail mêlé de grains d'or; & pardeſſus elles ont deux ou trois chaînes d'or, d'où pendent des reliquaires. Leurs poignets ſont ornés de braſſelets, d'or ou de tombac, au-deſſus deſquels elles ont un autre braſſelet de perles, ou de corail ou de jais. Leur jupon, qui prend à la ceinture, ne leur deſcend que juſques aux mollets. De-là, juſqu'aſſez près de la cheville du pied, régne un cercle de larges dentelles, qui pendent de la jupe de deſſous. Elles portent des ſouliers. Les Métives & les Négreſſes ne peuvent porter la mante, ni la jupe. Ce ſont des habillemens réſervés aux Eſpagnoles, à qui ce

privilége donne celui de prendre le titre de *Signora*, quand elles ne l'auraient point par leur rang ou leur naissance. Tierra-Firme.

Le climat de Panama diffère plus de celui de Carthagène, que l'on ne pourrait le penser de si peu d'éloignement. L'été y commence plus tard & finit plus tôt, parce que les brises y sont plus tardives & qu'elles durent moins.

Il semble que le terroir de Panama devrait être extrêmement fertile. Aussi n'attribue-t-on la disette, qui oblige les habitans de tirer toutes leurs provisions du Pérou, qu'à leur aversion pour tout autre exercice que le négoce. On n'apperçoit point d'autres traces de culture, aux environs de cette Ville, que celles dont la Nature veut bien faire les frais.

L'intérieur de l'Isthme contient peu d'habitans indigènes. C'est du côté de la mer du Nord, sur-tout aux bords des rivieres, qu'on en voit le plus grand nombre. Ceux de la Côte du Sud, qui n'ont pas été détruits par les armes, ont mieux aimé se retirer vers les Pays plus Méridionaux, que de se soumettre au joug Espagnol. Cependant il n'y a point de partie de l'Isthme, où l'on ne trouve des Américains dispersés, & leurs usages différant peu de ceux des autres Provinces de Tierra-Firme, peuvent être compris tous sous le même article.

Tierra-Firme.

La taille ordinaire des hommes eſt entre cinq & ſix pieds. Ils ſont droits & d'une belle proportion. La plupart ont les os fort gros & la poitrine large. On ne leur remarque jamais aucune apparence de difformité naturelle ; ce qui les a fait accuſer d'abord, par quelques Voyageurs, de ſe défaire de leurs enfans lorſqu'ils naiſſent avec quelques défauts ; mais, depuis qu'on les connaît, cette barbarie n'a pas été prouvée. Ils ſont ſouples, vifs & fort légers à la course. Les femmes ſont petites & épaiſſes dans leur jeuneſſe, mais bien faites dans leur bon point, qui n'ôte rien à la beauté de leur taille. Elles ont l'œil vif, & le regard agréable. En général, les deux ſexes ont le viſage rond ; le nez court & écraſé ; les yeux gros & fort brillans, quoique gris ; le front élevé ; les dents blanches & bien rangées ; les lèvres fines ; la bouche petite, & le menton bien formé.

Ils ont tous les cheveux noirs, très-forts & ſi longs, qu'ils leur deſcendent ordinairement juſqu'au milieu du dos. Les femmes ſe les attachent avec un cordon, ſur la nuque du col, & les hommes les laiſſent pendre de toute leur longueur. Les deux ſexes ont, pour ſe peigner, un inſtrument de bois compoſé de pluſieurs petits bâtons, longs de cinq à ſix pouces, & pointus des deux côtés, comme les bâtons de nos gantiers :

Tierra-Firme.

ils en lient dix ou douze enſemble par le mi-
eu; & les extrémités s'écartant avec les doigts,
haque bout leur ſert de peigne. On juge du
u'ils prennent à ſe peigner, par le temps
ils y emploient; c'eſt un exercice qu'ils ré-
tent pluſieurs fois le jour. Mais ils s'arrachent
barbe & tout autre poil, à la réſerve des
upieres & des ſourcils. Cette opération eſt le
rtage des femmes. Elles prennent les poils
mre deux petits bâtons, & les arrachent fort
roitement. Les hommes ſe font couper auſſi
s cheveux dans quelques occaſions, telles qu'une
ictoire ſur quelque ennemi qu'ils ont tué de
ur propre main. Ils y ajoutent une autre marque
honneur, qui eſt de ſe peindre tout le corps
noir. Un homme noirci, & ſans cheveux,
aſſe entr'eux pour un Héros. Mais ce glorieux
at ne dure que depuis le jour de l'exploit juſ-
'à la premiere Lune; & le Vainqueur ſe-rait
éshonoré, s'il ne faiſait pas diſparaître auſſi-tôt
noirceur, & s'il ne laiſſait pas croître ſes
heveux.

Leur teint naturel eſt couleur de cuivre clair,
d'orange ſeche. Leurs ſourcils ont la noirceur
u jais. Ils ne les teignent point; mais ils ſe les
ottent, comme leurs cheveux, avec une ſorte
huile qui les rend fort luiſans. Waffer, Zarate
d'autres Voyageurs, parlent d'une race d'Amé-

Tierra-Firme.

ricains blancs, & atteſtent tous ceux qui ont fait le voyage de l'iſthme. A la vérité, le nombre de ces blancs n'eſt pas comparable à celui des hommes couleur de cuivre. D'ailleurs leur peau n'eſt pas d'un blanc de carnation comme celle des Européens, c'eſt plutôt un blanc de lait, & ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'ils ont le corps tout couvert d'un duvet de la même blancheur & ſi fin, qu'il n'empêche point de voir la peau (*a*). Les hommes auraient la barbe blanche, s'ils la laiſſaient croître. Ils ſe l'arrachent; mais jamais ils n'entreprennent d'ôter le duvet. Ils ont les ſourcils & les cheveux auſſi blancs que la peau; & leurs cheveux longs de ſept à huit pouces, paraiſſent friſés. Ces Américains ſont moins gros que les autres. Waffer ajoute, comme un autre ſujet d'étonnement, que leurs ſourcils ſont courbés en arc, & forment un croiſſant qui a la pointe en-bas. Il ne ſait, dit-il, ſi c'eſt par cette raiſon qu'ils voient fort clair pendant la nuit, pour peu que la lune jette de lumiere; mais ils ont alors la vue ſi bonne, qu'ils diſtinguent un objet de fort loin. Auſſi leur donne

(*a*) C'eſt l'eſpèce nommée par les Eſpagnols *Albinos*, dont M. DE VOLTAIRE parle dans ſes Mêlanges.

Tierra-Firme.

ſon, dans le pays, un nom qui ſignifie *yeux de la Lune*. Leurs yeux ſont trop faibles pour ſoutenir la lumiere du Soleil ; & l'eau qui en dégoutte ſans ceſſe, les oblige de ſe tenir renfermés dans leurs maiſons, d'où ils ne ſortent qu'à la fin du jour. Ils ne ſont pas ſi robuſtes que les autres Américains, ni capables d'aucun exercice violent ; cependant, lorſque la nuit approche, ils renoncent à leur indolence, pour aller courir dans les bois. On vante beaucoup leur légereté. Si les hommes couleur de cuivre, font peu de cas d'eux, ils rendent le change à ceux qui les mépriſent ; ce qui n'empêche point que les deux races n'aient quelquefois des communications fort intimes. Waffer vit un fruit de ce commerce.

Tous les habitans de cette contrée aiment à ſe peindre le corps de diverſes figures, & n'attendent pas même que leurs enfans ſoient en état de marcher, pour les parer de cet ornement. Ils ſe font deſſiner ſur toutes les parties, principalement ſur le viſage, des oiſeaux, des hommes & des arbres. C'eſt de leurs femmes qu'ils reçoivent ce ſervice. Les couleurs qu'elles emploient, ſont le rouge, le jaune & le bleu, délayés avec une ſorte d'huile, dont elles ont toujours une proviſion. Elles ont des pinceaux, qui leur ſervent à tracer des figures ſur la peau. Cette peinture ſe ſoutient pendant quelques ſemaines, & ne

Tierra-Firme.

demande que d'être rafraîchie, lorſqu'elle commence à ſe ternir. Waſſer, dans une occaſion dangereuſe, ne fit pas difficulté de ſe laiſſer peindre à la maniere des Américains, pour ſe concilier leur amitié. Nous tranſcrirons ici une partie de ſa relation, qui joint à l'intérêt des événemens, quelques détails curieux ſur les propriétés du pays, & les divers uſages des habitans.

Waſſer, Chirurgien de profeſſion, & du nombre des avanturiers, qui avaient ſuivi le pirate Sharp dans la mer du Sud, jugea, comme Dampierre & quelques autres de leurs compagnons, qu'il valait mieux repaſſer l'Iſthme au travers de mille dangers, que de demeurer ſous la conduite d'un Chef auquel ils n'avaient pas reconnu plus de capacité que de courage. Après quelques jours de marche, un accident fâcheux fut pour lui le prélude de beaucoup d'infortunes. Mais on regretterait de ne les pas lire dans le récit même du Voyageur.

« C'était, dit-il, le 5 de Mai 1687. J'étais » aſſis ſur la terre, près d'un de nos Anglais, » qui faiſait ſécher de la poudre à canon ſur une » aſſiette d'argent. Il s'entendait ſi mal à manier » la poudre, que le feu y prit, & me brûla » le genoux juſqu'à découvrir l'os. J'y appliquai » auſſi-tôt des remèdes; &, ne voulant pas de-

» meurer derriere mes compagnons, je les ſuivis
» pendant deux jours avec de vives douleurs. Tierra-Firme.
» Mais nos eſclaves s'enfuirent, après nous avoir
» volés ; & le Nègre qui me ſervait, ayant em-
» porté mes drogues avec mes hardes, je me vis
» privé des ſecours néceſſaires à ma plaie. Mon
» mal augmenta, & me mit bientôt dans l'im-
» puiſſance de ſuivre les autres. Nous avions déjà
» perdu deux de nos compagnons, Robert
» *Spratlin* & Guillaume *Bowman*, qui nous
» avaient quittés. Toute la Compagnie était ſi
» fatiguée que, pour s'encourager les uns les
» autres, on régla que ceux qui ne pourraient
» continuer la route, ſeraient tués ſans pitié, dans
» la crainte que, s'ils tombaient entre les mains
» des Eſpagnols, on ne leur arrachât, par des
» ſuppl[illegible], le ſecret de notre marche. Mais cette
» rigoureuſe ordonnance ne fut point exécutée,
» & l'on ſe contenta de m'abandonner à la merci
» des Sauvages, avec M. *Gobſon*, & un matelot,
» nommé Jean *Hinglon*, qui avaient ſuccombé,
» comme moi, à la fatigue du chemin.

» Quelques Américains, dont nous nous vîmes
» forcés d'implorer le ſecours, entreprirent de
» guérir ma plaie. Ils mâcherent diverſes herbes,
» dont ils firent une eſpèce de pâte, qu'ils éten-
» dirent ſur une feuille de plantain ; & ce cata-
» plaſme fut appliqué ſur le mal. Dans l'eſpace

Tierra-Firme.

» de deux jours, je me trouvai soulagé. Mais ; » si nos hôtes avaient marqué de l'humanité sur » ce point, nous étions peu satisfaits des alimens » que nous recevions d'eux. Ils ne nous faisaient » manger que des platanes verds. Cependant un » jeune Américain se dérobait quelquefois à la » vue des autres, pour nous en donner de mûrs. » Il avait été pris dans son enfance, par les Es- » pagnols, avec lesquels il avait demeuré assez » long-temps, pour apprendre leur langue ; & » l'amour de sa famille lui avait fait trouver le » moyen de se sauver de leurs mains. Comme » nous savions un peu d'Espagnol & quelques » mots de sa langue, que nous avions appris en » nous rendant de la mer du Nord à celle du » Sud, il n'eut pas de peine à nous faire en- » tendre que ses compatriotes n'étaient pas aussi » méchans que nous pouvions nous l'imaginer, » & que, s'ils nous traitaient avec un peu de » rigueur, c'était pour nous punir d'avoir enlevé » plusieurs habitans dans notre premier passage, » & de les avoir forcés de nous servir de guides » pendant les pluies. En effet, leur vengeance » n'alla point jusqu'à les faire cesser de panser » ma plaie avec les mêmes herbes, & ce remède » me guérissait à vue d'œil.

» J'étais en état de me promener, lorsque » Spratlin & Bowman, qui nous avaient laissés,

» nous surprirent agréablement par leur arrivée. Tierra-Firme.
» Ils nous dirent que, rebutés de marcher sans
» guides, au travers des bois, & de ne subsister
» que de quelques platanes, que le hasard leur
» faisait rencontrer, ils s'étaient déterminés à
» prendre un chemin qu'ils avaient reconnu, au
» risque de tous les mauvais traitemens qu'ils
» pouvaient craindre des Américains. Je leur ré-
» pondis qu'ils ne devaient pas espérer d'être
» mieux traités que nous, & que leur vie même,
» non plus que la nôtre, n'était pas en sûreté,
» parce qu'on n'avait pas encore eu de nouvelles
» des guides que nos Anglais avaient enlevés.

« En effet, tous les habitans du canton ne
» voyant pas revenir leurs amis, après avoir at-
» tendu long-temps leur retour, perdirent pa-
» tience, & tinrent plusieurs fois conseil sur la
» vengeance qu'ils devaient tirer de nous. Les
» uns proposaient de nous ôter la vie, les autres
» de nous garder parmi eux, & d'autres enfin
» de nous livrer aux Espagnols, dont ils con-
» naissaient la haine pour nous. Mais, comme ils
» ne les haïssaient pas moins, ce dernier avis fut
» rejetté, & le résultat de leurs délibérations fut
» de nous accorder encore dix jours, après les-
» quels ils résolurent de nous brûler vifs, si leurs
» amis ne reparaissaient pas. Notre perte nous
» parut certaine; car neuf jours s'étant écoulés,

Tierra-Firme.

» ſans qu'ils entendiſſent parler des guides, ils » ne douterent point que nos compagnons ne » les euſſent aſſaſſinés, & le bûcher fut préparé » pour le jour ſuivant. Ils devaient l'allumer après » le coucher du Soleil, & nous y jetter auſſi-tôt. » Heureuſement leur Chef, nommé *Lacenta*, » fut informé de leur réſolution, & les détourna » de cette cruauté. Il leur conſeilla de nous faire » deſcendre vers la côte, avec deux Américains, » qui s'informeraient du ſort des autres. Cet avis » fut approuvé. On nous accorda deux hommes, » avec leſquels nous nous mîmes joyeuſement en » chemin, parce que nous étions perſuadés que » nos compagnons n'avaient fait aucun mal à » leurs guides.

» Pendant trois jours, nous ne fîmes que tra- » verſer des marais bourbeux, avec une pluie » continuelle. Il fallut paſſer les deux premieres » nuits ſous des arbres, dont chaque feuille était » un ruiſſeau qui coulait ſur nous, & la troiſieme, » ſur une petite montagne, que la grande quan- » tité d'eau, dont nous nous vîmes environnés le » lendemain, nous fit prendre pour une Iſle. » Nos proviſions de vivres, qui n'étaient qu'une » poignée de maïs, furent conſumées dès le » troiſieme jour. Alors les deux Américains, » auſſi preſſés que nous par la faim, prirent le » parti de nous abandonner.

» Nous demeurâmes dans un mortel embarras.
» La pluie ceſſa le jour ſuivant ; & les eaux n'ayant Tierra-Firme.
» pas tardé à s'écouler, nous marchâmes du côté
» du Nord, juſqu'au bord d'une riviere très-
» profonde, & large d'environ quarante pieds.
» Il était ſix heures du matin ; nous apperçûmes
» ſur la rive, un grand arbre, qui paraiſſait avoir
» été nouvellement abattu à coups de hache, &
» qui s'étendant d'un bord de la riviere à l'autre,
» formait une eſpèce de pont pour la traverſer.
» Nous jugeâmes que c'était l'ouvrage de nos
» compagnons, ou que du-moins ils avaient ſuivi
» cette route. Notre premiere réſolution fut de
» paſſer la riviere, & de marcher ſur leurs
» traces. Nous paſsâmes à la file, ſur un pont que
» les pluies avaient rendu ſi gliſſant, que nous
» eûmes beaucoup de peine à nous ſoutenir ;
» mais envain cherchâmes-nous quelques veſtiges
» de ceux qui nous avaient précédés ; la terre
» était couverte de boue, & toute inondée des
» dernieres pluies. Nous n'en fûmes pas moins
» forcés de paſſer la nuit dans ce lieu ; &, le len-
» demain, nous repaſſâmes la riviere, pour ſuivre
» ſon cours, qui nous paraiſſait deſcendre vers la
» mer du Nord. Nous eûmes à traverſer, juſqu'à
» la fin du jour, des bois de bambous & de
» ronces. Le ſoir, nous nous trouvâmes dans un
» accablement de fatigue & de faim, auquel

Tierra-Firme.

» nous aurions infailliblement ſuccombé, ſi le » Ciel, qui veillait à notre vie, ne nous eût fait » découvrir un arbre de Maca, chargé de fruits : » nous en mangeâmes avidement, & nous en » fîmes une proviſion, qui nous donna de meil- » leures eſpérances pour le jour ſuivant.

» Après avoir marché depuis le lever du Soleil, » nous arrivâmes, vers quatre heures après midi, » ſur le bord d'une autre riviere, qui recevait » celle dont nous avions ſuivi la rive. Comme » elle paraiſſait couler auſſi vers le Nord, nous » réſolûmes de faire deux radeaux pour la deſ- » cendre. Les bambous creux, que nous avions » autour de nous, favoriſaient ce deſſein. Nous » en coupâmes quelques-uns ; &, les laiſſant dans » toute leur longueur, nous les liâmes enſemble » avec des branches de divers arbriſſeaux. La » nuit nous ſurprit avant la fin de notre travail ; » mais les fruits ne nous manquant point encore, » nous établîmes notre logement ſur une petite » éminence, couverte d'arbres d'une prodigieuſe » groſſeur. Il nous fut aiſé de ramaſſer aſſez de » bois, pour allumer du feu ; & nous com- » mencions à nous endormir tranquillement ; » lorſqu'il ſurvint un ſi furieux orage, que le » ciel & la terre ſemblaient prêts à ſe confondre. » La pluie fut accompagnée de tonnerres & d'é- » clairs, avec une odeur de ſoufre, dont nous

» nous ſentîmes preſque étouffés. Bientôt nous » entendîmes de toute part l'effroyable bruit » des eaux, qui roulaient avec la derniere im- » pétuoſité, & la lumiere des éclairs nous fit ap- » percevoir qu'elles commençaient à nous en- » tourer. En moins d'une demi-heure, elles em- » porterent le bois que nous avions allumé. Nous » ne penſâmes alors qu'à la fuite, & chacun » chercha quelqu'arbre ſur lequel il pût monter; » mais la colline n'en ayant que de fort gros, & » preſque ſans aucune branche, il fallut renoncer » à cet eſpoir. J'eus le bonheur d'en rencontrer » un qui était creux d'un côté, avec une ou- » verture à trois ou quatre pieds de terre. J'y » entrai, & je m'aſſis ſur un nœud qui s'y trou- » vait. Là, m'abandonnant aux plus triſtes ré- » flexions, j'attendis le jour avec des mouve- » mens que je ne puis repréſenter; dans la » crainte continuelle que mon arbre n'eût le ſort » de pluſieurs autres, qui étaient emportés par la » violence des eaux, & dont le choc me faiſait » trembler. Enfin j'apperçûs les premiers rayons » du jour, je ſentis renaître la joie dans mon » cœur. En effet, la pluie & les éclairs ceſſerent, » les eaux s'écoulerent aſſez vîte, & le Soleil ſe » leva, je ſortis alors de ma retraite, pour cher- » cher l'endroit où nous avions fait du feu, dans » l'eſpérance d'y retrouver quelqu'un de mes

Tierra-Firme.

Tierra-Firme.

» compagnons ; mais je ne vis perſonne ; & » les échos ſeuls répondirent aux cris que je » pouſſai pour les appeller. Ma douleur devint » ſi vive, que j'enviai le ſort de ceux que » je croyais entraînés par la fureur des eaux ; » &, dans cet accès de déſeſpoir, je me laiſſai » tomber par terre, comme mort. Cependant » Gobſon & les trois autres, qui avaient auſſi » trouvé leur ſalut dans des arbres creux, » & qui en avaient été quittes pour les mêmes » alarmes, vinrent me joindre & me rap- » peller à la vie. Nous nous embraſsâmes, » les larmes aux yeux, en remerciant le Ciel de » notre conſervation. Nos raiſonnemens ſur l'inon- » dation nous firent conclure que, pendant les » grandes pluies, la pente des montagnes formait » des torrens, qui groſſiſſaient auſſi-tôt les rivieres, » & que, par la même raiſon, l'eau n'était pas long- » temps à diſparaître.

» Nous cherchâmes nos radeaux, que nous » avions attachés ſur la rive, au tronc d'un » arbre. Ils étaient enfoncés dans la boue, & » remplis ; ce qui nous fit reconnaître que nous » les avions mal conſtruits, car le bambou creux » ſe ſoutient ordinairement ſur l'eau. Ce nouveau » chagrin nous ôta l'envie d'en faire d'autres, » pour deſcendre la riviere ; & nous réſolûmes, » à toutes ſortes de riſques, de retourner chez

» les Américains.

» les Américains. Quelle grace ne rendîmes-nous
» pas au Ciel de nous avoir inſpiré cette réſo- Tierra-
» lution, lorſque nous apprîmes enſuite que la Firme.
» riviere allait ſe jetter dans celle de Chéapo,
» & que nous ſerions par conſéquent tombés
» au milieu des Eſpagnols, dont nous ne devions
» attendre aucun quartier ! Nous reprîmes donc
» le chemin par lequel nous étions venus. Comme
» notre unique nourriture, depuis ſept jours, était
» le fruit de *maca*, & la moëlle d'un arbre que
» les habitans nomment *bibles*, la faim nous
» faiſait chercher des yeux tout ce qui pouvait
» être propre à la ſoulager. Nous apperçûmes
» un daim qui dormait. Un de nos Compagnons,
» détaché pour le tuer, s'en approcha de fort
» près; mais en tirant, un faux pas lui fit manquer
» ſon coup. L'animal, éveillé par le bruit, s'é-
» loigna légèrement. Dans le deſſein de chercher
» les habitations, il fallait s'écarter de la riviere,
» & cette néceſſité nous expoſait à nous égarer.
» Heureuſement la trace d'un de ces porcs ſau-
» vages, qu'on nomme *peccaris*, nous conduiſit
» vers une plantation. Avant que de nous montrer
» aux habitans, dont nous appréhendions d'être
» mal reçus, nous nous arrêtâmes pour tenir
» conſeil. On réſolut d'envoyer vers eux un ſeul
» homme, qui ſerait tiré au ſort, & d'attendre
» l'événememt. Le ſort tomba ſur moi-même,

Tierra-Firme.

» qui avais proposé cette ouverture, & j'allai » trouver les Américains avec assez d'inquiétude » sur le traitement que j'en recevrais. Mais elle » fut bientôt dissipée par leur accueil. Ils m'of- » frirent leurs meilleurs alimens, & n'eurent pas » plutôt appris l'embarras de mes Compagnons, » qu'ils leur envoyerent le jeune-homme dont » nous avions éprouvé l'amitié. Ils les amena. Nous » sûmes de lui la cause de cet heureux changement. » Les guides étaient revenus, & se louaient » fort de la troupe Anglaise, qui leur avait » fait oublier, par ses caresses & ses présens, » la violence qu'ils avaient d'abord essuyée.

« Nous prîmes six ou sept jours de repos dans » cette plantation, après quoi, l'impatience de » nous approcher de la mer du Nord, nous re- » mit en marche. Les Américains, remplis alors » de bonne volonté, nous donnerent pour guides » quatre jeunes hommes robustes, qui marche- » rent devant nous avec affection. Ils nous mene- » rent, en un jour, au bord de la riviere, où » nous en avions mis trois à nous rendre. Nous » y trouvâmes un canot, sur lequel ils nous firent » embarquer; mais ce fut contre le courant qu'ils » ramerent jusqu'au soir. A l'entrée de la nuit, » ils nous mirent à terre, pour nous faire loger » dans une cabane. Le lendemain, nous partîmes » avec deux nouveaux rameurs, qui s'offrirent

» pour ſoulager les premiers. En ſix jours, ils nous » rendirent au pied d'une grande habitation, qui » était la demeure & comme le Château de La- » centa, ce même Cacique à qui nous avions obli- » gation de la vie.

Tierra-Firme.

» Elle occupe le ſommet d'une petite monta- » gne, ſur laquelle il ſe trouve des arbres, dont » le tronc a depuis ſix juſqu'à dix & onze pieds » de diamètre, avec une belle allée de platanes » & un fort joli bocage. Ce lieu ſerait des plus » agréables du monde, ſi l'art y avait ſecondé la » nature. Dans ſa circonférence, la montagne con- » tient environ cent arpens. C'eſt une péninſule » de forme ovale, preſque environnée de deux » grandes rivieres, dont l'une vient de l'Eſt, l'au- » tre du côté oppoſé, & qui ne ſont pas éloi- » gnées entr'elles de plus de quarante pieds. Cette » langue de terre, ſeul chemin qui conduit au » Château, eſt tellement embarraſſée de bambous » & de diverſes ſortes d'arbriſſeaux, qu'elle pa- » raît impénétrable à ceux qui n'y ſont pas reçus » volontairement. C'était dans ce lieu que La- » centa faiſait ſa demeure, avec cinquante de ſes » principaux Sujets. Tous les Sauvages de la Côte » du Nord, & ceux qui touchent à l'Iſthme vers » le Sud, ne reconnaiſſaient pas d'autre Souverain.

» Auſſi-tôt que nous eûmes quitté notre canot, » il renvoya nos Guides à leurs habitations. Il

Tierra-Firme.

» nous offrit un logement, pour attendre une
» saison plus commode, en nous représentant que
» celle des pluies avait rompu les chemins; &
» nous éprouvâmes, avec joie, que ces Peuples
» savent observer les loix de l'hospitalité. Un in-
» cident fort simple augmenta la bonne opinion
» qu'ils avaient conçue de nous, sur le témoi-
» gnage de nos Guides, & me mit tout-d'un-coup
» dans une haute réputation. Une des femmes du Ca-
» cique avait la fièvre, & devait être saignée. Cette
» opération est fort singuliere parmi les habitans
» de l'Isthme. Elle se fait en public. Le malade
» se tient assis sur une pierre, tout nu, devant
» un homme armé d'un fort petit arc, qui lui tire
» sur toutes les parties du corps de très-petites
» fleches, avec une promptitude surprenante. Les
» fleches sont arrêtées par un petit cercle de fil,
» qui les empêche de pénétrer trop. On les retire
» ensuite avec la même vîtesse. Si, par hasard,
» elles ont percé quelque veine, & que le sang
» paraisse sortir goutte-à-goutte, les spectateurs
» applaudissent à l'habileté du Chirurgien, & mar-
» quent leur joie par des sauts & par des cris.
» Les ridicules apprêts que je vis faire pour sai-
» gner la femme du Cacique, me porterent à lui
» offrir mes services. Il parut curieux d'apprendre
» comment la saignée se faisait en Europe. Je
» tirai de ma poche une boëte d'instrumens, seu-

» bien que mon Nègre ne m'avait point enlevé ; » je fis une bande d'écorces d'arbre dont je liai » le bras de la femme, & je lui ouvris la veine » avec ma lancette. Je m'attendais à des félicita- » tions ſur une méthode ſi prompte ; mais La- » centa, voyant ſortir le ſang avec violence, ju- » gea que j'avois bleſſé ſa femme, & devint ſi » furieux, qu'il prit ſa lance pour m'en frapper. » Cependant la tranquillité avec laquelle je reçus » ſes menaces, en lui offrant ma vie pour caution » du ſuccès, me fit obtenir la liberté de finir. Je » tirai à la Malade environ douze onces de ſang, » & la fièvre la quitta dès le lendemain. Un évé- » nement ſi nouveau pour les Américains, m'at- » tira d'eux toutes ſortes d'honneurs. Le Cacique » parut à leur tête, ſe baiſſa devant moi, & me » baiſa la main, avant que je puſſe l'empêcher. » Tous les autres m'embraſſerent les genoux, & » me mirent enſuite dans un hamac ; où ils » me porterent comme en triomphe ſur leurs » épaules.

Tierra-Firme.

» Ma faveur n'ayant fait qu'augmenter, par les » ſervices que je continuai de leur rendre, La- » centa me menait ſouvent à la chaſſe, qui était » une de ſes plus fortes paſſions. Je l'accompa- » gnai une fois vers ſes Etats du Sud, & nous » paſſâmes près d'une riviere d'où les Eſpagnols » tirent de l'or. Je la pris pour une de celles qui

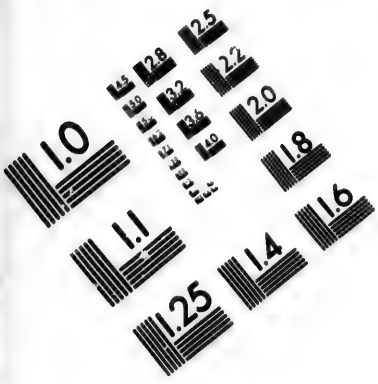
Tierra-Firme.

» viennent du Sud-Eſt, & qui vont ſe décharger » dans le Golfe de Saint-Michel. Nous apperçû- » mes quelques Eſpagnols qui travaillaient, & » nous étant gliſſés auſſi-tôt dans un bois voiſin, » la curioſité nous y fit obſerver de quelle ma- » niere ils tirent l'or. Ils ont de petits plats de » bois creux qu'ils enfoncent dans l'eau, & qu'ils » retirent pleins d'eau & de ſable. Ils ſecouent » le plat; le ſable s'élève de lui-même au-deſſus » de l'eau, & l'or qui s'y trouve mêlé, demeure » au fond: enſuite ils font ſécher l'or au Soleil, » &, pour achever de le ſéparer du ſable, ils » broient les parties ſeches dans un mortier; en- » ſuite ils les étendent ſur du papier, ils paſſent » une pierre d'aimant par-deſſus, apparemment » pour les nettoyer, &, ſans autre préparation, » ils les mettent dans des calebaſſes. Ce travail » ne ſe fait qu'en été & ne dure que trois mois. » La riviere, qui n'a pas alors plus d'un pied de » profondeur, eſt inacceſſible dans le temps des » pluies. Tout l'or qu'on a tiré pendant la belle » ſaiſon eſt tranſporté à Sainte-Marie dans de petits » bâtimens; &, lorſque nous prîmes cette Ville » avec le Capitaine Sharp, nous y en trouvâmes » plus de trente mille marcs.

» Pendant notre voyage, je pris occaſion du » mauvais ſuccès de la chaſſe du Cacique, pour » lui vanter l'excellence des chiens d'Angleterre.

» Je m'étais apperçu que ſon deſſein était de me
» retenir auprès de lui ; mais il ne put réſiſter à
» l'offre que je lui fis de lui amener quelques
» beaux chiens de mon pays, s'il me permettait
» d'y retourner pour quelques mois. Cependant
» il ne m'accorda cette grace, qu'après m'
» fait promettre que je reviendrais avant la
» de l'année & que j'épouſerais une de ſe
» Je fis ce ſerment ſans y croire ma con
» fort engagée. Il me congédia dès le lendemain,
» ſous l'eſcorte de ſept jeunes Américains. J'étais
» nu comme eux, & j'avais conſenti, pour leur
» plaire, à me laiſſer peindre le corps par leurs
» femmes. Cependant j'avais conſervé mon habit,
» pour me préſenter avec plus de décence aux
» premiers Européens que je pouvais rencontrer.
» Lacenta chargea quatre femmes de tranſporter
» ce petit équipage avec mes proviſions, & me
» dit, en m'embraſſant, que je ſerais ſurpris, à mon
» retour, de tout ce qu'il voulait faire en ma
» faveur. Quinze jours de marche me firent arri-
» ver à ſon habitation, où mes compagnons ap-
» prirent, avec des tranſports de joie, que j'a-
» vais obtenu leur liberté & la mienne. Je pris
» quelques jours de repos, après leſquels nous
» nous mîmes en marche vers la mer du Nord,
» eſcortés par un grand nombre d'Américains bien
» armés.

Tierra-Firme.



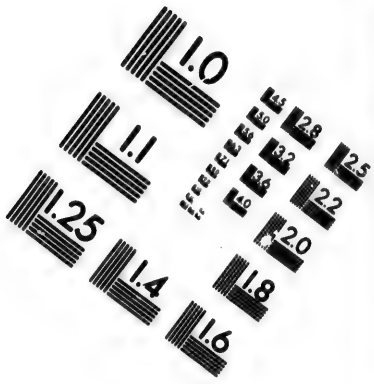
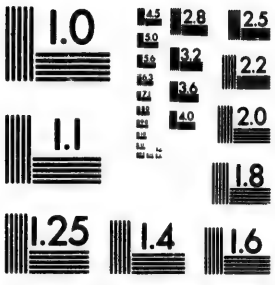
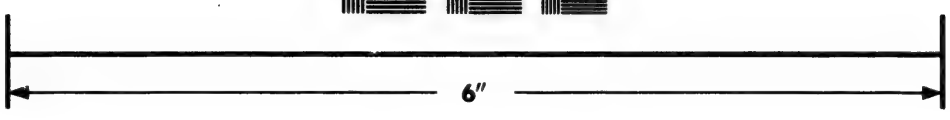
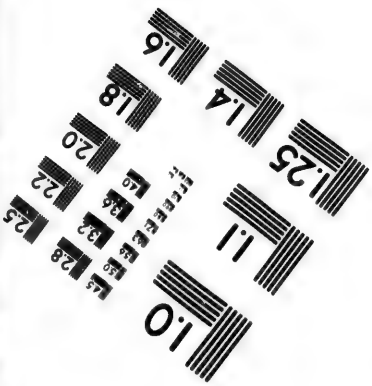
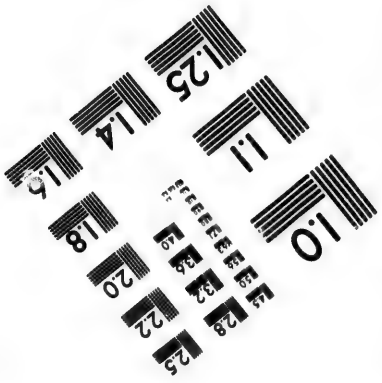


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Tierra-Firme.

» Ils nous menerent par des chemins très-ru-
» des & par de ſi hautes montagnes, qu'il y en
» eut où nous eûmes beſoin de quatre jours en-
» tiers pour arriver au ſommet. En y arrivant, je
» fus pris d'un étourdiſſement de tête, que je
» crus devoir attribuer à l'extrême ſubtilité de
» l'air. Elle me parut beaucoup plus élevée que
» celles dont M. Dampierre a donné la deſcrip-
» tion, & que nous avions traverſées enſemble,
» ſous le Capitaine Sharp. La cime de toutes les
» autres était au-deſſus de nous, & ſouvent
» des nuées épaiſſes nous empêchaient de voir
» les terres baſſes qui nous environnaient. Nous
» n'eûmes pas moins de peine à deſcendre de cette
» étrange hauteur; mais, en deſcendant, mon cer-
» veau ſe dégageait, par degrés, des vapeurs qui
» m'avaient étourdi.

» Nous trouvâmes, au pied de la montagne,
» une riviere qui coulait vers la mer du Nord,
» & quelques maiſons ſur ſes rives. On nous y
» fit un accueil qui nous fit oublier ſix jours d'une
» cruelle fatigue, pendant leſquels nous n'avions
» eu, pour le repos de la nuit, qu'un hamac ſuſ-
» pendu entre deux arbres, avec un peu de maïs
» pour unique nourriture. Nous arrivâmes bien-
» tôt au bord de la mer, où nous fûmes ſurpris
» de rencontrer quarante des principaux du pays,
» qui nous féliciterent ſur le ſuccès de notre

» voyage. Nous ignorions qu'un de nos Guides
» avait été détaché pour les informer de notre
» arrivée. Loin d'être nus, comme les Amé-
» cains des montagnes, ils avaient de fort belles
» robes blanches & bordées de franges, qui leur
» descendaient jusqu'à la cheville du pied. Chacun
» était armé d'une demi-pique. Leurs caresses fu-
» rent vives. Nous leur demandâmes s'ils n'avaient
» pas vu quelques vaisseaux de l'Europe. Ils ré-
» pondirent, qu'il n'y en avait point sur la côte ;
» mais que si nous souhaitions d'être mieux inf-
» truits, il était aisé de nous satisfaire.

Tierra-Firme.

» Ils firent appeller aussi-tôt quelques-uns de
» leurs Devins. Il en vint trois ou quatre, aux-
» quels on n'eut pas plutôt déclaré ce qu'on at-
» tendait d'eux, qu'ils firent des préparatifs pour
» leur conjuration. Ils commencerent par se ren-
» fermer dans une partie de la cabane où nous
» étions, pour y faire plus librement leurs céré-
» monies ; & si nous n'eûmes pas le plaisir de
» les voir, nous eûmes du moins celui de les en-
» tendre. Tantôt ils poussaient de grands cris,
» en contrefaisant ceux de divers animaux ; tan-
» tôt c'étaient des pierres & des coquilles qu'ils
» faisaient heurter l'une contre l'autre. Ils joi-
» gnaient à ce bruit le son d'une espèce de tam-
» bour, & d'un autre instrument composé d'os
» de bêtes & de cordes. D'effroyables hurlemens

Tierra-Firme.

» ſuccédaient par intervalles, &, de tems en tems, » toute cette infernale muſique était interrom- » pue par le plus profond ſilence. La conjuration » avait déjà duré plus d'une heure, lorſque les » Devins, ſurpris de ne recevoir aucune réponſe, » conclurent que le ſilence de leur Divinité ve- » nait de notre préſence dans la même maiſon. » Ils nous obligerent d'en ſortir, & l'opération » fut recommencée. Le ſuccès n'en étant pas plus » heureux, une nouvelle recherche dans la ca- » bane leur fit découvrir quelques-unes de nos » hardes pendues au mur; ils les jetterent bruſ- » quement dehors. Enſuite, rien ne s'oppoſant » plus à leurs deſirs, ils parurent ſatisfaits; & nous » les vîmes bientôt ſortir de leur retraite, en fueur » & fort agités. Ils allerent d'abord ſe laver dans » la riviere; enſuite, venant à nous, ils nous di- » rent, qu'avant dix jours il arriverait deux vaiſ » ſeaux; que nous entendrions tirer deux coups » de canon, & qu'un de nos Compagnons - » drait la vie. En effet, le matin du dixieme » jour, nous entendîmes les deux coups, & nous » découvrîmes deux vaiſſeaux qui s'arrêterent au » Quai de la Sonde. Notre impatience nous fit » entrer ſur-le-champ dans un canot, pour nous » rendre au Quai. En traverſant la barre, le canot » ſe renverſa, & M. Gobſon tomba dans l'eau. » Nous n'eûmes pas peu de peine à l'en tirer;

» mais enfin, l'ayant repris à bord, nous eſpérâ-
» mes que la prédiction ne s'accomplirait pas ſur
» lui. Cependant il avait avalé tant d'eau, qu'a-
» près avoir langui trois ou quatre jours, tous nos
» ſoins ne purent l'empêcher de mourir au Quai
» de la Sonde.

Tierra-Firme.

» Nous nous approchâmes des deux vaiſſeaux.
» C'était une felouque Anglaiſe, avec une tar-
» tane Eſpagnole, que les Anglais avaient enle-
» vés depuis quelques jours. La forme de la tar-
» tane nous effraya, & ne cauſa pas moins d'épou-
» vante à quelques Américains qui nous accom-
» pagnaient. Ils regardaient les Eſpagnols comme
» leurs plus grands ennemis: mais, quoique nous ne
» les cruſſions pas moins les nôtres, & que nous
» ignoraſſions encore lequel des deux bâtimens
» était ſoumis à l'autre, nous eûmes l'audace de
» nous avancer juſqu'au vaiſſeau Anglais où nous
» reconnûmes M. Dampierre, & pluſieurs de nos
» anciens Compagnons. Ils nous reçurent avec des
» tranſports de joie: je fus le ſeul qu'ils ne recon-
» nurent pas tout-d'un-coup. Comme j'étais peint
» à la maniere des Américains & nu comme
» eux, à réſerve de mon haut-de-chauſſe, que
» j'avais repris après avoir quitté Lacenta; je
» voulus me donner le plaiſir de voir ſi mes an-
» ciens amis me reconnaîtraient dans ce déguiſe-
» ment, & je pris la poſture ordinaire des Natu-

Tierra-Firme.

» rels du pays, qui eſt de ſe tenir aſſis ſur les » jarrets. On fut plus d'une heure à me conſidé- » rer, ſans pouvoir ſe rappeller qui j'étais. Enfin » quelqu'un s'écria : Eh ! c'eſt notre Docteur Waſſer, » c'eſt lui-même ; & tout le monde ouvrit auſſi-tôt » les yeux. Je me lavai, je n'épargnai rien pour » effacer les traces de ma peinture ; mais le Soleil » les avait ſéchées depuis ſi long-temps, que je ne » pus les ôter tout-à-fait qu'avec une partie de ma » peau. »

Lorſque les habitans de l'Iſthme doivent partir pour la guerre, ils ſe peignent le viſage de rouge, les épaules & l'eſtomac de noir, & le reſte du corps de jaune, ou de quelqu'autre couleur. Quelques-uns, mais en petit nombre, rendent ces traits ineffaçables, en ſe faiſant piquer la peau d'une pointe d'épine, pour appliquer les couleurs ſur les parties piquées. Ils ne portent ordinairement aucune ſorte d'habits. Les femmes ont ſeulement à la ceinture une pièce de toile ou de drap, qui leur tombe juſqu'aux genoux ; mais les hommes ſont abſolument tout nus, & n'obſervent la bienſéance naturelle qu'en ſe couvrant d'une feuille de platane, tournée en forme d'entonnoir & ſoutenue par un cordon qu'ils ſe lient autour du corps. Cette nudité habituelle n'empêche point qu'ils n'eſtiment les habits. Un Américain qui obtient une vieille chemiſe de matelot

la porte avec affectation, & paraît en devenir plus fier. Ceux de la Côte du Nord ont même de longues robes de coton, qu'on ne peut mieux comparer qu'aux fracs de nos voituriers, excepté que les manches en ſont larges & ouvertes, & qu'elles ne vont qu'à la moitié du bras; mais ils n'en font uſage que dans les occaſions ſolemnelles. Leurs femmes les leur portent dans des corbeilles juſqu'au lieu de l'aſſemblée. Ils s'en parent avec ſoin, & ſe promenent enſemble dans cet équipage autour de l'habitation. Tierra-Firme.

Un autre ornement des hommes, eſt une plaque d'or ou d'argent, qu'ils portent ſur la bouche. Ces plaques ſont de forme ovale, & deſcendent ſi bas, qu'elles couvrent la lèvre inférieure. Elles ſont échancrées au-deſſus, ce qui forme une eſpèce de croiſſant, dont les deux pointes aboutiſſent au nez. On ne nous dit pas comment elles tiennent à cette partie du viſage; mais on ajoute que la maniere dont elles ſont poſées ſur la bouche, leur donne un mouvement continuel. Cette parure n'eſt employée que les jours de fête ou de Conſeil. Les plaques qui ſe portent dans d'autres temps, ſont plus petites, & ne couvrent point les lèvres.

Au lieu de plaque, les femmes ont un anneau qui leur pend de même & dont la grandeur eſt proportionnée au rang de leurs maris; les plus

Tierra-Firme.

massifs sont de l'épaisseur d'une plume d'oie, & leur forme est exactement ronde. Elles se les attachent sur le nez, qui s'abaisse insensiblement sous le poids; d'où il arrive que, dans un âge avancé, le nez leur descend jusqu'à la bouche. Les plaques & les anneaux sont ôtés pour manger, mais on se les remet aussi-tôt; &, quoiqu'ils branlent sans cesse sur les lèvres, ils ne diminuent point la liberté de parler. Les Chefs portent un anneau à chaque oreille, dans les occasions d'éclat; & deux grandes plaques d'or, l'une sur l'estomac, l'autre au dos. Ces plaques, qui ont dix-huit pouces de long & la figure d'un cœur, sont percées par le haut, & tiennent par des fils aux anneaux de chaque oreille. Lacenta portait sur la tête, les jours de Conseil, un diadême composé d'une feuille d'or, large de huit à neuf pouces, dentelée par le haut, comme nos scies, & doublée d'un réseau de petites cannes. Tous ceux qui l'accompagnaient avaient autour de la tête un réseau de cannes, de la même forme, c'est-à-dire, dentelé, mais sans feuille d'or, peint de rouge, & surmonté de longues plumes de diverses couleurs, qui formaient un beau panache. Le diadême de Lacenta était sans plumes.

Outre ces ornemens particuliers, il y en a de communs aux deux sexes. Ce sont des cordons

ou des chaînes de dents & de coquilles, qu'ils s'attachent au col, & qui leur deſcendent ſur la poitrine. Les chaînes de dents, qui paſſent pour des dents de tigre, ſont faites avec beaucoup d'art, & ſi bien rangées, qu'on les prendrait pour une maſſe d'os continue. On n'en voit qu'aux principaux habitans; ceux du commun portent des cordons de coquilles, dont ils ont quelquefois trois ou quatre cens autour du col, ſans ordre, & les unes ſur les autres. Les femmes, en général, les portent en un ſeul monceau. On ne voit jamais plus de deux cordons aux enfans: au reſte, cette parure n'eſt en uſage que les jours de fêtes. Aux cordons de col, les femmes joignent des bracelets de même matiere; & tous ces ajuſtemens, dont elles ſont quelquefois chargées, leur donnent une ſorte de grace. Tierra-Firme.

Leurs cabanes ſont ordinairement écartées les unes des autres, ſur-tout dans les nouvelles habitations, & ſont toujours au bord d'une riviere. En quelques endroits néanmoins, il s'en trouve aſſez pour former de petites Villes, s'il y avait plus d'ordre dans leur ſituation; mais elles ſont diſperſées, ſans aucune forme de rues. Ils changent de canton, lorſqu'ils jugent que celui qu'ils habitent eſt trop connu des Eſpagnols. Leurs tranſmigrations leur cauſent peu d'embarras, parce qu'ils n'ont point de fondemens à jetter

Tierra-Firme.

pour leurs édifices. Ils font ſeulement quelque trou dans la terre, ils y enfoncent des pieux de ſept à huit pieds de haut, & les entrelacent de bâtons qu'ils enduiſent de terre. Les toits ſont compoſés de petits chevrons, aſſez bien rangés & couverts de feuilles. On ne remarque d'ailleurs aucune ſorte de régularité dans ces cabanes : elles ſont longues d'environ vingt-cinq pieds, ſur huit ou neuf de large. Un trou qu'on laiſſe au ſommet du toit, ſert de cheminée ; & le feu, qui n'eſt jamais bien grand dans une contrée ſi chaude, ſe fait ſur la terre, au milieu de la cabane. Il n'y a point de ſéparations ni d'étages. Toute la famille eſt logée dans le même lieu, & chacun a ſon hamac ſuſpendu au toit, pour le repos de la nuit.

Les habitations, qui ſont proches l'une de l'autre, ont une eſpèce de Fort commun, long d'environ cent trente pieds, & large de vingt-cinq, dont les murs n'en ont pas plus de dix de hauteur, mais ils ſont percés, de toutes parts, d'un grand nombre de trous, par leſquels on peut voir approcher l'ennemi, & lui décocher des fleches. Les Peuples de cette région n'ont pas d'autre maniere de ſe défendre. Cependant, s'il y a quelque défilé qui puiſſe ſervir à fermer l'entrée d'une habitation, ils y mettent une barriere, & dans quelques endroits, comme au Château

Château de Lacenta, ils plantent des arbres à ſi peu de diſtance les uns des autres, que cette clôture eſt fort difficile à pénétrer. Une famille, choiſie pour faire ſa demeure dans le Fort, eſt chargée d'y entretenir la propreté, parce qu'il ſert auſſi pour les Aſſemblées du Conſeil. Tierra-Firme.

La terre n'eſt cultivée qu'autour de chaque maiſon. Lorſqu'une habitation change de lieu, le premier ſoin de chacun, eſt de défricher ſon champ, & d'abattre les arbres, qui demeurent couchés deux ou trois ans dans la place où ils tombent, juſqu'à ce qu'ils ſoient aſſez ſecs pour être brûlés. On ne prend pas même la peine de déraciner les ſouches; mais la terre étant remuée dans les intervalles, on y fait des trous avec les doigts, &, dans chaque trou, on met deux ou trois grains de maïs. Le temps de ſemer eſt au mois d'Avril, pour recueillir en Septembre. Les épis ſont arrachés avec la main: on fait ſécher le bled; on le réduit en poudre, en l'écraſant avec des pierres fort unies. Ce n'eſt pas pour en faire du pain ou des gâteaux; mais diverſes ſortes de boiſſons, dont la principale ſe nomme *chica-copa*, & ſe fait en laiſſant tremper la poudre de maïs pendant pluſieurs jours. Ils en font une autre, nommée *miſta*, & l'on en diſtingue deux ſortes; l'une compoſée de platanes fraîchement cueillis, qu'on fait rôtir dans leurs gouſſes, & qu'on écraſe

Tierra-Firme.

dans une gourde, après les avoir pelés; le jus qui en ſort ſe mêle avec une certaine quantité d'eau: la ſeconde miſla eſt compoſée de platanes ſecs, réduits en gâteaux. Comme ce fruit ne peut ſe conſerver long-temps, lorſqu'il eſt cueilli dans ſa maturité, on le fait ſécher à petit-feu ſur une machine de bois, de la forme de nos grils, & l'on en fait des gâteaux, dont on garde une proviſion. C'eſt ce qui ſert de pain aux Américains de l'Iſthme. Ils en mangent avec leurs viandes, ils en portent dans leurs voyages, ſur-tout lorſqu'ils n'eſperent point trouver de platanes mûrs. Les yams, les patates & la caſſave ſont employés au même uſage. Il n'y a point d'habitations, où ces divers alimens ne ſe trouvent en abondance; mais on n'y voit aucune herbe potagere. L'aſſaiſonnement commun eſt le *piment*, dont chaque cabane eſt toujours bien pourvue.

Les hommes, moins pareſſeux que dans les régions plus Méridionales, ſe chargent ici de nettoyer les plantations, d'abattre les arbres, & de faire tout ce qu'on a nommé le gros ouvrage; ce qui n'empêche point que le travail des femmes ne ſoit fort pénible. Elles plantent le maïs, & le nettoyent. Elles préparent les boiſſons, les platanes, les yams & les autres alimens. Dans les voyages, elles portent les uſtenſiles & les vivres. Mais, quoiqu'elles faſſent ainſi les plus

viles fonctions de chaque famille, elles n'en ſont pas plus mépriſées de leurs maris, qui, loin de les traiter en eſclaves, les aiment & les careſſent beaucoup. Jamais on ne voit un Américain de l'Iſthme battre ſa femme, ni lui dire une parole dure, quoique la plupart ſoient querelleurs dans l'ivreſſe. D'un autre côté, les femmes ſervent leurs maris avec affection, & ſont généralement d'un bon naturel. Elles ont de la complaiſance l'une pour l'autre, & beaucoup d'humanité pour les étrangers. Tierra-Firme.

Lorſqu'une femme eſt accouchée, ſes amies & ſes voiſines la portent auſſi-tôt à la riviere : elle & ſon enfant, & les lavent tous deux dans l'eau courante. L'enfant eſt enveloppé dans une écorce d'arbre, qui lui ſert de lange, & couché dans un petit hamac. On continue de le nettoyer ſoigneuſement, & toujours avec de l'eau froide. Les peres & les meres ſont idolâtres de leurs enfans. L'unique éducation des garçons eſt d'apprendre à nager, à tirer de l'arc, à jetter la lance; & leur adreſſe eſt admirable à ces exercices. Dès l'âge de dix ou douze ans, ils accompagnent leurs peres à la chaſſe & dans leurs voyages : les filles demeurent dans l'habitation avec les vieilles femmes. Ils vont nus, les uns & les autres, juſqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Alors les filles mettent leur pagne, & les garçons leur entonnoir.

Tierra-Firme.

Les filles ſont formées de bonne-heure aux offices domeſtiques. Elles aident leurs meres dans leur travail. Elles tirent des cordons d'écorce, elles font de la ſoie d'herbe, elles épluchent le coton, & le filent pour leurs meres, qui en font de fort bonne toile. Leur inſtrument, pour treſſer, eſt un rouleau de bois, long de trois pieds, qui tourne entre deux poteaux. Elles mettent autour du rouleau, des fils de coton de la grandeur qu'elles veulent donner à la toile; car elles n'en font jamais dans le deſſein de la couper. Elles tordent le fil autour d'une petite pièce de bois, entaillée de chaque côté; &, prenant d'une main tous les fils de la trame, elles conduiſent le travail de l'autre. Mais, pour ſerrer les fils, elles frappent le métier, à chaque trou, avec une longue pièce de bois mince & ronde, qui croiſe entre le cordon de la trame. Les filles treſſent auſſi le coton, pour en faire des franges, & préparent les cannes dont ſe font les paniers. Ce ſont les hommes qui achevent l'ouvrage. Ils teignent d'abord les cannes, de différentes couleurs; enſuite les mêlant pour les treſſer, avec une propreté ſinguliere, ils en font, non-ſeulement des paniers & des corbeilles, mais même des coupes, ſi ſerrées & ſi fermes, que, ſans être revêtues de laque ou de vernis, elles peuvent tenir toute ſorte de liqueur. Ces coupes leur

ſervent pour boire, comme leurs calebaſſes. Enfin les paniers, qu'ils font avec le même art, ſont ſi forts qu'on ne peut les écraſer. Tierra-Firme.

Lorſque les filles entrent dans l'âge nubile, elles demeurent enfermées dans leur famille, juſqu'à ce qu'on les demande en mariage ; & leur viſage eſt couvert d'un petit voile de coton, qu'elles portent devant leur pere même. Le nombre des femmes n'eſt fixé par aucune Loi. Waffer en donne ſept à Lacenta, qui n'allait jamais à la chaſſe, ni à la guerre, ſans en trouver une dans le lieu où il devait paſſer la nuit. Mais ſi la polygamie eſt permiſe aux habitans de l'Iſtme, l'adultere eſt puni avec beaucoup de rigueur. La mort ſuit de près le crime. Cependant ſi la femme jure qu'on l'a forcée, elle obtient grace, & l'homme ſeul porte la peine ; mais ſi le crime eſt prouvé, lorſqu'elle le nie, elle eſt brûlée vive. Ils ont d'autres loix de la même ſévérité. Un voleur eſt condamné ſans pitié. Le ſupplice d'un homme qui débauche une fille vierge, eſt de lui enfoncer dans l'urêtre un petit bâton hériſſé d'épines, qu'on y tourne pluſieurs fois. Ce tourment eſt ſi douloureux, qu'il cauſe ordinairement la mort ; mais on laiſſe au coupable la liberté de ſe guérir, s'il le peut.

Les mariages ſont précédés d'une cérémonie fort bizarre. Le pere, ou, dans ſon abſence, le

Tierra-Firme.

plus proche parent de la fille, doit la tenir enfermée pendant ſept nuits ſous ſa ſeule garde, pour lui marquer apparemment le regret qu'il a de la quitter. Enſuite il la livre à ſon mari. Tous les habitans du canton ſont invités à la fête. Les hommes apportent des haches pour le travail; & les femmes, chacune leur demi-boiſſeau de maïs : les garçons apportent des fruits & des racines, & les filles du gibier & des œufs. Perſonne n'arrive ſans un préſent. Chacun met le ſien devant la cabane nuptiale, & s'en écarte juſqu'à la fin de cette proceſſion. Alors les hommes entrent les premiers dans la cabane; & le marié les reçoit l'un après l'autre, en leur préſentant une coupe remplie de quelque boiſſon forte. Les femmes ſuccèdent immédiatement, & reçoivent auſſi une coupe de liqueur. Enſuite les garçons & les jeunes filles ſont introduits de même. Lorſque tous les convives ſont raſſemblés, on voit paraître les peres des deux parties. Celui du garçon fait un aſſez long diſcours, après lequel il commence à danſer, avec mille contorſions, juſqu'à perdre haleine. Enſuite ſe mettant à genoux, il préſente ſon fils à la mariée, dont le pere eſt auſſi à genoux, & la tient par une main. Alors celui-ci ſe leve, & danſe à ſon tour. Après cette danſe, les deux époux s'embraſſent, & le jeune-homme rend la fille à ſon pere. Auſſi-tôt

les hommes, armés de leur hache, courent, en sautant, vers une petite portion de terre qui est assignée pour la plantation des deux époux, & commencent à travailler en leur faveur. Ils abattent les arbres & défrichent le terrain. Les femmes & les enfans y sement du maïs, ou d'autres grains convenables à la saison. Tous ensemble y bâtissent une cabane qui doit être la demeure des jeunes mariés. Après les en avoir mis en possession, chacun pense à faire du *chica-copa*. On en fait beaucoup, & l'on en boit sans modération; mais, avant la chaleur de l'ivresse, le marié prend les haches & toutes les armes offensives, qu'il pend au plus haut chevron de la cabane. Cette fête dure aussi long-temps qu'il reste de quoi boire, c'est-à-dire, ordinairement trois ou quatre jours. Tierra-Firme.

Il se fait des festins dans d'autres occasions; telles que l'Assemblée d'un Grand-Conseil. Les Américains parlent peu dans ces parties d'amusement. Ils boivent à la santé les uns des autres, & se présentent la coupe, après avoir bu. Mais ils ne paraissent faire aucune attention à leurs femmes, qui se tiennent debout pour les servir. Elles prennent la coupe des mains de ceux qui viennent de boire, & ne la rendent qu'après l'avoir rincée. Jamais elles ne boivent, ni ne dansent publiquement, avec les hommes.

Tierra-Firme.

Elles attendent, pour ſe réjouir entr'elles, que leurs maris ſe ſoient retirés; & le ſoin qu'elles prennent d'eux eſt extrême, lorſqu'ils ont bu juſqu'à l'ivreſſe. Elles s'entr'aident pour les porter dans leurs hamaçs, où elles leur jettent de l'eau pour les rafraîchir, & ne les quittent point qu'ils ne ſoient bien endormis. Alors elles vont ſe divertir enſemble, & s'enivrer à leur tour.

Une des principales occupations des hommes eſt de faire des fleches & des lances. Ils font auſſi quelques inſtrumens de muſique, ſur-tout une eſpèce de flûtes de bambous creux, dont ils aiment à jouer, & qui forment un étrange concert. C'eſt au ſon de ces flûtes qu'on les voit danſer. Ils ſe joignent en rond, les mains étendues ſur leurs épaules, & ſe tournent de tous côtés avec une furieuſe agitation. Les plus adroits ſe détachent du cercle pour faire des ſauts & d'autres tours de ſoupleſſe. Dans une aſſemblée nombreuſe, la danſe dure un jour entier. Enſuite ils ſe jettent tous dans la riviere pour s'y rafraîchir.

Mais leur plus cher exercice, c'eſt la chaſſe. Ils prennent tant de plaiſir à tirer, qu'à tout âge, ils ne ſauraient voir voler un oiſeau ſans lui décocher une fleche, & rarement ils manquent leur coup. Jamais ils ne s'écartent de leurs cabanes, ſans être armés de leur arc, &

d'une lance ou d'une hache. Outre leurs chaſſes particulieres, qu'ils recommencent lorſque leur proviſion de viande eſt épuiſée, ils font ſouvent des chaſſes ſolemnelles, pour leſquelles ils s'aſſemblent en grand nombre. Un Conſeil eſt ordinairement ſuivi d'une partie de chaſſe dont ils fixent le jour. Ces parties durent quelque fois vingt jours, ſuivant la quantité du gibier qu'ils rencontrent. Les femmes en ſont auſſi, mais pour ſervir les hommes & porter les proviſions ; ce ſont des paniers de platanes, de bananes, d'yams, de patates & de racines rôties. Dans les bois, elles trouvent des platanes verds, qu'elles apprêtent ſur-le-champ. La farine de maïs n'eſt point oubliée, pour en faire du chica-copa. L'uſage commun, pour le gibier que les Chaſſeurs tuent, eſt de manger ſur-le-champ ce que la chaleur peut corrompre, & d'emporter ce qui peut être gardé. Chaque nuit, ils logent dans le lieu où ils ſe trouvent vers le coucher du Soleil, pourvu que ce ſoit près d'une riviere, ou d'un ruiſſeau, ou ſur le penchant d'une montagne. Ils pendent leurs hamacs entre deux arbres, & font un feu qui dure toute la nuit. On attribue une propriété fort ſinguliere à leurs chiens. Quand ces animaux ont laſſé un porc ſauvage, ils l'entourent ; &, n'oſant ſe jetter ſur lui, ils le tiennent enfermé au milieu d'eux,

Tierra-Firme.

Tierra-Firme.

juſqu'à l'arrivée de leurs maîtres; alors, ils ſe retirent tous pour ſe garantir des fleches. Un Américain qui a bleſſé une bête ſauvage, court & l'acheve d'un coup de lance. Après l'avoir tuée, il l'éventre, jette ſes entrailles, lui croiſe les jambes, dans leſquelles il paſſe un bâton, & la porte ſur ſes épaules à ſa femme. On obſerve qu'ils ne mangent d'aucun animal, ſans l'avoir fait ſaigner. S'ils prennent un oiſeau vif, ils le percent avec la pointe d'une fleche, pour en tirer tout le ſang. Lorſqu'ils veulent conſerver la chair des bêtes ſauvages, ils la font deſſécher ſur le feu en plein aïr, avec autant de ſuccès que les Boucaniers, quoiqu'avec moins de préparations. Cette venaiſon, qui reſſemble à notre bœuf fumé, ſe garde long-temps. Ils en coupent des tranches, qu'ils mettent dans un vaiſſeau de terre avec des racines & quantité de piment. Jamais ils ne font bouillir cette compoſition; elle demeure couverte, pendant ſept ou huit heures, ſur la cendre chaude. On ne leur voit pas manger de chair plus d'une fois le jour; mais ils mangent, à toute heure, des platanes & d'autres fruits. Chaque cabane eſt pourvue d'une groſſe pièce de bois qui leur ſert de table, & de petits troncs ſur leſquels ils ſe placent à l'entour. Dans les fêtes, ils dreſſent une longue table, ils y étendent de grandes feuilles

de plataniers, qui leur ſervent de nappe, & chacun a près de ſoi, par terre, à la droite, une calebaſſe pleine d'eau. Ils y avancent le pouce & l'index de la main droite, les portent au plat, &, pour chaque morceau qu'ils mangent, ils trempent ces deux doigts dans la calebaſſe d'eau. Ils ne mangent aucune ſorte de pain avec leur viande; mais ils ont une petite maſſe de ſel, dont ils ſe frottent de temps en temps la langue, pour s'exciter le goût. Tierra-Firme.

Dans leurs Voyages, le Soleil leur ſert de guide: mais ſi l'épaiſſeur des nuages, ou quelqu'autre accident, leur cauſe de l'embarras, ils ont recours aux arbres dont ils obſervent l'écorce, & le côté le plus épais leur fait connaître celui du Midi. Ils marchent ordinairement par les bois, les marécages & les rivieres, plutôt que par les chemins battus, ſoit par la crainte de rencontrer des Eſpagnols, ſoit uniquement pour l'avantage de leur chaſſe. Les hommes & les femmes, juſqu'aux enfans, traverſent les rivieres à la nage; mais ils ſe ſervent de canots, ou de radeaux, pour les deſcendre. Lorſqu'on leur demande le chemin, ils ont une maniere de l'enſeigner qui leur eſt propre: en apprenant où l'on veut aller, ils font tourner le viſage au Voyageur du même côté; &, pour lui marquer quand il y arrivera, ils lui font fixer les yeux

Tierra-Firme.

ſur quelque partie de l'arc que le Soleil décrit dans leur hémiſphere. Suivant qu'il eſt plus bas ou plus élevé, à l'Orient comme à l'Occident du Méridien, ils annoncent, non-ſeulement le jour auquel on peut arriver, mais ſi c'eſt le matin, ou l'après-midi, & l'heure même de l'un ou de l'autre.

Ils ne diſtinguent les ſemaines, les jours & les heures, que par des ſignes, qu'ils ſavent faire entendre à ceux mêmes qui ignorent leur langue, & le temps paſſé, que par les Lunes. Leur maniere de compter eſt par unités & par dixaines, juſqu'à cent; mais ils ne vont point au-delà. En allant dans la Mer du Sud, le Capitaine Sharp avait trente-trois hommes ſous ſes ordres. Les Américains voulurent compter ce nombre. Un d'entr'eux s'aſſit, en tenant deux poignées de grains de maïs, dont il mettait un dans ſon panier à chaque Anglais qu'il voyait paſſer. Il en avait déjà compté une grande partie, lorſqu'un accident renverſa le panier & fit tomber les grains; il parut extrêmement fâché qu'on eût troublé ſon calcul. Un autre, s'écartant un peu du chemin, entreprit auſſi le même compte & crut l'avoir fait; mais ſes Compagnons lui ayant demandé quel était le nombre des Etrangers, il ne put le dire. Enfin quelques jours après, vingt ou trente des plus graves recommencerent le calcul, & n'y

réuſſirent pas mieux, apparemment parce qu'il excédait leur Arithmétique. Ils ſe mirent alors à diſputer avec beaucoup de chaleur, juſqu'à ce qu'un d'entr'eux, pour terminer la diſpute, prit en main tous ſes cheveux, & les remua devant l'aſſemblée. C'était faire entendre que le compte était impoſſible, & cette déclaration les mit tous d'accord. Tierra-Firme.

Ils n'ont ni Temple, ni Culte. On y envoie des Miſſionnaires, qui convertiſſent, dit-on, des ſept ou huit cens hommes à-la-fois; de ſorte que depuis qu'ilsy vont, tous ces Pays devraient être abſolument Chrétiens : cependant, dit Corréal, le Chriſtianiſme de Tierra-Firme ne fait pas grand bruit dans le monde. Gomara fait conſiſter la principale Religion de l'Iſthme & des Peuples voiſins, dans la crainte du diable, qu'ils peignent, dit-il, ſous diverſes figures, telles qu'il les prend quelquefois pour ſe montrer. Il eſt aſſez étrange que, dans un long ſéjour avec eux, Waffer n'ait remarqué aucune apparence de cérémonie religieuſe, d'adoration ou de ſacrifice, & qu'il ne parle que de la confiance qu'ils ont pour leurs Devins, ſans nous apprendre même quelle idée ils ſe forment des puiſſances ou des eſprits qu'ils invoquent & ſans paraitre douter lui-même, comme on l'a vu, de la vérité de leurs prédictions. Il parait qu'ils n'ont aucune idée d'une vie future, & que toutes leurs vues

Tierra-Firme.

ſont bornées à l'uſage de leurs facultés naturelles. S'ils étaient autrefois Anthropophages, ſuivant le reproche des Eſpagnols, qui prirent ce prétexte pour les traiter avec la derniere cruauté, il ne parait point qu'il leur reſte la moindre trace de cette barbare inclination, ou du moins Waffer ne les en ſoupçonne que dans leurs guerres, qui ſe renouvellent quelquefois contre leurs anciens deſtructeurs.

Fin du douzieme Volume.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

LIVRE IV. *Pérou*, Page 1

CHAPITRE II. *Deſcription du Pérou*, Ibid.

CHAP. III. *Origine des Incas, mœurs des Péruviens modernes & des Créoles*, 113

CHAP. IV. *Détails ſur les anciens Péruviens*, 160

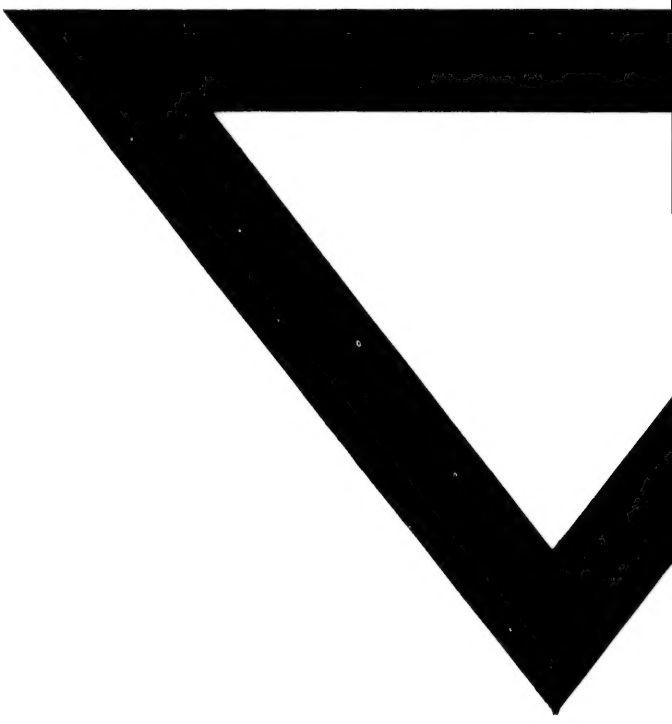
CHAP. V. *Mines & Montagnes*, 180

CHAP. VI. *Voyage des Mathématiciens Français & Eſpagnols aux montagnes de Quito. Retour de M. de la Condamine par la riviere des Amazones*, 211

LIVRE V. *Suite de l'Amérique Méridionale. Tierra-Firme. Rio de la Plata. Guyane. Hiſtoire Naturelle*, 387

CHAPITRE PREMIER. *Tierra-Firme*, Ibid.

Fin de la Table des Chapitres.

ERRATA DU DOUZIEME VOLUME.

Page 3, ligne 11, Chachapuya; *liſez*, Chachapoyas.
Page 16, ligne derniere, par des nouvelles; *liſez*, par de nouvelles.
Page 20, ligne premiere, conſidérabel; *liſez*, ils conſidérable.
Page 43, ligne 25, ils le ferment; *liſez*, ils les ferment.
Page 82, ligne 4, ſitué; *liſez*, ſituée.
Page 84, ligne premiere, venues; *liſez*, venues.
Page 114, ligne 25, nommé; *liſez*, nommée.
Page 127, ligne 21, cinquante-un; *liſez*, cinquante-une.
Page 130, ligne 4, ſe fermentent; *effacez* ſe.
Page 176, ligne 18, bâties; *liſez*, bâtir.